BIBLIOTHÈQUE

DE

M.r CHEVILLARD,

SOUS-INTENDANT MILITAIRE,

OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR,

CHEVALIER DE St.-LOUIS

et des Ordres Militaires de

SAXE, POLOGNE, NAPLES et RUSSIE.



L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

ANNÉE M. DCC. LXXVII.

Par M. l'Abbé GROSIER & M. FRÉRON.

Parcere personis, dicere de vitiis. MART.

TOME SEPTIÈME.



A PARIS,

Chez MÉRIGOT le jeune, Libraire, Quai des Augustins, au coin de la rue Pavée.

M. DCC. LXXVII.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE

LETTRE I.

L'Egoïsme, comédie en cinq actes & e[n] vers, représentée par les comédien[s] François ordinaires du Roi, le jeud[i] 19 Juin 1777; par M. Cailhava *avec cette épigraphe,*

Mes portraits déplairont par trop de ressen-
blance.

A Paris, chez la veuve Duchesn[e] *Libraire, rue Saint-Jacques, Temple du Goût.*

On attribue communément la [dé]cadence de la comédie pa[rmi] nous à la disette des sujets. On prét[end] que *Molière* & ses imitateurs se [sont] emparés des caractères les plus

lans, & que la société n'offre plus à nos poëtes des originaux qui soient dignes du pinceau de *Thalie*. Cependant je ne puis croire que la nature soit si bornée, & que nous soyons aujourd'hui moins ridicules que du temps de *Molière*. Je suis persuadé, au contraire, que si notre scène comique est aujourd'hui si pauvre, il faut s'en prendre uniquement aux auteurs qui s'exercent dans ce genre. Les uns n'ont point le coup-d'œil assez juste pour distinguer à travers l'apparente uniformité de nos mœurs & de nos usages les traits particuliers qui décèlent le caractère. Répandus plus que jamais dans le monde, ils s'appliquent moins à observer les foiblesses & les folies des hommes qu'à les imiter; ils sont acteurs sur un théâtre où ils ne devroient être que spectateurs, & remportent des sociétés qu'ils fréquentent tous les défauts qu'ils devroient censurer. Les autres, plus sages, ont assez de discernement & de sagacité pour saisir un caractère, mais ils manquent du génie nécessaire pour l'exposer heureusement sur la scène;

ils l'envisagent sous un point de vue purement philosophique, & n'ont point l'art de le présenter du côté ridicule; ils ne savent point imaginer des incidens & des situations propres à le faire ressortir & à le mettre dans tout son jour : c'est précisément le cas où se trouve l'auteur de *l'Egoïsme*, il a fait choix d'un sujet excellent; le caractère qu'il s'est proposé de peindre est particulier à nos mœurs, & malheureusement trop commun aujourd'hui; c'est le fruit de la philosophie moderne & du dogme de l'intérêt personnel que nos nouveaux docteurs n'ont pas inutilement prêché. Un poëte comique ne pouvoit sans doute mieux employer ses talens qu'à ridiculiser un vice si dangereux : il paroît que M. *de Cailhava* a fait des réflexions profondes sur l'égoïsme, il l'a bien défini, il en a distingué habilement toutes les nuances, il le considère dans toute son étendue, & d'après les observations insérées dans sa préface, on voit qu'il eût été en état de composer sur ce caractère, & ses suites funestes, un

excellent traité de morale : mais quand il a fallu faire agir l'égoïste & lui donner la charge théâtrale, toutes ses lumières l'ont abandonné, & le public n'a trouvé dans sa comédie que des traits vagues & communs, des peintures générales qui peuvent s'appliquer à la fausseté, à l'hypocrisie & à l'imposture, autant & plus qu'à l'égoïsme. L'auteur, au contraire, n'a imputé le succès médiocre de sa pièce qu'à la trop grande ressemblance de ses portraits, & au dépit des originaux qu'il a démasqués ; il est persuadé qu'il a bien saisi son sujet, & l'a présenté dans le point de vue convenable : il en appelle du jugement du public à celui des connoisseurs & des gens de lettres. Je n'ignore pas combien il est triste & difficile de désabuser un auteur content de lui-même & de son ouvrage ; mais M. *de Cailhava* est au-dessus de cet amour-propre aveugle qui accompagne toujours la médiocrité, il aime trop son ar pour s'offenser d'une critique honnête & motivée qui n'a pour but que la perfection de l'art. Je vais donc,

Monſieur, vous expoſer d'abord ſuccinctement quelle eſt l'intrigue de cette pièce, en vous faiſant remarquer en paſſant les défauts qui ſe trouvent dans la conduite: je vous propoſerai enſuite mes obſervations ſur les caractères qui ſont la partie la plus eſſentielle & la plus importante d'un ouvrage dramatique.

ACTE Ier. M. *Durand*, ancien précepteur des fils de M. *Florimon*, ſe promène ſeul dans le ſalon, en rêvant à une penſion qu'on lui a promiſe pour prix de ſes ſervices; ſon monologue fort court eſt interrompu par l'arrivée de *Clermont*, vieux domeſtique de *Polidor*, frère de M. *Florimon*; il annonce que ſon maître, après avoir amaſſé des biens immenſes au nouveau monde, revient au ſein de ſa famille. *Durand* lui fait part de ſes eſpérances, & prend de-là occaſion de lui tracer les caractères des perſonnes de la maiſon. M. *Florimon* eſt un épicurien qui ne ſonge qu'à digérer. Madame *Florimon*, babillarde importune, ſe cite à tout propos, & veut paroître occupée des plus grandes

affaires. *Philemon*, leur fils aîné, ne pense qu'aux moyens de faire fortune; le chevalier son frère, qui est depuis peu au service, brûle de signaler sa valeur. *Durand* sort ensuite pour aller annoncer l'arrivée de *Polidor*, & *Clermont*, qui devoit naturellement faire ce message, reste sur la scène contre toute vraisemblance. Tous les personnages de la pièce sont déjà connus, à l'exception de *Constance*; le spectateur est instruit de ce qui la concerne, dans un entretien de *Marton* sa suivante avec *Clermont*. On y apprend que *Constance* est fille d'un intime ami de *Polidor*; que ce dernier l'a conduite d'Amérique à Paris pour épouser un de ses neveux; mais que la mort imprévue du père de la jeune fille a retardé l'exécution de ce projet. Cette exposition n'est pas heureuse; on ne peut pas supposer que *Clermont* entre dans la maison de *Florimon* & arrive jusqu'au sallon sans avoir trouvé quelqu'un qui l'annonce; il est moins vraisemblable qu'il s'amuse à causer fort long-temps avec le précepteur, au lieu d'aller sur le

champ faire part au maître de la maison d'une nouvelle aussi intéressante que le retour de *Polidor*. Il n'est point naturel que *Clermont* raconte l'histoire de *Constance* à *Marton* sa suivante qui la sait aussi bien que lui, mais ce qui doit sur-tout choquer dans ce récit, c'est que ce bon Américain, père de *Constance*, ait envoyé sa fille à deux mille lieues pour épouser un jeune homme que ni lui ni elle ne connoissent ; n'est-il pas d'ailleurs contre toute bienséance que cette orpheline reste dans une maison où se trouvent deux jeunes gens, & dont les chefs sont deux égoïstes, qui, par leur caractère, doivent veiller fort légèrement sur leur conduite.

Durand revient rendre compte de son message à *Clermont*, & le prie de s'intéresser pour lui auprès de son maître, homme riche & bienfaisant, qui arrive dans le dessein de partager sa fortune avec une famille peu opulente. *Clermont*, dans la crainte que son maître n'oblige des ingrats, insinue à *Durand* que le meilleur moyen de gagner la bienveillance de *Polidor*,

ſeroit de lui dévoiler le mauvais caractère de *Philemon*. Tout le zèle de ce vieux domeſtique ne peut excuſer une propoſition ſi malhonnête ; & *Durand* qui a la baſſeſſe de l'approuver, eſt cependant aſſez ſcrupuleux pour ne pas oſer affirmer l'égoïſme de *Philemon*, ſans en faire une nouvelle épreuve. *Philemon* arrive à point nommé, ſans qu'on en ſache la raiſon, & uniquement pour ſubir l'examen : il rêve profondément à la route qu'il prendra pour s'avancer dans le monde, & fait à peine attention aux diſcours de *Durand*. Celui-ci, piqué d'un pareil mépris, croit alors avoir une preuve convaincante de l'égoïſme de *Philemon*; il faut avouer que le ſcrupule du traître *Durand*, & cette ſingulière façon d'examiner un homme ſont fort ridicules, & ne ſervent qu'à donner lieu à un jeu de théâtre. *La Pierre*, portier de la maiſon, apporte ſa liſte à *Philemon* qui la lit tout haut & lui indique ceux à qui il doit ouvrir ou fermer la porte. Cette ſcène eſt d'un bon comique. Il y a quelque choſe de plaiſant dans le méconte-

ment du portier, qui voit qu'on exclut ceux dont il éprouve quelquefois la libéralité; mais *Philemon* s'y montre plus intriguant & plus ambitieux qu'égoïste. Son indifférence, lorsque le portier lui annonce l'arrivée de son oncle, est plus dans le caractère de l'égoïsme; mais la joie qu'il fait éclater, lorsqu'il apprend que cet oncle est riche, est un trait commun qui peut s'appliquer à tout homme avide & intéressé.

ACTE II. *Florimon*, étourdi du bruit que fait sa femme, vient dans le sallon digérer à son aise, & pour s'entretenir dans des pensées agréables, il se fait lire par *la Pierre* l'almanach des centenaires. Le titre seul de ce livre charmant lui inspire de la joie, & il dit d'un ton de complaisance:

On devroit bien orner ce bon livre d'estampes;
De vignettes d'amours, de jolis culs-de-lampes.

LA PIERRE *lit*.

» Quelques soldats sont morts à
» Rome à la cent vingtième année de
» leur âge ».

FLORIMON.

Les gaillards ! cent vingt ans ! donc, à ce compte-là,
J'ai cinquante ans à vivre & peut-être au-delà.
Je ne ſuis qu'un enfant.

LA PIERRE *continue.*

» L'univers vient de perdre le cé-
» lèbre *Charitidès*, âgé de cent trois
» ans. Il eſt mort de fatigue en com-
» poſant ſon dictionnaire des diction-
» naires ».

FLORIMON *ricanant.*

Quand je perdrai la vie,
Ce ne ſera jamais pour pareille folie ;
Ma pareſſe elle-même en ſera caution.
A cent ans bien ſonnés . . . à l'âge de raiſon,
Peut-on rêver encore au temple de mémoire ?
Ne point apprécier tout fantôme de gloire,
Et ne préférer pas quatre digeſtions
Faites tranquillement, au plus fameux des noms !

Florimon s'enfuit à l'aſpect de *Conſ-*

tance & de *Marton*, & court se renfermer dans sa chambre à coucher : les scènes suivantes sont de pure galanterie. *Marton* force la timide *Constance* à lui avouer enfin son amour pour le Chevalier. L'amant heureux survient, il est sur le point d'apprendre son bonheur de sa maîtresse, lorsque l'importun *Durand* vient troubler un tête à tête si intéressant, & prier les deux amans de solliciter sa chère pension ; on ne pouvoit pas choisir plus mal son temps. Aussi ne l'écoute-t-on pas, tout fuit & se disperse à son approche. Le pédant, choqué de leurs mépris, exhale dans cette tirade son courroux ridicule.

Accourez le confondre, ô divin *Alexandre* !
Qui pensiez tout devoir à votre instituteur,
Et qui de ses leçons vous faisiez tant d'honneur,
Que vous les préfériez aux lauriez de *Bellone*.
Aussi la pension d'*Aristote* étoit bonne ;
Et moi rien ! puis l'on dit que je me plains toujours :
Quand tout l'univers rêve armes, fortune, amours,

Ne puis-je m'occuper du bonheur de ma vie ?
Chacun pour soi. Mais tel m'accuse de manie,
Qui, mendiant le prix de quelque lâcheté,
Des grands, des parvenus, tour à tour rebuté,
Leur a rendu vingt fois sa présence importune,
Et dans leur antichambre attendroit la fortune,
S'il n'avoit emprunté, pour la saisir enfin,
Les aîles de *Mercure*, ou les rêts de *Vulcain*.

Durand a raison, mais il parle ici beaucoup trop bien, pour un personnage qui, dans tout le reste de la pièce, agit tantôt comme un imbécille, tantôt comme le plus lâche de tous les traîtres. *Philemon* arrive dans le dessein d'engager *Durand* à se dire l'auteur d'un livre trop hardi & qu'il n'ose faire paroître sous son nom. Quelques flatteries & quelques promesses appaisent le ressentiment du précepteur, qui accepte, avec beaucoup de joie, le don que son élève lui fait de son livre. Cet incident n'est pas heureux. D'abord un livre plein d'assertions téméraires, ne paroît pas être un bon moyen de fortune ; ensuite, on ne conçoit pas comment *Durand*, qui doit connoître ce livre, est assez im-

bécille pour ne pas prévoir les disgraces qu'il peut lui attirer. Enfin, il n'est pas vraisemblable que *Philémon*, qui, dans ce moment, a besoin de *Durand*, le raille aussi ouvertement qu'il le fait en lui disant :

> Soutenez hardiment
> Que l'ouvrage est de vous, quatre jours seulement,
> Bientôt vous le croirez comme le plus crédule.

Il falloit que *Philéman* comptât bien sur la bêtise de son précepteur pour se permettre à son égard une plaisanterie aussi injurieuse : le bon *Durand*, loin de s'en tenir offensé, conçoit, au contraire, le regret le plus vif des discours qu'il a tenus à *Clermont* sur le mauvais caractère de son digne élève, & ne songe plus qu'à réparer le mal qu'il a fait. *Polidor* arrive ; alors *Philémon*, qui n'a paru jusqu'ici que comme un jeune ambitieux qui veut s'avancer, à quelque prix que ce soit, commence à jouer le rôle de fourbe & d'hypocrite. On le voit étaler avec affectation les sentimens les plus beaux

& les plus nobles devant un oncle que le ſeul mot de vertu jette dans l'ivreſſe, & le vieillard crédule commence à concevoir la plus haute eſtime pour ſon neveu.

ACTE III. *Durand* inquiet & troublé, cherche par-tout *Clermont*, dans le deſſein de rétracter tout ce qu'il lui a dit ſur le caractère de ſon élève, avant que ce domeſtique zèlé en ait fait ſon rapport à ſon maître. *Philémon*, de ſon côté, ne s'occupe que des moyens de tromper ſon oncle. Il lui trace un portrait fort agréable de toutes les perſonnes qui compoſent la famille, il ne diſſimule pas leurs défauts; mais il affecte de les excuſer avec beaucoup d'adreſſe, pour donner à *Polidor* une grande opinion de la bonté de ſon caractère. Cette ſcène eſt élégante & ingénieuſe; mais *Philémon* y eſt repréſenté comme un homme fin & ruſé plutôt que comme un egoïſte. Il ſe retire pour faire place à *Conſtance* que *Polidor* veut entretenir en ſecret, dans la vue de découvrir pour lequel de ſes neveux ſon cœur ſe déclare. Cet entretien, plein de ces ſentimens

généreux devenus si communs dans nos drames, est absolument inutile & n'aboutit à rien. *Constance* n'ose point découvrir à *Polidor* son amour pour le Chevalier, & lui laisse la disposition de sa main. Le vieillard, déjà prévenu en faveur de *Philemon*, lui propose *Constance*. *Philémon*, persuadé intérieurement qu'elle n'a rien, feint de vouloir la céder à son frère, qui, comme cadet, a besoin d'une riche héritière; mais lorsque *Polidor* lui déclare que son intention est de donner cent mille écus à *Constance* en signant le contrat, il se trouve dans le plus grand embarras. Désespéré d'avoir refusé un si bon parti, il se tire d'un si mauvais pas par une ruse un peu grossière pour un fourbe si adroit, & qui ne peut en imposer qu'à un homme aussi simple que *Polidor*. Il lui déclare, avec une douleur affectée, qu'il est depuis longtemps épris des charmes de *Constance*, mais qu'ayant reconnu que son frère brûloit des mêmes feux, il s'étoit efforcé d'immoler l'amour à l'amitié fraternelle; que cependant il éprouve

dans ce moment qu'un pareil ſacrifice eſt au-deſſus de ſes forces. Le bon vieillard le conſole en lui aſſurant que, dès le ſoir même, il ſera uni à *Conſtance*. Le tartuffe *Philémon* fait ſemblant d'être fort touché du ſort de ſon frère & demande au moins qu'on lui donne, pour adoucir ſon chagrin, la moitié des cent mille écus. *Clermont*, pourſuivi par *Durand*, arrive tout eſſoufflé & dit à *Polidor* qu'il a un ſecret d'importance à lui communiquer; celui-ci ne veut point l'entendre & lui ordonne d'aller ſur le champ chercher un notaire, comme ſi c'étoit une choſe fort preſſée; alors *Durand* qui tremble que *Clermont* ne révèle ce qu'il lui a confié, fait lui-même à *Polidor* l'aveu de ſa trahiſon, en lui proteſtant que ſes ſoupçons ſur l'égoïſme de *Philémon* étoient mal fondés. *Polidor* lui fait les plus vifs reproches.

Ame vile, tramant le plus lâche projet,
Vous vouliez perdre, qui? celui *dont au contraire*
Vous deviez au beſoin être l'appui, le père;

Mais depuis qu'un jacquet, un heyduque, un coureur,
Sont plus fêtés, chéris, que n'est un précepteur,
Qu'on se fait de leur choix une plus grande affaire,
Le sage en s'éloignant fait place au mercenaire.
Pour un bon gouverneur, on voit cent plats valets
Livrer le fils au vice & le père aux regrets.

Clermont revient & est fort surpris que *Polidor*, instruit de tout, n'en soit pas moins entêté de son perfide neveu. *Philémon*, digne imitateur du tartuffe, non-seulement pardonne à son accusateur *Durand*, mais encore sollicite pour lui une récompense auprès de son oncle; trait de générosité qui achève d'enchanter le vieillard. Celui-ci lui déclare qu'il va remettre entre ses mains un porte-feuille contenant quinze cent mille francs en billets, & qu'il le charge de les distribuer à sa famille; il ajoute, comme en plaisantant, que pour se bien acquitter d'un pareil emploi, il faut bannir tout égoïsme. *Philèmon* lui

demande ce qu'il entend par l'égoïſme?
Polidor lui répond que l'égoïſme maladroit de *Durand* n'eſt pas fort dangereux; que l'indolence de *Florimon*, la vanité ridicule de ſa femme, l'ambition du Chevalier, ſont des eſpèces d'égoïſme qui ne ſont pas fort à craindre;

Mais l'égoïſme affreux *que pourſuit ma colère*
De tout temps enfanta les malheurs de la terre;
Sous cent dehors trompeurs, en vrai caméléon,
Il y verſe à longs traits ſon dangereux poiſon.
De la ſociété détruiſant l'harmonie,
Il produit les procès, ſème la zizanie,
Déſunit les époux, les parens, les amis;
Diviſe d'intérêt & le père & le fils.
A la bourſe, il ſe joue avec les banqueroutes;
Secondé par la fraude, il les enfante toutes,
Et mettant à profit & la ſoif & la faim,
Sur la cherté qu'il cauſe il calcule ſon gain.
Chez *Thémis*, ſes arrêts dictés par l'opulence,
Changent en trébuchet la divine balance.
A la ſuite des camps, le bonheur de l'état,
La gloire de ſon prince & les jours du ſoldat;
Rien. . . . L'indignation fait place à la prudence;
Mes portraits déplairoient par trop de reſſemblance:

Juge & frémis sur-tout de l'horreur du tableau ;
Je peindrois des humains la honte & le fléau.

ACTE IV. *Clermont* & *Marton* se communiquent leurs inquiétudes. *Marton* craint pour l'amour du Chevalier, *Clermont* pour la bourse de son maître. Il voit, avec regret, le crédule *Polidor* prêt à remettre son porte-feuille entre les mains d'un homme aussi suspect que *Philémon*. On trouve ensuite une scène assez fade entre *Constance* & le Chevalier, que l'auteur a été obligé d'accourcir considérablement aux représentations. *Philémon* surprend son frère aux genoux de sa future épouse, & se retire promptement avec beaucoup de prudence,

Pour n'être pas ou dupe ou généreux.

Ce vers n'est pas trop intelligible ; on conçoit aisément que *Philémon* veuille éviter le spectacle de l'ardeur mutuelle de ces deux amans, dans la crainte de se voir forcé à être généreux, c'est-à-dire, à céder *Constance* à un rival aimé ; mais on ne comprend

pas aussi bien comment, en prenant la fuite après ce qu'il a vu, il peut éviter d'être dupe. Le Chevalier, vivement allarmé des préparatifs que l'on fait pour l'himen de *Constance* avec son frère, s'efforce d'attendrir son père en sa faveur.

LE CHEVALIER.

Mon père, je me meurs, daignez me secourir.

FLORIMON.

Mourir si jeune! attends, je m'en vais revenir.

LE CHEVALIER.

Mon frère ne peut être heureux avec *Constance*,
Je l'adore, & mon cœur obtient la préférence,
Sa bouche m'en a fait l'aveu le plus charmant.

FLORIMON.

Tu ne meurs que d'amour! Ah! tant mieux, mon enfant. (*Il veut sortir.*)

LE CHEVALIER *l'arrête.*

Nous brûlons d'une ardeur & si pure & si tendre!

FLORIMON.

Mon café sera froid, je vais vîte le prendre.

Cette indifférence est un des traits qui caractérisent le plus l'égoïsme. *Philémon* arrive, tenant en main le précieux porte-feuille, & tout en réfléchissant sur l'emploi qu'il en fera, il le pose sur une table, circonstance essentielle & très-remarquable; car si *Philémon* continuoit de tenir en main le porte-feuille, il n'y auroit point de dénouement. Il auroit bien envie de s'approprier tous les billets; mais il craint l'infamie attachée à une telle perfidie: dans cet embarras, il se rappelle son cher précepteur toujours prêt à se charger de ses sottises, & il n'a pas plutôt songé à lui qu'il le voit arriver à son secours comme un génie bienfaisant. *Durand* lui apprend d'abord que son livre fait beaucoup de bruit; mais cette nouvelle intéresse fort peu *Philemon* dans ce moment: il fait part à *Durand* de ses scrupules au sujet du porte-feuille. Le pédant, qui n'est pas bien fin, lui conseille de

dire qu'on le lui a vôlé ; & pendant qu'il suggère cet expédient à *Philémon*, *Clermont*, qui l'écoutoit au fond du théâtre, s'avance doucement & saisit effectivement le porte-feuille sans que personne s'en apperçoive. *Philémon*, qui ne goûte point le projet de *Durand*, s'approche de la table pour prendre son porte-feuille, & ne le trouvant plus, s'imagine que *Durand* s'en est emparé. *Durand*, de son côté, croît que *Philemon* met dejà en œuvre la ruse qu'il lui a conseillée ; plus son élève témoigne d'inquiétude d'avoir perdu son porte-feuille, plus *Durand* applaudit à la manière naturelle & vraie dont il joue son role. Ce qui-pro-quo fait naître entr'eux une contestation très-vive qui s'appaise à l'arrivée de *Polidor*. *Philémon* lui témoigne beaucoup de douleur d'avoir perdu ses billets ; mais son oncle le rassure en lui montrant le voleur, & en lui rendant le porte-feuille. *Philemon* se retire fort content, & *Clermont*, qui se trouve seul avec son maître, lui fait part de ses soupçons sur le caractère de son neveu. *Polidor* les adopte sans

ſans qu'il y ait aucune nouvelle raiſon qui opère ce changement, & paſſe tout à coup d'une confiance aveugle à une défiance qui n'eſt pas mieux fondée. Tandis qu'il flotte dans cette incertitude, *Conſtance* accourt tout en déſordre, & lui apprend que le Chevalier vient d'être arrêté en s'efforçant de défendre *Durand* qu'on vouloit conduire en priſon comme auteur d'un livre pernicieux. Son trouble & ſa douleur trahiſſent ſon amour, & *Polidor* ſe reproche d'avoir voulu forcer ſon inclination en l'uniſſant avec *Philémon*.

ACTE V. *Polidor* fait de vains efforts pour réveiller l'indolence de *Florimon*, il lui apprend l'empriſonnement du Chevalier, l'exil de *Philémon*, & le preſſe d'aller ſolliciter en faveur du premier. *Florimon*, en bon égoïſte, eſt fort peu touché de ces accidens, il ne peut ſe réſoudre à ſortir au riſque de gagner une fluxion.

Chez le miniſtre! il loge au bout de l'univers;
Il fait, vous le ſçavez, le plus dur des hivers.

Enfin, vaincu par les importunités

de *Polidor*, il ordonne qu'on l'habille, mais Madame *Florimon*, qui ſurvient, fait interrompre la toilette au grand contentement de ſon époux, & ſe charge de conduire ſeule toute cette affaire. Il y a dans tout ce fracas théâtral un grand défaut de vraiſemblance ; eſt-il poſſible que dans l'eſpace de quelques heures le livre de *Philémon*, qui *languiſſoit chez l'imprimeur*, ait eu une ſi grande vogue, qu'il ait été déféré aux magiſtrats, examiné & condamné ; que *Durand* ait été décrété de priſe de corps, & conduit en priſon ; que l'imprimeur ait déclaré que *Durand* n'étoit que le prête-nom, & que *Philémon* étoit le véritable auteur ; qu'en conſéquence on ait exilé *Philémon* ? D'ailleurs, comment ſe fait il que, ſur la dénonciation de l'imprimeur, *Philémon* ne ſoit pas interrogé ou conduit à la Baſtille ? Eſt-il naturel qu'en pareil cas un homme ſoit déjà exilé, tandis qu'il ne ſe doute pas même qu'on le ſoupçonne ? Ce n'eſt pas ainſi que les affaires ſe traitent dans le monde. Si la vraiſemblance eſt néceſſaire dans

tout ouvrage dramatique, elle l'est sur-tout dans une comédie, qui doit par sa nature présenter une image fidelle de ce qui se passe dans la société. Mais reprenons, Monsieur, la suite des événemens.

Le Chevalier recouvre sa liberté par les soins de *Constance* qui sollicite pour lui les sœurs du ministre. *Polidor*, bien revenu de son entêtement pour *Philémon*, consulte un notaire pour sçavoir si on ne peut pas annuller le contrat de mariage de *Constance* & de *Philémon*. Le notaire répond qu'on ne peut le faire sans le consentement des accordés, & qu'il faudra même dédommager *Philémon* s'il l'exige. Cette réponse échauffe la bile de *Polidor*, & sans sçavoir encore quelle sera la conduite de *Philémon* à cet égard, il entre contre lui dans la plus violente colère, il le regarde comme le dernier des scélérats; & lorsqu'il le voit entrer sur la scène; il faut qu'on l'entraîne pour l'empêcher de se livrer à toute sa fureur. *Philémon* s'avance sans s'appercevoir qu'on le fuit & récite ce monologue:

De *Durand* me voilà défait bien plaisamment;
Il ne me nuira pas, grace au gouvernement;
Je suis vraiment fâché que par étourderie,
Mon frère à son pédant serve de compagnie;
Dans le temps qu'on s'occupe à le faire sortir,
A sa maîtresse, moi, je travaille à m'unir.
J'achete de sa dot une terre jolie,
Aux portes de Paris, mais seulement à vie;
Ensuite pour jouir d'un plus gros revenu,
Je placerai beaucoup, beaucoup à fonds perdu.

(*Riçanant.*)

Mes enfans? Je n'ai pas l'honneur de les connoître.

(*Il se jette dans un fauteuil.*)

A la cour maintenant daignerois-je paroître?
Ou roi dans mon palais, entouré de mes gens,
Feindrai-je d'insulter aux soins des courtisans?
Non, il faut une charge. Oui, mais il m'en faut une
Qui rapporte beaucoup, qui, sans être importune,
Soumette tout un peuple à mes caprices vains
Et donne par fois l'air de servir les humains.

Ce langage convient parfaitement à un egoïste. L'auteur auroit dû imaginer une fable, dans laquelle tous

ces traits fussent mis en action. Dans la scène suivante, lorsque *Polidor* lui apprend qu'il est exilé, il dit dans un *à parte*, un peu long à la vérité,

Cet exil si cruel pour les hommes communs,
Me fait rompre à la fois vingt liens importuns,
Et je pourai tout seul jouir de ma richesse.
Plus de frein.

Voilà encore un sentiment qui peint l'egoïsme au naturel; mais dans tout le reste de la scène on ne voit, dans *Philemon*, qu'un fripon impudent & un scélérat endurci dans le crime. Quand *Polidor* lui redemande ses billets, il répond ironiquement qu'il en a besoin dans son exil,

Pour traîner une importune vie.

Polidor lui représente l'infâmie dont il se couvre par un tel procédé. *Philemon* lui fait une réponse digne de *Tartuffe*.

L'opinion d'autrui
Au sage importe peu, s'il est bien avec lui;
Au sein de la vertu, mon ame est fort tranquille.

Enfin lorsque *Clermont* déclare qu'il a substitué aux bons billets qui étoient dans le porte-feuille, un pareil nombre de faux billets qu'un imposteur avoit faits à *Polidor*, *Philemon* est d'abord accablé & anéanti ; mais se remettant peu-à-peu, & reprenant son ton froid & léger, il dit :

Mon oncle vient de loin, il a les vieilles mœurs ;
Quand il aura porté des yeux observateurs
Sur les individus de notre coin de terre,
Il sera moins surpris de la petite guerre
Que l'intérêt suscite & perpétue entr'eux :
Mon siècle & mon pays ont adopté ces jeux.

(*En signant.*)

J'ai joué de malheur, je quitte la partie ;
Peut-être reviendrai-je un jour dans ma patrie ;
Et plus profond dans l'art d'attirer tout à soi,
Je n'aurai plus alors les rieurs contre moi.

Tel est, Monsieur, le plan de cette pièce. Vous voyez qu'il péche en plusieurs endroits contre la vraisemblance. La marche de l'action n'est pas régulière, les entrées & les sorties des personnages sont communément mal motivées, il y a peu de liaison

entre les ſcènes, & on en trouve pluſieurs abſolument vuides & de pur rempliſſage ; mais le défaut le plus eſſentiel, c'eſt que l'intrigue paroît imaginée pour peindre un fourbe & un impoſteur plutôt qu'un egoïſte : de-là cette reſſemblance pour le fond avec pluſieurs autres pièces, où il s'agit également de démaſquer & de punir un traître, telles que le *Tartuffe*, le *flatteur*, le *Méchant*, &c.

Les caractères les plus difficiles à traiter ſont ceux qui ſont vagues & généraux, & qui au premier coup-d'œil paroiſſent moins un caractère à part qu'un attribut commun à tous les caractères. Tel eſt l'*Egoïſme*. L'intérêt perſonnel eſt le mobile qui fait agir tous les hommes, ils ſont egoïſtes, ils doivent l'être. L'amour-propre bien ordonné vient de la nature, il eſt néceſſaire à la conſervation de l'eſpèce humaine ; mais lorſque ce ſentiment naturel & raiſonnable devient exceſſif & dégénère en paſſion, il enfante alors tous les vices, & ſuivant l'objet auquel il s'applique, il produit les avares, les ambitieux, les

impoſteurs, &c. L'egoïſme conſidéré ſous ce point de vue eſt donc la baſe de tous les caractères, ce n'eſt point un vice particulier, c'eſt la cauſe de tous les vices, par conſéquent il ne peut être le ſujet d'une comédie : cependant, quoiqu'il y ait eu des egoïſtes dans tous les temps, nous avons introduit, depuis peu, dans notre langue, ce terme nouveau, pour déſigner une eſpèce d'hommes devenus très-communs dans la ſociété, & qu'on peut regarder comme les egoïſtes par excellence. Il falloit donc que M. *Caïlhava* fît tous ſes efforts pour bien diſtinguer la nature de cet egoïſme particulier à notre ſiècle, qui pouvoit lui fournir le ſujet d'une comédie très-agréable & très-inſtructive ; mais ſous prétexte de donner plus de force & de profondeur à ce caractère, il a confondu l'egoïſme moderne avec l'intérêt perſonnel, auſſi ancien que le monde, & par-là il ne préſente que des peintures vagues où l'on ne reconnoît point ce qu'on entend aujourd'hui par egoïſte.

Vous me demanderez, Monſieur, quel eſt donc le ſens que nous attachons à ce mot : il n'eſt guères poſſible de s'y tromper quand on connoît nos mœurs. L'egoïſte eſt une eſpèce d'épicurien qui n'a d'autre but que de procurer le bien être actuel & phyſique de ſon individu : c'eſt un homme qui s'iſole & ſe détache abſolument du ſyſtême ſocial, inſenſible à tout ce qui ne ſe rapporte pas immédiatement à lui ; il ne tient à la ſociété par aucun des liens qui ſont ſi chers aux autres hommes ; il ne connoît point les devoirs d'époux, de père, d'ami & de citoyen. Pour faire reſſortir un pareil caractère, il falloit montrer l'egoïſte dans tous ſes rapports avec la ſociété, & faire voir comment, dans toute occaſion, il ſacrifie à ſon avantage perſonnel le bonheur de tous ceux auxquels il devroit être attaché. Il falloit imaginer des incidens qui fiſſent éclater d'une manière frappante, cette indifférence & cette inſenſibilité qui eſt particulière à l'egoïſte. L'auteur en donnant le rôle principal à un jeune homme ſans for-

tune & sans état dans le monde, s'est ôté les moyens les plus propres à développer le caractère de l'egoïste : comment les actions d'un homme qui n'a presque aucune relation avec la société pourroient-elles faire sentir combien l'égoïsme est funeste à la société ? Aussi n'apperçoit-on dans *Philemon* qu'un jeune homme possédé d'un violent desir de s'avancer & de faire fortune, & qui pour y parvenir met en œuvre l'hypocrisie, l'imposture, la trahison.

M. *Cailhava* nous apprend, dans sa préface, qu'il a fait de son egoïste un hypocrite, pour imiter *Molière* qui a fait de son avare un usurier, il prétend que l'hypocrisie est un accessoire propre à renforcer l'égoïsme, comme l'usure associée à l'avarice sert à lui donner une nouvelle force comique & morale : mais il n'a pas fait attention que l'usure étant un moyen d'amasser de l'argent, rentre essentiellement dans le caractère de l'avare, au lieu qu'on ne trouve pas, à beaucoup près, la même affinité entre l'hypocrisie & l'egoïsme : d'ailleurs l'usure

n'est point un caractère, c'est un attribut de l'avarice; l'hypocrisie au contraire est un caractère bien saillant & bien décidé, qui frappe davantage que l'égoïsme auquel on le joint comme accessoire, il devient alors un caractère principal, & il arrive que l'auteur qui vouloit peindre un egoïste, n'a peint qu'un hypocrite.

Le germe du véritable egoïste se trouve dans *Florimon*, c'est le meilleur caractère de la pièce, le seul qui soit neuf & vraiment comique; mais il est hors d'œuvre & absolument inutile à l'action. On peut dire la même chose de Madame *Florimon*, femme bavarde & tracassière, dont le ridicule est usé & rebattu au théâtre.

Durand n'est point egoïste, c'est un homme intéressé qui met en œuvre les moyens les plus honteux pour se procurer une pension: une des erreurs les plus considérables de l'auteur, est de n'avoir pas su distinguer l'homme dominé par l'intérêt d'avec l'egoïste; je ne vois pas quel est le but moral qu'il s'est proposé en avilissant ainsi sur la scène l'état de précepteur beau-

coup trop avili dans le monde. *Molière* a joué le ridicule des pédans ; mais *Bobinet* & *Metaphraste* ne sont point des traîtres & des fripons ; *Durand* est si méprisable & si odieux qu'il n'est point plaisant.

Polidor, homme vertueux & bienfaisant, mais un peu brusque, n'est pas un caractère bien neuf. On peut reprendre avec raison son extrême simplicité, qui approche beaucoup de la bêtise ; d'abord entêté du mérite de *Philemon*, quoiqu'il ait sujet de s'en défier, il conçoit ensuite des soupçons contre lui, sans en avoir aucune nouvelle raison : c'est une grande imprudence dans ce vieillard de confier son porte-feuille à un jeune homme qu'il ne connoît que depuis deux heures ; ne seroit-il pas bien plus naturel qu'il distribuât lui-même ses bienfaits à sa famille ? N'est-ce pas outrager M. & Madame *Florimon* que de rendre leur fils l'arbitre de leur sort & de leur fortune ? M. *Cailhava* prétend excuser l'entêtement de *Polidor* en faveur de *Philemon*, par l'exemple d'*Orgon*, qui a aussi une confiance

aveugle en *Tartuffe* ; mais la confiance d'*Orgon* eſt bien plus motivée : il connoît *Tartuffe* depuis long-temps, il a été témoin de pluſieurs actions d'une piété extraordinaire qui ont pu l'éblouir & lui perſuader que cet impoſteur eſt un ſaint : mais *Polidor* n'a d'autre preuve du mérite de *Philemon* que quelques ſentences que leur affectation même doit rendre ſuſpectes.

Le rôle de *Clermont* eſt aſſez bon, ſeulement il eſt un peu dégradé par le conſeil qu'il donne à *Durand* de trahir ſon élève, & de le repréſenter à *Polidor* comme egoïſte. *Conſtance*, le chevalier & *Marton*, perſonnages communs, qui ne ſont introduits dans la pièce que par la néceſſité de la terminer par un mariage.

M. *Cailhava* regarde comme une invention fort heureuſe d'avoir donné à chacun de ſes perſonnages une eſpèce d'egoïſme, & d'avoir mis ſur la ſcène une famille entière d'egoïſtes. « L'egoïſme, dit-il, eſt un de ces » caractères qui varient autant que » les figures, je ne réuſſirai jamais à

» le peindre, si je n'en distribue les
» traits plus ou moins marqués à cha-
» cun de mes personnages ». Il s'imagine encore avoir suivi en cela l'exemple de *Molière*. Ce grand homme « ne
» se borne pas, dit-il, dans la plus
» parfaite de ses pièces, dans le *Tar-*
» *tuffe*, à peindre l'hypocrisie de la
» religion, il en découvre jusqu'aux
» plus petites nuances. *Orgon* en a la
» crédulité, Madame *Pernelle* a le
» bavardage d'une vieille dévote,
» & *Cleante* la religion de l'honnête
» homme ». A force de rafiner sur les procédés de *Molière*, M. *Cailhava* devient obscur & inintelligible; quelles sont donc ces nuances d'hypocrisie que *Molière* a découvertes? La crédulité & le bavardage ne sont point des nuances d'hypocrisie, encore moins la religion de l'honnête homme. Pour que l'auteur de l'*Egoïsme* pût s'autoriser de l'exemple de *Molière*, il faudroit que, dans le *Tartuffe*, ce poëte eût donné à tous ses caractères des traits d'hypocrisie, comme M. *Cailhava* a donné à tous les siens des traits d'egoïsme; mais c'est ce que *Molière*

s'est bien gardé de faire. *Orgon* & Madame *Pernelle* ont une dévotion peu éclairée, mais sincère ; *Cleante* est plein de droiture & d'une piété solide. Un poëte comique qui connoît bien son art n'affoiblira jamais son caractère principal, en distribuant les traits qui doivent le peindre aux différens personnages de la pièce.

Je ne vous ai rien dit, Monsieur, du style de la comédie. Vous avez pu voir par les différens morceaux que je vous ai cités, qu'il est communément assez pur & assez correct. Le dialogue a de la facilité & de la précision, mais peu de chaleur & d'énergie. On n'y trouve point de ces vers qui se retiennent aisément & qui passent en proverbe, de ces expressions de génie ; en un mot, on n'y remarque point cette force comique & cette vivacité de coloris qui doit animer les tableaux que le poëte présente.

On peut conclure de ces observations, que M. *Cailhava* n'a pas bien suivi la nature de l'egoïsme, qu'il n'a pas su dégager ce caractère des autres

vices auxquels il a quelque rapport ; & que le portrait qu'il en a tracé ne répond point assez à l'idée qu'on se forme de l'egoïsme.

Je suis, &c.

LETTRE II.

Eloge de Michel de l'Hôpital, *chancelier de France ; discours qui a obtenu le second* accessit *du prix de l'académie françoise en 1777. A Paris, chez* Demonville, *imprimeur de l'académie françoise, rue Saint-Severin.*

JAMAIS, Monsieur, l'on n'a vu l'académie françoise répandre ses graces avec tant de profusion. Un prix, deux *accessit* qu'elle a décernés cette année, deux autres ouvrages dont elle a fait une mention honorable, semblent annoncer ses richesses. On diroit qu'elle regorge de discours éloquens, que le choix seul l'embar-

raſſe, & que ne pouvant accorder à tous les combattans les honneurs du triomphe, elle ſe croit du moins obligée de faire, en faveur des vaincus, des exceptions honorables qui atteſtent les regrets qu'elle a de ne pouvoir diſtribuer à chacun d'eux le rameau d'or ſi deſiré. Telles ſont les idées flatteuſes que fait naître l'étonnante libéralité de l'académie; & ſi les auteurs couronnés, ou cités avec éloge, imitoient la prudence de M. *de la Harpe*, qui dérobe aux regards des profanes cette ſublime épitre au *Taſſe*, qui a fait les délices de l'aſſemblée des immortels, nous croirions que l'académie nous prépare en ſecret une nombreuſe génération de *Boſſuets* & de *Fénelons*; mais l'impreſſion eſt le fatal écueil où viennent échouer & nos eſpérances & les réputations factices des candidats académiques. Le diſcours que je vous annonce offre une preuve ſenſible de cette triſte vérité. Il n'eſt pas poſſible d'imaginer la foibleſſe de ce diſcours, qui a pourtant obtenu le ſecond *acceſſit*.

Dans ſon exorde, l'orateur s'élève contre ces gouvernemens barbares, dont la *tyrannie voulut enchaîner la penſée & le ſentiment*, & défendit de louer les morts. Il ſe félicite de ce qu'il vit ſous une adminiſtration éclairée qui lui laiſſe la liberté de *ſervir ſon ſouverain*, en lui préſentant le ſpectacle le plus intéreſſant qui puiſſe s'offrir à l'œil du philoſophe, les talens réunis aux vertus. » Nous » le devons, s'écrie-t-il, ce ſpectacle » à une aſſemblée de *ſages deſtinés* à » fixer les idées & les ſentimens de » leur patrie. Ils ont ſaiſi ce moyen » grand & noble de donner au carac- » tère françois le degré d'énergie dont » il eſt ſuſceptible. Ils ont conçu que » montrer *nos* ancêtres, à *nos* con- » temporains, c'eſt faire germer les » *vertus* dans le cœur des citoyens ». J'ignore quels ſont les *devoirs* & les engagemens de l'auteur envers l'académie; mais certainement le ſouverain & le public lui auroient volontiers remis la dette dont il ſe croit redevable. Si *l'aſſemblée des ſages*, *deſtinés à fixer les idées & les ſentimens de leur*

patrie, n'employe pas un meilleur interprete, nous risquons beaucoup de conserver nos principes gothiques & notre ancienne barbarie. Mais heureusement la véritable, l'unique destination de cette *assemblée de sages*, est *la* composition d'un dictionnaire françois & la perfection du langage. Aussi *je* ne vois pas que depuis seize *ou* dix-huit ans que nous sommes inondés d'éloges académiques, *ce moyen grand & noble* ait augmenté *l'énergie du caractère françois*. Je ne vois pas que les *vertus* soient plus communes parmi nous. Il faut être furieusement ivre de l'orgueil philosophique pour s'imaginer que le *bonheur du souverain*, la *vertu des citoyens*, la *gloire de l'académie*, dépendent de ces froids & plats éloges qui y sont lus avec enthousiasme; mais qui n'ont que ce seul moment d'existence, & qui vont ensuite s'engloutir pour jamais dans le gouffre de l'oubli.

L'auteur craint la malignité des applications, & » il proteste au nom » de l'honneur & de la vérité, mots

» sacrés, serment nationnal, qu'en » *élevant une statue* au chancelier *de* » *l'Hôpital*, il n'a eu en vue que lui, » & n'a vu que le seizième siècle ». Qu'il se rassure : personne ne craint ses traits, comme personne n'envie la *statue* qu'il se flatte d'avoir *élevée* à *l'Hôpital*.

L'orateur termine son exorde en sommant « de comparoître *quiconque* » *présume assez de lui-même pour oser* » *commander à ses semblables*. Qu'il » vienne se mesurer au chancelier *de* » *l'Hôpital*, & qu'ensuite il se juge » lui-même : s'il rougit, je le plains & » l'excuse ; si sa conscience est muette, » je le tiens *pour le premier ou pour le* » *dernier* des hommes ». Voilà un modèle de l'éloquence académique : c'est ce jargon obscur qu'il faut méditer pour l'entendre ; ce sont ces paroles énigmatiques, auxquelles les lecteurs seuls prêtent quelquefois un sens, c'est là ce qu'on appelle des pensées philosophiques.

La division de ce discours n'a pas dû coûter à l'auteur un grand effort d'imagination. Le génie & le carac-

tère de *l'Hôpital*, telles sont les deux parties de cet éloge. Ce plan ne permettoit pas de s'arrêter sur les premières époques de la vie de *l'Hôpital*. Aussi sa naissance, son enfance, son éducation, sa détention, sa retraite en Italie, son retour, tout ce qu'il fit dans les charges d'avocat, de conseiller, de président de la chambre des comptes, de surintendant des finances, &c. tout cela est expédié en une page : vous m'avouerez que ce n'est pas là perdre son temps : mais, dès que *l'Hôpital* a été placé à la tête de la magistrature, & fait ministre de la législation, on l'oublie, & l'on fait une digression sur les fonctions du législateur, dont voici les traits principaux. « Il com-
» mande, & sa volonté est reconnue
» pour le vœu de tous les *individus*....
» Ce n'est pas à un seul homme qu'il
» commande, c'est à *leur réunion*.....
» La *fixation* du juste & de l'injuste,
» dépend de ses principes.... Sa puis-
» sance agit *sur* toutes les époques, &
» tandis que l'existence de l'homme
» qui *commande*, & de celui qui *obéit*,

pareil galimathias? Ne vous perdez-vous pas dans ce déluge de *distinctions*, *divisions* & *subdivisions* de *puissances* & de *facultés*? Est-ce un discours ou la glose de quelque plat commentateur de *Grotius*, que nous venons de lire? Et les juges des compositions académiques ont pu achever la lecture d'un éloge qui commence par de pareilles inepties! Et ils ont eu la bonté de lui donner un *accessit*, & même de faire une mention honorable d'un autre discours qu'ils ont encore cru inférieur à celui-ci!

Après avoir essuyé huit mortelles pages de digressions aussi arides; enfin l'on arrive à l'éloge de la législation du chancelier de *l'Hôpital*. On s'attend que l'auteur qui possède au suprême degré l'esprit d'analyse, va suivre la chaîne immense des opérations du chancelier, & nous développer ses principes. Point du tout. Il se contente modestement de nous donner huit autres pages qui renferment sans ordre & sans choix les titres des déclarations, arrêts & ordon-

nances

nances publiés par *l'Hôpital*, avec quelques-unes des réflexions qui leur servoient de base; réflexions tirées des préambules même de ces loix; & pour éviter l'accusation de plagiat, il prévient qu'il *va laisser parler son auteur, & développer lui-même ses principes*. Il est vrai qu'il rapporte une excellente raison qui l'a déterminé à prendre ce parti. C'est qu'il craignoit de profaner le langage du génie, en osant se rendre son interprète; *un respect religieux*, dit-il, *me fait craindre de le commenter*. Cette excuse est sans réplique. Seulement ce même *respect religieux* devoit aussi le détourner d'une entreprise au-dessus de ses forces, & l'engager à se contenter d'une admiration secrete qui vaut toujours mieux qu'un éloge ridicule.

Aprés la liste sèche des ordonnances publiées par le chancelier, l'orateur rapporte ce qu'il fit pour appaiser les troubles occasionnés par les protestans: mais, sur cet article, on ne sait trop s'il parle sérieusement, ou s'il ne veut pas persiffler son héros. Pour moi je crois que cet endroit est

plutôt une censure qu'un éloge, & que l'orateur dit ce que *l'Hôpital* eût dû faire, plutôt que ce qu'il a fait. « Lorsqu'il s'agit du dogme & des » vérités éternelles, il s'arrête, il » *assemble les maitres de la foi* ». Oui, mais c'étoit pour les intimider, & les amener à une tolérance religieuse. « Il *reçoit d'eux des lumières* », mais il n'en profite pas. » Il *demande des dé-* » *cisions au souverain pontife* ». M. l'abbé *Talbert* & M. l'abbé *Remy* nous ont dit, au contraire, en cela d'accord avec l'histoire, que le chancelier voulut, par la crainte du gouvernement françois, forcer le pape & le concile à recevoir ses propres décisions, & à accorder aux protestans les tempéramens perfides qu'il avoit imaginés pour le bien de la paix, & qui n'auroient procuré que la ruine de la religion. » *Il se soumet* » *dans un respectueux silence aux décrets* » *de l'église assemblée* ». Peut-on contredire l'histoire aussi ouvertement ? Tous les écrivains du temps rapportent, au contraire, que *l'Hôpital* s'opposa de toutes ses forces à la

célébration du concile de Trente, que n'ayant pu y réussir, il voulut du moins en empêcher la publication en France; que ce fut contre son avis & malgré ses remontrances, qu'on reconnut les décisions dogmatiques de ce concile.

Voilà la substance de cette première partie. Vous avouerez, Monsieur, que si on ne connoissoit pas d'ailleurs le génie de *l'Hôpital*, on en auroit, d'après cet éloge, une bien mince idée. Mais l'orateur n'ayant pu tracer à grands traits le portrait de son héros, a cru l'en dédommager en défigurant ceux des hommes d'état de tous les siècles avec lesquels il met *l'Hôpital* en parallèle. Depuis le chancelier de *Charles IX* jusqu'à nous, deux siècles se sont écoulés *inutilement pour le royaume.* Aussi l'orateur cite-t-il à son tribunal tous les successeurs de *l'Hôpital.* « O vous! dépositaires de la » puissance souveraine, vous qui, » depuis *l'Hôpital* jusqu'à nous, avez » présidé aux destinées de la France, » justifiez-vous, s'il est possible; » *répondez-moi*, répondez à un citoyen

» que ce titre seul autorise à vo
» interroger sur l'emploi de vot
» pouvoir & de son obéissanc
» Qu'avez-vous fait pour mes pères
» pour moi? Quels nouveaux avan
» tages avez-vous remportés sur l
» superstition, l'impiété, les préjugés
» la barbarie? Avez-vous *fixé l'exis*
» *tence des ordres qui composent l'état*
» les prérogatives, toutes leurs re
» lations avec la *masse de la société*
» Avez-*vous cimenté la constitution d*
» *royaume* »?

N'admirez-vous pas, Monsieur, cette sublime apostrophe? Voilà donc tous les grands ministres qui ont gouverné la France jugés sans retour! Et il est bien décidé que le plus mince écolier qui adressera ses amplifications à l'académie aura le droit d'évoquer les mânes de *tous* les grands hommes que la France regrette, de citer encore tous *ceux* dont elle s'honore aujourd'hui, de les dégrader, de les immoler *tous* à la porte de l'académie avec son petit poignard philosophique.

Mais que veut dire cet apprentif

philoſophe, quand il demande ſi *l'on a fixé l'exiſtence des ordres qui compoſent l'état?* Le clergé, la noblеſſe & le tiers-état, ne ſont-ils pas trois ordres bien diſtingués? L'auteur deſireroit-il qu'on y ajoutât encore quelques *diviſions* & *ſubdiviſions?*

Que veut-il dire ſur-tout quand il demande ſi *l'on a cimenté la conſtitution de ce royaume?* Craint-il donc que l'édifice ne s'écroule? N'avons-nous pas des loix immuables, un ſénat permanent? L'état n'eſt-il pas appuyé ſur des fondemens inébranlables, l'amour héréditaire des *Bourbons* pour leurs ſujets, l'amour inaltérable des François pour leurs maîtres, liens indiſſolubles que les déclamations ſéditieuſes du *philoſophiſme* n'ont pu & ne pourront jamais relâcher.

Dans la ſeconde partie, le caractère de *l'Hôpital* n'eſt pas mieux ſaiſi que ne l'a été ſon génie dans la première. Vous ne trouverez dans l'une & dans l'autre rien qui vous donne une haute idée de ce grand homme, rien qui vous faſſe connoître ſa grande ame. Ce ſont des traits vagues & géné-

raux, ou des faits particuliers racontés d'une manière si commune qu'ils ne peuvent faire aucune impression. Jamais je n'ai lu de discours si misérable pour le fonds. Le style répond parfaitement à la substance des choses. Vous en avez pu juger par les morceaux que je vous ai cités. Il est inutile d'en accumuler de nouvelles preuves. Le plus grand défaut du style de cet éloge, ce n'est pas seulement d'être souvent semé de phrases ridicules c'est qu'il est constamment froid & trivial.

Vous me demanderez sûrement, s'il n'y a rien de bon dans ce discours, & comment il est possible que l'académie l'ait gratifié d'un *accessit*, s'il est, dans toutes ses parties, aussi défectueux que je le dis. J'ai trouvé un morceau assez bien écrit, assez bien pensé, sur les obstacles que le chancelier éprouva. J'ai trouvé encore assez ingénieuse la manière dont l'Auteur excuse *l'Hôpital* au sujet du fameux édit des semestres qui lui a été tant reproché. Cependant comme ces morceaux n'ont rien de bien saillant, je ne les rapporte point.

Mais un morceau vraiment éloquent, & qui mérite les plus grands éloges, c'est celui où l'orateur peint *l'Hôpital* luttant contre les manoeuvres de la cupidité, contre ces vils intrigans qui assiégent les palais des rois, & voudroient dévorer la subsistance de l'état. « Je crois l'entendre dire à un de ces hommes lâches & avides : Tu veux de l'or, » je vais te satisfaire, suis moi ; vois » cette contrée ingrate & stérile, ces » maisons en ruine, ces habitans » pâles, exténués, race abâtardie, » qu'a dégradé le malheur ; je te » livre cette contrée entière ; tout » ce qui peut servir à la subsistance » ou à la jouissance des hommes, » l'autorité te le donne ; c'est-là, » c'est parmi ces ruines que tu trou» veras cet or, l'objet unique de tes » voeux ; c'est avec la sueur & le » sang de ces malheureux que tu » payeras un goût, un caprice, un » plaisir imaginaire ou criminel, un » vice de plus : que les larmes & le » spectacle de la misère ne t'arrêtent » point ; entre dans cette chaumière,

» enlèves-en les débris, arrache à ce
» pauvre, à sa femme, à ses enfans,
» ces lambeaux dégoûtans qui cou-
» vrent leur nudité, ces morceaux
» d'un pain noir & corrompu, qui
» effraye ta délicatesse, & qui man-
» que à leur faim dévorante..... Tu
» frémis! apprends que l'état n'a
» point d'autre moyen de te gratifier;
» vois le nombre de tes victimes,
» connois les crimes qu'exigent tes
» sollicitations odieuses, & juge toi-
» même si ton roi doit être ton com-
» plice ».

Voilà, Monsieur, une idée grande, & noblement exprimée; ce morceau ne seroit pas indigne de nos plus fameux orateurs: mais c'est le seul de ce genre qu'on lise dans cet éloge, & il forme, avec le reste du discours, un contraste si frappant, qu'on est surpris de trouver, au milieu des glaces de ce froid dissertateur, qui ne parle que par *distinctions*, *divisions* & *subdivisions*, un morceau marqué au coin de la sensibilité & de l'enthousiasme.

Du reste, deux ou trois pages ne

ſuffiſent pas pour former un bon diſcours, & celui-ci ne pourra jamais être mis, même au rang des médiocres.

Le bien des lettres ne me permet pas de diſſimuler qu'on deſireroit de voir l'académie Françoiſe plus difficile dans la diſtribution de ſes graces, & que des diſtinctions qui ne ſont dues qu'à des talens rares ne fuſſent pas proſtituées à des hommes au-deſſous du médiocre. La multiplicité de ces graces accordées à des perſonnes qui en ſont indignes, fait qu'elles n'honorent point ceux qui les méritent. Quel honneur pour M. l'abbé *Talbert* d'avoir obtenu le premier *acceſſit*, quand le ſecond eſt décerné au pitoyable diſcours que je viens d'analyſer !

A vaincre ſans péril, on triomphe ſans gloire.

Auſſi les hommes de lettres d'un vrai mérite rougiroient de deſcendre dans l'arêne pour combattre les pigmées qu'on y voit triompher tous les jours. Les concours de l'académie ne ſont plus regardés que comme des

jeux d'enfans, & les couronnes qu'on y distribue, comme des hochets, puisque n'étant plus le prix des talens, elles ne servent qu'à repaître d'orgueil des petits *philosophistes* qui les obtiennent sans les mériter. Je suis, &c.

LETTRE III.

Lettre à M. Fréron.

MONSIEUR,

Je m'occupois, il y a quelque temps, de la lecture de *Silius Italicus*, poëte peu connu & trop peu estimé parmi nous. Cependant *Muret*, bon juge, en avoit pensé bien autrement que le commun de nos littérateurs, & le jugement avantageux de *Martial* doit être, je crois, compté pour quelque chose. Les étrangers qui s'en sont rapportés à ce bon juge, ont su le lire & le goûter. Ils ont même consacré les plus longues veilles pour venger son texte de l'injure du temps. J'ai cru m'être apperçu que *Silius*, malgré les soins de plusieurs savans du premier ordre, étoit encore dans un état qui justifioit le

peu d'envie qu'on avoit de le lire. J'ai eu recours aux originaux que j'ai pu découvrir, & j'ai vu, avec le plus grand étonnement, qu'on ne nous avoit encore donné que des conjectures pour corriger cet auteur précieux, dans l'ouvrage duquel on retrouve tout le latin de *Virgile* & de *Ciceron*; enfin je suis parvenu à le lire avec autant de plaisir qu'il m'avoit d'abord rebuté, & je l'ai bientôt rendu aussi net qu'on peut le desirer. Serai-je injuste, Monsieur, si j'avoue que le savant *Drakenborch* a laissé dans cet auteur des vers avec les fautes de quantité les plus palpables? Non, je le prouverai ci-après: mais voici un morceau neuf de ce poëte, inconnu de tous les critiques: livré tout entier à mon objet, j'ai trouvé ce fragment dans un petit recueil de poësies manuscrites de la bibliothèque du roi. La difficulté de lire & de deviner plusieurs mots n'a fait que m'encourager, & je suis enfin parvenu à l'avoir au net. C'est le savant *Baluze* qui nous l'a conservé dans ce petit recueil. En voici le titre tel que

Baluze l'a écrit de sa main à l'index initial du manuscrit.

Carmen de morte Magonis fratris Annibalis. Ex Silio Italico *.

ce que le fragment ne porte pas en titre. *Baluze* en avoit donc comparé le style avec celui du poëme, & doit avoir deviné sa place ; autrement, il n'auroit pas été si affirmatif ; mais il ne l'a pas indiquée. Une lecture réfléchie m'avoit fait appercevoir un vuide dans l'endroit où je le place sans balancer. Voyons si j'ai raison. La fortune, *sævo læta negotio*, dit *Horace*, venoit d'abandonner le parti de Carthage. *Le Phénicien venoit d'être chassé de l'Espagne :* Magon *est ensuite défait en Ligurie, & blessé mortellement.* Dans ces circonstances, *Scipion* menaçoit Carthage. Cette rivale de Rome rappelle ses généraux ; *Annibal* vole au secours de sa patrie. *Magon* se soutenant à peine, est encore assez généreux pour sauver & faire embarquer les débris de son armée, ce que le poëte exprime très-brièvement.

* Cod. 8206, *in-4°*.

Jam terrâ cedit Iberâ
Auriferis tandem Phœnix depulsus ab arvis :
Jam Mago exutus castris agitante pavore
In Lybiam propero tramittit cerula velo *;

Mais que devient *Magon ?* où débarque-t-il ? est-il guéri ? est-il mort ? Quoi ! ce grand capitaine qui a gagné la victoire de la Trébie, qui a eu la plus grande part aux succès de son frère, enfin *Magon*, ce second *Annibal*, mourra, ne se trouvera plus dans le reste du poëme sans que *Silius* nous en avertisse, sans qu'il nous dise au moins qu'il est mort près de la Sardaigne ? Oui, Monsieur ; soyez sûr que *Silius* l'avoit dit, & voici comment il nous l'avoit dit. Je fais quelques réflexions pour découvrir la marche du poëte.

Silius sentit bien que c'étoit surtout *Annibal* qu'il devoit suivre en Afrique ; mais qu'il ne devoit pas perdre de vue l'illustre *Magon*. D'un autre côté, entrer dans le détail de l'expédition des Carthaginois forcés à quitter l'Espagne, & nous rapporter au long la défaite de *Magon*,

* Livre 16 vers. 23, &c.

c'étoit faire une histoire & non un poëme. *Silius* saisit donc, avec beaucoup d'intelligence, le seul objet qui pouvoit entrer dans son plan : c'est la grande révolution de la fortune de Carthage, & la honte dont *Annibal* alloit être couvert, après avoir fait trembler Rome pendant seize ans. Tel est le sujet des plaintes de *Magon*, qui semble autant mourir de désespoir que de sa blessure. Remarquez que le mot *sed* suppose un sens antérieur suspendu.

Tramittit cœrula velo;
Sed postquam juvenis medio stetit æquore pronus,
Vulneris increscrens dolor, & vicinia diræ
Mortis agens, stimulis ardentibus urget anhelum.
Ille videns propiùs supremi temporis horam
Incipit : heu! qualis fortunæ terminus altæ!
Quàm lætis mens cæca bonis! furor ecce potentûm
Præcipiti gaudere loco : status ille procellis
Subjacet innumeris; sed finis ad alta levatis
Est * ruere! Heu tremulum magnorum culmen honorum

* *Corneille* seroit ici cité fort à propos. *Voire félicité*, &c.

Spes que hominum fallax, & inanis gloria fictis
Illita blanditiis! Heu vita incauta, labori
Didita perpetuo, semper que incerta nec unquam
Sat mortis prævisa dies! Heu! sortis iniquæ
Natus homo in terris. *Animantia* cuncta quiescunt;
Irrequietus homo, per que omnes anxius annos
Ad mortem festinat iter. Mors optima rerum
Tu retegis sola errores, & somnia vitæ
Discutis exactæ. Video nunc *quanta* paravi
Ah! miser, *incassum*. Subii quot sponte labores
Quos licuit transire mihi! moriturus ad astra
Scandere quærit homo; sed mors docet omnia quo sunt
Nostra loco. Latio, quid profuit, arma *potenti*
Et tectis inferre faces? Quid *fœdera mundo*
Turbare, atque urbes tristi miscere tumultu?
Aurea marmoreis quid ve alta palatia muris
Erexisse juvat? postquàm sic sidere lævo
Sic diro periturus eram! carissime frater,
Quanta paras animis, heu! fati ignarus acerbi,
Ignarus que *mei*!.. Dixit; tùm liber in auras
Spiritus egreditur, spatiis undè altior *æquis*
Dispiceret Romam, simul & Carthaginis urbem;
Antè diem felix abiens, ne summa videret

Excidia, & claris quod reſtat dedecus *auſis*;
Fraternos que, ſuos *que* ſimul, patriæ que
dolores.

Leçons du manuſcrit.

Vers onzième. *Incauta*, le manuſcrit porte *incerta*, erreur venue du vers ſuivant. Cent exemples pour un de mes variantes du poëme, juſtifient ma correction.

Vers douzième. *Didita*, manuſcrit *dedita*, faute corrigée dans le poëme & dans les notes manuſcrites du ſavant *Huet*.

Vers treizième. *Sat*, manuſcrit, *Stat*, mots ſouvent changés & corrigés dans le poëme.

Vers quatorzième. *Animantia*, le manuſcrit n'a que des traits ſans aucun caractère.

Vers dix-huitième. *Quanta*, il y a un *g* dans le manuſcrit avec deux traits informes.

Vers dix neuvième. *Incaſſum*, même obſcurité.

Vers vingtième. *Quos*, manuſcrit *quot*, erreur venue du mot précédent. *Tranſire* eſt pour *omittere*.

Vers vingt-deuxième. *Potenti*, le manuſcrit a *petenti*, renfermant l'*e* dans

un *o*. Avec *petenti*, voici le ſens. *Quid profuit nobis inferre faces latio indicenti bellum, & faces tectis?* Voyez le dernier vers du livre prèmier. *Faces latio & tectis*, ſeroit pour-lors ἓν διὰ δυοῖν, comme parlent les grammairiens ; mais je préfere *potenti*, dont le ſens eſt plus net.

Vers vingt-troiſième. *Fœdera mundo*, pour *in mundo*, ellipſe familière au poëte, & qui a ſouvent induit les critiques de *Silius* en erreur.

Vers vingt-ſeptième. *Sic diro*, manuſcrit. *ſub divo*, ou *duio*. Le vers trois cent deuxième du livre ſix m'a fourni cette heureuſe correction. Admettra-t-on *ſub divo* pour *ſub dio*, comme parle *Horace*: mais *Horace* veut qu'un guerrier paſſe ſa vie *ſub dio & in trepidis rebus*, pour-lors ce ſeroit dire que *Magon* regretteroit de mourir glorieuſement.

Vers vingt-huitième. *Quanta paras animis*, manuſcrit *quantas paras ais*. L'erreur eſt palpable.

Vers vingt-neuvième. *Meî* eſt certainement perſonnel, *mei Magonis*. *Annibal* ignoroit en quel état étoit ſon frére : on le fera ſi l'on veut poſſeſſif : car nos *rudimentiers* ſont inexorables.

Vers trentième *Æquis*, manuſcrit *aquis*, l'erreur ſaute aux yeux.

Vers trente-unième. *Diſpiceret*, très-clairement dans le manuſcrit, *aliùs* ſeroit lire *deſpiceret*, comme on le voit dans le poëme; mais je tiens pour le manuſcrit. C'eſt διέπομαι voir, ici, *à travers les airs*, ce qui marque bien l'action de l'ame de *Magon*, qui conſidère de loin Rome & Carthage. Meſſieurs les *particularistes*, pas de bruit, liſez l'autre ſi vous voulez.

Vers trente-troiſième. *Auſis*, hérétique tant que vous voudrez, je lirai *auſis*, quoique le manuſcrit porte *annis*, livre 8, vers 415; livre 10, vers 201; livre 15, vers 508. Citerai-je *Virgile*? Non.

Vers trente-quatrième. *Que*, ce mot manque après *ſuos* dans le manuſcrit, c'eſt un *polyſyndeton* très-élégant & très-familier à l'auteur.

J'allois inſiſter, Monſieur, ſur le ſtyle de ce fragment; car il eſt bien conforme à celui de *Silius*. Je penſe qu'avant de l'examiner il eſt néceſſaire de faire une réflexion qui pourroit échapper à bien des lecteurs, & qui vous convaincra qu'aucun au-

tre poëte que *Silius* n'a fait ces vers. Une personne à qui je les lisois, il y a quelques jours, me dit que ces vers sentoient un peu le déclamateur : je me tus, & retins l'envie qu'il me donnoit de rire à ses dépens ; je parlai d'autres choses. Non, ce fragment n'est pas d'un déclamateur, c'est le plus beau trait de morale qui ait jamais été écrit, & il l'a été dans des circonstances où il devoit vivement frapper ceux qui le lisoient. Rappellez-vous, Monsieur, quelques circonstances de la vie de *Silius*, & de l'état où Rome se trouvoit alors. La vie infâme de *Tibère* n'étoit devenue que plus odieuse par celle de ses exécrables successeurs. *Macron* l'avoit fait étouffer dans son lit. *Caligula* avoit été mis en pièces, après avoir dissipé tous les trésors de l'infâme *Tibère*, & violé les femmes les plus respectables de Rome. *Claude* avoit achevé d'épuiser les deniers publics pour ses bâtimens immenses. Victime enfin de sa jeune femme *Agrippine*, il étoit mort du poison. *Néron*, dit un homme sensé, s'étoit tué lui-même, ne pouvant se servir d'un plus

infâme bourreau. Je ne parlerai pas de *Galba*, d'*Othon*, de *Vitellius*, qui n'ont fait que paroître. *Vespasien* & *Tite* régnèrent trop peu de temps pour faire oublier ces monstres & ces terribles révolutions. *Silius* célèbra les commencemens du règne de de *Domitien* par un éloge très adroitement placé dans son poëme, & *Domitien* le méritoit alors ; mais *Silius* avoit vu tous les troubles & toutes les horreurs que je viens de rappeller. Assez fin politique pour n'en être pas la victime, il voulut au moins faire sentir à ses amis qu'il en avoit connu le danger, & profiter de la circonstance de *Magon* mourant pour les lui faire peindre, sans s'exposer lui-même. Il ne faut que lire & comparer mot-à-mot le fragment avec les détails des circonstances que je ne fais qu'indiquer, & l'on verra combien il y a de génie & de grandeur dans ce fragment. Je crois, Monsieur, ne pas me tromper. Si *Silius* vouloit donner une leçon à *Domitien*, elle étoit très-prudente ; mais *Domitien* n'en profita pas ; il finit comme *Néron*, sous lequel *Silius* avoit été consul.

On me demandera peut-être, comment ce fragment a-t-il été détaché du poëme? Je réponds, comment celui que retrouva *Jacques Constant*, & qu'imprima *Manuce* la première fois dans le poëme. En avoit-il été ôté? J'examinerai cela ailleurs, & j'y répondrai sans craindre de réplique.

Pour vous prouver en quel état *Drakenborch* a laissé *Silius*, je vais vous citer trois endroits dont un écolier sentiroit le faux.

Livre premier, vers cent soixante-dix-huitième on fait dire au poëte :

Ossa liquefactis fumarunt fervida membris.

Il s'agit de peindre le supplice horrible que les Carthaginois font souffrir au fidèle serviteur de *Tagus*. Vous voyez qu'il y a dans *ossa lique* une longue & trois brèves de suite; donc le vers est corrompu. L'ablatif *membris* en a autrefois imposé à d'ignorans copistes, qui ont cru devoir y rapporter l'adjectif, tandis que c'étoit le génitif d'un participe présent; ce qui exprimoit bien la triste position du malheureux, qui fondoit dans les tortures, &c. Lisez donc :

Ossa liquescentis (servi) *fumarunt fervida*, &c.
(*Torrida*) &c.

Tous les critiques ont passé sur cette faute & les suivantes.

Nec (renuant si fortè sibi, & mitia malle
Credant esse metum) laxis servatur omissa
Obsidio castris *, &c.

Marcellus se présente devant Syracuse ; cependant il fait des propositions aux habitans, & le poëte ajoute, « de peur que les Syracusains ne » s'imaginassent que ces propositions » venoient de la crainte que *Marcel*» *lus* avoit de ne pas prendre la ville, » *Marcellus ne reste pas dans son camp* » *pour se garantir des dangers* du siège. » *Nec servatur ab ipso obsidio*, &c. » *Drakenborch* qui voit du mystère dans le seul de ces vers, n'a pas vu qu'*omissa* faisoit trois longues à la fin du vers ; *omissa* est pour *obmissa*, comme le portent souvent les manuscrits ; donc le vers est altéré. L'erreur vient d'un copiste qui aura pris *obsidio* pour un nominatif féminin : c'est un ablatif neutre d'*obsidium*. *Ab* changé en *ob* est très-fréquent, & *vice versà*. *Dra-*

* L. xiv, vers. 18.

kenborch en cite un exemple à côté de sa note absurde.

Même livre, vers quatre cents vingt-quatrième.

Trepidatur omisso

Summis remigio.

Les Romains attaquent les Carthaginois par mer. Ils mettent le feu aux cordages, aux voiles ; de-là les flammes se portent aux bancs supérieurs des rameurs, *summis*. Ces gens, voyant le feu gagner le bout des rames qu'ils tenoient, se sauvent en trouble, &c. lisez donc

Trepidatur obusto

Summis remigio

Et le vers n'est pas plus estropié que la pensée. *Benessa*, savant ma chand de Raguse, s'étoit apper des vices de ces deux derniers exe ples : mais il en avoit seulement co clu, que *Silius* n'avoit pas achevé poëme. Malgré cela, son édition t rare, est très-intéressante. Il a re d'excellentes leçons à *Silius*, que *xandre* de Tolède & *Manuce* ont que entièrement défiguré depuis. dition de *Benessa* est de 1514, à L

chez *Barthelemi Troth* ; les gryphes n'étoient pas encore connus, & *Drakenborch* n'a jamais vu cette édition. Il a connu celle de Rome de 1471, du 6 d'avril : mais il a encore ignoré, comme tous les critiques, celle de Rome de 1471, 26 avril, donnée par le ſavant *Pomponius*, dont il a cependant connu le nom dans *Marſus*. Cette édition de *Pomponius* ſe rapproche beaucoup de l'excellent manuſcrit de Cologne, perdu aujourd'hui, & de celui que je lis, commencé en 1417, ainſi antérieur à la découverte de celui de M. *Gal*, lors du concile de Conſtance. J'ignore la date de celui d'Oxford, dont *Drakenborch* nous produit les variantes. Je parlerai plus au long de *Silius* dans une autre occaſion ; au moins oſerai-je aſſurer qu'après *Virgile* & *Horace*, c'eſt le poëte Latin qui mérite le plus d'être lu*.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LE FEVRE DE VILLEBRUNE.

Paris, ce 26 Octobre 1777.

* Nous avons publié cette lettre remplie d'érudition, ſans cependant garantir le jugement trop favorable que l'auteur porte de *Silius*.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE IV.

*L'Esprit d'*Addiſſon*, ou les Beautés du Spectateur, du Babillard & du Gardien; conſiſtant principalement dans une collection des feuilles de M.* Addiſſon*, avec un précis de ſa vie; ouvrage nouvellement traduit de l'Anglois, par M.* J. P. A., *3 vol.* in-8°. *A Yverdon, & ſe trouve à Paris, chez* Metigot *le jeune, libraire, quai des Auguſtins, au coin de la rue Pavée. Prix 7 liv. 10 ſ. broché.*

L'ART de faire des livres n'eſt plus aujourd'hui, Monſieur, que l'art de déguiſer les matières & de les reproduire ſous de nouvelles formes. Toutes les productions du génie, toutes les richeſſes de la littérature ſont devenues la proie de l'avide

tribu des compilateurs, peuple nouveau, non moins funeste à la république des lettres que le furent autrefois à l'Europe les Huns, les Gépides & les Vendales. L'épidémie des compilations est encore une des maladies propres de ce siècle : nos ancêtres ne composoient point des volumes, à l'aide des écrits morcelés d'un *Ronsard*, d'un *du Bartas*, d'un *Marot*; &, du temps d'*Auguste*, on ne s'avisoit pas, ce me semble, de compiler l'esprit d'*Horace* & de *Virgile*, d'*Hortensius* & de *Cicéron*. On ne prenoit alors la plume que pour produire, & si l'on se permettoit quelquefois l'imitation, c'étoit pour lutter contre ses modèles mêmes. La médiocrité des *Bavius* & des *Mævius* n'étoit point féconde ; ils n'avoient pas l'adresse de transformer la culture des lettres en opérations de finance, de commercer des pensées d'autrui, de les réunir dans des *Dictionnaires*, dans des *Recueils*, des *Mélanges*, des *Bibliothèques choisies*, des *Porte-feuilles dérobés*, &c. en un mot, ils n'avoient pas imaginé d'enlever à la fois les dépouilles de deux cents

auteurs, pour en former un livre universel, ſous le titre impoſant d'*Encyclopédie.* Si les compilations ſont rarement utiles, c'eſt qu'en général elles n'ajoutent rien à nos connoiſſances, & qu'elles n'augmentent pas d'une ſeule idée la maſſe des idées acquiſes. Leur effet le plus ordinaire eſt de nuire, parce qu'elles ſurchargent notre littérature & la déshonorent aux yeux de l'étranger, parce qu'elles tiennent ſouvent dans les bibliothèques la place d'un bon livre, parce qu'elles cauſent au lecteur ſéduit qui les achette, une perte de temps & d'argent dont il auroit pu faire un meilleur emploi. C'eſt ſurtout en matière de goût, & lorſque ces ſortes d'écrits ont l'hiſtoire pour objet, qu'ils peuvent devenir plus dangereux : rédigés à hâte, & la plupart ſans diſcernement, ils donnent une exiſtence plus étendue aux erreurs & aux faux principes. Un écrivain, par exemple, dans telle *Poëtique* qu'on ne lit pas, s'eſt érigé en légiſlateur du goût & de l'art d'écrire. Que cet ouvrage ignoré ſoit

mis malheureusement à contribution par dix compilateurs ; bientôt les règles fautives du législateur seront reproduites dans cinquante mille volumes. Il en sera de même des ouvrages historiques de M. *de Voltaire*, dont les éditions sont déjà si multipliées. Qu'un de nos habiles manufacturiers en compilations se laisse tenter par ces riches dépouilles, qu'il dépece ces ouvrages, qu'il en distribue les matériaux dans ses attéliers, & que sous vingt titres & vingt formes nouvelles, il les jette & les répande dans le public ; ce déluge typographique inondera la France & toute l'Europe : bientôt les erreurs de toute espèce, les citations fausses, les faits apocryphes, mais neufs & singuliers, & toutes ces anecdotes plaisantes, fruits de la gaieté de l'agréable conteur de Ferney, se retrouveront partout, & infecteront tout le domaine de l'histoire. Ajoutons que le nom seul de M. *de Voltaire* suffit pour inspirer une juste défiance à ses lecteurs ; mais qu'on ne se tiendra pas même en garde contre l'erreur, lorsqu'on igno-

sera que les écrits de cet homme célèbre ont fourni les matériaux & les élémens de nouvelles compilations.

Vous vous doutez bien, Monsieur, que l'*Esprit d'Addisson, ou les beautés du Spectateur* est encore une production du genre dont je viens de parler. Cet ouvrage n'est qu'une réimpression de la *moitié* du *Spectateur* anglois, composé en 1711 & dans les années suivantes par MM. *Steelle* & *Addisson*. Le titre qu'on donne à cette compilation me paroît d'abord assez peu réfléchi. En réduisant *l'Esprit d'Addisson* à la collection des seules feuilles volantes qu'il a fournies au *Spectateur*, n'est-ce pas, en quelque sorte, donner à entendre que cet écrivain manque d'*esprit* dans ses autres ouvrages, comme dans son *Traité de la religion chrétienne*, dans ses *Voyages d'Italie*, dans son *Histoire des poëtes célèbres d'Angleterre*, dans ses pièces de théâtre, dans ses discours sur différens sujets de littérature? Tous ces écrits, dont on ne parle pas, devoient-ils être regardés comme étrangers à l'*Esprit d'Addisson?... Ou les beautés du Spectateur!* Si elles se trouvent ici

réunies, il faudra donc en conclure encore que *Richard Steele* n'a fourni, pour sa part, aucune *beauté* au *Spectateur?* on se tromperoit assurément, en portant un pareil jugement du travail de l'associé d'*Addisson*.

Le précis de la vie d'*Addisson*, qu'on trouve à la tête de ces trois volumes, contient peu de détails: on n'y apprend presque rien sur le caractère, les mœurs, les liaisons & les ouvrages de cet écrivain célèbre. D'ailleurs, le style dont ce morceau est écrit, annonce qu'il n'a pas eu un François pour auteur. *Joseph Addisson* naquit à *Milston*, dans le comté de *Wills*, l'an 1672. Son père, d'abord recteur de *Milston*, devint ensuite archidiacre de *Conventry* & doyen de *Litchfield*. Il eut pour oncle maternel le docteur *Williams Gulston*, évêque de *Bristol*. Le jeune *Addisson* fut envoyé de bonne heure au college d'*Oxford*; il y demeuroit depuis deux ans, lorsque des vers, qu'il avoit faits, étant tombés par hasard entre les mains du docteur *Lancastre*, doyen de cette maison, lui valurent une

place au collége de la *Madelaine*. Il y fit une étude particulière des auteurs grecs & latins, *dont il contracta le langage & les mœurs*, dit l'auteur de sa vie, *aussi fortement que les autres enfans prennent à cet âge l'accent & les airs légers des François*. Il se distingua d'abord par des compositions latines, publiéesdans le recueil intitulé : *Musæ Anglicanæ* ; & son historien observe qu'il fut admiré dans les deux universités, & dans la plus grande partie de l'Europe, *comme un des meilleurs auteurs depuis saint Augustin*. *Addisson* étoit dans sa vingt-huitième année, lorsque le desir qu'il avoit de parcourir la France & l'Italie fut secondé par le lord-chancelier *Somers*, qui lui assigna, sur les revenus de l'état, une pension annuelle de trois cents livres sterling, *pour se soutenir pendant son voyage*. Il se préparoit à revenir dans sa patrie, lorsque ses amis lui marquèrent qu'il étoit nommé secrétaire de sa majesté britannique, pour suivre, en cette qualité, l'armée du prince *Eugène*, qui venoit de commencer la guerre en Italie. Mais la

nouvelle de la mort du roi *Guillaume* le dispensa de remplir les fonctions de cette place, & lui permit de voir l'Allemagne avant de terminer le cours de ses voyages. *Addisson*, de retour en Angleterre, resta quelque temps sans obtenir aucun emploi public. Ce ne fut qu'en 1704 qu'il fut nommé à la charge de commissaire des appels, vacante par la démission du fameux *Locke*, qui l'avoit quittée pour passer au conseil du commerce. Sa capacité reconnue pour les affaires & la réputation d'intégrité dont il jouissoit, l'élevèrent bientôt à des emplois plus importans. Il fut nommé successivement sous-secrétaire, secrétaire, garde des archives d'Islande, secrétaire des lords-juges, lord-commissaire du commerce, & enfin secrétaire d'état. Peu de temps après s'être mis en exercice de cette dernière charge, il sentit sa santé considérablement affoiblie par le retour d'un asthme qui l'incommoda beaucoup, & qui le força enfin de demander sa démission. Rendu à lui-même, & loin du tourbillon des affaires, sa santé

parut se rétablir, mais il fut attaqué de nouveau de son asthme & d'une hydropisie, qui, après l'avoir fait languir long-temps, l'enlevèrent enfin à ses amis le 17 Juin 1719. Cet estimable écrivain ne laissa qu'une fille unique, qu'il avoit eue de la comtesse *de Warvich*, à laquelle il s'étoit *uni* par les liens du mariage *en 1716*.

Vous me permettrez, Monsieur, de jetter un coup-d'œil sur le travail de M. *Addisson*, & de vous faire connoître plus particulièrement quelques-uns des excellens articles que lui doit le *Spectateur Anglois* : la disette de bons livres, que nous éprouvons si fréquemment, suffit pour m'autoriser à vous entretenir quelquefois des anciens. *Addisson* se prête, dans cet ouvrage, un caractère très-original ; il s'y représente comme un homme, voué par goût & par humeur à la taciturnité la plus profonde, qualité qu'il juge très-estimable dans un observateur des folies humaines. En donnant quelques détails sur son enfance, il rapporte qu'il fut grave dès

l'inſtant où il vit le jour & durant tout le temps qu'il tetta ; qu'il jetta loin de lui ſon hochet avant l'âge de deux mois, & qu'il ne voulut jamais faire uſage du corail, à moins qu'on n'en ôtât les grelots. » Je parois » fréquemment, dit-il, dans pluſieurs » lieux publics, quoiqu'il n'y ait » guères qu'une douzaine de mes meil- » leurs amis qui me connoiſſent. Il » n'y a point d'endroit un peu en » vogue où je ne me faſſe voir très- » ſouvent. Chez *Will*, on me voit quel- » quefois allonger ma tête dans un » grouppe de politiques, & écouter » avec beaucoup d'attention les récits » qui ſe font dans ces petites audiences » circulaires. Je fume quelquefois une » pipe chez *Chili*, & lorſque je ne » parois occupé que de la lecture du » *Poſtillon*, je ne laiſſe pas échapper » un ſeul mot de tout ce qui ſe dit » à toutes les tables de la ſalle. Ma » mine eſt auſſi fort connue au *Grecian*, » au *Cocoatrec*, ainſi qu'aux deux » théâtres de *Drury-lane* & du marché » au foin. Il y a près de dix ans qu'on » me prend à la bourſe pour un mar-

» chand, & je passe quelquefois pour
» un Juif à l'assemblée des agioteurs
» chez *Jonathan*. Je me souviens que
» l'on me prit une fois pour un jésuite,
» sans autre raison que ma profonde
» taciturnité. . . . Cette espèce d'obs-
» curité publique est accompagnée de
» tant de motifs de satisfactions diffé-
» rentes, que je suis devenu insen-
» sible à certains petits désagrémens
» que j'éprouve tous les jours; &
» j'entendis l'autre jour avec la plus
» grande indifférence quelqu'un qui
» disoit, en parlant de moi : *voyez-*
» *vous cet homme?* & un autre qui lui
» répondit : *il y a tantôt douze ans*
» *que je connois cette figure-là, & vous*
» *devez la connoître aussi; mais je crois*
» *que vous êtes le premier qui se soit*
» *jamais avisé de demander qui c'étoit.*
» J'avoue qu'il y a des gens qui con-
» noissent ma personne aussi bien que
» celle de leurs plus proches parens,
» & qui, sans se mettre autrement
» en peine de m'appeller par mon
» nom ou par ma qualité, me dési-
» gnent tout uniment par *Monsieur*
» *chose* ».

Quelques aventures, arrivées à M. le ſpectateur, achèvent de peindre ſa tenace taciturnité. » A mon arrivée » à Londres, dit-il, je fus quelque » temps à pouvoir me fixer dans une » maiſon telle que je la deſirois. Je » me vis contraint de quitter mon » premier logement, à cauſe d'une » hôteſſe officieuſe, qui n'auroit pas » paſſé une matinée ſans me demander » ſi j'avois bien dormi. Je tombai de » là dans une honnête famille, où je » vécus bien tranquillement pendant » plus d'une ſemaine; lorſque mon » hôte, qui étoit le meilleur homme » du monde, ſe mit dans la tête que » j'avois beſoin de compagnie; & en » conſéquence il venoit très-ſouvent » dans ma chambre pour m'empêcher » d'être ſeul. Je le ſouffris pendant » deux ou trois jours; mais il s'aviſa » un matin de me dire qu'il craignoit » que je ne fuſſe chagrin, & pour lors » je crus qu'il étoit temps de partir; » je changeai de logement le ſoir » même. Quelques jours après, je » trouvai que mon cher hôte m'avoit » fait coucher ſur les petites affiches,

» de la manière suivante : *un homme*
» *mélancolique quitta son logement lundi*
» *dernier dans l'après-midi, & on le vit*
» *après aller du côté d'Islington ; si*
» *quelqu'un peut en donner des nouvelles*
» *à* R. B., *marchand de poisson dans*
» *le Strand, on lui donnera une récom-*
» *pense honnête*.... Je demeure actuel-
» lement chez une femme veuve qui
» a beaucoup d'enfans, & qui se plie
» en tout point à mon humeur. Je
» ne me souviens pas que nous nous
» soyons dit un mot l'un à l'autre de-
» puis cinq ans. On m'apporte tous
» les matins mon caffé dans ma
» chambre, sans que je le demande ;
» si j'ai besoin de feu ou d'eau, je
» montre ma cheminée ou ma cuvette,
» mon hôtesse me fait un mouvement
» de tête, pour me faire voir qu'elle
» m'entend, & elle obéit aussitôt à
» mes signes. Elle a même si bien
» dressé toute sa famille, que quand
» son petit garçon veut me tirer par
» mon habit, la plus âgée de ses
» sœurs le rappelle aussitôt, & lui
» défend de troubler *le Monsieur*...
» La servante demandera devant moi

» à sa maîtresse si *le Monsieur* est prèt
» à dîner ; &, de son côté, la maîtresse
» grondera devant moi ses domes-
» tiques, avec autant de liberté que si
» j'étois absent ; en un mot, je monte
» & descends dans la maison, je vais
» & viens dans la cuisine & dans la
» salle de compagnie, aussi librement
» qu'un chat ou tout autre animal
» domestique, & l'on ne me soup-
» çonne pas plus de parler de ce que
» je vois ou de ce que j'entends ».

On n'ignore pas ce que sont, en Angleterre, ces petites assemblées nocturnes, connues sous le nom de *cotteries*. Ces associations ne sont pas toujours fondées sur des rapports d'état, d'esprit ou de caractère, mais quelquefois sur une simple ressemblance physique. *Addisson* rapporte, qu'il a connu une ville considérable, où s'étoit établie une cotterie d'hommes gras, qui ne se rassembloient pas dans le dessein de converser, mais uniquement pour se regarder les uns les autres avec gravité. Leur salle d'assemblée étoit des plus vastes & avoit deux entrées, l'une

avec une porte ſimple & d'une largeur médiocre; l'autre avec une porte à deux battans. Si un candidat, ſe préſentant à cette corpulente cotterie, pouvoit entrer par la première porte; il étoit regardé comme n'ayant pas les dimenſions requiſes pour être admis; mais s'il ſe trouvoit tellement arrêté au paſſage, que ſes efforts fuſſent inutiles pour la franchir, auſſi-tôt la double porte étoit ouverte pour ſa réception, & il étoit ſalué comme confrère. Par oppoſition de cette cotterie, il s'en élèva bientôt une autre, toute compoſée de ſquelettes & d'épouventails. Ceux-ci, auſſi envieux qu'ils étoient maigres, ne tardèrent pas à vouloir humilier leurs maſſifs confrères; ils les repréſentèrent comme des hommes dangereux par leurs principes, & ils parvinrent à les priver de la faveur du peuple, & conſéquemment de leurs droits à la magiſtrature. Ces factions, qui ſubſiſtèrent quelque temps, finirent enfin par un accommodement: il fut règlé que les baillis ſeroient choiſis, chaque année, parmi les membres des

deux cotteries. *Enſorte*, dit le Spectateur, *que les principaux magiſtrats de cette ville ſont actuellement accouplés comme les lapins, l'un gras & l'autre maigre. Addiſſon* cite encore une autre cotterie, érigée du temps de *Charles II.* Celle-ci étoit la cotterie des *duelliſtes*, dans laquelle perſonne n'étoit admis, qu'il ne ſe fût battu au moins une fois : mais il obſerve, que comme cette ſociété n'étoit compoſée que de gens d'honneur, elle ne ſubſiſta pas long-temps ; la plus grande partie de ſes membres ayant été, ou tués ou pendus, peu de temps après l'inſtitution.

Addiſſon, dans ſon quarante-ſixième diſcours, conſeille aux perſonnes oiſives & déſœuvrées l'étude des ſciences, comme la reſſource la plus ſure contre l'ennui qui les dévore : il croit même qu'il ſeroit poſſible d'employer tellement tous les inſtans de la vie, que ſa durée totale nous parût plus longue. Il s'appuye de l'autorité de *Mallebranche*, qui, dans ſa *Recherche de la Vérité*, penſe qu'il pourroit y avoir des êtres, pour leſquels une

demi-heure ſeroit auſſi longue, que mille années le ſeroient pour le reſte des hommes ; ou qui regarderoient l'eſpace de temps que nous appellons une minute, comme une heure, une ſemaine, un mois, ou même un ſiècle. Cette aſſertion de *Mallebranche* peut s'expliquer par la penſée de *Locke*, qui donne la ſucceſſion de nos idées pour la meſure naturelle du temps. Si, en effet, la durée du temps eſt toujours relative à cette ſuite d'idées qui ſe ſuccèdent les unes aux autres dans notre imagination, & ſi cette ſucceſſion peut s'accélérer ou ſe rallentir à l'infini, il réſulte que des êtres différens peuvent avoir des notions différentes des mêmes diviſions du temps, ſelon que leurs idées ſe ſuccèdent avec plus ou moins de rapidité. Un fameux paſſage du *Koran* ſemble indiquer que *Mahomet* étoit à-peu-près dans la même opinion que *Mallebranche*. On y rapporte que l'ange *Gabriel*, un matin, enleva le prophête de ſon lit, pour lui montrer les merveilles des ſept cieux, du paradis & de l'en-

ſer ; qu'il les obſerva dans le plus grand détail, & qu'après avoir eu quatre-vingt-dix-neuf mille conférences avec Dieu, il fut reporté dans ſon lit. Tout cela, dit le livre ſacré, s'opéra dans un ſi court eſpace de temps, que *Mahomet*, à ſon retour, trouva encore ſon lit chaud, & qu'il releva un pot de terre, que l'ange en partant avoit renverſé, avant que l'eau fût entièrement répandue. *Addiſſon* cite, d'après les Contes Turcs, une autre aventure fort plaiſante, à laquelle ce même paſſage du *Koran* donna lieu. « Un ſultan » d'Egypte, qui étoit infidèle, avoit » coutume de tourner en ridicule » cette circonſtance de la vie de » *Mahomet*, comme quelque choſe » d'impoſſible & d'abſurde. Comme » il en raiſonnoit un jour avec un » fameux docteur de la loi muſul- » mane, qui avoit le don des mira- » cles; celui-ci lui dit qu'il le con- » vaincroit bientôt de la vérité de ce » paſſage, s'il vouloit ſeulement ſe pla- » cer auprès d'une grande cuve pleine » d'eau, qu'il y avoit là. Le ſultan y

» consentit, & comme il se tenoit de-
» bout contre la cuve, au milieu de
» tous ses courtisans, le saint homme
» lui ordonna de plonger sa tête dans
» l'eau & de la retirer. Il obéit; & à
» peine eut-il la tête dans la cuve,
» qu'il se trouva au pied d'une haute
» montagne, sur le rivage de la mer.
» Il eut beau s'emporter en lui-même
» contre son docteur, il vit que sa
» colère étoit inutile, & qu'il ne de-
» voit songer qu'aux moyens de se
» procurer de quoi subsister dans ce
» pays inconnu. Il s'adressa donc à
» quelques personnes qui travailloient
» dans une forêt voisine, & qui le
» conduisirent dans une ville qui n'en
» étoit pas éloignée. Là, après plu-
» sieurs aventures, il épousa une
» femme, distinguée par sa beauté & sa
» fortune, & il vécut assez long-
» temps avec elle pour en avoir sept
» garçons & sept filles. Après cela,
» réduit à la dernière pauvreté, il se
» vit obligé de roder dans les rues &
» de se mettre crocheteur pour gagner
» sa vie. Un jour qu'il se promenoit
» sur le bord de la mer, en faisant

» les plus triſtes réflexions ſur la diffé-
» rence de ſon premier état, à celui
» où il ſe trouvoit alors, il lui prit
» tout-à-coup un accès de dévotion.
» Il ſe deshabilla pour offrir ſes prières
» à Dieu, & ſe plongea dans la mer.
» Mais il n'eut pas plutôt retiré ſa tête
» hors de l'eau, qu'il ſe trouva debout
» auprès de la cuve, environné
» des mêmes perſonnes, & le ſaint
» homme à côté de lui. Il commen-
» ça auſſi-tôt à lui faire mille repro-
» ches de lui avoir ſuſcité de ſi fâ-
» cheuſes aventures, & de l'avoir ex-
» poſé aux misères d'un ſi long eſcla-
» vage : mais figurez-vous quelle dût
» être ſa ſurpriſe, lorſqu'il apprit que
» cet état de ſervitude, dont il par-
» loit, n'étoit que le délire d'un ſonge,
» qu'il n'avoit pas bougé de l'endroit
» où il étoit, & qu'il n'avoit fait que
» plonger ſa tête dans l'eau, & la
» retirer ſur le champ. Le docteur
» Muſulman ſaiſit cette occaſion d'inſ-
» truire le ſultan, & de lui faire en-
» tendre que rien n'eſt impoſſible à
» Dieu ; qu'il peut, s'il lui plaît, faire
» paroître un jour, & même un inſ-

» tant, à plusieurs de ses créatures, » aussi long que mille années ». Il est assez singulier, Monsieur, de retrouver, dans ces fables orientales, les principes des deux plus célèbres métaphysiciens de la France & de l'Angleterre, de *Locke* & de *Mallebranche*.

Le but estimable que s'étoient proposé les auteurs du *Spectateur*, étoit d'instruire leurs concitoyens, & de les rendre meilleurs & plus aimables, par la censure ingénieuse de leurs vices & de leurs ridicules. Si cet ouvrage est le tableau fidèle des mœurs & des usages de la nation Angloise, on ne peut s'empêcher d'y remarquer le goût que ce peuple a toujours témoigné pour les spectacles bisarres, les paris singuliers, les luttes de toute espèce. *Addisson* cite plusieurs exemples de prix proposés pour celui qui feroit les plus horribles grimaces. Pendant les réjouissances & les fêtes publiques, qui furent célébrées à l'occasion de la prise de *Namur*, un juge de paix, du parti des *Whigs*, proposa une bague d'or pour celui qui demeureroit

vainqueur dans cette lutte grotesque. Un François basanné, que le hasard avoit conduit à l'endroit du combat, fut le premier champion qui entra dans la lice, & comme il avoit le visage naturellement rechigné & les traits assez hideux, il se flattoit d'un succès facile. On le plaça sur une table élevée & exposée à la vue de tous les spectateurs; & là, il fit une grimace, assez semblable, dit *Addisson*, à celle de la mort dans le poëme de *Milton*. Il avoit tellement contracté les muscles de sa bouche, des deux côtés du visage, que d'un seul coup de mâchoire, il montra au moins une vingtaine de dents, & fit craindre aux nationaux qu'un étranger ne remportât l'honneur de cette grande journée. Cependant, après un plus sévère examen, on trouva qu'il n'excelloit que dans le genre bouffon. Le second athlète qui monta sur la table possédoit à fond l'art de grimacer, & il excelloit sur-tout dans le genre triste. Il mit tant de perfection dans son jeu, qu'on prétend qu'il fit avorter une demi-douzaine de femmes; mais

quelqu'un ayant fait remarquer aux juges qu'il étoit *Jacobite*, on le fit descendre de dessus la table, comme incapable de concourir. Un paysan lui succéda. Celui-ci, que la nature avoit heureusement doué d'un menton allongé & d'une longue mâchoire, fit une grimace si hideuse, que chaque trait de sa figure parut faire une contorsion differente. A la vue d'une grimace aussi compliquée, toute l'assemblée fut frappée d'étonnement, & l'on étoit sur le point de lui adjuger le prix, lorsqu'un de ses antagonistes prouva qu'il avoit fait usage du verjus pendant plusieurs jours, & qu'au moment même où il avoit fait sa grimace, on lui avoit trouvé une pomme sauvage dans sa poche: en conséquence il fut exclu du concours, comme un imposteur. Il ne restoit plus qu'un savetier, nommé *Gilles Gorgon*, qui produisit plusieurs grimaces neuves, pleines de génie, & qu'il avoit choisies parmi celles qu'il faisoit, depuis plusieurs années, en étendant son cuir sur sa forme. A la première grimace, il tordit tellement

tous les traits de ſon viſage, qu'il étoit impoſſible d'y reconnoître une figure humaine ; à la ſeconde, il offrit une figure, ſemblable à un maſcaron de fontaine ; à la troiſième, celle d'un babouin ; à la quatrième, une tête de baſſe-viole ; à la cinquième, ont crut voir un caſſe-noiſette. Toute l'aſſemblée fut extaſiée à la vue d'un talent ſi extraordinaire, & on lui décerna le prix par acclamation. Bien plus, une jeune payſanne, à laquelle cet homme faiſoit en vain l'amour, depuis plus de cinq ans, fut tellement frappée de l'énergie & de la beauté de ſes grimaces, qu'elle l'épouſa dès la ſemaine ſuivante. Quand on a vu des prix décernés au mérite d'exceller dans l'art de grimacer, on ne doit pas être ſurpris qu'on en ait propoſés d'autres au plus intrépide ſiffleur, au plus habile faiſeur de bâillemens, &c. L'auteur en cite pluſieurs exemples, qu'on me diſpenſera de rapporter.

Dans le diſcours LXXV, *Addiſſon* obſerve la ſupériorité qu'ont les gens de lettres ſur tous les autres artiſtes, par la durée éternelle que l'art de l'imprimerie

l'imprimerie assure aux véritables productions du génie, lesquelles peuvent subsister aussi long-temps que le soleil, & ne périr que dans la destruction universelle des êtres. Il rapporte, à ce sujet, ces beaux vers de *Cowley*, dans son poëme de la *Résurrection*, lorsqu'il parle de la fin des choses créées.

Now all the wide extended sky,
And all th'harmonious worlds on high
And Virgil's sacred works shall die:

Alors cette vaste étendue des cieux, la sublime harmonie de ces mondes qui roulent sur nos têtes, & les œuvres sacrées de Virgile *seront anéanties.*

Il termine ce discours par une sage réflexion, qui mériteroit d'être sérieusement méditée par plus d'un écrivain de nos jours. « Si donc, dit-il, les » livres peuvent se communiquer ainsi » de siècle en siècle, quel soin ne doit » pas avoir un auteur de ne rien faire » imprimer qui puisse corrompre la » postérité, & faire couler dans le » cœur des hommes le poison du vice » & de l'erreur? Ces auteurs ingé-

» nieux qui ne s'occupent qu'à répan-
» dre le vice & à sapper les fondemens
» de la morale, en assaisonnant leur
» pernicieuse doctrine du sel de l'esprit
» & de la plaisanterie, doivent être
» regardés comme les pestes de la
» société, & les ennemis du genre
» humain; semblables à ces gens qui
» meurent de certaines maladies, qui,
» dit-on, leur inspirent des sentimens
» d'aversion pour leur propre espèce,
» ils ne laissent des livres que pour
» détruire leur postérité, en répan-
» dant, même après leur mort, l'in-
» fection du vice. Je suis persuadé que
» si l'ame séparée du corps a quelque
» connoissance de ce qui se passe sur
» la terre, celle d'un écrivain de ce
» genre doit avoir plus de regret
» d'avoir corrompu ses admirateurs,
» qu'elle n'a de satisfaction de leur
» plaire ». *Addisson* raconte qu'un philosophe matérialiste, étant tombé dangereusement malade, fit appeller un curé du voisinage, en présence duquel, fondant en larmes, il fit l'aveu que ce qui l'accabloit le plus, dans ces derniers instans, étoit l'idée d'avoir

corrompu son siècle par ses pernicieux écrits. Le curé, homme instruit, voyant que son pénitent s'abandonnoit au désespoir, lui représenta que puisqu'il témoignoit un repentir si vif & si sincère de sa faute, il pouvoit espérer encore d'en obtenir le pardon. L'humble pénitent insista sur les suites funestes de son livre qui tendoit à détruire toute idée de religion, & sur le peu de confiance que devoit avoir en la miséricorde divine, un homme, dont les écrits verseroient encore le poison de l'athéïsme, lors même que son corps seroit réduit en cendre. Le pasteur, embarrassé pour le consoler, lui dit qu'il avoit raison de détester les motifs pervers qui l'avoient engagé à publier son livre, mais qu'il devoit remercier Dieu du peu d'apparence qu'il y avoit que cet ouvrage produisît aucun mal; que la cause qu'il y soutenoit étoit si mauvaise, & les argumens dont il l'appuyoit si foibles & si légers, qu'il ne devoit pas craindre que la religion en reçût aucune atteinte; en un mot, qu'il pouvoit se tranquilliser, & croire

que ſon livre ne feroit pas plus de mal après ſa mort, qu'il n'en avoit fait durant ſa vie ; il ajouta même, pour rétablir entièrement le calme dans ſon ame, qu'il ne croyoit pas que perſonne, excepté ſes plus intimes amis, eût jamais fait la lecture de cet écrit, & qu'il n'étoit pas probable qu'on le recherchât davantage après ſa mort. Ces conſolations percèrent le cœur du pauvre moribond, qui n'étoit pas encore au deſſus de la foibleſſe d'un auteur pour ſes ouvrages : de ſorte que, ſans répondre au charitable paſteur, il dit à ſes amis, avec ce mouvement de dépit ſi naturel aux malades : *où diable m'avez-vous été chercher cet animal ! Eſt-ce là un homme capable de conſoler un malade dans l'état où je ſuis ?* Le conſolateur trop ſincère eut la prudence de ſe retirer, & le malade continua d'exhaler ſon reſſentiment. On ajoute que cet écrivain ne mourut pas, que ſa ſanté ſe rétablit, & qu'il publia même dans la ſuite deux autres ouvrages, ſemblables au premier ; mais, heureuſement pour ſon ame, avec auſſi peu de ſuccès.

Le *Gardien* & le *Babillard*, deux autres écrits périodiques, à peu près du même genre que le *Spectateur*, ont également contribué à former cet *Esprit d'Addisson.* Mais les extraits qu'ont fournis ces derniers ouvrages sont en petit nombre, & roulent la plupart sur des matières sérieuses. Un de ces morceaux est particulièrement remarquable par un trait, tiré de l'histoire persanne : c'est l'exemple le plus frappant qu'on puisse offrir aux souverains de l'impartialité rigoureuse avec laquelle ils doivent administrer la justice à tous leurs sujets. Un des sultans de Perse étant campé dans les plaines d'*Avala*, un officier de marque de son armée entra par force dans la maison d'un paysan, & trouvant sa femme fort belle, il mit brusquement le bon homme hors de chez lui, & prit sa place dans son lit. Le paysan parut le lendemain devant le sultan, & lui demanda justice de cette violence ; mais il ne lui fut pas possible de désigner le coupable. L'empereur, fort irrité de l'injure qu'on avoit faite à cet homme, lui dit que

celui qui l'avoit offensé, rendroit probablement une seconde visite à son épouse, & il lui ordonna, si la chose arrivoit, de venir aussitôt l'en instruire. Deux ou trois jours après, l'officier ne manqua pas de retourner chez le paysan qu'il mit encore à la porte, comme la première fois; & celui-ci courut aussitôt à la tente de l'empereur, suivant l'ordre qu'il en avoit reçu. Le sultan, accompagné de ses gardes, s'achemina vers la chaumière, où il arriva vers le milieu de la nuit. Tous ceux qui étoient à sa suite portoient un flambeau. Il ordonna qu'on éteignît toutes les lumières, qu'on entrât dans la maison, qu'on trouvât le coupable, & qu'on le mît à mort. Cet ordre ayant été exécuté sur le champ, il fit étendre le cadavre sur le plancher de la chambre. Alors il ordonna à tous ses gens de rallumer leurs flambeaux, & d'entourer le corps. Le sultan s'approche, regarde le cadavre au visage, tombe aussitôt à genoux, & se met en prière. En se relevant, il dit au paysan de lui apporter ce qu'il avoit à manger

dans sa maison. Celui-ci servit un repas, composé de mets grossiers, mais abondans, dont l'empereur mangea avec beaucoup d'apétit. Le paysan, le voyant de bonne humeur, prit la liberté de lui demander pourquoi il avoit fait éteindre les flambeaux, avant que d'ordonner la mort de l'adultère; pourquoi lorsqu'ils avoient été rallumés, il avoit regardé le mort au visage, & s'étoit mis aussitôt en prière; pourquoi enfin il avoit ordonné qu'on lui servît ce repas frugal, dont il mangeoit si volontiers. Le sultan voulut bien satisfaire la curiosité de son hôte, & il lui répondit: » En apprenant qu'un crime aussi » énorme avoit été commis par un » officier de mon armée, j'avois lieu » de croire que ce ne pouvoit être » qu'un de mes fils: quel autre, en » effet, aurois-je pu soupçonner d'un » pareil attentat? J'ai donc fait étein- » dre les flambeaux, de peur que la » partialité ou la tendresse paternelle » ne me rendissent injuste, en m'enga- » geant à pardonner au coupable. Les » flambeaux rallumés, j'ai regardé le

» cadavre au visage, & j'ai reconnu,
» ô joie inexprimable! j'ai reconnu
» que ce n'étoit point mon fils. C'est
» cette découverte qui m'a fait tom-
» ber à genoux, pour rendre à Dieu
» mes actions de graces. Quant à l'a-
» pétit avec lequel je mange ce que
» vous m'avez servi, vous cesserez de
» vous en étonner, lorsque vous sau-
» rez que la douleur & l'anxieté où
» m'a plongé cette aventure, depuis
» la première plainte que vous m'avez
» portée, ne m'ont pas permis de rien
» manger jusqu'à ce moment ».

L'auteur de cette compilation, Monsieur, annonce son ouvrage comme une traduction nouvelle de l'anglois; mais après avoir pris la peine de la comparer avec l'ancienne version du *Spectateur*, je me suis apperçu que tout son travail s'est borné à rafraîchir un peu le style & les expressions de l'ancien interprète. La reconnoissance qu'il a droit d'attendre de son siècle, pour avoir enrichi la république des lettres de cette importante production, devroit l'engager à nous donner en même temps *l'Esprit*

de Stéelle : nous aurions alors un *Spectateur* complet, réimprimé sous une nouvelle forme. Qu'on se plaigne encore que nos auteurs actuels manquent de génie & de talent pour l'invention !

Je suis, &c. *G****

LETTRE V.

Eloge de Michel de l'Hôpital, *chancelier de France, par M.* Doigni. *A Paris, chez* Demonville, *Imprimeur de l'académie Françoise, rue Saint-Severin.*

CET éloge, Monsieur, *a obtenu de l'académie Françoise une mention honorable* ; mais cette distinction extraordinaire ne prouve autre chose que le goût de cette illustre assemblée pour la philosophie & les progrès rapides qu'a faits M. *Doigni*, dans cette science sublime.

L'histoire de *l'Hôpital* vous est parfaitement connue. Ce discours ne

renferme qu'un abrégé très-informe de la vie de l'immortel chancelier, parsemé çà & là de tirades bien philosophiques. Ainsi vous me dispenserez d'en faire une analyse exacte. Je me contenterai de vous en citer les morceaux les plus supportables & les plus répréhensibles.

Le journaliste, interprête de l'académie, rapporte comme un modèle de sensibilité la tirade sur l'inquisition, la voici.

« C'est au nom de ma patrie, c'est » au nom de l'humanité entière que je » te remercie, ô *l'Hôpital!* de nous » avoir épargné la plus longue & la » terrible persécution dont nous puissions être accablés, la seule tyrannie contre laquelle des hommes ne » s'arment point; la tyrannie que la » superstition fait descendre du ciel, » pour le malheur de la terre! Quand » nous ne te devrions que ce seul » bienfait, tu serois l'objet de notre » reconnoissance & de notre culte. » *Mon ame se glace d'effroi*, mon sang » s'arrête dans mes veines, quand je » pense à tous les maux dont nous

» étions menacés ; quand je pense
» que nous aurions marché sans cesse
« entre la défiance, l'hypocrisie & la
» trahison ; que des enfans auroient
» pu traîner leur père au pied d'un
» tribunal inexorable, & l'égorger
» sans remords avec un fer sacré ; que
» les gens de bien n'auroient pas osé
» invoquer les noms de justice & de
» clémence ; *que le temple des arts &*
» *de la philosophie eût été fermé pour*
» *toujours* ; quand *je pense que je n'au-*
» *rois pas eu le droit de prononcer ton*
» *éloge*, au milieu des bourreaux,
» pour qui l'humanité est un crime,
» la vérité un blasphême ».

Si la seule idée de maux imaginaires *arrête* la circulation *du sang dans les veines de M. Doigni*, il est certain que c'est un jeune homme doué d'une rare sensibilité : mais l'excès de cette belle passion n'a-t-il pas grossi les objets à ses yeux, ne lui a-t-il pas fait exagérer les maux qu'eût causés parmi nous l'inquisition ? n'est-ce pas abuser du droit accordé aux candidats académiques, de déclamer contre ce tribunal, que d'en appeller les

juges, des BOURREAUX, *pour qui l'humanité est un crime, & la vérité un blasphême?* Pourquoi sur-tout l'auteur présume-t-il que sous le règne de ces *tyrans sacrés* le *temple des arts & de la philosophie* (c'est-à-dire l'académie Françoise) *eût été fermé pour toujours?* C'est une insulte faite à cette illustre compagnie, trop sage dans sa conduite, trop réservée dans ses décisions, trop intacte dans sa croyance, pour avoir rien à redouter. Fidelle à ses statuts, soumise à l'arrêt de son établissement, qui ordonnent *que les matières de religion en soient bannies*, que *ses membres ne connoîtront que de l'ornement, embellissement & augmentation de la langue françoise* *, qu'eût-elle pu craindre des inquisiteurs de la foi? Sous quel prétexte auroient-ils pu empêcher l'académie de vaquer librement à la perfection de l'ortographe & à la confection de son dictionnaire?

Il étoit naturel que l'orateur développât toutes les puissances de sa *sensibilité* en parlant de l'affreux maſ-

* *Pelisson*, histoire de l'académie tom. 1, p. 53 & 81.

ſacre de la ſaint *Barthelemy* ; vous allez juger de leur étendue. » Lorſ-
» qu'il apprit le maſſacre de la ſaint
» *Barthelemy*, il (*l'Hôpital*) s'écria :
» *Excidat illa dies.* Ne ceſſons de ré-
» péter avec lui : périſſe ce jour de
» ſang, où la nation la plus aimable
» devint un peuple de bourreaux,
» commandé par ſon roi ; monument
» d'une férocité qu'on ne trouve chez
» aucune nation, qu'on ne pourroit
» croire s'il n'étoit atteſté par nos
» annales ; qui, par l'horreur qu'il
» nous inſpire, nous prouve combien
» nous ſommes éloignés de ces mœurs
» barbares, qu'il faut cependant rap-
» peller quelquefois aux hommes,
» pour leur montrer combien la haine
» & la fureur ſuperſtitieuſe peuvent
» les dégrader ; jour qui ne peut être
» expié que par des ſiècles de vertus,
» & dont tout François, chaque inſ-
» tant de ſa vie, doit demander par-
» don à l'humanité pour la mémoire
» de ſes pères » !

Ce morceau a été cité avec éloge dans les journaux qui ſe croient obli-gés de trouver de belles choſes dans

un ouvrage honoré du suffrage de l'académie; pour moi, j'ose croire que cette tirade montre plutôt une imagination exaltée qu'un cœur sensible.

Voilà cependant, Monsieur les deux seuls endroits de ce discours où l'on apperçoit quelqu'ombre de chaleur & d'éloquence. Dans tout le reste, vous trouverez la froideur, a sécheresse, les glaces de l'histoire a plus ordinaire.

Le style n'est pas plus brillant que les pensées. Il est même défiguré par des fautes assez nombreuses. Vous y lirez : les armes de la persuasion, les seules qu'ait employé *le législateur de l'évangile*. *Employé* est un solécisme assez ordinaire à l'auteur. Vous y lirez : que *l'Hôpital, dès qu'il eut obtenu sa liberté, courut à Milan trouver son père*. Phrase peu noble.... que *l'homme de bien a besoin des regards de ceux qui lui ressemblent pour ne pas* BRONCHER *dans la carrière de la vie*; expression triviale.... que *le manège, les caresses n'eurent point de prise sur l'ame invulnérable de l'Hôpital*; le manège &

les caresses ne blessent pas : ainsi l'épithète *invulnérable* devient très-impropre..... que *quand cette AME est en butte aux traits de l'injustice & de la calomnie ; elle VA se consoler dans le SEIN du vertueux Olivier, & elle revient plus courageuse & plus forte.* Les voyages de cette *ame* qui *va* & *vient*, qui *va* sur-tout dans le *sein* d'*Olivier*, ne sont-ils pas plaisants ?.... que *dans le moment où l'etat sort avec son chef des liens de la tutelle il peut RÉAGIR avec force contre ceux qui l'ont mal gouverné.* Quelle idée vous présente un état sous *les liens de la tutelle ?* Qu'est-ce qu'un état qui *réagit* avec vigueur contre ceux qui l'ont mal gouverné ?.... qu'*une ame se glace d'effroi ;* on dit que le sang se glace, mais non pas une ame.... que le sage revoit toujours sa patrie avec transport, même après avoir fait le *voyage du monde ;* on dit faire le voyage d'Italie, de l'Inde, &c. mais le *voyage du monde* me paroît neuf..... que *l'Hôpital* força Medicis de prendre les rênes agitées de l'état, pour les *gouverner* lui-même, & ne pas les *abandonner à la tyrannie. Gouver-*

ner des rênes agitées! des rênes abandonnées à la tyrannie! &c. &c. &c.

Mais j'ai des fautes d'une autre eſpèce, & plus conſidérables que des ſolécîſmes & des phraſes triviales à reprocher à M. *Doigni*; c'eſt l'eſprit *philoſophique*, ce ſont les ſatires, les calomnies indécentes dont cet ouvrage eſt infecté, & qui ſeules peuvent lui donner quelque prix aux yeux des amateurs de la philoſophie. C'eſt une choſe riſible que le ton de ces candidats académiques. M. *Doigni* a dit que *les talens de l'avocat élévèrent l'Hôpital à la dignité de juge*. Là-deſſus il ſe croit obligé de faire, *au nom de la patrie*, une vigoureuſe ſortie contre ceux qui ont introduit ou adopté la vénalité. C'eſt, comme vous ſavez, un des problêmes politiques les plus difficiles à réſoudre, que de ſavoir ſi les inconvéniens des Elections ne feroient pas auſſi grands que ceux de la vénalité. Mais un candidat académique ne doit pas être embarraſſé. Il tranche. » *Pourquoi l'orateur de la* » *patrie* ne peut-il diſſimuler la faute » d'un grand roi? Pourquoi faut-il rap-

» peler à la postérité, que François I » avoit *avili* la magistrature en ven» dant le droit de faire parler les » loix «.

Je n'ai pas vu dans les statuts de l'académie que tous les écoliers qui concourent pour ses prix auront le titre d'*orateur de la patrie* ; & je crois, quoi qu'il en dise, qu'il étoit possible à M. *Doigni* & de prendre un titre plus modeste, & de passer sous silence un article au-dessus de ses forces. Cependant dans une note, il gémit de ce que les bornes & la forme de son discours ne lui permettent pas *d'indiquer les moyens de rendre à la plus belle fonction de la société sa première splendeur.* Il se voit à regret obligé de se borner à *faire des vœux pour que des philosophes citoyens proposent leurs idées sur cette réforme intéressante.* Moi, je leur conseille d'abandonner ce soin à la sagesse du souverain, à nos grands hommes d'état, à nos illustres magistrats.

On est tenté de croire que quelqu'un des présidens du sénat philosophique a rassemblé les jeunes écoliers qui devoient concourir pour les

prix de l'académie Françoife, & leur a dicté au moins la matière de leurs amplifications déclamatoires, qu'ils ont enfuite enflées & ornées, chacun à fa manière. L'uniformité qui fe trouve dans ces déclamations m'autorife à former cette conjecture. Vous retrouverez dans le difcours de M. *Doigni* tout ce que vous avez lu avec étonnement dans les autres éloges. Vous y verrez, par exemple, que *l'Hôpital* auroit pacifié tous les troubles; « mais *les foudres qu'on forge au* » *Vatican vont renverfer l'ouvrage du* » *chancelier*...... On croit acheter le » ciel en fe baignant dans le fang de » fes frères, & le pape, *femblable à* » *l'ange exterminateur*, crie du fond » du Vatican : FRAPPEZ »!

N'êtes-vous pas étonné d'entendre *l'orateur de la patrie* parler avec tant d'indécence du chef de l'églife, & exagerer avec autant de malignité la févérité qu'un zèle ardent lui fit juger néceffaire ? Ce n'eft cependant là qu'un léger échantillon de la docilité du jeune adepte aux leçons de fes maîtres. C'eft la manière dont il parle

du concile de Trente qui a ſur-tout dû leur plaire & lui mériter d'honorables encouragemens.

Vous ſavez que ce concile eſt un des plus fameux par la ſageſſe de ſes règlemens, par la pureté, par la netteté de ſes déciſions, par le ſoin avec lequel il a ſéparé tout ce qui appartenoit *eſſentiellement* à la foi, d'avec *les queſtions* qu'on pouvoit livrer aux *diſputes* des théologiens; vous ſavez qu'il étoit composé des prélats, des religieux, des théologiens les plus ſavans & les plus vertueux qui fuſſent dans le ſein de l'égliſe. Vous ſavez d'ailleurs que l'eſprit qui dirige ces aſſemblées fait, par le choc même des paſſions humaines, faire éclorre la vérité & triompher la foi. Eh bien! Monſieur, l'orateur académique penſe au contraire, que le ſpectacle donné par les pères de Trente au monde chrétien, « ce fut uniquement » les agitations de l'intrigue, les mou» vemens de l'ambition d'un pape, » luttant contre celle d'un empereur, » Parme & Plaiſance, les SEULS objets » d'un concile, dont la religion de-

» voit être le mobile ; des évêques
» défendant les richesses qu'on leur
» disputoit, des moines se prodiguant
» des injures dans un jargon barbare,
» & si ce concile fut infructueux pour
» la réunion des catholiques & des
» protestans ». Ce n'est pas que ces derniers ne fussent très-disposés à la paix, *c'est que le trouble, l'ambition & la discorde prirent la place de la modération & de l'indulgence.* Ce qui étonne le plus notre grand politique, c'est qu'il a découvert un moyen très-simple qui eut infailliblement pacifié les troubles. Vous ne le devineriez jamais. *C'étoit d'élever* l'Hôpital *sur le trône de saint Pierre.* Quel malheur qu'une idée aussi lumineuse ne soit venue que deux cents ans après les maux dont elle nous eut préservés ! Sainte philosophie, pourquoi ton flambeau a-t-il commencé si tard à luire parmi nous ?

L'article de la conjuration d'Amboise est encore un morceau marqué au bon coin de la philosophie. L'orateur l'appelle, il est vrai, un *attentat que les protestans nommoient un acte de*

patriotisme : mais quand il vient à examiner en quoi consistoit cet attentat, il se trouve que c'est une action presque louable ; car le but des conjurés n'étoit que de *renverser une puissance étrangère & d'arracher un roi enfant au despotisme des Guises*. Vous voyez que ces motifs étoient assez purs, & qu'il n'y a pas grand mal à cela : mais où l'auteur en trouve beaucoup, c'est à la rigueur dont il fallut bien user pour prévenir de pareilles entreprises. C'est alors qu'il fait tonner toutes les foudres de son éloquence académique. « On dresse des échaffauds, on allume » des buchers, & le sang françois » ruisselle dans les plus belles pro» vinces du royaume ». Reconnoissez-vous, Monsieur, *l'orateur de la patrie*, à cette affectation continuelle de diminuer les crimes des protestans, & d'exagérer les rigueurs, souvent nécessaires, & les fautes, presque toujours pardonnables, où les catholiques se trouvèrent entraînés, par un effet de la fragilité humaine & par la fureur de leurs ennemis ?

On m'a encore envoyé deux autres

éloges, dont je ne vous dirai qu'*un* mot. L'un eſt de M. *Regnaud*, procureur au parlement, on le trouve giſſant dans le cimetière des auteurs académiques : ou chez *Demonville*, imprimeur de l'académie. C'eſt le plus ſage & le plus exact de tous ſes rivaux ; mais c'eſt peut-être auſſi le plus froid. Il n'y a pas dans ſon diſcours de grandes fautes, mais on n'y remarque aucune beauté.

Le dernier ſe trouve chez *Moutard*, imprimeur-libraire, rue du Hurepoix, & porte en tête cette épigraphe :

Et teneo antiquum pedibus manibusque decorem.

Comme il eſt écrit avec beaucoup de circonſpection, qu'on n'y apperçoit pas la moindre petite ſatyre, aucun trait malin contre les catholiques, aucune tirade contre le concile de Trente, il ne plaira pas aux amateurs de la philoſophie. Cependant, je puis vous aſſurer qu'il eſt beaucoup ſupérieur à celui de M. *le Hoc*, qui a obtenu le ſecond *acceſſit*, & à celui de M. *Doigni*, pour lequel il a

bien fallu faire une exception
rable. Vous n'y remarquerez pa
touche fière & mâle, ces trait
dîs, cette chaleur, cette vie q
vroient animer de pareilles c
sitions; mais son style est plus él
plus pur, que celui des deux
heureux que j'ai nommés; ju
par ce morceau, car il est asse
tenu.

» Les impositions lui (*à l'H*
» paroissent excessives ; il fa
» diminuer; les dépenses ruin
» il faut les restreindre; les ma
» tions fréquentes, il faut les
» les libéralités distribuées
» mains indignes, il faut les
» à l'intrigue qu'elles conten
» rement, pour ne les accord
» mérite qu'elles encourage
» jours : voilà les projets de
» *tal.* Il les annonce avec
» franchise; il les peint co
» faillibles, & sur-tout com
» saires ; puis, joignant à
» bien voir, cet art plus ut
» d'une exécution active &
» il prouve que, si l'hom

» voit le bien, il n'appartient qu'à
» l'homme vertueux de l'exécuter.
» Enfin, si la sage sévérité qu'il em-
» ploie, excite & ces menaces har-
» dies, & ces promesses si trompeuses
» des courtisans, tour-à-tour mécon-
» tens & flatteurs, le témoignage de sa
» conscience le rassure; & recevant
» avec une égale indifférence, & le
» blâme & l'estime de ces esclaves de
» la fortune, il n'ambitionne que le suf-
» frage des gens de bien, cette gloire
» pure qui suit la vertu, & croit
» encore qu'il est plus doux de les
» mériter que d'en jouir.

Pour vous dédommager, Monsieur, de l'ennui que vous ont surement causé ces fades éloges, dont je vous ai entretenu, peut-être jusqu'à la satiété, je vais vous rapporter un morceau que vous connoissez surement, mais que vous relirez avec plaisir: c'est une page du président *Hénault*, qui vaut seule vingt fois mieux que les huit éloges présentés à l'académie. Le président *Hénault*, après avoir représenté l'état déplorable de la France sous les règnes de

François II,

François II, de *Charles IX* &
Henri II, ajoute : » Mais le c
» celier *de l'Hôpital* veilloit
» la patrie ; ce grand homme
» milieu des troubles civils, fa
» parler les loix, qui se taisent d'
» naire dans ces temps d'orage &
» tempête : il ne lui vint jamais
» l'esprit de douter de leur pouvo
» *faisoit* l'honneur à la raison &
» *justice* de penser qu'elles éto
» plus fortes que les armes mê
» & que leur sainte majesté avoi
» droits imprescriptibles sur le c
» des hommes, quand on sait les
» valoir. De-là ces loix, dont la
» plicité noble peut marcher à
» des loix Romaines ; ces édits
» par leur sage prévoyance en
» sent l'avenir comme le pré
» & sont devenus depuis une
» féconde où l'on a puisé la dé
» des cas même qu'ils n'ont pa
» vus ; ces ordonnances, où l
» & la sagesse réunies font oul
» foiblesse du règne sous lequ
» ont été rendues : ouvrages
» tels d'un magistrat au-dessus

» éloge, qui sentoit l'étendue des de-
» voirs & la force de la suprême
» dignité qu'il occupoit; qui sut en
» faire le sacrifice dès qu'il s'apperçut
» que l'on vouloit en gêner les fonc-
» tions, & d'après lequel on a jugé
» tous ceux qui ont osé s'asseoir sur
» ce même tribunal, sans avoir ni son
» courage ni ses lumières ».

Voilà un portrait tracé à grands traits. *De Thou*, *Brantome*, tous les historiens ont parlé de *l'Hôpital* sur le même ton; pourquoi donc nos petits barbouilleurs académiques, osent-ils, de leur pinceau lourd & maussade, défigurer les tableaux de ces grands maitres? C'est se rendre coupable d'un attentat pareil à celui qu'une main destructive commit sur les chef-d'œuvres de *le Sueur*.

Je suis, &c.



LETTRE VI.

Conseils à un jeune poëte, ou lettre d'un académicien François à M. de la Harpe, *au sujet de la traduction d'un morceau de* Lucain, *insérée dans le* N°. 21. *du Journal de Politique & de Littérature, 15 octobre 1777.*

QUELLE fureur d'écrire & de rimer vous possède, mon cher confrère? Pourquoi ne pas jouir de vos privilèges, & vous reposer à l'ombre des lauriers dont nous vous avons couverts? Si jamais on eut intention de vérifier la maxime, renfermée dans une épigramme connue.

En France, on fait, par un plaisant moyen,
Taire un auteur, quand d'écrits il assomme &c.

c'étoit sur-tout en vous accordant le brèvet de l'immortalité. Cependant cet honneur suprême n'a fait qu'enflammer votre bouillant courage, & les défaites même ne servent qu'à l'irriter de plus en plus. S'il n'y avoit

que votre réputation de compromise par cette ardeur indiscrette, je pourrois vous laisser braver le ridicule avec cette intrépidité qui vous est propre ; mais songez que les taches imprimées sur un front couronné de lauriers académiques, terniront l'éclat de notre illustre compagnie ; & comme je n'ai pas d'autre titre à la gloire, vous me permettrez de chercher à conserver bien pure celle du corps dont j'ai l'honneur d'être membre.

C'étoit parmi nous un point de discipline de décrier une profession qui nous étoit incommode : vous nous forcez aujourd'hui de la respecter, en l'embrassant vous-même ; mais après nous avoir fait tomber les armes des mains, n'en fournissez point à nos ennemis. Parlez, puisque vous y êtes engagé, des productions d'autrui ; mais ne produisez les vôtres qu'avec une sage retenue. Citez beaucoup, & mettez peu du vôtre. Dernièrement vous annonciez *un essai sur le génie d'Homère*, ouvrage neuf & important ; & vous n'en dites autre chose, sinon qu'à propos *d'Homère* vous allez rap-

porter une traduction que vous avez faite d'un morceau de *Lucain*.. Il faut, mon cher ami, réserver ces morceaux pour remplir le vuide de nos assemblées publiques. Là, votre réputation ne court aucun risque. Une lecture rapide ne laisse pas le temps d'appercevoir les défauts. Nous sommes d'ailleurs entourés de nos présidentes de bureaux d'esprit, & de nos petits protégés qui n'attendent qu'un signe de tête pour s'extasier & se pâmer. Je me charge de vous bien servir dans ces occasions : mais imitez-moi, contentez-vous des applaudissemens de vos pairs & de vos amis. Depuis vingt ans, j'ai beaucoup lu à l'académie, j'ai été applaudi comme un autre ; mais je n'ai jamais rien publié, dans la crainte d'être sifflé comme vous. Voilà mon secret. Profitez-en, & n'oubliez jamais qu'un académicien ressemble à ces dieux de la fable, qui, cachés au fond de l'olympe, attiroient les vœux & les hommages des crédules humains ; mais qui perdoient toute leur gloire dès qu'ils descendoient sur la terre, & se montroient,

dureté de cet hémistiche, ou *de* l'amant *d'Hero*.

Il vogue *vers* ces bords, & ensuite *au* détroit. *Vers*, *au*, quelle triste variété! Que l'amour rendit fameux par *les maux qu'il a faits;* ne diroit-on pas, à vous entendre, qu'il a ravagé toute la côte? *Lucain* dit plus simplement, fameux par les amours *d'Hero*: puisqu'il y a *rendit*, un puriste, & nous devons l'être, auroit dit, par les maux qu'il fit, & non qu'il a *faits*. Dont *Hellé n'atteignit point la rive*, quelle platte expression! pourquoi ne pas dire simplement avec l'auteur, dont *Hellé* changea le premier nom, ou à laquelle *Hellé* donna son nom.

La renommée alors & l'orgueil de son nom
L'appellent *aux* débris de l'antique Ilion,
Aux sables de Sigée, *aux* roseaux du Scamandre,
Au rocher *qui d'Ajax a conservé la cendre*,
A ces *grands monumens*, dont le *nom respecté*
Doit *aux* chants des neuf sœurs son immortalité.

Vous n'avez pas ſenti le ſens de *famæ mirator*, qui dans l'original veut dire, que *Céſar*, plein d'admiration, parcourt ces bords fameux; au lieu qu'en ſuivant votre traduction, on croiroit que c'eſt pour ſe faire un nom que *Céſar* vogue vers ces bords où la renommée, c'eſt-à-dire, la gloire l'appelle. *La renommée* ALORS. *Alors n'eſt-il* pas la cheville la plus groſſière? Je l'avois cru d'abord; mais en y regardant de plus près, j'ai ſoupçonné que ce pourroit être une ſuite du premier contre-ſens, & que vous voulez dire que *Céſar*, après avoir *en vain vogué ſur les mers*, voyant qu'il ne peut *trouver la trace de Pompée*, appellé par la gloire, & *l'orgueil de ſon nom*, ſe détermine enfin à viſiter *les ruines d'Ilion*. En ce cas, *alors* renferme un ſens profond; mais bien oppoſé à celui de *Lucain*. *L'appellent AUX débris, AUX ſables, AUX roſeaux, AU rocher, AUX monumens!* A combien d'endroits à-la-fois il eſt app llé! *L'appellent aux débris, l'appellent aux roſeaux!* Eſt-ce un François qui parle ainſi? A chaque vers un *aux*; & trois dans

un ſeul vers ! Cette oreille délicate & ſenſible, ne vous ſert-elle donc que pour les opéras de M. *Gluck*, & vous abandonne-t-elle quand il s'agit de juger de l'harmonie poëtique ? Comme vous avez défiguré cette ſuperbe expreſſion, énergique dans ſa ſimplicité ; *multum debentes vatibus umbras* ; que vous rendez par ces deux vers languiſſans.

A ces *grands* monu*mens*, *dont* le *nom* reſpect
Doit aux chants des neuf ſœurs ſon immortalité

Des *ombres*, des *mânes* transformées en *monumens !* On dit bien le nom reſpecté d'un héros, d'un bon prince ; mais le *nom reſpecté* d'un *monument* eſt neuf, à ce que je crois.

Ses regards cherchent Troie, *au moins*, dans ſes ruines,
Ces remparts qu'*ont jadis* bâtis des mains divines.
Sous *la ronce* & la mouſſe ils *ſont* enſevelis.
D'informes rejettons, des troncs noirs & vieillis
Ont remplacé ces murs, qui du temps *ſont* la proie ;
Le temps a dévoré juſqu'aux débris de Troie.

Cet *au moins* n'est-il pas mis uniquement pour completter le vers! *Jadis*, n'est-ce pas encore une de ces chevilles que vous avez toujours prêtes au besoin? Que sont devenues dans votre traduction les expressions pittoresques, *sylvæ* STERILES, PRESSERE *domos*, *templa deorum* LASSA RADICE *tenent*; cela vous a-t-il paru inutile? qu'avez-vous mis à la place? d'*informes rejettons*, & un hémistiche traînant *qui du temps sont la proie*, qui ne fait qu'affoiblir le vers suivant, qui est assez beau, quoiqu'il n'approche pas de la vive précision du latin, *etiam periere ruinæ*. Jamais poëte, avant vous, n'avoit hasardé *la ronce* au singulier, sur-tout sans épithète.

Le héros parcouroit *ces* bords religieux.
» *Voici*, lui disoit-on, l'antre mystérieux
» Où *Cypris soupira pour* le *père* d'Enée.
» On vit sur *cette* roche Hésione enchaînée.
» *Ici* le fils de *Tros aux* cieux fut *transporté*.
» Dans *cette* grotte assis pour juger *la* beauté,
» *Là* Pâris à Vénus décernoit *la* couronne,
» C'est *ici* qu'il trompa *la* trop crédule Enone».
L'antiquité respire en *cette* région.

Tout bocage a ses dieux, tout rocher a son nom.

Lucain avoit renfermé ce grand tableau dans un petit cadre de quatre vers.

Aspicit Hesiones Scopulos, Sylvasque latentes
Anchisæ thalamos, quo judex sederit antro,
Unde puer raptus cœlo : quo vertice naïs
Luserit Œnone. Nullum est sine nomine saxum.

Cette admirable précision vous a déplu ; & pour faire preuve d'abondance, vous vous êtes mis à paraphraser longuement une description qui devoit être rapide. *Voici*, *lui disoit-on*, quelle tournure prosaïque ? *Sur cette roche* Hesione *enchaînée*, peut-on voir un style plus dur & plus rocailleux ? Il peint à-la-fois la chose aux yeux & aux oreilles. *Voici*, *on vit*, *ici*, *dans cette grotte*, *là*, *c'est ici* ; *ces bords*, *cette roche*, *cette grotte*, *cette région*. Tout cela vous appartient, & *Lucain* ne seroit pas tenté de revendiquer ces richesses. *Ici le fils de* Tros *aux cieux fut transporté*. Un homme

qui connoît ſa langue mettroit *d'ici, undè puer raptus cælo;* auſſi *Brebeuf* a-t-il dit :

D'où le jeune Troyen fut porté dans les cieux.

ce qui me paroît plus exact & plus doux que le fils de *Tros aux*, & *Tros transporté.* Champion de la *douce mélodie*, comment pouvez-vous farcir vos vers de conſonnances auſſi déchirantes ? Dans cette grotte aſſis, *là* Pâris décernoit, &c. De bonne foi, ce *là* vous étoit-il bien néceſſaire, ſi non pour completter votre vers, & le ſens n'étoit-il pas également exact en diſant :

Dans cette grotte, aſſis pour juger la beauté,
Pâris à Vénus décernoit la couronne.

Il eſt vrai qu'il vous manquoit une ſyllabe ; mais ſavez-vous ce qu'on dit à ce ſujet ? Que vous avez trois tiroirs d'adverbes, d'une, de deux & de trois ſyllabes ; que dès qu'il vous en manque une, vous tirez le tiroir aux *mais*, aux *car*, aux *ah !* aux *là*, &c. que s'il en faut deux, on voit ſortir les *au moins*, les *ici*, les *helas !* les

encor, les *alors*; & quand trois vous sont nécessaires on voit revenir souvent le tour des *cependant*. N'avez-vous pas senti combien étoit inutile & froid ce vers dont il n'y a pas un mot dans *Lucain*?

L'antiquité respire en cette région.

Je ne vous parle pas des *bords religieux*, ni de cette profusion de *r* accumulées dans les premiers vers, & auxquelles vos oreilles seules peuvent s'accoutumer. J'ai des fautes plus graves à vous reprocher.

Sur un lit sabloneux une *eau foible* serpente.
César, sans le sçavoir, avoit passé le Xanthe.
Plus loin sur le gazon il s'avançoit *encor*.
» *Hélas!* ne marchez pas sur le tombeau
» d'Hector ».
Il fouloit une pierre avec indifférence.
» C'est l'autel où Priam a péri sans défense ».

Une *eau foible* pour dire un ruisseau, est une expression impropre. *Sans le sçavoir*, est d'une prose bien commune. Mais quelle liaison y a-t-il entre ces deux idées, *une eau*

foible serpente. Cesar avoit passé le Xanthe. Pourquoi détacher deux idées si essentiellement unies, faire un sens isolé d'une simple épithète, & ne pas dire avec *Lucain* : *Cesar avoit traversé, sans le connoître, un ruisseau qui serpente sur le sable, c'étoit le Xanthe.* Vous conviendrez, je pense, que *plus loin* est une cheville. Car puisque c'étoit *sur le gazon*, il est clair que c'étoit *plus loin* que le Xanthe, que *César* s'avançoit. *Encor*, autre cheville pour rimer avec *Hector*. *Hélas !* une troisième, d'autant plus vicieuse qu'il falloit une tournure vive & animée, au lieu de ce dolent & langoureux *hélas !* Rappellez-vous les vers de *Lucain*.

. . . . Securus in alto
Gramine ponebat gressus. Phrix incola manes
Hectoreos calcare vetat.

Dites-nous qu'est devenu sur votre palette le trait admirable *manes Hectoreos calcare vetat.* » Quoi ! vous foulez les mânes d'*Hector* ». Mais le comble du ridicule & un modèle de niaiserie, c'est le vers

Il fouloit une pierre avec indifférence.

Fouler une pierre! une ſeule *pierre!* & *avec indifférence.* Mon cher ami, tirez-moi d'inquiétude. Auriez-vous eu le deſſein de parodier ces beaux vers de la Henriade:

Des prêtres fortunés foulent d'un pied tranquille
Les tombeaux des Catons & la cendre d'Emile.

Et celui-ci, en parlant de la tête de *Coligny* :

Medicis la reçut avec indifférence.

Si vous avez voulu faire le petit *Scarron*, je ſuis tranquille; mais ſi, ſérieuſement & de bonne-foi, vous avez prétendu rendre, par ce vers burleſque, les vers admirables de *Lucain* :

. . . , ... Diſcuſſa jacebant
Saxa, nec ullius faciem ſervantia ſacri.

En vérité, nous ſommes perdus; l'on va dire que nous faiſons revivre le règne des *Coras* & des *Pradon*; que

nous leur ſommes même inférieurs:
& l'on citera à jamais

Il fouloit une pierre avec indifférence

à côté d'un autre vers ſemblable &
de la même force, tiré de votre
Mélanie :

Elle paſſoit ſes mains à travers ces barreaux.

Vous devez ſentir, mon cher ami, combien votre traduction eſt foible & vicieuſe; mais pour diſſiper entièrement les nuages que l'amour-propre pourroit avoir élevés dans votre eſprit, je vais mettre en parallèle une traduction en proſe, dont vous vous êtes moqué autrefois, avec quelque fondement; c'eſt celle de notre confrère M. *Marmontel*. Voici comme il rend le même morceau :

« Après avoir inutilement ſuivi ſes
» (de *Pompée*) traces, ſur la terre,
» guidé par la renommée, il (*Céſar*)
» le chercha ſur les eaux. Il traverſe
» le Boſphore de Thrace, il voit ce
» rivage fameux par les amours d'*Héro*,
» & cette mer où périt *Hellé*, & qui

» depuis en a porté le nom. De-là il
» gagne la côte de Sigée, & ces bords
» dont la renommée le remplit d'ad-
» miration. Il parcourt les rives du
» Simoïs, & le promontoire de Rhoeté,
» consacré par le tombeau d'*Ajax*. Il
» marche à travers ces ombres qui
» doivent tant au génie des poëtes ! Il
» erre dans les champs de la fameuse
» Troie ; il cherche les traces des
» murs élevés par *Apollon*. Quelques
» buissons stériles, quelques troncs de
» vieux chênes couvrent les débris du
» palais des rois & des temples des
» dieux. Troie entière est ensevelie
» sous les ronces ; ses ruines même
» ont péri. Il reconnoît le rocher où
» fut enchaînée *Hesione*, & la forêt,
» témoin des amours d'*Anchise* & de
» *Vénus*, & l'antre où siégea le beau
» Pâris, le juge des trois déesses, le
» lieu d'où fut enlevé *Ganimède*, &
» le mont sur lequel la crédule *Œnone*
» rendit heureux son infidèle amant.
» Il ne voit pas un seul endroit qui
» ne rappelle un nom célèbre. Il avoit
» passé, sans s'en appercevoir, un
» petit ruisseau qui serpentoit dans

» la poussière ; ce ruisseau étoit le » Xanthe. Il portoit *négligemment* ses » pas sur un monceau de terre cou» vert de gazon ; un Phrygien lui dit » : » Que faites-vous ? vous foulez les » mânes d'*Hector* ». « Il passoit au» près *d'un tas de pierres renversées*, » qui n'étoient plus que d'informes » débris » : « Quoi (lui dit son guide) ! » vous ne regardez pas l'autel de *Jupi*» *ter*, où *Pyrrhus* immola *Priam* » ?

Vous voyez que cette traduction, toute prosaïque qu'elle est, rend le texte & les beautés de *Lucain* beaucoup mieux que la vôtre, où, à l'énergique précision de l'original, vous avez substitué une abondance stérile, & qui paroîtroit la prose la plus triviale, si la mesure & la rime n'avertissoient qu'on lit des vers. Le malheureux succès de votre *Suétone* ne devoit-il pas vous détourner à jamais d'interpréter la langue des Romains ? Après avoir si honteusement échoué dans la traduction de l'histoire la plus facile, comment osez-vous entreprendre de nous reproduire le génie d'un des poëtes les plus diffi-

ciles à traduire, dont le ſtyle énergique & les beautés ſublimes forment avec votre petite manière & votre glaciale verſification le contraſte le plus frappant? Quel démon ennemi de votre gloire a donc pu vous pouſſer à publier cet informe croquis de traduction? Le voyage de M. *Wood en Grèce vous a rappellé naturellement celui où Lucain introduit Céſar parcourant les campagnes de Troie.* Eh! bien, pour votre inſtruction, il falloit relire ce beau morceau de *Lucain.* Mais *on ne lit point de pareils morceaux ſans être tenté de les traduire.* A la bonne heure, pour votre amuſement, traduiſez ce bel endroit. Mais *on ne peut réſiſter au deſir de faire connoître les beautés des anciens.* Conſeillez donc à vos lecteurs, qui ſans doute entendent le latin, de les lire dans l'original même. Mais gardez-vous, comme on vous l'a déjà dit, de toucher de votre truelle à l'édifice du génie, &, ſous prétexte de *faire connoître les beautés des anciens*, n'allez pas étaler votre médiocrité, & faire rougir de ſon choix l'académie, qui,

en vous recevant dans son Temple, n'a prétendu que vous offrir la retraite destinée aux soldats mutilés pour le service de la philosophie*.

Je suis, &c.

* Il y a dix mois que je supposai une lettre semblable, où j'introduisois un mauvais poëte critiquant lui-même son ouvrage. Cette fiction ne devoit tromper personne. Cependant un fin critique a poursuivi cette liberté comme un véritable faux, comme un attentat punissable par les loix. La crainte de m'attirer encore un pareil reproche m'oblige de déclarer que cette lettre est également supposée, & que j'ai osé usurper moi-même le titre d'académicien pour donner plus librement à M. *de la Harpe* ces conseils salutaires.

AVIS DIVERS.

Œuvres complettes de M. de Saintefoix, *historiographe des ordres du roi, en six volumes* in-8°. *avec figures, contenant son Théâtre, les Essais historiques sur Paris, augmentés d'un volume, les Lettres Turques, celles de* Nedim Coggia, *& l'Histoire de l'Ordre du Saint-Esprit.*

La veuve *Duchesne*, libraire, rue Saint-Jacques, à Paris, prévient MM. les souscripteurs qu'elle fera la livraison de cet ouvrage le lundi 17 novembre 1777.

Nota. La reliure & la brochure se payent à part.

Savoir : la reliure des exemplaires en papier d'Hollande, veau écaillé trois filets, dorés sur tranche & dos brisé . . . . 13 l. 10 s.

Celle du papier ordinaire, en veau écaille trois filets . . 9

La brochure . . . . 18 s.

Le même jour elle mettra en vente le tome VIIe & dernier des *Essais historiques sur Paris*, *in-12*. broché . . . . 2 10 s.

Ce volume est composé de morceaux qui n'ont point encore paru, & qui dans l'édition des *Œuvres complettes* sont insérés parmi les *Essais sur Paris*.

M. *Sigaud de la Fond*, professeur de physique expérimentale, de la société royale des Sciences de Montpellier, des académies de Saint-Peters-

bourg, d'Angers, de Bavière, de Valladolid, de Florence, &c. commencera un cours de physique expérimentale, le mardi 9 décembre, à midi. Il le continuera les mardi, jeudi & samedi à la même heure.

Il en commencera un second le mercredi 10, à six heures du soir, & il le continuera les lundis, mercredi & vendredi de chaque semaine, à la même heure, dans son cabinet des machines, rue Saint-Jacques, près Saint-Yves, maison de l'Université.

Il traitera amplement dans l'un & dans l'autre des différentes espèces d'air fixe, de leurs propriétés, & des applications heureuses qu'on en peut faire. Cette matière entièrement neuve dans la physique, donne un nouveau prix à ces cours de M. *de la Fond*, déjà si justement célèbre Cet habile professeur y développe les secrets les plus curieux & les plus cachés de la nature, avec la clarté, & la précision qui caractérisent ses leçons.

M. *Rouland*, son neveu, digne élève d'un si grand maître, & démons-

trateur en l'Université de Paris, donnera des leçons particulières à ceux qui prendront, avec lui, des engagemens à cet effet.

Livres nouveaux.

Le Mitron de Vaugirard, dialogues sur le bled, la farine & le pain, avec un traité de la Boulangerie; par M. Lacombe *d'Avignon, avec cette heureuse épigraphe,*

Vive le Roi, & nous serons tous heureux.

nouvelle édition. A Paris, au Palais Royal; & chez Didot, *Imprimeur-Libraire, rue pavée,* in-8°. *de cent pages.*

Faute essentielle à corriger dans le N° 31, page 9, ligne 10, on lit, *avoit envoyé sa fille à*; lisez *avoit amené sa fille de.*

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE VII.

Mes Récréations, ou Mélange de pièces fugitives en vers, suivies de Virginie, *ou le Decemvirat, tragédie en cinq actes en vers, par M.* S*** D***. *A la Haye, & se trouve à Paris chez* Hardouin, *libraire, passage du Louvre, colonnade Saint-Germain-l'Auxerrois.*

LE titre de cet ouvrage, Monsieur, annonce qu'il est le fruit des récréations de l'auteur; je le crois également propre à récréer les lecteurs: s'ils n'y trouvent pas cette espèce de plaisir qui naît d'une plaisanterie fine & ingénieuse, ils pourront s'amuser du ridicule qu'on remarque dans la plupart de ces pièces fugitives. En tout genre,

le médiocre ſeul eſt ennuyeux ; une production tout-à-fait biſarre & extravagante a un coin de ſingularité qui plaît & qui pique la curioſité. A ce titre, l'auteur peut eſpérer de trouver quelques lecteurs, il les fera rire par ſes naïvetés & ſon ſtyle burleſque, cela vaut peut-être mieux que de les faire bâiller : il faut rendre juſtice à ſa bonne foi. Lui-même avoue dans ſa préface que ſes récréations ne lui avoient point paru dignes de voir le jour ; ſon deſſein étoit de les tenir renfermées *ſous la clef de ſon ſecrétaire ;* mais des amis inconſidérés lui ont *fait une querelle pour leur détention*, & par un excès de confiance, qu'il ſe reproche, il a cédé à leurs inſtances réitérées. Il avertit lui-même qu'on ne trouvera point dans ſes vers *cette ſublimité de penſées, cette énergie de l'expreſſion, ce poli du ſtyle, ces coups hardis enfin & ces éclairs de génie qui jettent dans le plus délicieux enthouſiaſme.* Placé *dans une claſſe de citoyens où les gens de lettres ne ſont rien moins que communs*, &, comme il l'inſinue dans une de ces pièces, étant commis

aux fermes dans un bureau de province, il n'a pu consacrer à la poësie que les momens très-courts que son emploi lui laissoit libres ; & comme il ne cherchoit dans cet exercice qu'un simple délassement, *il ne s'est gêné ni dans le plan, ni dans le choix, ni dans la distribution des images, ni dans le style, ni dans la rime, ni dans le dénouement des pièces.* « Enfin, ajoute-t-il avec une simplicité bien-rare dans les écrivains de nos jours ; » enfin les » voilà telles qu'elles sont : quelque » bonne envie que j'aie de plaire au » lecteur, je ne puis lui rien donner » de mieux pour le présent. Je souhaite » être plus heureux un autre fois ».

Ce mêlange de poësies est extrêmement varié, on y trouve des idylles, des fables, des stances, des épitres, des bouquets, &c. L'auteur s'est exercé dans tous les genres, & partout il semble avoir pris à tâche de parodier & de travestir nos meilleurs poëtes : voyez, par exemple, comment dans une idylle aux oiseaux, il a défiguré, par la bassesse & la grossièreté de son style, des idées que Ma-

dame *Deshoulières* a su exprimer avec tant de grace & de délicatesse ; voici quelques traits de cette misérable rapsodie.

Vous jouissez en paix d'une liberté pure ;
Tandis que nous, vassaux infortunés,
De mille loix, de mille préjugés,
Nous vivons dans un dur & pénible esclavage,
A peu près comme vous, quand vous êtes en cage,
Le hasard peut vous délivrer ;
Un fil de fer peut se casser :
Pour nous, &c.

L'auteur, épris d'une belle passion pour les oiseaux, invective d'une manière plaisante contre l'inhumanité des chasseurs.

Ne fuyez pas . . . restez sur les ormes voisins ;
Je n'eus jamais sur vous des desirs inhumains :
Je ne porte pas mon envie
Jusqu'à vouloir vous priver de la vie.
. . . .
Comment se trouve-t-il un cœur assez pervers
Pour vouloir, sans pitié, vous mettre dans les fers ?

Ne redoutez pas mon approche ;
Jamais, pour vous, le mien ne fut un cœur de
roche.

Il fait enſuite un pompeux éloge des vertus qui règnent dans la république des oiſeaux.

Chez vous, les noms d'ingrats, d'inconſtans,
d'infidèles
N'ont pu jamais être reçus ;
Comme mille autres mots, parmi nous trop
connus,
En tout genre témoins de nos triſtes folies ;
Qui n'ont pu pénétrer dans vos académies.

Que dites-vous, Monſieur, de ces mots, *témoins de nos folies qui n'ont pu pénétrer dans les académies des oiſeaux?* Convenez qu'il n'y a rien de plus ingénieux & de plus élégant que ce badinage. Le poëte, ſuivant toujours la même idée, nous peint les oiſeaux comme autant de philoſophes.

Par le plaiſir vos ames chatouillées
Jamais, en le goûtant, n'en ont été ſouillées.

. . . .

La plus légère médiſance
N'obſcurcit même pas votre tendre innocence.
Une honnête ſimplicité
Eloigne d'entre vous toute formalité ;
En tout, une douce habitude
Vous conduit au bien ſans étude.
Qu'il naiſſe, parmi vous, quelques petits débats,
Sans Procureurs, ſans Avocats,
Si-tôt l'on rend la plus prompte juſtice.

Il obſerve que les oiſeaux ne ſe battent point en duel, & fait à ce ſujet une ſortie véhémente contre cet uſage barbare ; mais l'obſervation eſt fauſſe, car les combats ſinguliers ſont fréquens parmi les oiſeaux. Cette pièce eſt terminée par un compliment fort honnête & fort poli adreſſé aux oiſeaux. L'auteur, forcé de les quitter, pour aller à ſon bureau, les prie de vouloir bien l'excuſer, & leur fait ſes adieux.

Adieu, charmans oiſeaux, à regret je vous quitte,
Mais ce n'eſt pas ma dernière viſite.
Je ſaiſirai tous les moyens

De jouir de vos entretiens;
Sous l'ombre du feuillage
J'aurai souvent ce flatteur avantage,
Au plaisir donc de vous revoir;
Je vais répondre à la voix du devoir.
Plus loin, je l'entends qui m'appelle:
Le droit qu'il a de tout temps sur mon zèle;
Est pour mon cœur aussi sacré
Que *tout* ce qui chez vous est de plus respecté.

Vous jugez bien, Monsieur, qu'avec cette tournure triviale, & cette basse simplicité, le génie de l'auteur n'est nullement propre au genre lyrique; cependant il a eu l'audace de lutter contre le grand *Rousseau*, & de composer une ode *à la Fortune*; cette pièce est vraiment curieuse dans son genre; elle contient, à-peu-près, les mêmes idées que l'ode de *Rousseau*; mais elles y sont habillées d'une manière si ridicule qu'on est tout surpris de ne trouver que des raisonnemens plats & burlesques, à la place de ces magnifiques & sublimes pensées que le prince de notre poësie lyrique a rendues avec tant de force & d'harmonie: la comparaison de ces deux pièces, est une

preuve bien sensibl
de génie ne diffe
mauvais écrivains
idées, que par la
primer. Voici que
parodie de *Rousse*.
sible.

En vain vous var
De la fortune c
Votre turpitude
De l'injuste vils
Un rien ... la plu
Va faire tomber
Alors, qu'êtes-v
Que verrons-no
Preuve de votre ig
C'est qu'au soupço

❧

Vous mettez toute
En quoi ? Dans l'or
Sachez qu'un templ
De la vertu n'est qu
Eh ! que voit-on dan
Sinon d'éclatantes fc
Vous voulez survivre
Mais que dira la renc

[illegible]: un pinceau grossier défigure les [illegible] les plus touchantes de la [illegible] Rien de plus capable d'en- [illegible] l'imagination des poëtes que le [illegible] du lever & du coucher du [illegible]: on en peut voir des descrip- [illegible] dans plusieurs de nos poëtes, & principalement dans le [illegible] des quatre parties [illegible]. Vous allez voir, *Monsieur*, [illegible] couleurs notre *poëte a* [illegible] magnifiques objets. C'est [illegible], seul dans la campagne, [illegible] l'entretient des [illegible] la nature *& lui parle* [illegible]:

[illegible] l'esprit qui s'abandonne
[illegible] différens tableaux,
[illegible] tapisse nos côteaux !
[illegible] malgré lui ne fris-
[illegible]
[illegible] voir par dégrés,
[illegible] la lumière,
[illegible] meurtrière
[illegible] précipités,
[illegible] demeure;
[illegible]

omens,
e ſa dernière heure,
xpirer à ſon tour:
lu trône des ténèbres,
s, tous les flambeaux

, donner naiſſance au

à fait remarquer,
l'auteur convenoit
e foi que ſon ſtyle
u élégant; mais il
feroit dédommagé
de ſes penſées, par
ons de morale qu'on
ues preſque à chaque
tâché de rendre tou-
: pour but, dit-il,
imer la vertu & les
, j'ai cru que la naï-
mplicité des images
e la plus ſûre & les
us convenables pour
es attraits & en faire
armes. Trop heureux
x pouvoient augmen-
re de ſes partiſans. Je

cules; ſon pinceau groſſier défigure les beautés les plus touchantes de la nature. Rien de plus capable d'enflammer l'imagination des poëtes que le ſpectacle du lever & du coucher du ſoleil: on en peut voir des deſcriptions brillantes dans pluſieurs de nos poëtes, & principalement dans le charmant auteur des quatre parties du jour. Vous allez voir, Monſieur, de quelles couleurs notre poëte a peint ces magnifiques objets. C'eſt un amant qui, ſeul dans la campagne avec ſa maîtreſſe, l'entretient des beautés qu'offre la nature & lui parle en ces termes :

Que ne ſent point l'eſprit qui s'abandonne
A contempler ces différens tableaux,
Dont un beau jour tapiſſe nos côteaux !
Quel cœur d'étonnement malgré lui ne friſ-
ſonne ?
Et ſans être ravi, peut-on voir par dégrés,
Dans les bras de la nuit expirer la lumière,
Bientôt après, cette nuit meurtrière
A ſa perte accourir, à pas précipités,
Abandonner ſa tranquille demeure;
Sur l'aîle rapide du tems

Suivre les volages momens,
Aller, sitôt qu'enfin sonne sa dernière heure,
Dans les bras du soleil expirer à son tour :
Descendre en soupirant du trône des ténèbres ;
Souffler, par ses soupirs, tous les flambeaux funèbres ;
En rendant le dernier, donner naissance au jour.

Je vous ai déjà fait remarquer, Monsieur, que l'auteur convenoit lui-même de bonne foi que son style étoit négligé & peu élégant ; mais il s'est flatté qu'on seroit dédommagé de la médiocrité de ses pensées, par les excellentes leçons de morale qu'on y trouve *répandues presque à chaque page*, & qu'il *a tâché de rendre touchantes*. « N'ayant pour but, dit-il, » que de faire aimer la vertu & les » bonnes mœurs, j'ai cru que la naï- » veté & la simplicité des images » étoient la voie la plus sûre & les » couleurs les plus convenables pour » en présenter les attraits & en faire » adorer les charmes. Trop heureux » si mes tableaux pouvoient augmen- » ter le nombre de ses partisans. Je

il a des plaisirs qui en dédommagent.

Vous n'imagineriez jamais quelle espèce de preuve il employe pour faire voir que le mariage est un état desirable, & dans lequel on trouve beaucoup d'*émolumens* (c'est son expression).

Ce que j'avance est facile à prouver;
Car on a vu plus d'une femme sage,
Après un deuxième veuvage,
Pour l'hymen encor soupirer,
Par fois l'on est révolté de ses peines,
À tort: les peines sont des ombres au tableau
Qui donnent au plaisir un piquant tout nouveau,
Qui par dégrés se glissant dans les veines,
Nous fait oublier aisément
Et les intermèdes critiques
Et tous les assauts vénéfiques
De son lent acheminement.

Vous trouverez aussi, Monsieur, dans ce recueil quelques fables dont le ton répond parfaitement à celui des morceaux que je viens de vous citer: on y remarque des expressions de génie qui n'appartiennent qu'à

l'auteur : par exemple, perſonne ne s'étoit jamais aviſé, avant lui, d'appeller un dindon *la volatile au glou glou*, & un chapon *la volatile eunuque*. Quoique notre poëte n'annonce dans ſes vers aucune prétention, & qu'il ſoit par-tout ſimple & naïf juſqu'à la baſſeſſe, on diſtingue cependant, parmi cette foule de pièces écrites d'un ſtyle plat & trivial, quelques ſtances *où il s'eſt* efforcé de mettre de l'eſprit, & ſes efforts ont été ſi heureux que ces ſtances peuvent ſoutenir le parallèle avec le fameux ſonnet de *Triſſotin* ſur la fièvre de la princeſſe *Uranie*. Elles ſont adreſſées à une couſine de l'auteur qui venoit d'eſſuyer une maladie dangereuſe : voici les traits qui m'ont paru les plus curieux.

Par les ſymptômes du trépas,
Aimable enfant, qu'il te ſouvienne
De ne plus attriſter la ſcène
Où tu dévoiles tant d'appas.

Nous aimons un coup de théâtre;
Mais nous le voulons moins cruel;
On n'aime point voir ſur l'autel
L'objet que le cœur idolâtre.

Chère cousine, à nos dépens,
Les dieux sans doute ont voulu rire;
Car ils ne pouvoient te détruire
Sans violer le droit des gens.

Auriez-vous pu croire, Monsieur, qu'un auteur qui pense & qui s'exprime dans ce goût-là ait osé chausser le cothurne, & ne vous semble-t-il pas qu'une tragédie de sa façon doit être une pièce fort plaisante? Je vais vous régaler de ce chef-d'œuvre dramatique que l'auteur a entrepris *pour se faire passer quelques momens agréables*. Il est intitulé *Virginie, ou le Decemvirat*, c'est le même sujet que choisit autrefois *Campistron* pour son coup d'essai.

Appius ouvre la scène au point du jour; les remords que lui inspire sa passion criminelle pour *Virginie* l'ont empêché de dormir toute la nuit; après s'être dit à lui-même beaucoup d'injures dans un long monologue, il tire un poignard pour s'en percer: vous voyez, Monsieur, que l'auteur est fort échauffé dès la première scène, & frappe déjà les grands coups.

L'affranchi *Claudius* arrive à propos pour arrêter le bras d'*Appius*, il lui représente qu'il a grand tort de prendre au sérieux une pareille bagatelle, il l'exhorte à ne pas *changer ses lauriers en cyprès;* &, pour l'engager plus efficacement à conserver sa vie, il lui déclare que le peuple romain se réjouira de sa mort, & *assouvira sa fureur sur sa cendre*; raison bien maladroite pour un habile flatteur tel que *Claudius*. *Appius* se fâche avec raison, & parmi les reproches qu'il fait à son affranchi, on remarque ce vers singulier.

Tu veux donc de mes faits *épouvanter l'histoire!*

A la fin de cet entretien, qui est d'une longueur assommante, on entend du bruit.

CLAUDIUS.

On frappe:

APPIUS.

Ouvre, Claudius.

CLAUDIUS.

Seigneur, c'est un soldat
Qui demande à vous voir pour affaires d'état.

APPIUS.

Fais-le entrer.

Ce ſtyle familier eſt fort extraordinaire dans une tragédie. *Appius* débute avec le ſoldat par une queſtion non moins triviale.

Eh bien, quelle nouvelle ?
De l'Eque & du Sabin Rome triomphe-t-elle ?

Le ſoldat lui rend compte de ce qui s'eſt paſſé à l'armée, & ſur-tout de l'aſſaſſinat du fameux guerrier *Siccius*. Ce récit moitié ampoulé, moitié burleſque, offre des traits dignes du poëme de la *Magdelaine* : après avoir dit que *Siccius*, attaqué par ſes compagnons, en avoit lui ſeul terraſſé ſix, le ſoldat ajoute :

De rage, trois d'entr'eux montent ſur un rocher,
Là du premier objet ſe faiſant un tonnerre,
Ils triomphent enfin de ce foudre de guerre.

Le ſecond acte ſe paſſe dans la place publique. *Virginius* paroît & fait une longue lamentation ; mais

entendant quelque bruit, il se cache derrière une colonne. *Virginie* vient aussi soupirer sur cette même place. Le père & la fille se reconnoissent & tombent à la renverse chacun de leur côté, ce qui doit faire un coup de théâtre bruyant. *Numitorius*, frère de *Virginius*, est fort surpris en arrivant de trouver ces deux corps étendus : il prend d'abord *Virginie* & la porte un peu à l'écart, loin de la vue de son père. De-là il retourne à *Virginius* & lui demande de ses nouvelles par cet hémistiche comique.

Hé bien Virginie ?

L'évanouissement dure long-temps de part & d'autre, & *Numitorius* n'est pas peu embarrassé à courir tantôt à *Virginius*, tantôt à sa fille : jeu de théâtre le plus extravagant & le plus risible qui ait jamais paru sur la scène. Les deux malades reprennent enfin leurs esprits & s'entretiennent de leurs affaires, après quoi *Virginius* quitte sa fille pour aller s'informer d'*Icilius*, tribun du peuple, amant de *Virginie*, que le decemvir

a, dit-on, fait arrêter. *Numitorius* & *Virginie* reſtent ſur la ſcène; mais comme ils n'ont rien à ſe dire, *Virginie* prie *Numitorius* de ſuivre ſon père & de veiller à ſa ſûreté, & cet oncle imbécille laiſſe ſa nièce ſeule au milieu d'une place publique, ce qui eſt contre toute convenance, & ſur-tout contre les mœurs des Romains. *Virginie* au lieu de s'en retourner promptement chez elle, reſte à ſe lamenter ſur cette place juſqu'à l'arrivée d'*Appius*, avec qui elle a une converſation très-vive; *Appius* menace ſa maîtreſſe de la tuer ſi elle perſiſte dans ſes refus, & *Virginie* répond par des bravades.

On revoit encore cette jeune Romaine dans la place publique au troiſième acte; elle y rencontre ſon père qui lui apprend qu'*Icilius* eſt libre & qu'on l'a vu ſortir de Rome. Pendant l'entretien, *Appius* paroît ſans les voir, *Virginius* veut aller tout uniment le poignarder, ſa fille s'y oppoſe, & il en eſt ſi irrité qu'il lève le poignard ſur elle, & prêt à la frapper lui dit:

D'un tel empêchement sçais-tu quel est le prix ?

Mais il ne tarde pas à se reprocher cette petite vivacité, il embrasse sa fille & l'emmene avec lui. *Appius* arrive, tenant une lettre qui lui apprend l'évasion d'*Icilius* : désespéré de cet accident, il exhale sa douleur dans ces beaux vers.

Je lève donc enfin mon funeste bandeau
A ma fatalité .... je vais mettre le sceau.
. . . .
Ma chute est, j'en frémis .... le fruit d'une foiblesse.
Oui, le coup est frappé .. je tombe .. je le dois ;
Je tombe .. & de ma main, ce coup, je le reçois.
O honte pour Appius ! ... *Quel exemple pour Rome !*
Dans l'image des Dieux je montre à peine l'homme.

Claudius vient le consoler en lui apprenant qu'*Icilius* a été assassiné dans sa fuite ; pour preuve de ce qu'il avance, il lui produit un homme qui déclare avoir tué lui-même *Icilius*. Cet inconnu, que l'auteur appelle un

eſpion, ajoute, pour convaincre *Appius*, qu'*Icilius*, en mourant, lui a remis un portrait. Le decemvir lui demande de qui eſt ce portrait ; l'eſpion répond :

Ma mémoire infidelle
Me trahit, attendez que je me le rappelle ;
Mais inutilement, je ne m'en ſouviens pas,
Liſons plutôt, le nom doit être écrit au bas.

Appius lit le nom de *Virginie* & demande à l'eſpion qu'il lui laiſſe le portrait. Celui-ci le refuſe, diſant qu'il a promis avec ſerment de le remettre à ſon adreſſe.

Le quatrième acte ſe paſſe dans la maiſon de *Virginie*, qui ouvre la ſcène par d'inutiles lamentations. Elle entend frapper à ſa porte & regarde par une fenêtre quelle eſt la perſonne qui frappe. Reconnoiſſant ſa nourrice *Emilie*, elle lui ouvre ; celle-ci lui remet le portrait d'*Icilius*. L'eſpion, à qui on avoit mal enſeigné la demeure de *Virginie*, l'avoit donné à ſa nourrice. A la vue des traits de ſon amant, *Virginie* pouſſe un grand cri

& soupçonne qu'il est mort. Le portrait renfermoit un billet, elle l'ouvre en tremblant, pour s'instruire de sa destinée ; mais, dans ce moment, elle est interrompue par l'arrivée d'une vieille intrigante nommée *Lycé* qu'*Appius* a chargé d'un message amoureux auprès de *Virginie*. C'est la première fois qu'on voit, dans une tragédie, un rôle de cette espèce. Les propositions de la vieille sont rejettées avec horreur. Lorsqu'elle est sortie, le premier soin de *Virginie* devroit être de lire le billet d'*Icilius* ; mais elle semble l'avoir oublié. Son père survient, il lui apprend que la mort d'*Icilius* n'est qu'une feinte, & l'exhorte à se présenter avec courage au tribunal du decemvir pour y attendre son jugement définitif.

Dans le cinquième acte l'auteur n'a rien changé à l'histoire, il suppose seulement qu'après le meurtre de *Virginie*, *Icilius* furieux monte à la tribune aux harangues & poignarde *Appius*.

Telle est, Monsieur, la marche de cette tragédie qui est si extra-

vagante d'un bout à l'autre, qu'elle ne mérite pas une critique sérieuse.

Je suis, &c.

LETTRE VIII.

Essai sur le Bonheur, où l'on recherche si l'on peut aspirer au vrai bonheur sur la terre, jusqu'à quel point il dépend de nous, & quel est le chemin qui y conduit; par M. l'abbé de G***, *vicaire général de Bordeaux, de la société royale des sciences & Belles-Lettres de Nancy, avec cette épigraphe :*

On ne le tire point des veines du Potose.

A Paris, chez Merigot *le jeune, Libraire, quai des Augustins, au coin de la rue Pavée.*

O bonheur! le mobile & la fin de tout être,
Sous quel nom aux humains te ferai-je connoître?

C'EST ainsi, Monsieur, que l'illustre *Pope* commence la quatrième épitre de son *Essai sur l'Homme*. Rien n'est plus difficile

difficile en effet que de donner une idée bien claire de cet objet auquel tendent tous nos voeux. Nos métaphiſiciens modernes, malgré leur ſagacité ſi vantée, ont tous échoué dans cette définition ; comme ſi la nature eût voulu nous apprendre par-là qu'il faut nous abandonner aveuglément à ſes ſoins maternels, & que les ſages mêmes ſont des enfans qu'elle entraîne d'une manière irréſiſtible vers un but qu'ils ne connoiſſent pas. Les anciens qui définiſſoient en orateurs plutôt qu'en philoſophes, n'ont point eſſayé de fixer avec préciſion cette notion vague du bonheur. Ils gravoient au fond des cœurs, avec des traits de feu, les vertus, qui peuvent le procurer, & leur tâche étoit remplie.

Voyez les traités de *Sénèque* & de *Ciceron*, le premier, *de Vitâ beatâ*; le ſecond *de bonis & malis*. Vous y trouverez cette philoſophie mâle & fière qui veut élever l'homme au-deſſus des évènemens, de la chaleur, des penſées profondes, des diſcuſſions éloquentes, & nulle explication de ce

qui conſtitue l'eſſence du bonheur. M. l'abbé *de Gourcy* nous dit, que c'eſt *un état de paix & de contentement parſemé de plaiſir ſans amertume & ſans remords qui en égayent le fond.* Je n'entends guères cette phraſe précieuſe, & je crois que le mot de l'énigme reſte encore à deviner. Que cela ne vous rebute point, un auteur peut quelquefois mal définir & bien raiſonner ſur les détails: & vous allez le voir dans l'analyſe courte & préciſe de ce petit traité.

Peut-on eſpérer un vrai bonheur ſur la terre? A cette queſtion, que l'auteur ſe propoſe d'abord, pluſieurs philoſophes ont répondu d'avance, que l'homme ſe fatigueroit inutilement à pourſuivre ce fantôme ſéduiſant. Les faſtes de l'hiſtoire, le ſpectacle de la vie humaine, l'expérience de chaque particulier, les diſputes & les incertitudes des ſages, tout ſemble confirmer cet arrêt d'une raiſon mélancolique. Notre auteur, plus conſolant & plus humain, rappelle de ce tribunal au ſentiment intérieur. C'eſt en nous-mêmes qu'il

consulte la voix de la nature, & c'est par elle qu'il va nous prouver que nous pouvons être heureux : mais pourquoi donc sommes-nous si loin de cet état où nous aspirons avec tant d'ardeur ? C'est toi qui l'as voulu, dirons-nous à tous ceux qui font cette demande. Que faut-il donc pour atteindre au terme de nos vœux? *Mens sana in corpore sano*, de la santé, un cœur droit, un bon jugement. Le ciel, presque toujours, nous accorde ces biens & nous les empoisonnons. A force de nous répandre hors de nous, à force de nous créer des besoins factices, & de nous éloigner de la simplicité primitive, nous perdons de vue les vrais trésors de la nature, qui abandonne enfin des enfans aveugles & rebelles. Nous ne savons plus ni ménager les plaisirs des sens, ni goûter les plaisirs de l'esprit, ni même desirer les jouissances de l'ame ; & voilà pourtant les sources de notre félicité. L'auteur applique ces principes à toutes les conditions, à tous les âges ; il fait voir comment l'en-

fance même commence à s'égarer, faute de conducteurs fidèles qui dirigent ses premiers pas. Il peint les grands & les petits, le peuple & ses maîtres, également esclaves de leurs préjugés, également dupes de l'apparence & livrés à des passions cruelles, qu'on n'assouvit jamais qu'aux dépens de la vertu & de la tranquillité. Enfin, après avoir épuisé les ressources que nous offre la sagesse humaine, il appelle au secours de cette sagesse, trop souvent impuissante, la religion, qui *s'étend à tout, supplée à la foiblesse & à l'inconstance de nos moyens, corrige ce qu'ils ont de défectueux, console de tous les maux, tient lieu de tout où tout manque.*

Le fond de cet ouvrage est intéressant pour tous les lecteurs, & le style n'affoiblit point l'intérêt du sujet. Il est en général pur, harmonieux, élégant même & fleuri. Peut-être seroit-il à souhaiter que l'auteur eût moins prodigué les citations de nos grands écrivains; leur multiplicité donne à son livre un air de compilation; quelquefois il ne paroît

que développer des idées fortement rendues en peu de mots. C'est la tâche d'un écrivain, & M. l'abbé *de Gourcy* devoit avoir la noble ambition de travailler en maître. Au reste, il est juste de le féliciter sur le choix des morceaux. Les vers brillans & philosophiques de *Voltaire*, les pensées fines de *Fontenelle*, les traits éloquens de *J. J. Rousseau*, amusent & réveillent l'esprit par une heureuse variété.

Au mérite du style, l'auteur eût pu joindre plus de profondeur & de nouveauté dans ses réflexions. Il est vrai que tant de plumes célèbres ont traité cette matière, tant de philosophes en ont fait l'objet de leurs méditations, qu'il est bien difficile d'ajouter à ces richesses morales; mais voyez avec quel art *Pope* a su éviter cet inconvénient. Dans sa quatrième épitre de l'*Essai sur l'Homme*, il dit précisément les mêmes choses que M. l'abbé *de Gourcy*. Que fait-il pour rajeunir des idées particulières? Il s'élève aux idées générales; il marque les rapports du bonheur de chaque homme

avec le bonheur de la ſociété, avec le ſyſtême de la nature, &c. & c'eſt ainſi que le génie aggrandit même les choſes communes.

Je ſuis, &c.

LETTRE IX.

Dictionnaire Univerſel des Sciences, morale, économique, politique & diplomatique, ou Bibliothèque de l'homme d'état ou du citoyen, tome I. in-4°. *de 700 pages, avec cette épigraphe :*

Au temps & à la vérité.

A Paris chez Pankouke, *libraire rue des Poitevins, hôtel de Thou.*

APRÈS les éloges pompeux prodigués, depuis vingt ans, au grand œuvre de la ſecte philoſophique, on ne s'attendoit guères à voir l'architecte lui-même décrier l'édifice élevé ſous ſes ordres. Il eſt vrai qu'en avouant humblement les défauts & les irrégularités qui le

défigurent, il en a rejetté la faute sur l'ignorance des manœuvres subalternes, qui n'ont pu saisir & exécuter le vaste plan qu'il leur avoit tracé : mais il résulte toujours de cet aveu naïf & précieux, qu'au lieu d'un *chef-d'œuvre immortel*, *d'un dépôt unique* qu'on avoit fastueusement promis au public, l'Encyclopédie ne présente « *qu'un gouffre ou des chiffoniers jettè-» rent péle-mêle* une infinité de choses » mal vues, mal digérées, bonnes, » mauvaises, détestables, vraies, » fausses, incertaines, & toujours in-» cohérentes & disparates, &c. ». C'est M. *Diderot* lui-même qui en porte ce jugement, & son témoignage n'est pas suspect : aussi l'on a déjà vu cinq volumes *in-folio*, destinés à réparer les omissions, & les erreurs, en tout genre, dont fourmille cette informe compilation : mais voici une nouvelle preuve de la pauvreté de ces prétendues archives, qui devoient renfermer toutes les connoissances humaines. Les seules sciences, morale, économique & politique, que l'on

croyoit épuisées dans l'Encyclopédie, présentent aujourd'hui la matière d'un nouvel ouvrage, à proportion, plus étendu que le premier. Trente gros volumes *in*-4°. suffisent à peine pour réunir toutes les connoissances *néçessaires au citoyen & à l'homme d'état.* Le *Dictionnaire Universel* n'a donc pas tout dit sur ces matières importantes, qui sont l'objet principal de la philosophie. C'est la conséquence qui résulte de cet éternel Supplément, & il faut que l'académie des compilateurs encyclopédistes convienne ou de l'insuffisance de sa première compilation, ou de l'inutilité de celle qu'elle offre aujourd'hui à l'avidité confiante du public. Cette alternative est embarrassante pour eux. Cependant ils ont mieux aimé renoncer à la gloire qui devoit leur revenir de cette dernière entreprise, que d'avouer qu'ils avoient échoué dans la première; & ils se voient obligés de travailler, dans l'ombre & sous le voile de l'anonyme, à un ouvrage qui est une excellente critique de celui qu'ils avoient emphatiquement annoncé

comme le *chef-d'œuvre & le dernier effort de l'esprit humain*. Mais les soins qu'ils prennent pour se dérober à la gloire qui leur est due sont inutiles. Tout décèle, & le génie sublime qui a tracé ce vaste plan, & les mains laborieuses qui l'ont exécuté. En effet, pourroit-on trouver, ailleurs que dans les attéliers où s'est forgée l'encyclopédie, des ouvriers assez infatigables pour élever en si peu de temps cet immense édifice ? Et l'esprit qui règne dans tout l'ouvrage ne fait-il pas assez connoître les génies bienfaisans à qui l'humanité sera redevable de ce nouveau trésor qui vient mettre le comble à nos richesses littéraires ? Il n'y a pas jusqu'à l'épigraphe qu'ils ont choisie, qui ne se ressente du jargon de la philosophie. Ils ont consacré leur ouvrage *au temps & à la vérité*. Je ne devine point comment un livre peut être offert *au temps*. Est-ce pour lui procurer une plus longue durée ? Cette idée seroit trop bisarre, & je doute qu'il en vécût un lustre de plus. Quel autre sens imaginer ? On a dit que la *vérité* étoit fille du

temps. Peut-être ces Messieurs, en inscrivant sur le frontispice de leur bibliothèque, le nom respectable de la *vérité*, n'ont pas voulu la séparer de son *père*. Si ce n'est pas là le mot de l'énigme, ils auront, sans doute, la complaisance de faire comme le Mercure; ils nous le diront au prochain volume.

Cet ouvrage, Monsieur, quoiqu'annoncé, pour de bonnes raisons, plus modestement que l'encyclopédie, doit produire une sensation à peu près égale. Le même quant au fonds & quant à la forme, entrepris par le même esprit, tracé par les mêmes mains, rempli des mêmes principes, il en a tous les défauts & toutes les beautés; mélange bisarre, assemblage incohérent de choses bonnes & mauvaises, utiles & pernicieuses, mais sur-tout disparates.

L'étendue & l'importance des matières m'oblige d'entrer dans un examen sérieux & détaillé. Ce n'est point ici un de ces ouvrages frivoles & sans conséquence, sur lesquels la critique ne doit jetter qu'un coup-d'œil

rapide. Je me bornerai donc aujourd'hui à la discussion du discours préliminaire, qui contient des choses très-curieuses, & qui fait connoître l'esprit de tout l'ouvrage. Je reviendrai plusieurs fois sur la manière dont il est exécuté.

Le sujet de ce discours est *l'influence de la philosophie sur les mœurs & la législation.* Vous devinez déja, Monsieur, que le sentiment de l'auteur est que cette influence a été très-grande & très-heureuse. Vous savez depuis long-temps que nos sophistes modernes n'aspirent à rien moins qu'à gouverner un jour ceux qu'ils instruisent; & à force de répéter que les philosophes seuls peuvent tenir le timon des états, ils se flattent que pour établir des loix & les faire exécuter, ils seront choisis eux-mêmes ou du moins consultés. Les peuples, en effet, pourroient-ils rejetter des guides si expérimentés, & ne pas se soumettre à des *sages*, les *favoris de la nature*, les *interprètes de la raison*, *destinés par état à fixer les opinions publiques*, à

éclairer l'univers, & *à donner le branle aux choses humaines*. Voici un nouvel écho qui répete ce que nous avons entendu mille fois. Voyons s'il pourra donner un nouveau poids aux chimères qu'il renouvelle.

Il commence par donner une définition pompeuse de la philosophie, & tracer un portrait bien flatteur des philosophes. » La philosophie, » c'est l'amour de la sagesse, c'est-» à-dire du bien & du vrai. Amour » généreux... amour constant & fort.. » amour réfléchi... amour sublime... » amour ardent ». Qu'est-ce qu'un philosophe ? » C'est un homme dont » *tous* les sentimens sont *universels* & » *homogènes*, qui aime *tout* le vrai, » à l'exclusion de *tout* le faux, qui » chérit *tous* les hommes & déteste » *tous* les vices, qui apprend aux » hommes à aimer les choses hon-» nêtes, à se rendre dociles à la voix » de la raison, & à chercher le bon-» heur au sein de la justice ». Voilà, sans doute, une science admirable, & dont les partisans sont bien dignes

de nos hommages ! Mais où sont ces génies bienfaisans, élevés au-dessus de la sphère commune des mortels ? Qui sont-ils ? Ce sont, Monsieur, depuis les *gymnosophistes de l'Inde*.... Jusqu'à *Quesnai* & *ses disciples*, tous ceux qui ont porté le nom de philosophes, à l'exception des chrétiens, bien entendu. C'est *Toussaint*, l'auteur du *livre des Mœurs*; c'est *Helvetius*, *l'auteur de l'Esprit*; ce sont *Hobbes*, *Epicure*, *Diogéne*, *Aristippe*, *Sextus Empiricus*, &c. auxquels il a plu à l'auteur d'associer l'immortel *Fénelon*, dont les mânes doivent être bien indignés de se voir en pareille compagnie. Voilà, Monsieur, les hommes qui ont *aimé* TOUT *le vrai à l'exclusion de* TOUT *le faux !* Tels sont les dieux que la philosophie propose à notre adoration. Mais remontons à l'origine de cet arbre généalogique, suivons-en les différens rameaux, & voyons ce que l'auteur pense sur chacune des familles philosophiques.

Les philosophes Chaldéens & Egyptiens, nous dit-on, *avoient des notions assez justes de la vertu. Les mages de la*

Perse, héritiers de leur sagesse, appuyent cette conjecture. Ce n'est, en effet, qu'une conjecture, pour ne rien dire de plus. N'importe ; dans une généalogie les premiers degrés, quoique fabuleux, ne sont point à mépriser ; & nos *Socrates* modernes sont très-flattés d'avoir pour ancêtres des gens qui éclairoient déjà le monde, il y a trois mille ans.

Tous les savans conviennent, d'après Philostrate, *que les gymnosophistes de l'Inde avoient des idées* FORT SAINES *des loix naturelles, & des loix de la morale ;* j'ai peine à croire qu'aucun savant de bonne foi ait osé hasarder une pareille assertion, sur la seule autorité d'un écrivain aussi suspect, aussi décrié que *Philostrate.* Son histoire d'*Apollonius* est un tissu d'absurdités ; & il faut être bien peu délicat, en fait de preuves, pour vouloir en tirer d'un pareil ouvrage. On y trouve des *sages*, qui habitent sur une colline environnée d'un nuage, qui leur sert de rempart, & à l'aide duquel ils se rendent visibles & invisibles, selon qu'il leur plaît, qui ont la fou-

dre & les éclairs à leur diſpoſition, auſſi bien que la pluie & les vents: pour chanter des hymnes, ils s'élèvent en l'air à la hauteur de deux coudées, quand ils prennent leur repas, des échanſons d'airain font le tour de la table & verſent à boire à chaque convive; la terre produit, tout-à-coup, à l'uſage de la compagnie, des *lits* de gazon; & les mets viennent d'eux-mêmes ſe placer ſur la table, mieux aſſaiſonnés, que s'ils l'euſſent été par le plus habile cuiſinier. Ils ſavent tout ce qu'ont fait ceux à qui ils parlent; ils ſe diſent des dieux, ils font parler des arbres, ſe reſſouviennent poſitivement de ce qu'ils ont été pluſieurs ſiècles auparavant, *&c. &c. &c.* Nos philoſophes, qui ſe portent pour *héritiers des brachmanes*, n'ont pas cependant recueilli leur ſucceſſion en entier: car, avec toute leur ſcience, ils ſeroient fort embarraſſés d'en faire autant que ces vieux docteurs de l'Inde & de l'Ethyopie; ou plutôt, pour parler ſérieuſement, après avoir débité des fables auſſi ridicules ſur le pouvoir merveilleux

des gymnosophistes, *Philostrate* pourroit bien aussi avoir exagéré la pureté de leur morale; & l'on ne peut s'étonner assez de la crédule ignorance ou de la mauvaise foi de nos sophistes modernes, qui citent avec confiance des témoignages aussi méprisables, tandis qu'ils se montrent si difficiles sur les preuves les plus authentiques de nos livres sacrés.

De l'Inde, l'auteur nous conduit en Chine. Il ressuscite tous les contes puériles dont on a si souvent bercé la crédulité publique sur la sagesse de cet empire si fameux; comme si l'admiration qu'y excitent nos plus médiocres artistes, nos savans les plus ordinaires, n'étoient pas des preuves toujours subsistantes, que les arts & les sciences y sont encore dans l'enfance : mais ce qu'il dit de la morale de ce peuple mérite la plus grande attention. *Confucius*, dit-il, *enseigna une morale, qui, au jugement de* Leibnitz, *est plus excellente que celle* D'AUCUN *peuple de l'Europe.* Tout-à-l'heure il falloit nous soumettre à l'autorité de *Philostrate*;

maintenant c'eſt à celle de *Leibnitz*. Elle eſt, j'en conviens, d'un plus grand poids; mais ſi *Leibnitz* a dit ce qu'on lui attribue ici, ce jugement eſt digne de *Philoſtrate*. Les peuples de l'Europe, preſque tous chrétiens, n'ont point d'autre morale que celle de l'évangile, qu'on nous permettra de croire auſſi pure, auſſi parfaite que celle de *Confucius*.

Ce qui doit étonner le plus dans *Confucius*, c'eſt qu'il a ſu réſiſter à la tentation délicate de ſe faire adorer des Chinois. *Il ſeroit leur dieu, s'il n'avoit préféré la ſatisfaction douce & pure de les rendre bons & heureux; à la gloire* TOUJOURS funeſte, *de fonder une religion*. Voilà, certes, une rare modeſtie : mais pourquoi *la gloire de fonder une religion eſt-elle* TOUJOURS *funeſte?* Les fauſſes religions ſont autant d'abſurdités criminelles, & il ne peut y avoir *aucune gloire* à les établir; mais la vraie religion, eſt-ce donc auſſi une gloire funeſte de l'avoir inſtituée? Le légiſlateur des chrétiens a donc été moins ſage & moins ami de l'humanité

que le philoſophe Chinois, en préférant *la gloire*, TOUJOURS *funeſte*, de fonder une religion, à celle de *rendre les hommes bons & vertueux.*

Ce qui porte l'auteur à juger ſi favorablement de la morale & du gouvernement des Chinois, c'eſt que les lettrés, c'eſt-à-dire, ceux qui étudient la morale, l'économique, la politique, les *philoſophes* enfin, y ſont magiſtrats, gouverneurs de province, miniſtres d'état. Il n'eſt pas poſſible, après cela, qu'il y ait du déſordre dans l'empire. Or les auteurs du nouveau Dictionnaire poſsèdent ces ſciences au ſuprême degré, & par conſéquent ils rempliroient auſſi à merveille ces importantes fonctions; qu'on ſe hâte donc d'en faire autant de petits *mandarins.* C'eſt le moindre prix qu'on doive aux ſoins généreux qu'ils prennent pour nous rendre *bons & vertueux;* ils ſe conſolent de notre ingratitude, en penſant qu'ils ſont bien au-deſſus des miniſtres, des rois, puiſqu'ils en ſont *les précepteurs*, & que ce ſont eux qui forment *& dirigent les hommes d'état & les ſouverains.*

Mais paſſons en Grèce, le centre de la philoſophie. J'admire avec l'auteur *Pythagore*, *Socrate* & *Platon* &c. & je ſuis étonné qu'au milieu des ténèbres du paganiſme & de l'ignorance, ils aient, en tant d'occaſions, fait briller le flambeau de la vérité. Mais je ſaurai me défendre d'un reſpect ſuperſtitieux ; je me garderai bien d'encenſer toutes les rêveries qui ont trop ſouvent défiguré leur doctrine. L'auteur, au contraire, admire tout en eux, & il n'a jamais que des *excès de ſageſſe* à leur reprocher. Son admiration s'étend juſqu'aux philoſophes les plus décriés. Tous ceux qui ont porté ce beau nom lui ſont chers, il ne veut pas en abandonner un ſeul.

Vous connoiſſez, Monſieur, la doctrine d'*Epicure* ; elle a ſcandaliſé les payens eux-mêmes. Le titre d'*Epicurien* a été de tout temps une injure. Mais voici un nouvel avocat d'un homme condamné par tous les ſiècles ; & ce qu'il y a de plus plaiſant, c'eſt qu'au lieu de prendre le ton modeſte qui convient au défenſeur

d'une cauſe déſeſpérée, il parle avec autant d'aigreur que de fierté, & au lieu de rougir lui-même, il prétend nous *faire honte d'avoir inventé ou adopté des calomnies odieuſes.* Cependant elles ont été adoptées par un homme dont l'auteur ne peut recuſer le témoignage, par *Cicéron*, qui, de ſon aveu, *ſembloit avoir lui ſeul toute la ſageſſe de la république*, auſſi recommandable par la *droiture de ſon ame, que par la beauté de ſon génie. Cicéron* cependant déclare que *l'honnête n'entroit pour rien dans le ſyſtême d'Epicure* *. Déjà, de ſon temps, les partiſans de ce philoſophe ſoutenoient que leur maître n'avoit préconiſé que les voluptés honnêtes & en quelque ſorte ſpirituelles. L'orateur Romain nous apprend, qu'en entendant de pareils propos, il ne pouvoit s'empêcher de ſortir de ſon caractère & de témoigner de l'humeur **, & il dit qu'*Epicure* ſoutenoit formellement qu'il ne pouvoit même concevoir qu'il y eut d'autres plaiſirs que ceux

* De finibus boni & mali, c. 11, ℣ 12.
** Même Traité, c. 11 ℣ 35.

de la bonne chère & de l'amour. *Testificatur Epicurus se ne intelligere quidem posse, quid sit ullum bonum præter illud quod cibo & potione & obscænâ voluptate percipitur.*

Je me garderai bien de citer, pour réfuter l'auteur, les pères de l'église, ils n'ont aucune autorité contre un philosophe. Mais il voudra bien avoir quelqu'égard à celle de *Plutarque* dont il fait lui-même le plus grand cas. Voici ce que pensoit *d'Epicure* & de sa secte le sage conseiller de *Trajan*. *Asserit Epicurus esse summum bonum circa ventrem, aliosque omneis carnis meatus per quos se voluptas insinuat..: Non cedunt porcis, ovibusque felicitatem*, &c. Si *Plutarque* & *Cicéron* étoient de sages philosophes, de justes appréciateurs du mérite, la doctrine d'*Epicure* étoit donc infâme. Mais s'il faut rougir d'avoir accusé le voluptueux docteur, *Plutarque* & *Cicéron* & tous ceux qui leur ressemblent, sont donc de vils calomniateurs qu'il faut rayer de la liste des philosophes ; & nos sophistes modernes doivent les renier, & ne reconnoître

pour leurs ancêtres qu'*Epicure*, *Diogène* & *Ariſtippe*. Une origine auſſi honteuſe n'a rien qui les humilie, & l'auteur ſe reconnoît, ſans rougir, pour un deſcendant & un imitateur de *Diogène* : il eſt vrai qu'il en donne une idée différente de celle qu'on a eue juſqu'ici de ce fameux cynique, & qu'il prétend que *Diogène* » donna » un luſtre incroyable à la ſecte des » cyniques, en oppoſant l'auſtérité » de ſes mœurs à la corruption de ſon » ſiècle, & la *nature libre* au *joug arbitraire* d'une fauſſe pudeur ».

Ce qui vous étonnera le plus, c'eſt que l'auteur, pour donner du poids à cette abſurdité, aſſure que ſaint *Auguſtin* goûtoit beaucoup & le cynique *Diogène* & le voluptueux *Epicure*, & il cite le liv. VII des Confeſſions, ch. 16. Vous êtes effrayé, Monſieur, raſſurez vous. Il n'y a pas un mot de cela dans ce livre des Confeſſions, je l'ai relu tout exprès, & le nom même d'*Epicure* n'y eſt point prononcé ; on n'y trouve rien qui ait trait à ſa doctrine. Mais voici ce que j'ai touvé dans le livre de ſaint

Augustin, intitulé *de Epicureis & stoicis*, *chap.* 4. *Tota, igitur questio est : quid faciat vitam beatam ? Quid dicitis Epicurei ? Respondent, voluptas corporis ;* & dans le chap. 7 il gémit de ce que des chrétiens ont embrassé les sentimens des Epicuriens qu'il regarde comme des PORCS, & non comme des hommes. *Sententiam epicureorum, nod hominum, sed porcorum.* Voilà comme saint *Augustin goûtoit fort la morale d'Epicure !* Vous, Monsieur, qui savez apprécier les choses, que pensez-vous de cette calomnie bien philosophique ? voilà par quels moyens les philosophes sont parvenus à séduire leurs lecteurs.

Il faudroit un volume entier pour réfuter toutes les erreurs renfermées dans ce discours. Je ne ferai plus qu'indiquer les principales.

L'auteur se plaint amèrement que la philosophie ait pénétré si tard chez les Romains, que ce peuple sauvage n'ait eu aucune connoissance de *cette*

ſcience qui règle les mœurs ſans énerver le courage, & forme à-la-fois des gens de bien, des citoyens, des magiſtrats & des héros, juſqu'à ce qu'enfin les Athéniens ſoient venus leur apporter ce flambeau céleſte; comme ſi les Romains euſſent eu beſoin des Grecs pour devenir des *gens de bien, des héros*. Comme s'il y avoit la moindre comparaiſon à faire entre la gravité & la magnanimité, qui a fait le caractère des Romains dans les beaux temps de la république, & la légèreté, la frivolité propre aux Grecs; comme ſi le bon ſens des premiers n'étoit pas infiniment préférable au babil ſophiſtique de leurs rivaux. Comme ſi *Socrate* & *Zenon* avoient pu apprendre quelque choſe à *Regulus*, à *Fabricius* & à *Caton*.

Mais ſi la philoſophie a été ſi longtemps inconnue aux Romains, elle fut bien dédommagée des outrages qu'elle en avoit reçus. L'auteur dorénavant la voit par-tout, & où vous ne l'auriez jamais ſoupçonnée. Par exemple, il trouve *qu'elle s'illuſtra beaucoup aux champs de Mars dans Sylla.* Je n'aurois pas cru qu'elle eût oſé

osé s'applaudir d'un pareil élève, cruel de sang-froid, & auteur d'une proscription sanglante qui ne le cède guères à la saint *Barthelemi*.

Auguste, par un rafinement de politique, feint de vouloir quitter l'empire. L'auteur dit que c'est la *philosophie qui lui inspira ce dessein*, *afin de tenir sa puissance de la volonté libre du sénat*. C'est un remords de conscience qu'il veut *inspirer* à tous les souverains de l'Europe. Ils ne seront pas décorés du beau titre de *philosophes*, jusqu'à ce qu'ils n'aient déposé leur couronne, & qu'ils ne la tiennent de la *volonté libre* du peuple, & de ceux qui sont destinés par la nature à éclairer les choix d'une mulitude stupide & aveugle.

Les poësies licentieuses de *Pétrone*, prouvent qu'il étoit partisan sincère de la doctrine voluptueuse d'*Epicure*. L'auteur pense, au contraire, qu'il avoit un penchant secret pour la morale austère de *Zénon*. Cependant il s'avilit jusqu'à se faire le ministre infame des débauches de *Néron*; c'étoit encore là de la philosophie &

avec le caractère d'un empereur naturellement bienfaisant, dit, que les PHILOSOPHES *qui avoient beaucoup de crédit sur l'esprit de ce prince, étoient les ennemis déclarés des chrétiens, qui, par leurs exemples & leurs discours, démasquoient les fausses vertus de ces prétendus sectateurs de la sagesse.* Voilà qui peut servir de contrepoison à toutes les chimères dont on nous repait sur la charité universelle & la tolérance philosophique.

Nous avons vu un ancien ennemi de la philosophie absoudre *Julien*, & soutenir qu'il fut un vrai philosophe, chrétien même dans le fond de l'ame. Dans ce discours, au contraire, on prétend, avec raison, qu'il fut un payen bien décidé, & pour le titre de philosophe, l'auteur auroit bien quelqu'envie de le lui accorder; mais, toute réflexion faite, il ne peut s'y déterminer. Eh! pourquoi? c'est que *la philosophie.... rejette le payen* DÉVOT. S'il n'eût été que payen, ou même payen un peu sacrilege, oh! il n'y a pas de doute, ce seroit le premier des philosophes. Mais *payen*

dévot ! cela n'eſt pas ſupportable. Il ne ſera jamais inſcrit ſur la légende de la philoſophie, qui ne peut ſouffrir la *dévotion* même chez les payens.

En pourſuivant ſa narration, l'auteur trouve une lacune de dix ſiècles, pendant leſquels la philoſophie a ceſſé de nous faire ſentir ſon heureuſe influence. Il n'oublie rien de ce qui peut nous donner une idée affreuſe de ces temps malheureux depuis les croiſades juſqu'à la révocation de l'édit de Nantes incluſivement. Après avoir chargé le tableau de ſon mieux, il remarque que la lumière de l'évangile avoit remplacé le flambeau de la philoſophie. Pourquoi donc tant de déſordre ? *L'europe étoit chrétienne, du moins elle en portoit le nom ; mais elle n'avoit plus de* PHILOSOPHES. Voilà la cauſe de tout le mal, Monſieur. L'anonyme, à la page 27, appelle l'auteur de notre religion, *divin maître*, je n'oſe dire que ce ſoit par ironie, mais enfin ce *divin maître* a manqué ſon but pendant dix ſiècles. Il n'a pas connu les véritables moyens de faire

fleurir sa doctrine & sa morale. Il a employé je ne sais quels ministres, sans génie, sans talens, & il a négligé les seuls coopérateurs qui auroient pu maintenir son œuvre. Auriez-vous cru, Monsieur, que dans un royaume chrétien, on eût osé dire, pour rendre raison de la corruption des mœurs, *il y avoit des chrétiens, mais il n'y avoit plus de philosophes.* Mais ayez la patience d'entendre jusqu'au bout. *Il n'y avoit plus de* SAGES *qui formassent la jeunesse aux vertus sociales, qui* CONVERSASSENT AVEC LES ROIS, *qui prêchassent au peuple l'union & la concorde, ou qui, ne pouvant faire mieux, opposassent de grands exemples à une grande corruption.* Privés de pareils guides, dans quels abymes, en effet, les hommes ne devoient-ils pas tomber ! Où étiez-vous alors, *sensuel Aristippe ?* Avec quelle *sagacité* & quelle *finesse*, à l'aide d'une distinction neuve & vraiment philosophique, auriez-vous appris aux jeunes gens à *posséder* les *Laïs* sans en *être possédés. Austère Pétrone*, pourquoi n'avez-vous pu calmer la fureur de tant de tyrans,

en les entretenant la nuit dans une débauche agréable? *Diogène*, qui donnâtes *tant de lustre* à la secte des *cyniques*, vous auriez accoutumé le peuple *à secouer le joug arbitraire d'une fausse pudeur*. Pour extirper la plus redoutable des passions, & déraciner l'adultère, sage *Platon*, vous n'auriez pas manqué d'établir la *communauté des femmes*. Et pour assurer la bonne foi, vous auriez, prudent *Lycurgue*, autorisé le larcin?

Heureusement que de nouveaux docteurs sont venus enfin remplacer ceux dont les leçons nous étoient si nécessaires. *Machiavel*, par exemple, a réduit en art la tyrannie, son nom seul porte l'idée d'un politique perfide, ennemi du genre humain. Tout cela n'est qu'un mal entendu : *l'anonyme* nous apprend qu'il n'y a qu'à prendre le contrepied de son livre, & que nous y trouverons une doctrine admirable. Le merveilleux secret!

Je ne vous citerai pas, Monsieur, tous les illustres dont l'auteur a composé sa liste; il y en a de bons, il y en a de mauvais; mais les plus mau-

fleurir sa doctrine & sa morale. Il a employé je ne sais quels ministres, sans génie, sans talens, & il a négligé les seuls coopérateurs qui auroient pu maintenir son œuvre. Auriez-vous cru, Monsieur, que dans un royaume chrétien, on eût osé dire, pour rendre raison de la corruption des mœurs, *il y avoit des chrétiens, mais il n'y avoit plus de philosophes.* Mais ayez la patience d'entendre jusqu'au bout. *Il n'y avoit plus de* SAGES *qui formassent la jeunesse aux vertus sociales, qui* CONVERSASSENT AVEC LES ROIS, *qui prêchassent au peuple l'union & la concorde, ou qui, ne pouvant faire mieux, opposassent de grands exemples à une grande corruption.* Privés de pareils guides, dans quels abymes, en effet, les hommes ne devoient-ils pas tomber ! Où étiez-vous alors, *sensuel Aristippe?* Avec quelle *sagacité* & quelle *finesse*, à l'aide d'une distinction neuve & vraiment philosophique, auriez-vous appris aux jeunes gens à *posséder* les *Laïs* sans en *être possédés.* *Austère Pétrone*, pourquoi n'avez-vous pu calmer la fureur de tant de tyrans,

en les entretenant la nuit dans une débauche agréable? *Diogène*, qui donnâtes *tant de lustre* à la secte des *cyniques*, vous auriez accoutumé le peuple *à secouer le joug arbitraire d'une fausse pudeur*. Pour extirper la plus redoutable des passions, & déraciner l'adultère, sage *Platon*, vous n'auriez pas manqué d'établir la *communauté des femmes*. Et pour assurer la bonne foi, vous auriez, prudent *Lycurgue*, autorisé le larcin?

Heureusement que de nouveaux docteurs sont venus enfin remplacer ceux dont les leçons nous étoient si nécessaires. *Machiavel*, par exemple, a réduit en art la tyrannie, son nom seul porte l'idée d'un politique perfide, ennemi du genre humain. Tout cela n'est qu'un mal entendu : *l'anonyme* nous apprend qu'il n'y a qu'à prendre le contrepied de son livre, & que nous y trouverons une doctrine admirable. Le merveilleux secret!

Je ne vous citerai pas, Monsieur, tous les illustres dont l'auteur a composé sa liste; il y en a de bons, il y en a de mauvais; mais les plus mau-

tien de devenir musulman, ni par conséquent à un musulman de devenir chrétien. *Il y a plus que du fanatisme à allarmer les consciences pour des matières qu'on ne juge pas intéressantes à la gloire de Dieu*..... Quel est donc le *christianisme* auquel les hommes seront *disposés* par de pareils principes? Est-ce en les suivant que nous deviendrons les disciples de celui que vous avez appellé un *divin maître?* Voilà, Monsieur, ce que je dirois à l'anonyme; car *jamais une fausse honte ne tiendra ma langue captive*, & si sa prévention l'empêchoit de se rendre à l'évidence, au moins les personnes sensées conviendroient que cet ouvrage de ténèbres a eu le sort qu'il méritoit.

Je n'ai relevé, Monsieur, qu'une partie des erreurs échappées (par ignorance ou par malice, je l'ignore) à l'auteur de ce discours; mais c'en est assez pour lui ôter tout degré de confiance & prémunir contre ses maximes, d'autant plus pernicieuses, qu'elles sont débitées avec beaucoup d'art. Habile à supposer ou à falsifier les faits, l'auteur les avance avec un

ton de confiance qui doit en imposer; il feint de respecter l'autorité & les lumières des magistrats, lors même qu'il s'obstine à préconiser des ouvrages justement flétris par les ministres des loix; timide apôtre de l'erreur, il n'attaque point de front la religion révélée; mais il la présente comme inutile, comme inférieure à sa prétendue philosophie, & même comme la source de tous les maux qui ont désolé la terre jusqu'à ce qu'on ait ressuscité la sage philosophie d'*Epicure* & de *Sextus Empiricus*.

Quant au fonds, cet ouvrage, n'est, d'un bout à l'autre, qu'une déclamation vague & exagérée des biens que peut produire une sage & véritable philosophie; heureux effets, que l'auteur attribue ensuite à ceux qui, de nos jours, ont usurpé ce beau nom, qui, jadis l'enseigne de la sagesse, est devenu un opprobre. Petite supercherie, artifice grossier, digne d'un sophiste, mais qui ne peut tromper personne. Le style du discours est presqu'universellement froid, sec & plein du jargon de la métaphysique.

Je suis, comme vous voyez, plus rigide qu'un journaliste qui vous a dit, que si vous ôtez des louanges, (non pas fausses), » mais *trop fortes*, » données à *Epicure*, à *Diogène*, à » *Pétrone*, à M. *Toussaint*, ce dis- » cours préliminaire est un des meil- » leurs qu'on ait faits en ce genre ; » & que peut-être il est trop bon » pour être à la tête d'un diction- » naire », & qui n'y a trouvé rien à reprendre. Mais vous jugerez si je ne suis pas aussi plus exact, plus juste, plus véridique.

Pour faire pardonner les défauts de son ouvrage & se concilier la bienveillance des François, l'auteur finit par un compliment général à la nation, de la finesse duquel vous allez juger. Selon lui, nous avons de grands hommes, *des hommes excellens*, avoués & reconnus pour tels en pays étrangers, en Russie, en Pologne, en Tartarie, par-tout, en un mot, excepté en France, où nous n'en avons pas la même idée. Il demande d'où vient cette différence. En voici la raison. Qu'elle est glorieuse pour

nous, Monsieur! *Tout est grand chez une nation philosophe. Nous admirons peu nos grands hommes, parce que nous sommes presqu'à leur niveau. C'est une marque non équivoque de grandeur de ne rien voir de grand autour de soi.* Ne pouvant persuader ses lecteurs, notre écrivain cherche au moins à les flatter, & afin que ceux dont il est le coriphée ne soient pas réputés des cirons, il veut bien nous reconnoître nous-mêmes pour des colosses. Je crois, Monsieur, que vous vous contenterez de votre taille ordinaire, & que l'envie de partager l'encens philosophique ne vous fera point changer de sentimens. Vous estimez les vrais savans, vous applaudissez sincérement à leurs découvertes, quand elles sont utiles; vous loüez même leurs intentions, quand elles sont droites; mais vous vous moquez de celui qui veut faire un corps de tous les philosophes passés & présens; qui veut trouver de l'unité dans une multitude de gens dont plusieurs ont eu les idées les plus folles, & dont aucun n'est exempt d'erreurs, vous regardez

ſur-tout comme une chimère dangereuſe de ſéparer la morale & la politique de la religion, vous profitez avec plaiſir de tout ce qu'il y a de bon chez les payens; mais vous êtes perſuadé auſſi, que s'en rapporter entièrement à eux par excluſion à des docteurs d'une miſſion divine, ce ſeroit, ayant à marcher dans un chemin obſcur & difficile, rejetter un flambeau lumineux, & préférer une foible lumière prête à s'éteindre au premier ſouffle.

Je ſuis, &c.

POST-SCRIPTUM.

Je viens de tomber, par haſard, ſur le paſſage des confeſſions de ſaint *Auguſtin* auquel l'anonyme fait alluſion. Il ſe trouve dans le livre VI & non pas dans le VII[e] indiqué par l'auteur du diſcours. J'ignore ſi c'eſt une erreur typographique, ou une petite ruſe pour empêcher de vérifier la citation. Quoi qu'il en ſoit, la

hardiesse de l'auteur est encore plus inconcevable, que si l'évêque d'*Hyppone* n'eût point du tout parlé d'*Epicure*, puisqu'il dit précisément le contraire de ce qu'on lui attribue. Saint *Augustin* y dit, en effet, que dans le temps où il étoit *plongé dans le bourbier, dans le gouffre des plaisirs sensuels*, il aimoit beaucoup la doctrine d'*Epicure*, & que s'il n'avoit pas été fortement persuadé de l'existence d'une autre vie, il auroit embrassé, préférablement à tout autre systême, les douces maximes de l'apôtre de la volupté, parce qu'il pensoit, dans ces temps de délire, que rien ne manqueroit à notre félicité, si nous étions immortels, & *que nos sens fussent dans un sentiment perpétuel de plaisir*. Voilà, Monsieur, ce que dit saint *Augustin*, liv. 6 des Confessions, chap. 16 ; mais il faut citer le texte même. Je me sers de la traduction de M. *du Bois*, de l'académie françoise *.

* Un académicien françois s'amuser à traduire les Confessions de saint *Augustin* !

Cet homme assurément n'étoit pas philosophe !

M. d'*Alembert* est prié de ne pas oublier

» L'impétuosité qui m'entraînoit » dans le gouffre des *plaisirs sensuels*, » étoit un peu rallentie ; mais ce » n'étoit encore que par la crainte de » la mort, & de ce jugement terrible » que vous devez exercer à la fin » des siècles. Cette crainte m'étoit » toujours demeurée ..... J'avouois » à mes chers amis que rien ne m'a- » voit empêché de donner la palme » à *Epicure*, & de préférer ses senti- » mens à ceux de tous les autres phi- » losophes, que la ferme créance où » j'avois toujours été que l'ame ... » reçoit, après la mort, le traitement » qu'elle a mérité par ses actions .... » car, leur disois-je, que manqueroit- » il à notre félicité, si nous étions » immortels, & que tous nos sens » fussent dans un sentiment perpétuel » de plaisir ... Mais quand je parlois » de la sorte, je ne prenois pas

cette circonstance quand il fera l'éloge de M. *du Bois*. On sait quelles louanges ont attiré, dans la dernière séance, à l'abbé *de Choisi* ses ouvrages de piété, sa traduction de l'Imitation sur-tout. Celle des *Confessions* n'en mérite pas moins. . . . .

» garde, QU'IL N'Y A RIEN de plus » misérable que d'être abîmé *dans les* » *plaisirs sensuels.*

Voilà, Monsieur, ce que pensoit saint *Augustin*. Et l'on ose nous dire qu'*il goutoit fort la morale d'Epicure!* Et l'on ose, sur-tout, nous citer le passage même où il en fait un portrait affreux. Quel excès de hardiesse! Voilà par quels honteux artifices nos *sages* philosophes parviennent à séduire des femmes imprudentes, des jeunes gens frivoles qui sont infatués de ces apôtres de l'erreur.

Lettre de M. Ruault, *libraire, rue de la Harpe, aux auteurs de l'Année Littéraire.*

MESSIEURS,

IL y a dix mois que vous eûtes, à ma prière, la bonté d'annoncer les drames de M. *Mercier* à un rabais considérable; & cette annonce fut assez piquante pour exciter la curiosité. Cependant je n'en ai pas été plus heureux, & le même nombre de

drames m'eſt reſté. Avant de me déterminer au *dernier uſage*, je deſire encore eſſayer d'un ſecond rabais, & s'il ne m'eſt pas plus favorable que le premier, il ne ſera plus queſtion au monde de ces malheureux drames.... *Ils iront chez* Buigni *habiller le ſucre & la canelle.* Annoncez donc, je vous prie, que je les offre aux amateurs de la *dramaturgie* à SIX BLANCS la pièce, au lieu de 30 ſols que je les vendois autrefois, quand je le pouvois, & de 10 ſols, prix auquel je les ai offerts inutilement l'année dernière. Moyennant le rabais prodigieux auquel je me détermine, on aura quatre beaux drames, *in-8°*. pour 10 ſols.

Comme il eſt poſſible que vous ayez oublié les titres de ces drames ſublimes, faits, ſans doute, pour aller à la première poſtérité ; les voici.

CHILDERIC Ier, drame *héroïque* en trois actes.

JEAN HENNUYER, évêque de Liſieux.

LE JUGE.

NATALIE, reçu à la comédie Françoiſe.

Que je vous aurois d'obligations, si, par une annonce un peu saillante, vous pouviez me procurer l'évacuation de ces milliers de drames, qui me feroient peut-être un jour éprouver le funeste sort de feu M. *Duchesne* mon confrère.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Signé RUAULT, Libraire, rue de la Harpe.

P. S. Si vous aimez mieux, au lieu d'annonce, imprimer ma lettre, vous en êtes les maîtres, je l'avouerai jusqu'au dernier drame.

AVIS.

NOUS ne sommes pas dans l'usage d'insérer dans notre feuille des annonces de vinaigres, de moutardes, *&c.* mais nous sommes persuadés que tout ce qui, en tout genre, concourt au bien de l'humanité, a des droits à la reconnoissance publique. C'est à ce titre que nous nous empressons de

publier que le ſieur *Maille*, vinaigrier-diſtillateur ordinaire du Roi & de leurs majeſtés Impériales, a commencé le premier dimanche de ce mois de diſtribuer *GRATIS*, aux pauvres expoſés aux engelures, par la rigueur du froid, une *moutarde* de ſa compoſition, dont l'uſage les délivrera promptement de cette incommodité. Cette diſtribution aura lieu tous les dimanches juſqu'au dernier Avril prochain, depuis huit heures du matin juſqu'à midi. Elle ſe fera même tous les jours en faveur de la Garde de Paris. Il faudra s'adreſſer au magaſin général du ſieur *Maille*, rue Saint-André-des-Arcs, la troiſième porte cochère à droite en entrant par la porte Saint-Michel. MM. les curés, dans toute l'étendue du royaume, peuvent profiter du même avantage en faveur des pauvres de leur paroiſſe, on les prie ſeulement d'adreſſer MM. leurs correſpondans au ſieur *Maille*, avec un certificat du nombre des pauvres, & il ſe fera un plaiſir de leur en donner la quantité ſuffiſante.

Vous connoiſſiez déjà depuis long-

temps les talens du sieur *Maille* pour la distillation ; mais ce qui lui fait plus d'honneur, c'est qu'il préfere le titre de citoyen à celui d'habile distillateur. Son zèle généreux pour le soulagement des maux de ses semblables doit le lui assurer.

Nous profitons de cette occasion pour annoncer que le sieur *Maille* a composé une multitude de vinaigres qui ont chacun leur propriété distinctive. Les petites-maîtresses apprendront, je crois, avec plaisir, l'existence d'un vinaigre fait pour conserver les roses de leur teint, l'émail de leurs dents, &c. Comme le talent de la musique est devenu, plus que jamais, un talent à la mode, le sieur *Maille* a composé un vinaigre qui ne fait pas mieux raisonner sur la musique (si cela étoit, j'en conseillerois l'usage à M. *de la Harpe*), mais qui a la propriété de conserver à la voix sa flexibilité. En un mot, le magasin du sieur *Maille* offre plus de trois cents sortes de vinaigres, dont lui seul est l'inventeur & le distillateur, dont le dénombrement ne finiroit pas.

Liste des Almanachs nouveaux, chantans & lyriques, qui se trouvent pour cette année 1778, chez Valade, *Libraire, rue Saint-Jacques, vis-à-vis celle des Mathurins.*

Les Etrennes de l'Amour, almanach chantant & lyrique.

Les Bouquets de l'Amour, au beau sexe, almanach lyrique, dédié aux amans ; par M. *Gal.*

Les Caprices ou l'Aimable fantaisie du beau sexe, étrennes amusantes sur des airs connus & choisis exprès.

Etrennes à ma Maîtresse, ou Code de l'Amour, almanach chantant.

Le Messager d'Amour, almanach chantant & lyrique.

Les Folies amoureuses, ou le Précepteur d'Amour, almanach chantant.

L'Almanach du Sort, chantant & amusant.

Tablettes de Flore, ou les Etrennes de l'Amour & de l'Amitié.

Passe-temps des Jolies Femmes, ou almanach des Lises & des Suzons.

La Rosée de Cythère, almanach lyrique; par M***.

Le Préſent ſans prétention, ou l'Amuſement de la jeuneſſe.

L'Amuſement des Coquettes, ou l'Emploi d'un quart-d'heure, Almanach chantant.

Les charmes de la Volupté, almanach danſant ; par M. *Guillaume*, maître de danſe, *in-24*, broché 15 ſ.

Cours d'Hiſtoire Naturelle. M. *Valmont de Bomare*, démonſtrateur d'Hiſtoire naturelle, avoué du gouvernement, cenſeur royal, membre de diverſes académies de l'Europe, & du collège de pharmacie de Paris, ouvrira ſon cours d'Hiſtoire Naturelle, concernant les minéraux, les végétaux, les animaux, les principaux phénomènes de la nature, en ſon cabinet, rue de la Verrerie, la porte cochère en face de la rue des Deux-Portes, le ſamedi 6 Décembre 1777, à onze heures préciſes du matin, & en continuera les ſéances les mardi, jeudi & ſamedi de chaque ſemaine, à onze heures & demie très-préciſes. Les perſonnes qui deſireront ſuivre ces leçons, ſont invitées à entendre le

discours sur le spectacle & l'étude de la nature, que le professeur prononcera à l'ouverture de ce cours.

Histoire générale de l'Eglise chrétienne dipuis sa naissance jusqu'à son dernier état triomphant dans le ciel; tirée principalement de l'Apocalypse de saint Jean, *apôtre, ouvrage traduit de l'anglois de Mgr* Pastorini, *par un religieux Bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, 2 volumes* in-12. *A Rouen, chez* le Boucher *le jeune, Libraire, rue Ganterie; & se trouve à Paris, chez* Durand *neveu, Libiaire, rue Galande.*

Essai sur les Comètes, où l'on tâche d'expliquer les phénomènes qu'offrent leurs queues, & où l'on fait voir qu'elles sont probablement destinées à rendre les comètes des mondes habitables, avec des observations & des réflexions sur le soleil & les planètes du premier ordre; par André Olivier, *traduit de l'anglois. A Paris, chez* le Clerc, *quai des Augustins, un volume* in-8°. *de 150 pag. Prix 2 livres 5 sols.*

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE X.

Les vrais Principes du gouvernement françois, démontrés par la raison & par les faits, par un François ; 1 vol. in-8° d'environ 300 pages. A Genève, & se trouve à Paris, chez Moutard, *Libraire, à l'Hôtel de Cluny, rue des Mathurins, & chez la veuve* Duchesne, *Libraire, rue Saint-Jacques, au temple du goût.*

DEPUIS le siècle d'*Homère* jusqu'à celui de M. *de Voltaire*, on n'a cessé de rechercher, Monsieur, quelle est la meilleure forme de gouvernement, quelle est la constitution politique la plus favorable au bonheur des peuples. Cette question, qui a servi long-

temps de pâture aux esprits oisifs, a donné lieu à une foule de systêmes & de spéculations plus ou moins frivoles. Toutes les législations Européennes ont obtenu tour-à-tour une prééminence exclusive : il n'est pas jusqu'à la constitution angloise qui ne s'honore du suffrage de *Montesquieu*, & le despotisme même a trouvé des défenseurs & des enthousiastes. Quoiqu'on doive se permettre rarement d'agiter ces controverses délicates, il est cependant des circonstances, où il devient nécessaire de s'en occuper. Lorsque les idées républicaines, par exemple, commencent à s'introduire & à fermenter sourdement au milieu d'un peuple, soumis depuis une longue suite de siècles à l'autorité monarchique ; lorsque de prétendus sages, osant porter des regards inquiets sur l'origine du pouvoir & les contrats primitifs des sociétés, affectent de rappeller, dans tous leurs écrits, les droits inaliénables de la liberté de l'homme ; lorsque représentant toutes les nations comme de vastes troupeaux d'esclaves, ils cherchent sans

cesse à les épouvanter & à les aigrir par le bruit des chaînes, qu'ils font retentir à leurs oreilles : alors, sans doute, on doit de justes éloges au bon patriote, à l'écrivain courageux, qui consacre sa plume & ses veilles à détromper ses concitoyens, & à leur faire aimer le gouvernement sous lequel le ciel les a fait naître. Tel est le but, Monsieur, que s'est proposé l'estimable auteur de l'ouvrage que je vous annonce, & dont je vais vous entretenir. Il prévient qu'il n'a pas eu la prétention d'exposer des idées nouvelles : » A Dieu ne plaise, dit-il, » que j'aspire à la gloire de créer un » systême dans une matière dont les » hommes se sont occupés dès le pre- » mier instant de leur réunion : mes » principes sont répandus dans tous les » livres ; si je les réunis, c'est pour » former de ces vérités saintes, préci- » sément parce qu'elles sont anciennes, » un corps de preuves qui les mette » à l'abri des attaques, que l'intérêt » personnel & un faux amour de la » liberté osent quelquefois leur li- » vrer ».

L'auteur a divisé son ouvrage en deux parties. Il traite, dans la première, de la monarchie en général, développe les loix essentielles & fondamentales qui lui sont propres, & les caractères qui la distinguent de toute autre espèce de gouvernement. Il prouve que l'homme est né pour la société, mais qu'aucune société ne peut subsister sans gouvernement, sans loix, sans souverain. Ce souverain, dans l'aristocratie est l'assemblée des chefs de la nation; dans la démocratie, c'est l'assemblée du peuple; dans la monarchie, c'est le roi. Je ne m'assujettirai pas, Monsieur, à suivre la marche de l'auteur. Tous ses principes se tiennent & découlent les uns des autres; c'est une suite lumineuse de conséquences, dont la principale force réside dans l'ensemble. Je me bornerai à quelques observations qui me paroîtront être plus susceptibles d'être détachées. On établit d'abord que la puissance du chef d'une monarchie est essentiellement pleine, absolue & indépendante. » Gouver» ner, c'est donner des loix à ses

» sujets, pour assurer la tranquillité
» publique, & avoir en même-temps
» la force nécessaire pour les faire
» exécuter : car la loi est impuissante
» par elle-même, elle a besoin d'un
» magistrat qui l'applique, & de force
» pour contraindre ceux qui lui ré-
» sistent. On ne peut donc concevoir
» l'autorité souveraine sans la réunion
» de trois pouvoirs : le pouvoir légis-
» latif ; le pouvoir de juger, c'est-à-
» dire, de connoître de l'infraction
» des loix ; & la force nécessaire pour
» punir ceux qui y contreviennent.
» Le peuple, souverain & sujet dans
» la démocratie, exerce ces pouvoirs
» par les magistrats qu'il commet :
» les chefs de la nation, dans l'aristo-
» cratie, les exercent par quelques-
» uns d'entr'eux. Le monarque les
» exerce par lui-même, ou par ses
» représentans ».

Les opinions, établies dans cet ouvrage, ne sont pas toujours conformes à celles de M. *de Montesquieu*; mais comme c'est d'après les preuves & non l'autorité d'un nom célèbre, qu'il faut juger d'une assertion, il me semble

qu'on ne peut refuser à l'auteur des *Principes* &c. la gloire d'avoir quelquefois raison contre celui de *l'Esprit des Loix*.

M. *de Montesquieu*, par exemple, prétend que le monarque ne peut exercer par lui-même le droit de juger ses sujets. » Dans les états des» potiques, dit-il, le prince peut ju» ger lui-même ; il ne le peut dans » les monarchies. La constitution de » l'état seroit détruite, les pouvoirs » intermédiaires dépendants anéantis ; » on verroit cesser toutes les forma» lités des jugemens, la crainte s'em» pareroit de tous les esprits, on ver» roit la pâleur sur les visages, plus » de confiance, plus d'honneur, plus » d'amour, plus de sûreté, plus de » monarchie ». Mais, répond l'auteur, il faudroit donc conclure de ce principe, que *Louis le Débonnaire* étoit un despote, lorsqu'il fixoit un jour d'audience par semaine, pour juger ses sujets dans son palais ; que saint *Louis* étoit un despote, lorsqu'*en été*, *après avoir entendu la messe, il alloit s'ébattre au bois de Vincennes, se seyoit au pied*

d'un chêne, pour entendre les parties, & donner sa sentence selon l'équité; que *Charles VIII* étoit un despote, lorsqu'il s'adressoit à la chambre des comptes, pour connoître la forme dans laquelle ses prédécesseurs *donnoient audience au pauvre peuple, & comme Monsieur saint Louis y procédoit*, il faudra donc conclure que le parlement lui-même favorisoit les actes de despotisme, lorsqu'il invitoit *Charles VII* à venir prendre part au procès *de mondit sieur d'Alençon?* » Dans les états monarchiques, » ajoute M. *de Montesquieu*, le prince » est la partie qui poursuit les accusés, » & les fait punir ou absoudre; s'il » jugeoit lui-même, il seroit juge & » partie ». Cette objection n'est qu'une misérable subtilité. C'est au nom du prince qu'un officier poursuit l'accusé, comme c'est également au nom du prince que d'autres officiers le jugent. Le monarque est la partie nécessaire des accusés, parce qu'il est le représentant de la chose publique & le vengeur des injures faites à la société. Mais quoique partie, il n'a aucun

intérêt à trouver des coupables ; il conserve donc toute l'impartialité nécessaire pour juger. *Dans ces mêmes états*, poursuit *Montesquieu*, *le prince a souvent les confiscations* — » Sans doute ; car les biens dont le » coupable a mérité d'être dépouillé, » deviennent la chose publique, dont » le monarque est le dépositaire ; » mais pour lui supposer un intérêt, » il faudroit lui admettre des besoins, » & quels besoins peut avoir celui à » qui la société est obligée de fournir » tout ce qui est nécessaire à sa dé- » pense, à la splendeur du trône, celui » dont elle prévient jusqu'aux desirs ? — *Il perdroit le plus bel attribut de la souveraineté qui est celui de faire grace.* — » Où avez-vous vu que le » monarque, jugeant par lui-même, » perdroit le droit de faire grace, & » qu'il soit contradictoire de pronon- » cer la peine & de la remettre » ?

Après avoir démontré que la constitution monarchique est la moins sujette aux abus, aux révolutions, & la plus propre à maintenir la liberté & la propriété des citoyens,

l'auteur jette un coup-d'œil sur les autres formes de gouvernement, dont il pèse les inconvéniens & les avantages. Il arrête particulièrement ses regards sur la constitution angloise, si vantée par M. *de Montesquieu*, & si admirée par tous nos philosophes anglomanes; constitution bisarre, compliquée, incohérente, qui, sous le vain simulacre de liberté, cache ce ferment de discorde, cet état de guerre intérieure, qui doit la conduire à sa destruction. Il suffit de connoître tous les ressorts qui entrent dans la composition de ce gouvernement, pour appercevoir l'abus des pouvoirs intermédiaires, & l'insuffisance de tous ces contrepoids, imaginés pour gêner & arrêter l'action de l'autorité suprême. Comment concevoir, en effet, que l'équilibre puisse subsister dans cette lutte éternelle de puissances opposées? Si toutefois cet équilibre vient à se rompre, le gouvernement change, ses principes sont altérés, & il faut qu'il en résulte nécessairement une révolution, qui produise, ou le despotisme du monarque,

ou celui du corps repréſentatif de la nation. Auſſi M. de *Monteſquieu* n'a-t-il pu s'empêcher d'obſerver *que les Anglois ont bien raiſon de conſerver leur liberté ; parce que s'ils venoient à la perdre, ils ſeroient un des peuples les plus eſclaves de la terre.*

M. de *Voltaire*, qui veut auſſi tenir ſon rang parmi les politiques, penſe que *le gouvernement anglois raſſemble tous les avantages de la royauté, de l'ariſtocratie & de la démocratie, mais qu'il a auſſi les inconvéniens de tous les trois, & qu'il ne peut ſubſiſter que ſous un roi ſage.* Le but des pouvoirs intermédiaires, que préſente la conſtitution angloiſe, eſt, ſans doute, d'arrêter les abus d'autorité : mais ſi cette conſtitution ne peut ſubſiſter que ſous un roi ſage, de quel uſage ſeront ces contrepoids, qui ne trouveront point d'abus à réprimer ? comment ſeront-ils utiles, s'ils deviennent impuiſſans au moment même où ils ſeroient le plus néceſſaires, ſous les règnes de monarques hardis & ambitieux ?

Une grande queſtion s'agite dès aujourd'hui parmi les politiques, c'eſt

de savoir si le gouvernement anglois décline vers la monarchie ou vers la république. Voici les conjectures de M. *Hume*; elles semblent annoncer que cet historien philosophe étoit persuadé que sa patrie étoit à la veille d'une révolution. « Il est connu, dit-» il, que chaque gouvernement a son » période fatal; le corps politique » meurt comme le corps animal; mais » tous les genres de mort ne sont pas » également désirables. On peut de-» mander quel est celui qui convien-» droit le mieux à notre constitution. » Faudra-t-il souhaiter de la voir se » résoudre en démocratie ou en mo-» narchie absolue? quelle sorte de » république pourrions-nous espérer? » Il ne s'agit pas ici d'un de ces plans » que les spéculateurs enfantent dans » leurs cabinets; il n'y a point de » doute qu'on ne puisse imaginer une » république plus parfaite que ne l'est » la monarchie absolue: mais avons-» nous lieu de croire que cet état » puisse jamais s'établir sur les ruines » de notre gouvernement? Il faudroit » donc abandonner notre sort au

serfs; l'établissement de la pairie; l'institution du parlement, du grand-conseil, des cours des aides; la nature & l'objet des assemblées, connues sous le nom d'états généraux; l'origine des droits de gabelles, &c. Je ne m'engagerai point dans toutes ces discussions épineuses, pour lesquelles on peut recourir au livre même: je me bornerai à l'examen de quelques assertions paradoxales, avancées par M. l'abbé *de Mably*, sur la forme primitive du gouvernement françois *. Cet écrivain, dont les rêves politiques ont presque toujours le mérite piquant de la singularité, a imaginé de créer une république des Francs, qu'il place à la tête de notre histoire: selon lui, *Clovis* ne fut pas un monarque, mais le premier magistrat d'une démocratie, & ce ne fut que sous la seconde race, que nos rois réunirent toute l'autorité, par la cessation des assemblées du champ de Mars. Il est vrai que ce systême contredit tous les monumens de notre

* Voyez les *Observations sur l'Histoire de France*, par M. l'Abbé *de Mably*.

histoire, & qu'il est formellement démenti par le témoignage de *Grégoire de Tours*, qui ecrivoit sous la première race. Une autorité aussi décisive étoit sur-tout très-embarrassante : mais M. l'abbé *de Mably* s'en tire lestement ; il prend le parti de rejetter le témoignage de ce prélat contemporain, & voici les étranges motifs sur lesquels il fonde sa récusation. » Les évêques, dit-il, accou- » tumés au pouvoir arbitraire, sous » des empereurs qui ne respectoient » aucune loi, n'avoient joui qu'en » tremblant des immunites qu'ils te- » noient de la piété de *Constantin* & » de quelques-uns de ses successeurs, » & ne les avoient conservées qu'en » avouant toujours qu'on pouvoit les » leur ôter. Le clergé, plus instruit » des matières de la religion, que de » celles de la politique, & dont le » propre est de conserver par une » sorte de tradition le même langage, » *crut être sujet dans une monarchie*, » *quand il etoit devenu le premier corps* » *d'une république* ; il ne s'apperçut pas » que la nature de ses priviléges avoit

» relèvent pas du roi, & qui ne ſont
» d'ailleurs dans la directe d'aucun
» ſeigneur. Au contraire, il n'eſt au-
» cun lieu dans le royaume, ni ſacré
» ni profane, qui ne ſoit ſoumis à la
» ſouveraine juriſdiction & à la puiſ-
» ſance du monarque ». L'auteur des *Principes* &c. obſerve que c'eſt après avoir rapporté ce paſſage, & plu-ſieurs autres ſemblables de *Dumoulin*, que M. l'abbé *de Mably* ſe permet la déclamation ſuivante: » En liſant *Du-*
» *moulin* & *Loiſeau*, qu'on appelle,
» *par habitude*, les lumières du bar-
» reau, on a quelque peine à conce-
» voir comment ils conſervent leur
» ancienne réputation; elle devroit
» être un peu déchue, depuis qu'on
» met de la dialectique dans les ou-
» vrages, qu'on raiſonne ſur des idées
» & non pas ſur des mots, qu'on
» commence à connoître le droit na-
» turel, qu'on le regarde comme la
» baſe & le fondement du droit po-
» litique & civil, que les ſavans ont
» publié une foule de monumens
» précieux qui nous mettent à portée
» de connoître notre hiſtoire & notre

» droit public. J'avois d'abord eu
» dessein de recueillir les principales
» erreurs de ces deux jurisconsultes,
» sur les matières relatives à nos anti-
» quités, & de les réfuter dans une re-
» marque : mais j'ai vu avec effroi
» qu'il me faudroit composer un gros
» ouvrage. D'ailleurs la conversation
» de quelques gens de robe m'a fait
» soupçonner qu'on ne revère encore
» la doctrine de ces deux écrivains
» que parce qu'on les lit peu, quoi-
» qu'on les cite souvent. *Dumoulin*
» très-supérieur à *Loiseau*, étoit un
» très-grand génie ; c'étoit le plus
» grand homme de son siècle. S'il
» renaissoit dans le nôtre, il rougiroit
» de ses erreurs, & nous éclaireroit ».
Voilà bien la morgue & le ton tran-
chant de nos auteurs modernes ; voilà
les petits moyens dont ils usent pour
infirmer l'autorité qui les gêne,
& écarter les contradicteurs de leurs
opinions : pour peu que ceux-ci soient
anciens, ce sont des barbares, des
hommes à préjugés, des écrivains
pour lesquels n'a point lui le jour pur
de la raison & de la philosophie. De

plus longues réflexions sur ce morceau seroient inutiles : il suffit d'avoir rapporté cette censure, pour en faire sentir l'indécence & l'amertume.

Pour établir sa chimère favorite, la république primitive des francs, M. l'abbé *de Mably* invoque plusieurs monumens de notre ancienne histoire : il prétend même que *Charlemagne*, en rétablissant les assemblées du champ de *Mars* ou de *Mai*, rendit à la nation la puissance législative, qu'elle avoit perdue sous les derniers rois de la première race ; il cite, entr'autres capitulaires, l'édit des *Pistes* de 864, où il est dit que *la loi résulte du consentement du peuple & de l'autorité du roi.* » En lisant cette phrase, dit l'au-
» teur des *Principes*, dans les obser-
» vations de M. l'abbé *de Mably*, &
» dans les livres des défenseurs du
» systême républicain, on prendroit
» cette maxime pour une loi fondamen-
» tale ; mais que penser de la fidélité
» de la citation, quand on prouvera
» que ce peu de mots a été détaché
» d'un chapitre fort long, où il n'est

» nullement question de fixer l'éten-
» due de la puissance législative du
» monarque, & que ce capitulaire
» présente même un sens tout con-
» traire à celui qu'on lui prête »? On
avoit arrêté, dans une assemblée gé-
nérale, que les seigneurs, dont les
Normands avoient usurpé les terres,
seroient contraints de retourner à la
cour de leurs comtes, pour y juger
& y être jugés, sous peine de con-
fiscation de leurs biens, & même de
bannissement. *Charlemagne* fit une loi
de cet arrêté, & voici quel est le vé-
ritable sens de la maxime citée.
» Nous avons réglé par le conseil &
» consentement de nos féaux que...,
» Mais *parce que le consentement du*
» *peuple est insuffisant pour la confection*
» *de la loi, si notre autorité ne s'y joint;*
» nous voulons que les francs jurent,
» en vertu de notre présente ordon-
» nance royale, que..&c. ». Ainsi, loin
que ce capitulaire établisse que le con-
sentement du peuple soit nécessaire
pour donner à la loi toute sa perfec-
tion; il porte expressément que les
délibérations du peuple ne peuvent

avoir force de loi, qu'autant qu'elles ſont revêtues de la ſanction du monarque. Au reſte, ériger *Charlemagne* en reſtaurateur du ſyſtême républicain, c'eſt démentir, non-ſeulement tous ceux qui ont écrit l'hiſtoire de ſon règne, mais même la collection entière de ſes capitulaires.

M. l'abbé *de Mably* employe les couleurs les plus vives pour tracer le tableau des temps d'anarchie & de ſervitude que fit éprouver à la France l'introduction de la féodalité. « Chaque terre, dit-il, fut une véritable » priſon pour ſes habitans. Ici, ces » prétendus hommes libres ne pouvoient diſpoſer de leurs biens, ni » par teſtament, ni par acte entre-» vifs, & leur ſeigneur étoit leur » héritier au défaut d'enfans domiciliés dans le fief; là, il ne leur étoit » permis de diſpoſer que d'une partie » médiocre de leurs immeubles ou de » leur mobilier; ailleurs, ils ne pouvoient ſe marier qu'après en avoir » acheté la permiſſion. Chargés partout de corvées fatigantes, de devoirs humilians, & de contributions

» ruineuses, ils avoient continuelle-
» ment à craindre quelque amende,
» quelque taxe arbitraire, ou la con-
» fiscation entière de leurs biens.....
» Cette tyrannie des seigneurs avoit
» commencé dans les campagnes, &
» elle en chassa les plus riches habi-
» tans, qui se réfugièrent dans les
» villes; mais les maux qu'ils fuyoient
» les y poursuivirent, quand les
» comtes eurent changé leurs gou-
» vernemens héréditaires en princi-
» pautés souveraines. Ces nouveaux
» seigneurs exercèrent à leur tour sur
» les bourgeois la même autorité que
» les autres seigneurs avoient acquise
» sur les vilains de leurs terres; les
» péages, les droits d'entrée, d'es-
» corte & de marché se multiplièrent
» à l'infini; les villes furent sujettes,
» comme les campagnes, à une taille
» arbitraire, & obligées de défrayer
» leur seigneur & ses gens, quand il
» y venoit: vivres, meubles, che-
» vaux, voitures, tout étoit enlevé,
» & on auroit dit que les maisons des
» bourgeois étoient au pillage ». Telle
étoit la situation déplorable de la

France, lorsque ses rois, réduits à un vain fantôme de souveraineté, ne pouvoient réprimer les abus que de concert & avec le consentement de leurs vassaux; mais n'est-il pas bien étrange qu'après avoir gémi sur ces temps malheureux, M. l'abbé *de Mably* traite *d'usurpation* & *d'abus d'autorité* les sages moyens que nos rois employèrent pour rentrer dans la plénitude de la puissance législative? Un de ces moyens fut l'établissement des communes dans les villes, dont les habitans se mettoient sous la protection du roi. « *Louis VIII*, dit à ce » sujet M. l'abbé *de Mably*, trompé » par son ambition & le dévouement » de la bourgeoisie à ses ordres, crut » en effet être le maître de toutes les » villes où la commune étoit établie, » & laissa à ses successeurs le droit de » réaliser cette *prétention* ». *Du Cange* dit à-peu-près la même chose; mais, plus juste ou plus instruit, il ajoute, que *Louis XIII le crut avec raison, puisque les habitans des villes, tirés par l'affranchissement du domaine de*

leur

leur seigneur, rentroient sous l'obéissance du roi.

Nos rois faisoient expédier des lettres de sauve-garde, par lesquelles ils assuroient la liberté des communes, qui réclamoient leur protection contre la tyrannie des seigneurs. M. l'abbé *de Mably* convient que ces sortes de lettres étoient connues sous les rois des deux premières races, & que l'usage ne s'en étoit perdu que par la foiblesse des derniers successeurs de *Charlemagne*. « Je ne sais, » observe-t-il ensuite, si les rois Méro» vingiens apportèrent de Germanie » cette *pernicieuse coutume*, ou si ce » n'est qu'une suite *de l'abus qu'ils* » *firent de leur autorité* après la con» quête. Quoi qu'il en soit, les rois » de la seconde race conservèrent » cette prérogative, qui n'étoit pro» pre qu'à *ruiner les principes du gou-* » *vernement* ». — « Quoi ! s'écrie l'au» teur des *Principes*, &c. la préroga» tive auguste qu'ont nos rois d'accor» der leur protection à leurs sujets, » accablés par la tyrannie d'hommes

» puissans, est traitée de *pernicieuse* » *coutume, d'abus d'autorité, propre à* » *ruiner les principes du gouvernement!* » En vérité, ceci ne mérite pas de » réponse ».

Enfin M. l'abbé *de Mably* prétend que ce ne fut que sous le règne de saint *Louis qu'on commença à croire que le roi étoit souverain par-dessus tout.* Cette nouvelle assertion ne mérite pas plus de réponse que la précédente. On sait que cette vérité a toujours été la base de toute constitution monarchique. Mais *Beaumanoir*, dit-on, n'établissoit-il pas que *chacun des barons est souverain en sa baronnie?* Soit, mais pourquoi ne pas rapporter ce qu'il ajoute en même-temps: *voir est que li roi est souverain par-dessus tous, & a de son droit le général garde du royaume; parquoi il peut faire tel establissement, comme il li plest, pour le commun proufit, & chi il establit, i doit être tenu.* Comment, après un texte aussi formel, se permettre d'avancer que » *Beaumanoir* n'ose pas dire que » le prince ait entre les mains la puis-

» sance législative.. qu'il se contente
» d'insinuer que le roi peut faire des
» loix, qu'il croit les plus favorables au
» bien général du royaume ; & se
» borne à conseiller d'y obéir, en pré-
» sumant qu'elles sont l'ouvrage d'une
» sagesse supérieure ? ». Quelle juste
défiance ne doit-on pas concevoir
d'un systême, lorsqu'on voit son auteur
réduit à la nécessité de dénaturer les
citations, de tordre & de violenter
les textes pour lui procurer quelque
appui ?

Je finis par une dernière observation sur les monnoies. On sçait que sous le règne de la féodalité, les seigneurs usurpèrent le droit de faire battre monnoie dans leurs terres, ce qui donna lieu à l'altération des espèces. *Philippe-le-Bel*, qui en avoit le premier donné l'exemple, n'en fit plus frapper que de bon titre : dès ce moment la monnoie royale reprit un nouveau crédit, & les vains efforts des seigneurs pour maintenir leurs mauvaise espèces, ne firent que concilier au monarque la bienveillance

des peuples, & le mettre en état de faire respecter son autorité. Par une ordonnance de 1313, *Philippe-le-Bel* mit tant d'entraves à l'exercice du droit de battre monnoie, que les seigneurs jugèrent plus utile d'y renoncer. M. l'abbé *de Mably* présente ce fait sous des couleurs bien étranges. » Les barons, dit-il, se trouvant dans » le piège, avant que de le craindre, » furent obligés d'obéir. Ils étoient » menacés du soulevement de leurs » vassaux & de leurs sujets, *hommes* » *assez simples, ou assez aveuglés par* » *leur haine & leur vengeance, pour* » *croire que Philippe, qui réformoit un* » *abus en s'emparant d'un droit qui ne* » *lui appartenoit pas, se repentiroit sin-* » *cèrement du passé & voudroit faire le* » *bien* ». Saint *Louis* avoit également ordonné, en 1262, que sa monnoie auroit cours dans tout le royaume, &, de plus, qu'elle auroit cours exclusivement à toute autre dans son domaine. M. l'abbé *de Mably* ose traiter encore l'ordonnance de ce saint roi, de *prétention*. Mais cet écri-

vain avoit sans doute oublié que, dans un autre endroit de son livre, il avoit rapporté un capitulaire de *Pépin*, de l'an 775, qui régloit le taux des monnoies, & plusieurs autres capitulaires de *Charlemagne*, qui défendoient toute fabrication d'espèces, hors de son palais. La loi de saint *Louis*, celle de *Philippe le-Bel* n'étoient donc point une prétention, une innovation, puisque ces princes ne faisoient que rétablir un droit qu'avoient exercé leurs prédécesseurs.

Enfin l'auteur du livre des *Principes*, demande où nous conduiroit le systême de M. l'abbé *de Mably*? A l'indépendance des grands d'une part ; de l'autre, à la servitude du peuple. Le défenseur de la liberté primitive des francs ne dissimule pas cette dernière conséquence ; mais il entreprend de prouver à la nation que, dans la position où nous nous trouvons, l'état d'esclavage seroit un bien, que cet état d'ailleurs est supportable, & n'a rien qui doive allarmer notre délicatesse. » Dans un

» gouvernement très-sage, dit-il,
» l'esclavage est un mal, parce qu'on
» doit s'en passer, & que dégradant
» les hommes, il apprendroit aux
» citoyens à bannir l'égalité qui fait
» leur bonheur. Mais dans un gou-
» vernement où l'on ne connoît au-
» cune égalité, non-seulement entre
» les citoyens, mais entre les diffé-
» rens ordres de l'état, la servitude
» pourroit produire un bien & corriger
» quelques inconvéniens des loix ...
» La plupart des philosophes & des
» politiques ont fait d'assez mauvais
» raisonnemens sur la question de l'es-
» clavage ou de la servitude. Ils ont
» considéré la condition des esclaves,
» telle qu'elle étoit chez les anciens,
» & autrefois chez les seigneurs des
» fiefs, & ils ont condamné l'escla-
» vage ; certainement ils ont eu rai-
» son. Mais est-il de l'essence d'un
» esclave d'avoir un maître pour ty-
» ran ? Ne pourroit-il pas y avoir entre
» le maître & l'esclave des loix hu-
» maines qui leur assignassent des de-
» voirs respectifs ; pourquoi n'y au-

» roit-il pas un tribunal, dont l'esclave pût implorer la protection contre la dureté de son maître »?
Je ne rapporterai qu'une partie de la réponse de l'auteur des *Principes*, elle suffira pour faire sentir le peu de justesse des spéculations de l'apologiste de la servitude..... » Non, sans » doute, il n'est pas de l'essence de » l'esclave d'avoir pour maître un » tyran; mais il n'est que trop ordi» naire que les hommes abusent de » leur pouvoir pour tirer de leur pro» priété un profit plus grand, quoi» qu'illégitime. Il existera, dites-vous, » des tribunaux, dont l'esclave aura » le droit d'implorer la protection; » mais de qui seront composés ces » tribunaux? Des maîtres, sans doute? » Ils auront donc intérêt de tolérer » les injustices des maîtres. Ne voyez» vous pas qu'en réduisant les hommes » à l'esclavage, vous éteignez cette » activité que l'intérêt personnel peut » seul donner. Laissez agir la nature, » ne soumettez l'homme libre qu'à » la seule nécessité que les loix, essen-

» tielles au maintien de la ſociété, lui
» impoſent, vous le verrez ſe dévouer
» volontairement à des travaux utiles,
» qui lui procureront ſon bien-être.
» La liberté publique arrêtera les
» efforts de l'homme puiſſant, & du
» choc réciproque des paſſions réſul-
» tera la ſoumiſſion volontaire de tous
» les membres de la ſociété à des tri-
» bunaux, qui en maintiendront l'har-
» monie; pourvu qu'il exiſte au-deſſus
» d'eux un modérateur qui ait la force
» néceſſaire pour empêcher que les
» magiſtrats n'abuſent de leur pouvoir,
» placé lui-même à une telle éléva-
» tion, qu'il ne ſoit ſuſceptible d'autre
» ambition que d'une gloire méritée
» par les bienfaits ».

Je ſuis, &c. *G****



LETTRE XI.

Lettre à M. Fréron, *au sujet du morceau de* Lucain, *traduit en vers, par M.* de la Harpe.

COMME l'Année Littéraire est le seul écrit périodique qui parvienne dans la petite ville que j'habite, j'ignorerois encore, Monsieur, si je n'avois appris par ce Journal, que M. *de la Harpe*, eut entrepris une traduction en vers de *Lucain*. Quelle a été ma surprise, quand j'ai reconnu dans le morceau que vous citez de cette sublime traduction, des hémistiches, des vers entiers qui m'appartiennent, & que je réclame! Malheureusement ce plagiat, quelqu'évident qu'il soit, ne peut être prouvé, parce que l'ouvrage pillé ne jouit pas encore des honneurs de l'impression: mais j'espère que vous m'en croirez sur ma parole:

Un auteur tel que moi,
Quand il a dit un mot, en est cru sur sa foi.

Vous saurez, Monsieur, que j'ai composé un poëme épique intitulé, la *Bébétiade*. Mon héros, c'est *Bébé*, ce nain si fameux dans la littérature. Peut-être trouverez-vous extravagant que j'aie choisi un nain pour le héros de mon poëme. Eh pourquoi non ? si ce nain s'est d'ailleurs signalé par des actions mémorables. *Gulliver*, qui chez les habitans de *Brobdingnag*, n'avoit qu'une coudée, n'a-t-il pas été célébré par une plume immortelle, & *Scaron* n'a-t-il pas fait de *Ragotin* le héros de son Roman comique ?

Mais revenons à l'accusation de plagiat que j'intente contre M. *de la Harpe*. Je me suis permis dans mon poëme plusieurs imitations de *Lucain*. Il en est une sur-tout dont les rapports sont très-frappans, avec la traduction du poëte journaliste. Voici comme il a pu en avoir connoissance. Je fis, il y a environ un an, un voyage à Paris ; j'y lus mon poëme à quelques personnes ; elles avoient invité à cette lecture quelques rimeurs de leurs amis. Lorsque j'eus récité

les vers en question, une espèce de poëte, que je n'avois pas apperçu, grimpa sur un fauteuil pour se faire remarquer, & me pria instamment de les répéter jusqu'à deux & trois fois. Je le fis avec plaisir & sans le moindre soupçon du tour qu'il méditoit. Il avoit ses raisons pour me demander une seconde lecture, car j'ai su depuis que ce poëte par extrait, étoit M. *de la Harpe* lui-même, qui a si bien profité de cette séance (très-peu académique, je vous jure, car personne n'y dormoit). Pour vous faire sentir la vérité de ce que j'avance, il est nécessaire que j'entre daus un certain détail.

Après avoir décrit plusieurs aventures merveilleuses arrivées à mon héros, telles que les guerres qu'il déclara & qu'il soutint au *Mercure*, son voyage à Ferney pour y recevoir les avis d'un vieillard *qui fouloit à ses pieds les passions humaines*, ses revers au théâtre; les prix fondés pour lui; après avoir parlé de son cabinet de médailles académiques, le plus riche en ce genre qu'il y

ait en Europe, des coups généreux qu'il porta au grand *Rousseau* ; de la rencontre fâcheuse qu'il fit d'un poëte irrité d'une de ses petites espiègleries ; de la prudence rare & vraiment admirable qu'il montra dans cette occasion, &c. &c. &c. ; je le conduisois, à l'imitation de *Lucain*, sur les ruines de l'académie, que je supposois détruite physiquement comme elle l'est littérairement. Là, me livrant à ma fougue poëtique, j'usois de la liberté accordée aux poëtes ; je transposois tout à mon gré ; je mêlois les cendres de beaucoup d'auteurs vivans avec celles de beaucoup d'auteurs morts il y a plus de cent ans ; persuadé que la postérité met sur la même ligne les grands hommes qui ont éclairé la terre, sans s'occuper de la distance des temps auxquels ils ont vécu. En conséquence, je parlois aussi d'une infinité de belles choses arrivées de nos jours, comme si elles eussent été conçues & exécutées sous le règne des *Chapelains* & des *Brébeufs*. Tous ces anacronismes

m'arrangeoient, & je me les permettois sans aucun remord poëtique. Vous allez voir s'ils ne forment pas un ensemble régulier : mais il est bon, avant de vous citer ce beau morceau de mon poëme, que je remette sous vos yeux celui de M. *de la Harpe*, afin que vous puissiez juger vous-même si mes plaintes ne sont pas fondées.

Cependant de *César* la haine encore trompée
A perdu *sur les mers* la trace de *Pompée*.
Il *vogue*, mais en *vain*, *vers* ces bords *qu'à jamais*
L'amour rendit fameux *par les maux* qu'il a *faits*;
Au détroit dont *Hellé n'atteignit point la rive*;
Où de *l'amant d'Héro* gémit l'ombre plaintive.
La renommée alors & l'orgueil de son nom
L'appellent *aux* débris de l'antique Ilion,
Aux sables de Sigée, *Aux* roseaux du Scamandre,
Au rocher *qui d'Ajax a conservé la cendre*,
A ces *grands monumens*, dont le *nom respecté*
Doit *aux* chants des neuf sœurs son immortalité.

Ses regards cherchent Troie, *au moins*, dans
ses ruines,
Ces remparts qu'*ont jadis* bâtis des mains divines,
Sous *la ronce* & la mousse ils *sont* ensevelis.
D'informes rejettons, des troncs noirs & vieillis
Ont remplacé ces murs, qui du temps *sont* la
proie;
Le temps a dévoré jusqu'aux débris de Troie.
Le héros parcouroit *ces* bords religieux.
» *Voici*, lui disoit-on, l'antre mystérieux
» Où *Cypris soupira pour* le *père* d'Enée.
» On vit sur *cette* roche Hésione enchaînée.
» *Ici* le fils de *Tros aux* cieux fut *transporté*.
» Dans *cette* grotte assis pour juger *la* beauté,
» *Là* Pâris à Vénus décernoit *la* couronne;
» C'est *ici* qu'il trompa *la* trop crédule Enone».
L'antiquité respire en *cette* région.
Tout bocage a ses dieux, tout rocher a son
nom.
Sur un lit sabloneux une *eau foible* serpente.
César, sans le sçavoir, avoit passé le Xanthe.
Plus loin sur le gazon il s'avançoit *encor*.
» *Hélas !* ne marchez pas sur le tombeau
» d'Hector ».
Il fouloit une pierre avec indifférence.
» C'est l'autel où Priam a péri sans défense ».

Vous avez remarqué, avec beaucoup de justesse, que dans cette version *Lucain* étoit indignement travesti; à coup sûr, vous ne me ferez pas le même reproche, parce que mon dessein n'a pas été de traduire *Lucain*, mais seulement d'employer, en grand maître, les beautés qu'il m'offroit, & qui pouvoient entrer dans mon sujet.

Ecoutez, ...

Mes chants vont seconder les accords de ma lyre.

Cependant de *Bebé* la muse encor trompée
Sur les pas de *Lucain* se perd dans l'épopée;
L'Hyppocrène l'a vu du fond de ses marais
Sortir en coassant les sots vers qu'il a faits,
Encor pésant de fange, il a gagné la rive
Où de feu *Palissot* gémit l'ombre plaintive;
L'honneur philosophique & l'orgueil de son nom
Le poussent au parnasse, en dépit d'Apollon,
Il saisit, en grimpant, le journal satyrique,
D'où LINGUET foudroya l'hydre encyclopédique.
Il arrive à ce temple, autrefois si vanté,
Dédié vainement à L'IMMORTALITÉ.

Là ses regards, errans sur les doctes collines;
Cherchent l'académie, au moins dans ses ruines;
Le chardon croît aux lieux où tant de beaux esprits
Sous leurs fauteuils brisés gissent ensevelis.
Et l'Encyclopédie, où se fondoit leur joie,
Comme eux, fournit aux vers une abondante proie.
Cytharin parcouroit ces bords *religieux*.
» C'est ici que des arts, tyrans mystérieux,
» Le front énorgueilli de leurs vieilles couronnes,
» Quarante auteurs bâilloient sur leurs quarante trônes.
» Là, d'un sophiste adroit, le manège annuel
» Vendoit, à prix d'encens, un laurier solemnel;
» Là, *Murville* & *d'Oi*** qu'un même orgueil rassemble,
» Ensemble couronnés, furent sifflés ensemble.
» Le mauvais goût respire en cette région,
» Tout fauteuil eut son nain, & tout nain son chardon.
Plus loin, sur le gazon, les yeux distraits & sombres,
Cytharin s'avançoit à travers les décombres:

» Quoi ! Vous foulez aux pieds les mânes de *Cotin !*
» Redoutez pour vous-même un semblable destin.
» *Là*, ce fameux *Boyer* fut berné sans défense.
Il poussoit des lambeaux avec indifférence.
» Ce velours a couvert le fauteuil de *Coras* !
» Sur *Perrault* votre frère, hélas ! ne marchez pas.
» Ces lieux sont pleins d'auteurs que vous nommez vos maîtres,
» Respectez les tombeaux où dorment vos ancêtres, &c.

Il m'auroit été facile de pousser plus loin cette imitation de *Lucain* ; mais les vers que je viens de rapporter doivent suffire pour vous convaincre que la mémoire de M. *de la Harpe* l'a servi très - fidèlement, à moins que ce ne soit, *par instinct*, qu'il se soit rencontré avec moi. *Socrate* avoit un démon familier ; M. *de la Harpe* a un *instinct* qui le sert aussi bien, s'il faut l'en croire, & auquel il a les plus grandes obligations. Mais je puis assurer que ce n'est pas un

instinct poëtique. Je vais joindre, si vous me le permettez, un petit commentaire à mes vers; je craindrois, sans cette précaution, qu'ils ne fussent pas mieux entendus de vos lecteurs que *Lucain* ne l'a été de M. *de la Harpe*. Vous devez voir d'abord que, dans les six premiers vers, il n'y a que les noms de changés, & que les rimes sont presque toutes les mêmes.

Il a gagné la rive,
Où de feu *Palissot* gémit l'ombre plaintive.

Comme, depuis plusieurs années, je n'entends plus parler de M. *Palissot*, je présume qu'il a été étouffé sous la pésante édition de ses œuvres. Cependant on m'a certifié qu'il existoit encore, & qu'il s'étoit avisé de vouloir parler *François* sur la fin de sa vie; c'est s'y prendre un peu tard. Quoi qu'il en soit, je laisserai mon vers tel qu'il est, parce que M. *Palissot* est réellement mort à la littérature.

L'honneur philosophique & *l'orgueil de son nom*.

L'orgueil de son nom; est on ne peut pas plus juste; il suffit de connoître mon héros pour sentir la vérité de cet hémistiche.

D'où Linguet foudroya, &c. Je veux parler du journal que cet éloquent crivain a été forcé d'abandonner, & dont M. *de la Harpe* a gaîment hérité. Pardon, Monsieur, de tous ces commentaires; mais j'ai, comme mon héros, la manie des commentaires. Je suis d'ailleurs petit neveu de l'illustre *Mathanasius* de prolixe mémoire. Il faut bien, à sa considération, me passer quelque chose. Mon *instinct* me porte naturellement aux gloses.

Le chardon croît aux lieux, &c.

J'ai pensé que, par la même raison, que le myrthe naît à Paphos, *le chardon* devoit croître sur les ruines de l'académie.

Cytharin parcouroit ces bords *religieux*.

Vers très-heureux. On me reprochera peut-être d'appeller mon héros tantôt

d'une façon, tantôt d'une autre. Je répondrai à mes détracteurs par l'exemple de *Virgile*, qui tantôt appelle le sien *Æneas*, *Tros Anchisiades* &c. selon que l'exige la mesure de son vers. J'ai cru ne pouvoir suivre de plus sûr modèle. Mais *bords religieux* est au-dessus de tout éloge. *Bords*, tout le monde sait que le *Louvre* est sur les bords de la Seine. *Religieux*, quelle épithéte ! qu'elle convient bien à ces lieux ! En effet, il suffit d'y aborder pour y respirer une odeur suave de religion & de sainteté ! Une foule d'ouvrages *religieux* y sont éclos. Cette épithète seule est un trait de génie.

Plus loin, sur le gazon, les yeux distraits &
sombres,

Sur le gazon, est d'autant plus juste, que l'enceinte du Louvre offre maintenant, au goût des amateurs, de l'herbe à foison & des prés verdoyans où vient s'ébattre la jeunesse philosophique.

Respectez les tombeaux où dorment *vos ancêtres*.

Ancêtres, rien n'eſt plus vrai; & je ſuis dans le cas de prouver à qui le voudra, que *Bébé* deſcend en ligne droite de *Cotin*. J'ai chez moi l'arbriſſeau généalogique de cette famille lilliputienne. Maintenant ſentez-vous, Monſieur, tout le mérite de ce morceau? Comme je crains que vous ne le critiquiez, je me ſuis dépêché de le louer; c'eſt aſſez l'uſage de mes confrères les poëtes. Mais que penſez-vous de ce plagiat? N'eſt-il pas démontré? Ce vers,

Il pouſſoit des lambeaux avec indifférence.

que dans ma province on trouve admirable, plein de mouvement, qui préſente une image ſi vraie, ſi naturelle, n'eſt-il pas pris tout entier, à l'exception qu'il *pouſſoit* vaut beaucoup mieux qu'il *fouloit*. Il *pouſſoit*, il ſemble voir le pied ſe lever, & *pouſſer* ces lambeaux avec *indifférence*, je donne du ſentiment à ce pied, & voilà ce que c'eſt que la poëſie! M. *de la Harpe* a énervé cette belle expreſſion; je lui permets de s'en ſervir lorſqu'il réimprimera ſon morceau de

Lucain. Mais aussi, de mon côté, je suis déterminé, afin de prévenir le désagrément de me voir une seconde fois écorcher tout vif comme *Marsyas*, par un homme, encore plus *Marsyas* que moi, à faire imprimer au plutôt mon poëme de la *Bébétiade*; je ferai exprès cet hyver le voyage de Paris, &, d'ici à ce temps, je me garderai bien de le lire à qui que ce soit, ou si cela m'arrive, j'aurai soin de choisir des auditeurs qui n'auront ni la mémoire ni l'*instinct* cruel de M. *de la Harpe*. Je vous prie, Monsieur, de rendre ma lettre publique.

J'ai l'honneur d'être, &c.

MATHANASIUS *le faux prophète*.



LETTRE XII.

Suite de l'exposition des Peintures, Sculptures & Gravures au salon du Louvre.

JE n'entreprendrai point, Monsieur, de discuter ici ce qu'on a répété mille fois au sujet de la décadence des beaux arts en France; dans tout ce qu'on a écrit à ce sujet, on ne cesse de rencontrer des détracteurs ou des enthousiastes; tenons-nous en garde contre ces deux excès: fermer les yeux sur les talens de nos contemporains pour exalter ceux que nous ne possédons plus, est une misantropie aussi injurieuse qu'affligeante; vouloir établir une balance égale entre le mérite de tous nos artistes, & celui des hommes célèbres qui ont illustré le siècle de *Louis XIV*, seroit une entreprise aussi ridicule que chimérique. Si l'éloquence, la poësie, tous les arts enfin qui tiennent au génie, & qui

ont pour but l'imitation de la nature n'ont pas conſervé le même degré d'élévation où ils furent portés dans le ſiècle dernier, tous n'ont pas déchu dans la même proportion. La ſculpture, par exemple, ſemble avoir conſervé cette ſupériorité qui l'approche, & l'égale même quelquefois aux chef-d'œuvres de l'antiquité. Avant de juſtifier ce que j'avance, pour l'examen des principaux ouvrages de ſculpture, permettez-moi quelques réflexions relatives aux quatre ſtatues qui ont été expoſées dans la cour qui précède le ſalon.

J'ai vu pluſieurs perſonnes, & même des artiſtes diſtingués par leurs talens, témoigner leurs regrets de ce que, dans ces quatre figures, on n'avoit pas employé le coſtume antique; mais n'eut-il pas été plaiſant de voir *Fénélon*, la tête couverte du bout de ſon manteau, & par-deſſus une couronne de chêne ou de peuplier comme un prêtre de *Jupiter* ou d'*Hercule*? Sous une draperie pittoreſquement jettée, *Deſcartes* auroit donc paru preſque

presque nud, *l'Hôpital* auroit eu la toge, *Sully* des brodequins, &c. Mais l'étranger qui seroit venu admirer ces statues auroit-il pu s'empêcher de rire en voyant un vieux prêtre du paganisme & un vieux philosophe Grec, sans barbe, qu'on auroit voulu lui faire prendre pour des François du seizième & dix-septième siècle? Quelques motifs qu'on puisse alléguer pour justifier de pareils anacronismes, je doute qu'il soit facile de les excuser, & cela me rappelle ceux qui se trouvent dans les statues de deux auteurs vivans qui font le plus d'honneur à la littérature Françoise, MM. *de Voltaire & de Buffon*; vous connoissez sans doute, Monsieur, le squelette très-bien fait & très-ressemblant du premier; & si vous avez été voir la statue pédestre du second, placée sur le vestibule du cabinet d'Histoire Naturelle au jardin des plantes, vous conviendrez surement qu'il est absurde de vouloir laisser croire à la postérité que le *Pline* François étoit habillé, non pas comme l'ancien;

mais comme l'on peint saint *Jérôme* dans le désert ; c'est-à-dire, absolument nud, & seulement enveloppé, d'une draperie pour dérober à la vue les parties que la pudeur ordonne de cacher. Il me semble au contraire que, dans une statue faite pour passer à la postérité, dès qu'on observe la ressemblance, il faut y joindre le costume, & des accessoires qui puissent indiquer l'état, le rang, la qualité du personnage qu'on représente, ainsi que la patrie & le siècle où il a vécu ; d'après cela rien n'étoit plus naturel que de représenter M.M. *de Voltaire* & *de Buffon* tels que des gens de lettres sont ordinairement vêtus dans leurs cabinets *. Si le costume

* Je ne parle point ici des figures allégoriques, elles sont d'un genre à part ; ce sont des espèces de types qui servent à désigner les vertus, les exploits ou les qualités morales, qu'on ne pourroit exprimer sans le secours de plusieurs figures qui leur servent d'emblêmes ; alors l'artiste jouit du même privilége que le poëte, il peut choisir dans tous les êtres connus les symboles dont il a besoin ; mais l'imagination doit les distribuer avec intelligence.

actuel ne produit pas des formes aussi heureuses que celui des anciens, un artiste intelligent saura toujours en tirer parti ; avec du goût & du génie on surmonte tous les obstacles. C'est à l'imitation servile qu'on doit attribuer les anacronismes dont nous parlons ; depuis la naissance des arts en Italie l'on copie scrupuleusement les anciens ; rien de plus sage quand à l'imitation des beautés de la nature ; mais les Grecs & les Romains ne copioient point le costume égyptien dans les statues qu'ils érigeoient aux héros & aux grands hommes de leur nation. Ils ne faisoient pas des espèces d'hiéroglyphes pour avoir le plaisir de les expliquer par des inscriptions. Je ne m'étendrai pas davantage sur cette matière ; on peut se rappeller à ce sujet une lettre écrite à mon père, par un homme de lettres connu, & qui

l'allégorie doit être claire & expressive ; sans cela, ce n'est plus qu'une énigme obscure & fatiguante dont on néglige de trouver l'explication.

a été imprimée dans le premier volume de l'Année Littéraire 1773, page 50. Je reviens aux quatre ſtatues nationales.

Celle de M. *de Fénelon* eſt de M. *le Comte*, elle renferme des beautés; mais on auroit deſiré dans l'attitude une ſimplicité noble qui caractérisât mieux le tendre & ſublime auteur du *Télémaque*; la tête eſt d'un beau caractère & très-bien étudiée, ainſi que les mains. A côté de cette ſtatue étoit placée celle de *Sully*, exécutée par M. *Mouchy*. L'attitude en eſt ſimple & naturelle, mais froide & peu ſatisfaiſante. *Sully* avoit une plus noble aſſurance lorſqu'il faiſoit connoître à ſon auguſte ami, que les véritables intérêts des rois ſont inſéparables de ceux du peuple. On ne peut cependant refuſer à M. *Mouchy* le mérite de l'exécution; les draperies ſont d'un heureux choix, & les contours annoncent le nud avec beaucoup de vérité.

A l'autre extrémité de la cour étoient placées les ſtatues de *Deſcartes* & du

chancelier *de l'Hôpital*, celui-ci eſt de M. *Gois*. L'artiſte a choiſi le moment où le chancelier ſe préſente avec une fermeté ſtoïque au-devant de ſes aſſaſſins ; l'attitude & le caractère du viſage expriment parfaitement le courage & la noble aſſurance de cet immortel magiſtrat ; la tête eſt ſuperbe, & le ciſeau de l'artiſte y a répandu l'ame & la vie ; la main droite eſt bien étudiée, mais il y auroit quelque choſe à déſirer dans le bras qui ſoutient la robe par derrière. Quoique ſous une draperie épaiſſe, le nud pourroit être mieux ſenti. A cela près, cette figure réunit tous les ſuffrages. Celle de *Deſcartes* eſt de M. *Pajou*. Excepté les artiſtes & les amateurs inſtruits, peu de gens ont ſu apprécier le mérite de cette figure ; mais vous aurez ſans doute applaudi à l'attitude de celle-ci, qui eſt noble, ſage & impoſante ; l'imagination ſemble même démêler dans le tour heureux de cette figure, la vivacité du génie, & la féconde hardieſſe du philoſophe, qui le premier ſonda les

profondeurs de la nature. Des connoiſſeurs ſuperficiels ont trouvé peu d'élégance dans cette figure; mais l'artiſte n'a pas voulu repréſenter un héros ni un être idéal ayant toutes les proportions qu'on rencontre dans les ſtatues antiques; on doit au contraire lui ſavoir gré des rapports qu'il a ſu mettre entre les formes du viſage & le reſte de la figure, où l'on trouve des vérités naïves qu'exige la convenance, & qui ſont le fruit de la réflexion. M. *Pajou* paroît d'ailleurs n'avoir pas mis la dernière main à cette figure; mais cela n'empêche pas qu'elle ne lui faſſe beaucoup d'honneur, ſoit pour la compoſition, ſoit pour l'exécution.

Dans les buſtes que le même artiſte a expoſé au ſalon, vous aurez remarqué, Monſieur, de la vérité, du goût & de l'expreſſion. Je ne vous ferai point le détail de tous ceux qui ont été expoſés cette année au Louvre, ſoit en marbre, en plâtre & en terre cuite; mais vous aurez ſans doute diſtingué ceux de M. *Caffieri*, ils méritent les

mêmes éloges que les précédens, & ne peuvent qu'ajouter encore à la réputation de leur auteur. M. *Houdon* a réuni dans les siens le mérite de la ressemblance à celui d'une exécution moëlleuse & facile ; une figure en marbre par le même artiste, dont le sujet est *Morphée*, donne une haute idée de ses talens ; on y remarque un beau caractère, des formes élégantes, & un heureux choix de la nature. Le *Vulcain* de M. *Bridan*, figure en plâtre de six pieds de proportion, qui doit être exécutée en marbre pour le roi, offre une grande correction de dessin, de la sagesse, de la vérité, mais la tête pourroit avoir plus d'expression.

Avant de quitter le salon je n'omettrai point, Monsieur, de vous parler de M. *Foucou*, dont vous ne connoissiez peut-être pas les talens. Une jeune bacchante, exécutée en marbre, aura sans doute attiré vos regards. Attitude heureuse, expression analogue, souplesse de la chair, jointe à une exécution moëlleuse, voilà ce que vous aurez remarqué avec plaisir

dans cette figure ; un buſte en marbre du même artiſte a obtenu tous les ſuffrages. La nobleſſe, la grace, la volupté ſe trouvent réunies dans cette tête charmante ; un ſentiment pur & délicat ſemble animer le marbre & ſe communiquer aux ſpectateurs. C'eſt dommage que la main qui poſe ſur le ſein n'ait pas un peu plus de ſaillie, il n'y auroit rien à deſirer dans ce buſte, qui d'ailleurs paroît digne des artiſtes de l'ancienne Grèce. M. *Berruer*, auteur du bas-relief qui décore la façade de l'école de Chirurgie, a expoſé pluſieurs modèles en plâtre ; & M. *Boizot*, pluſieurs buſtes en marbre qui ont le mérite de la reſſemblance ; mais il me tarde de vous parler du mauſolée de feu M. le Dauphin qui met le ſceau à la réputation de M. *Couſtou* que la mort vient d'enlever aux arts.

Je ne vous ferai point, Monſieur, la deſcription de ce ſuperbe monument que vous aurez admiré avec tout Paris. L'invention en eſt noble & poëtique, la diſtribution élégante & majeſtueuſe ; l'heureux choix des atti-

tudes, la finesse & la correction du dessin, la sagesse, la sublimité des caractères, tout annonce que le goût & le génie ont présidé à l'exécution de ce chef-d'œuvre; la figure de l'amour conjugal a sur-tout une expression si touchante, si énergique qu'elle fait éprouver à l'ame un sentiment de tristesse & d'attendrissement dont on aime à se pénétrer en l'admirant. Quelques critiques auroient desiré que ce monument caractérisât plus particulièrement, & sans le secours des inscriptions, les augustes époux auxquels il est consacré; leurs portraits en médaillons placés sur les faces latérales auroient peut-être pû entrer dans la distribution des accessoires, & répandre plus de clarté sur les symboles allégoriques, qui sont d'ailleurs employés avec beaucoup de discernement; mais cette omission, si c'en est une, ne sauroit diminuer le juste tribut d'éloges que l'on s'empresse de rendre à la mémoire du célèbre artiste dont la perte excite de si justes regrets.

Par les différens morceaux de sculpture, dont je viens de vous entretenir, vous aurez pu juger, Monsieur, du motif qui me fait croire que cet art a mieux conservé sa supériorité que celui de la peinture. Je n'examinerai point si ce dernier exige plus de génie ou une plus grande universalité de connoissances, cette dissertation excèderoit les bornes que je me suis prescrites; je me contenterai, pour appuyer mon sentiment, de rappeller à votre imagination les beautés que vous aurez sans doute remarquées dans la *Diane* de M. *Allegrain.*

L'attitude, ou plutôt le mouvement de cette figure, car elle semble se mouvoir, exprime avec autant d'élégance que de noblesse la surprise de la déesse à la vue d'*Actéon.* L'artiste, à l'exemple des anciens, paroît avoir fait choix des plus belles parties de ses modèles pour les réunir dans cette figure, qui semble être animée par les graces. Sous le ciseau de M. *Allegrain* le marbre a perdu

sa dureté, & n'offre de toutes parts que les formes voluptueuses de la jeunesse, & la correction des contours, jointe à cette naïve flexibilité des chairs que les Grecs ont peut-être négligés. S'il étoit permis de desirer quelque chose à cette belle statue, ce seroit dans la tête dont le caractère est très-agréable & plein de finesse & de vérité, mais qui ne rappelle pas l'idée de cette déesse sévère, qui punit l'imprudent chasseur d'une faute que le hasard seul avoit fait commettre; mais trop de beautés étincellent dans ce morceau, pour que cette remarque légère puisse diminuer les éloges que mérite l'habile artiste qui en est l'auteur; j'ose assurer au contraire que sa réputation sera aussi durable que son ouvrage.

Il est fâcheux que les productions de la peinture ne puissent, comme celle de la sculpture braver une longue suite de siècles sans éprouver d'altération. Si le premier de ces arts avoit cet avantage, on n'auroit pas eu recours à toutes ces dissertations

ſavantes, pour être en état d'apprécier les ouvrages des peintres Grecs, & d'après leſquels encore on ne peut s'en former que des idées conjecturales. A quelque degré de perfection poſſible qu'on puiſſe porter la moſaïque, on n'imitera jamais qu'imparfaitement ces chef-d'œuvres de l'art, jamais on n'exécutera ſans ſécheresse le moëlleux & la correction des contours, la touche expreſſive du ſentiment, & cette vapeur aërienne qui fait la magie de la peinture. D'ailleurs ce procédé ne peut avoir lieu que pour les grands ouvrages, les dômes ou autres ſujets expoſés très-loin de la vue. Il eſt un art plus moderne, qui, au local près, peut conſerver toutes les beautés d'un tableau, le perpétuer, le reproduire, le multiplier chez toutes les nations, c'eſt la gravure en taille-douce; mais ſi cet art eſt d'une auſſi grande utilité à la peinture, il peut lui être auſſi très-préjudiciable, lorſque celui qui l'exerce eſt privé du goût, du génie, de la ſcience du deſſin, & des autres con-

noiſſances relatives ; alors la gravure fait autant de tort à la peinture qu'une traduction ignorante, plate ou infidelle peut en faire à l'auteur d'un ouvrage qu'on s'efforce de faire paſſer dans une autre langue, c'eſt à regret que je l'obſerve ; cet art eſt un de ceux qui ſont déchus du degré de perfection où ils furent portés dans le ſiècle dernier ; mais cette remarque n'eſt que générale, & pluſieurs des artiſtes qui ont expoſé des gravures au ſalon prouvent qu'ils ſont dignes des grands maîtres dont ils ſuivent les traces. Je ne vous entretiendrai point, Monſieur, de leurs productions, parce que je vous en rends compte à meſure qu'elles paroiſſent.

Si le genre de l'hiſtoire eſt négligé dans la gravure, comme dans la peinture, je le répète, ce n'eſt point aux artiſtes qu'il faut en faire des reproches. Les mêmes cauſes ont fait abandonner ce genre, les mêmes moyens peuvent le faire renaître, & ſous les auſpices du *Mécène* éclairé qui préſide aux beaux-arts, ils peuvent tous

reprendre leur brillant éclat, & faire de nouveau la gloire de la nation, & l'admiration de l'Europe entière.

Je suis, &c.

Lettre aux auteurs de l'Année Littéraire.

MESSIEURS,

On doit vous adresser, de préférence, tout ce qui est relatif à l'illustre chancelier, que nos orateurs & nos statuaires viennent de célébrer. Aucun Journal n'a recueilli plus exactement que le vôtre, les fleurs répandues sur son tombeau, & n'a examiné avec plus de soin, si elles étoient également dignes de lui être offertes. Au milieu de tous ces éloges & des discussions auxquelles ils ont donné lieu, on ne s'est point apperçu que le fils du médecin du connétable *de Bourbon*, n'étoit pas honoré sous son vrai nom. On écrit aujourd'hui, le nom du chancelier, comme celui de l'ancienne & noble famille de *l'Hôpital*, & ce n'est

pas ainsi que ce grand homme signoit. Nous avons sous les yeux une * lettre bien certainement autographe, où sa signature est telle : *M. Delospital* : elle est adressée au sieur *de Gonnor*, conseiller du roi en son privé conseil, & datée de Chatres le 15 janvier 1562. Dans les manuscrits du temps, on le trouve écrit de même ; & cette seule autorité suffiroit, s'il n'étoit pas possible de s'en procurer d'autres. Imprimons & gravons donc son nom comme il l'écrivoit, c'est une restitution à faire, à un homme qui n'a jamais eu la petite gloire, de bien des illustres de notre temps, c'est-à-dire, de chercher à s'identifier, en quelque sorte, avec une famille plus distinguée que la sienne. En écrivant son nom comme il le faisoit, on n'aura plus besoin de dire qu'il n'étoit point de la maison des *l'Hôpital* : il n'y aura qu'une ressemblance de prononciation, puisque dans le sien on ne trouve ni *h*, ni apostrophe, & l'on sait qu'en pareil cas, l'une de ces

* Chez le Roi, Manuscrit *de Bethune*, nº 8727, p. 19.

choſes fait diſparoître toute parité. Laiſſons-lui un nom qui eſt le ſien, afin qu'il ne paroiſſe pas en avoir emprunté un autre : le chancelier *de l'Hôpital* a ſu s'illuſtrer, ſans recourir à d'auſſi ridicules reſſources. Dans ſa plus haute fortune, il n'a ſurement jamais rougi de ſa médiocrité première, & de l'aveu qu'il en avoit fait, en diſant avec une franchiſe qui va de pair avec les plus anciens titres de nobleſſe :

Me parvum atque humilem, vix fama & nomine
Notum ......

Et dans un autre endroit :

Ego cui bos nullus arat præpinguia terræ
Jugera, cui nullæ pecudes in montibus errant,
Deniquè nil eſt rure meum quod dicere poſſim.

Cet homme, vraiment grand, a mis toute ſa gloire à pouvoir dire juſqu'au lit de la mort, ce qu'il avoit écrit bien des années avant.

Non oppugnavi patriam, patriæ ve parentem,
Quem natura locum dederat mihi ſemper amavi,

Et natale solum colui haud invitus, in illo
Constitui que domum, fortunas & simul omnes.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Messieurs,

Votre très-humble, &c.

AUFFRAY,
des académies de Metz & de Marseille.

LETTRE XIII.

VOICI encore, Monsieur, une lettre d'un de mes souscripteurs qui vient à l'appui de ce que j'ai déjà dit de l'inexactitude volontaire, & des oublis très-adroits de certains libraires chez qui on souscrit pour l'*Année Littéraire*, & qu'il est inutile de nommer parce qu'il est facile de les reconnoître.

Lettre de M. l'abbé Quinson, *Prevôt d'Arles à M.* Fréron.

A Arles, ce 12 Novembre 1777.

La manière plaisante dont vous racontez, Monsieur, un des vieux

tours usés que Messieurs du parti rajeunissent de temps en temps pour retarder les progrès de votre excellent journal, me rappelle deux petites malices du même genre que j'ai essuyées de leur part, & dont je n'ai pu encore avoir raison. Toutes les deux tiennent à une combinaison de petits moyens qui vous surprendra, quelqu'au fait que vous soyez depuis si long-temps de leurs odieuses manœuvres.

Figurez-vous, Monsieur, qu'ils connoissent mieux vos souscriptions que vous-même. Ils ont une liste très-circonstanciée du nombre de vos souscripteurs, de leurs qualités, & du temps où ils ont commencé & continuent de souscrire. Ne pouvant absolument empêcher que votre journal ne se répande à mesure que vous le composez, ils s'étudient à empêcher qu'il ne se conserve. Quand ils voyent dans leur liste quelque souscripteur fidèle, qui, par un attachement suivi & inébranlable pour les bons principes, le reçoit depuis long-temps, ils entreprennent de le dégoûter en

interrompant sa collection & détournent pendant quelque temps l'envoi consécutif de plusieurs Numéros.

C'est là le premier tour qu'ils m'ont joué. J'étois possesseur en 1773 des 180 volumes, ou à peu près, qui composoient alors l'intéressante collection de l'Année Littéraire. Dès le N° 19, l'envoi est suspendu, j'attends les suivans, je me plains ; ni envoi, ni réponse. Des affaires me rappellent à Paris au commencement de 1774, je vois *La**** qui avoit reçu ma souscription ; il me soutient qu'il a tout envoyé très-exactement. Je lui présente un certificat du directeur de la poste ; ne sachant plus que répondre, il dit qu'il avoit adressé mes Numéros à Arras. La méprise est d'autant plus ingénieuse qu'il n'y a à Arras ni métropole ni prevôt. Ce n'est qu'une cathédrale dont le chef a le titre de doyen. D'ailleurs est-il imaginable que mon adresse ayant été très exacte pour les dix-neuf premiers numéros que j'ai reçus, elle ait été changée par hasard pour les vingt-un autres ? Peut-on supposer que M. le doyen

d'Arras eût reçu tout-à-coup, sans rien dire, une moitié de souscription qu'il n'auroit pas payée?

Une autre finesse plus difficile à dévoiler parce qu'elle paroît plus simple, consiste dans l'arrangement des feuilles qui composent chaque numéro. Ceci n'est qu'une manipulation du libraire. Au milieu de l'article le plus intéressant, de la critique la plus fine & la plus piquante d'une production de ces Messieurs, le lecteur satisfait de la page qu'il vient de lire, lève avidement les yeux pour voir un second extrait sur le même sujet au N° suivant; ce n'est plus cela, il a plu au libraire de se tromper encore. Il a doublé deux fois de suite la même feuille, & vous ne relisez que ce que vous venez de lire. Vous sentez, Monsieur, combien ces ruses éternelles, quelques spirituelles qu'elles soient, désolent un souscripteur de bonne foi, assez heureux de pouvoir payer pour s'instruire, & qui ne reçoit à ses plaintes d'autres réponses : c'est la faute du garçon.

Comme je n'entends pas raillerie

sur l'article de mes plaisirs, j'écrivis dans le temps à M. le lieutenant de police, ce magistrat condamna le sieur *La* * * * à me satisfaire; il le promit. M. *Albert* quitta sa place & le libraire sa parole; j'en suis aujourd'hui pour le déplaisir très-sensible d'avoir un deficit d'une demi-année sur une collection de 200 volumes, que je regarde sans difficulté comme la meilleure de ce genre.

J'ai l'honneur d'être, &c.

L'abbé DE QUINSON,
prevôt d'Arles.

Indications des Nouveautés dans les Sciences, la Littérature & les Arts.

Introduction aux observations sur la Physique, sur l'Histoire naturelle & sur les Arts, avec des planches en taille-douce, dédiées à Monseigneur le Comte d'Artois par M. l'abbé Rozier, *Chevalier de l'église de Lyon, & membre de plusieurs académies de l'europe; 2 vol.* in-4°. *A Paris, chez l'auteur, place Sainte-Geneviève, & chez Lejay, Barrois & Ruault, Libraires. Prix 24 liv. &*

30 liv. pour la province, franc de port par la poste.

Ce recueil, ou ce journal, commença à paroître au mois de juillet 1771, sous le format *in*-12, & fut ainsi continué jusqu'à la fin de 1772... En janvier 1773, & à la demande de tous les souscripteurs, il fut imprimé sous le format *in*-4°, parce qu'il multiplie moins le nombre des volumes, & les gravures étant plus grandes, détaillent mieux les objets. D'ailleurs ce format convient mieux à un livre de bibliothèque qui fait suite aux collections académiques.

Depuis long-temps l'édition des *in*-12 est épuisée, & le public étoit privé d'une foule de mémoires qu'on ne trouve point ailleurs. Les demandes réitérées ont engagé M. l'abbé *Rozier* à réimprimer les 18 volumes *in*-12 en 2 volumes *in*-4°. & à les faire paroître sous le nom d'*Introduction*, *&c.* afin de ne point déranger l'ordre des 10 autres volumes *in*-4°. suivans. Ces deux autres volumes seront distribués, à dater du premier janvier 1778.

L'éloge de ce Journal seroit superflu. Le public a justement applaudi à l'érudition, à la méthode, au style de M. l'abbé *Rozier*; mais ce qui prouve mieux encore un succès mérité, c'est qu'on traduit cet ouvrage mois par mois, en italien & en allemand, & qu'on le contrefait en françois dans un autre pays.

On souscrit chez l'auteur & chez les principaux libraires du royaume, pour l'année 1778. Pour plus grande facilité on peut remettre au bureau des postes aux lettres de chaque ville le montant de la souscription, même sans l'affranchir, mais *affranchir seulement* la lettre qui donne avis du jour, de la somme, & indique le bureau où la somme aura été remise.

Commerce de la Grande-Bretagne & Tableau des importations & exportations permises depuis l'année 1697, jusqu'à la fin de l'année 1773; par le chevalier Whitworth, *membre du parlement, ouvrage traduit de l'anglois, A Paris, de l'imprimerie Royale.*

Cet ouvrage, Monsieur, est fait pour donner une idée juste des avantages que l'Angleterre a retirée de son com-

merce, des mouvemens & des changemens survenus successivement dans les importations & les exportations, depuis les époques marquées ci-dessus. Au détail de ces derniers articles on a joint une courte description de la situation, du climat, & de l'étendue de chacun des différens pays avec lesquels commercent les Anglois. Cette description, au premier coup-d'œil, peut paroître appartenir plus proprement à la géographie qu'au commerce; mais le commerce est si étroitement lié avec la géographie, que l'on a cru qu'il ne seroit pas inutile de rappeller ces circonstances de lieux, même à ceux qui les connoissent déjà. Nous conseillons la lecture de ce livre à ceux qui sont chargés de faire des règlemens pour le commerce, aussi bien qu'à ceux qui cherchent à profiter eux-mêmes de cet avantage. L'ordre & la méthode des différentes distributions ne leur laisseront presque aucun travail.

Nous avertissons que ce livre se vend, hôtel de Thou, rue des Poitevins: le prix est de 12 livres, blanc ou broché.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE XIV.

Œuvres complettes de M. de Saint-Foix, *Historiographe des Ordres du Roi. A Paris, chez la veuve* Duchesne, *libraire, rue Saint-Jacques, au temple du goût.*

Les ouvrages de M. *de Saint-Foix* sont déja connus; son théâtre, ses lettres turques, ses essais historiques sur Paris, enrichissent depuis long-temps notre littérature. Quant aux pièces nouvelles insérées dans cette édition, elles paroissent plus propres à multiplier les volumes qu'à augmenter la réputation de l'auteur. Mon dessein n'est donc pas d'entrer dans

un grand détail sur des productions déjà examinées par la critique & jugées par le public. Je me borne à un coup-d'œil général sur le genre & la manière de cet écrivain, & à quelques réflexions échappées jusqu'ici à tous les journalistes. Un ouvrage dans sa nouveauté en impose souvent même aux connoisseurs. Le temps seul peut marquer le degré d'estime qu'on doit lui accorder. Ce n'est guères du vivant d'un auteur qu'on peut lui assigner sa véritable place : ses talens trop vantés par ses partisans, trop déprimés par ses ennemis, sont rarement appréciés à leur juste valeur. Mais, après sa mort, toute cabale cesse, tout intérêt personnel s'évanouit, l'homme a disparu, on ne considère plus que l'ouvrage, & c'est alors qu'on en porte un jugement sûr & équitable. Cette nouvelle édition est si volumineuse, que la seule nomenclature des pièces qui y sont contenues feroit presque la matière d'une lettre. Je me contenterai donc, dans celle ci, de vous rendre compte du théâtre de M. *de Saint-Foix*, qui,

ſans contredit, eſt la partie la plus brillante de ſes œuvres.

Cet auteur dramatique ne doit pas être confondu dans la foule de ces écrivains ſans caractère & ſans phyſionomie, qui n'ont rien de neuf, dont l'imagination ingrate & ſtérile ne ſçait rien inventer, & qui ſans ceſſe reproduiſent ſur la ſcène des ſituations uſées, & des ſujets communs & rebattus. Dans un genre déjà preſque épuiſé par les hommes de génie qui s'y étoient exercés, M. *de Saint-Foix* a ſu ſe diſtinguer par une manière qui eſt à lui. Pour vous donner, Monſieur, une idée plus juſte du ton & du caractère particulier qu'on remarque dans ſes pièces, permettez-moi de jetter d'abord un coup-d'œil rapide ſur les différentes révolutions que le théâtre comique a éprouvées en France. Je ne remonterai point juſqu'à ces farces monſtrueuſes qui trop long-temps ont défiguré notre ſcène; mais lorſque la comédie commença parmi nous à prendre une forme plus décente & plus régulière, nos auteurs ne préſentèrent d'abord aux

françois que la peinture des mœurs eſpagnoles, comme *Plaute* & *Térence* n'avoient fait jouer ſur le théâtre de Rome que des comédies grecques : on ne connut long-temps que les pièces d'intrigue. Le *Paraſite* de *Triſtan* eſt peut être le premier ouvrage où l'on apperçoive le germe d'une comédie de caractère. L'honneur d'établir ce genre, le plus parfait de tous, étoit réſervé au grand *Corneille*, qui dans le *Menteur*, a montré le véritable but de la bonne comédie. Cette pièce, avec la *Mère coquette* de *Quinaut*, les deux meilleurs ouvrages faits avant *Molière*, ſembloient annoncer & préparer la grande révolution que ce génie immortel alloit opérer ſur le théâtre comique. Il bannit de la ſcène les intrigues eſpagnoles, pour y établir la peinture des mœurs & des ridicules de la nation; il marqua le point de perfection que devoit enviſager tout auteur comique, & fit voir par ſon exemple, qu'une excellente comédie devoit réunir une intrigue intéreſſante avec le développement d'un caractère : mais lui

même ne réunit pleinement ce double avantage que dans le *Tartuffe*. De son temps, *Boursaut* essaya d'établir le genre larmoyant ; mais, malgré le succès d'*Esope à la cour*, le public ne fut pas moins persuadé que les larmes n'étoient point faites pour *Thalie*. Les imitateurs de *Molière*, moins habiles dans l'art de fonder toute une pièce sur le développement d'un caractère principal, s'attachèrent particulièrement à imaginer des intrigues piquantes égayées par d'agréables plaisanteries & des critiques ingénieuses de nos mœurs, pour suppléer au comique tiré du fond du sujet, ils mirent en œuvre les valets, les paysans, les ivrognes, les gascons ; ressources presque inconnues à *Molière*. *Dancourt* & la foule des auteurs comédiens se saisirent des anecdotes & des vaudevilles du jour ; ils produisirent sur la scène les procureurs, les avocats, les financiers, les femmes galantes & les chevaliers d'industrie auxquels *Molière* n'avoit pas touché. Jusques-là une gaîté vive & naturelle avoit animé la scène comique. *Marivaux* tenta un

nouveau genre, & introduisit sur le théâtre la métaphysique du cœur. *Boissi*, moins rafiné, moins profond, mais plus brillant, fit applaudir comme de véritables comédies, des dialogues étincelans d'esprit & de traits saillans; alors les progrès du luxe, qui tendent toujours à éloigner l'esprit de la nature, effacèrent jusqu'aux moindres traces du bon comique : sous prétexte d'ennoblir la scène on en bannit les bourgeois, & l'on n'osa plus y montrer que des gens de qualité; une triste & ennuieuse dignité, un jargon précieux, firent disparoître l'enjouement & les graces naïves de *Thalie*. Cependant la gaîté règnoit encore au théâtre des *Italiens*, qui depuis long-temps étoient en possession de donner des pièces Françoises; les auteurs qui travailloient pour ce spectacle, affranchis des règles austères de la vraisemblance, profitèrent de cette liberté pour produire des situations nobles & piquantes; dans cette décadence de la scène comique, on vit paroître un homme de génie, fait pour lui

rendre toute sa splendeur. Le *Glorieux* & le *Philosophe marié* semblèrent annoncer le retour du bon goût. Si l'on n'y trouva point cette force comique de *Molière* & de *Regnard*, on y admira des peintures vraies & naturelles, une raison exquise, une noble simplicité : cependant les chef-d'œuvres de *Destouches* ne purent empêcher le succès du genre larmoyant. *La chaussée*, dans ses drames lugubres, habilla de deuil la muse de la comédie. Les ris & les jeux épouvantés se réfugièrent à l'opéra comique, seul asyle qui leur restoit encore ; mais il ne tarda pas à leur être enlevé ; & lorsque l'ariette eut subjugué le vaudeville, la tristesse & l'ennui s'emparèrent universellement de tous nos théâtres, dont ils sont encore en possession.

Destouches commençoit à paroître avec éclat sur la scène, lorsque M. *de Saint-Foix* entra dans la carrière ; né avec un goût exquis, il sut éviter l'abus de l'esprit, & ne chercha point à briller par les défauts à la mode ; mais persuadé qu'il falloit réveiller

les esprits des spectateurs par quelque nouveauté, il conçut le dessein d'exposer sur la scène françoise quelque fiction ingénieuse & piquante, dans le goût de celles qui étoient en usage au théâtre italien ; il choisit son sujet dans l'ancienne mythologie, & mit en dialogues la fable de *Pandore*. Comme cette pièce est peu connue, je vais, Monsieur, remettre sous vos yeux quelques-uns des traits les plus piquans que l'on y trouve. Telle est la scène où la statue nouvellement animée par *Jupiter* commence à considérer les objets qui l'environnent. Elle est dans l'appartement de *Vénus*, seule avec *Vulcain* qui observe tous ses mouvemens.

PANDORE.

Où suis-je ...., d'où viens-je, & qui m'a mise ici ?

(*Elle se trouve auprès de la toilette de Vénus, & se contemple dans la glace.*)

VULCAIN *à part.*

Déjà au miroir.

PANDORE *continuant de se regarder.*

Cela s'approche & cela s'éloigne comme moi.

VULCAIN *à part.*

Elle ne le quittera plus . . . . . paroissons.

(Au bruit qu'il fait elle se détourne & marque quelque frayeur en le voyant.)

Ne craignez pas, c'est moi qui vous ai donné la naissance.

PANDORE.

Ah! . . . & l'avez-vous aussi donnée à ce que je vois là?

VULCAIN.

Ce que vous voyez là est votre ressemblance, votre image.

PANDORE *d'un air satisfait*

Ma ressemblance.

VULCAIN.

Oui.

PANDORE.

Je le soupçonnois.

(*Se regardant avec la plus grande complaisance.*)

Comment, en vérité, je suis belle, ... mais très-belle. Vous devez avoir bien du plaisir à me regarder? Ah, que je m'aime!

VULCAIN.

Fort bien; mais il me semble que je mérite aussi que vous me regardiez un peu, & que ma figure est assez gracieuse........

PANDORE *ingénuement.*

Oh non.

VULCAIN.

Oh non? (*à part*) La petite impertinente! mortifions-la. (*haut*) Nous ne

ſommes pas les ſeuls ſur la terre, & il y en a d'autres....

PANDORE *vivement.*

Oh! allons vîte chercher ces autres; je veux qu'ils me voyent.

VULCAIN.

N'ayez point tant d'empreſſement; vous ne leur plairez pas.

PANDORE.

Eh pourquoi?

VULCAIN.

Parce que pour plaire, il faut être comme je ſuis.

PANDORE.

Comme vous êtes! vous plaiſantez.

VULCAIN.

Vous verrez que je ne plaiſante point.

PANDORE.

Quoi, mes yeux ne ſont pas plus beaux que les vôtres?

VULCAIN.

Non.

PANDORE.

Votre bouche eſt plus agréable que la mienne?

VULCAIN.

Oui.

PANDORE.

Et votre gros nez?

VULCAIN.

Et mon gros nez.

PANDORE.

Pourquoi ne m'avoir donc pas faite comme vous êtes?

VULCAIN.

Vous devez être contente, vous vous plairez à vous-même.

PANDORE.

Mais puiſqu'il y en a d'autres ; apparemment qu'on ſe cherche, qu'on vit enſemble, que par conſéquent on deſire réciproquement de ſe plaire, & que de ce deſir, il naît certaines unions, certains plaiſirs....

VULCAIN.

Vous pourrez peut-être vous en procurer en tâchant de vous faire aimer par votre bon caractère.

PANDORE.

Oh ! je prétends que ce ſoit aux autres à tâcher de ſe faire aimer de moi.

VULCAIN *à part.*

Ma foi, l'orgueil & la coquetterie naiſſent avec toutes, cela me raccommode preſque avec ma femme.

PANDORE.

(*Elle examine tout ce qui eſt ſur la toi-*

lette de Vénus, des rubans, des éventails, des fleurs, des bagues, des bracelets, des peignes, &c.)

Plus je considère toutes ces choses là, plus il me semble qu'elles ne sont point à votre usage, & qu'il seroit même ridicule de les voir dans de grosses mains comme les vôtres, cela doit m'appartenir.

(*Elle met quelques fleurs dans ses cheveux en se regardant au miroir.*)

Cela fait fort bien.

(*Elle apperçoit un petit vase de rouge*)

Vous êtes-vous servi de cette couleur pour former celle que j'ai sur les joues? . . . . S'il y en avoit davantage, je crois que je serois encore mieux.

(*Elle se met du rouge.*)

Cette situation est, sans doute, très-agréable, elle étoit même neuve alors au théâtre françois; mais M. *de Saint-Foix* pouvoit aisément en avoir pris l'idée dans le *Pygmalion* de *la Motte*, donné à l'opera long-temps auparavant: c'est dans les deux pièces une statue qui est animée; mais le langage

que M. *de Saint-Foix* met dans la bouche de *Pandore* a une tournure plus piquante, & plus comique, en ce qu'il tend à prouver que la coquetterie est naturelle aux femmes. Ce genre de drames peut être admis sans conséquence à l'opéra & à la comédie italienne, spectacles où l'on est convenu de se prêter à l'illusion théâtrale & de donner plus à l'imagination qu'à la raison; mais il paroît peu convenable à la scène françoise, qui par sa nature ne doit admettre que des événemens fondés sur la vraisemblance. Des êtres allégoriques ne peuvent point être les personnages d'une comédie régulière. Les dieux de l'antiquité figurent mal sur un théâtre destiné à peindre les hommes. *Jupiter*, *Vulcain*, *Vénus*, sont des acteurs bien minces auprès d'*Arnolphe*, *Alceste* & *Philaminte*.

Je vais maintenant, Monsieur, passer en revue les différentes pièces qui composent le théâtre de M. *de Saint-Foix*, en observant l'ordre dans lequel elles sont rangées dans cette nouvelle édition.

L'Oracle. C'eſt, de toutes les pièces de M. *de Saint-Foix*, celle que le public revoit avec le plus de plaiſir, elle paſſe, avec raiſon, pour un chef-d'œuvre de naïveté, de ſentiment & de délicateſſe, on y trouve la ſituation peut-être la plus piquante que l'on puiſſe expoſer au théâtre ; la manière dont l'auteur l'a préſentée eſt aſſurément neuve & lui appartient abſolument : quant au fond des idées, il a pu l'emprunter de pluſieurs ouvrages déjà connus ſur la ſcène. En effet, qu'eſt-ce qui nous intéreſſe dans *l'Oracle?* n'eſt-ce pas le développement de l'amour dans le cœur d'une jeune perſonne qui ne s'en doute pas, & qui ignore entièrement la nature du ſentiment qu'elle éprouve ? Or, cette ſituation ſe retrouve dans le conte de *la Fontaine*, intitulé *les Oies du frère Philippe* ; c'eſt préciſément la même choſe. Dans le conte, on voit un jeune homme à qui un hermite a perſuadé que les femmes ſont des oies ; dans *l'Oracle* on voit une jeune fille à qui une fée a perſuadé que les hommes ſont des machines & des

automates. *De Lisle* se saisit du conte de *la Fontaine*, & le mit en œuvre avec beaucoup d'adresse dans sa comédie intitulée *le Faucon ou les Oies de Bocace*; cette pièce que les Italiens viennent de remettre au théâtre, & dans laquelle l'inimitable *Carlin* s'est surpassé, offre des détails qui ne le cèdent point à ceux qu'on admire dans *l'Oracle*; *la Fontaine* lui-même, sous le nom de *Champmelé*, avoit autrefois composé sur le même fonds la *Coupe enchantée*. On apperçoit encore les mêmes idées dans les *Amans ignorans* & *la Magie de l'amour*, pièces d'*Autreau*. Il paroît que tous les modernes qui ont traité ce sujet se sont proposés pour modèle, le roman grec de *Daphnis* & de *Chloé*, où l'on trouve une peinture charmante des inquiétudes & des agitations d'un jeune cœur qui aime sans le savoir. Cette situation est si naturelle & si touchante, qu'un grand nombre d'auteurs se sont efforcés de la reproduire sous des formes différentes, & toujours avec succès. On ne doit donc pas regarder l'idée de *l'Oracle*, comme absolument neuve:

ce qu'il y a dans cette pièce de plus nouveau, c'eſt l'uſage que l'auteur a fait de la féerie ; mais cette nouveauté ne doit pas lui faire beaucoup d'honneur : les preſtiges de la magie ne ſont pas faits pour un théâtre fondé ſur la raiſon & ſur la vérité : les fées doivent être releguées à l'opéra ou à la comédie Italienne, où les ſpectateurs ſont convenus de ne point chercher la vraiſemblance. Je ſais que ces fictions donnent lieu quelquefois à des ſcènes intéreſſantes, qui en font excuſer l'abſurdité ; mais il ne faut pas que les poëtes s'accoutument à imaginer des ſituations heureuſes aux dépens du bon ſens. Le vrai mérite de l'art eſt de ſavoir intéreſſer ſans choquer la vraiſemblance ; ſi le merveilleux étoit une fois admis ſur la ſcène françoiſe, comme les eſprits ſe portent toujours vers ce qui eſt le plus facile, on ne nous donneroit plus, au lieu de comédies, que des contes de fée.

Le même défaut ſe rencontre dans *Deucalion & Pyrrha*, petite pièce dont l'idée eſt d'ailleurs très-ingénieuſe : les fables de l'ancienne mythologie

ne sont guères plus convenables à la scène comique que les contes des fées & des génies ; on aime a voir le portrait fidèle des hommes avec qui l'on vit, mais on s'embarrasse fort peu de ce qu'ont pu penser & dire *Deucalion* & *Pyrrha*. On admire l'art de l'auteur qui a soutenu la pièce avec deux interlocuteurs ; mais *Piron* a fait à la foire un tour de force bien plus surprenant dans son *Arlequin Deucalion*, où il n'y a qu'un seul acteur qui parle. M. *de Saint-Foix* transporta, avec plus de raison, sur la scène lyrique, le sujet de *Deucalion* & *Pyrrha*, & en fit un ballet très-agréable.

Le Sylphe. L'auteur nous apprend lui-même que cette pièce eut le plus grand succès. Elle le méritoit à bien des égards ; les détails en sont très-agréables, & le dénouement sur-tout est filé avec beaucoup d'adresse ; mais le fond n'en étoit pas neuf, & le roman du comte de *Gabalis* avoit déjà fourni le sujet de deux pièces représentées long-temps auparavant, le *Sylphe supposé* à la foire Saint-

Laurent, & la *Sylphide* à la comédie Italienne.

L'Isle sauvage. Le fond de cette pièce est romanesque & peu vraisemblable, il n'y a qu'une situation qui soit neuve & piquante, c'est celle de deux jeunes filles, à qui leur mère a persuadé que l'amour enlaidit. *L'Isle sauvage* eut peu de succès dans sa nouveauté. L'auteur attribue cette disgrace à l'acteur chargé du principal rôle, dont l'âge & la figure ne convenoient point au personnage qu'il représentoit.

Le défaut de vraisemblance qui règne dans cette pièce & dans la précédente peut être excusé jusqu'à un certain point; le théâtre Italien sur lequel elles ont été jouées admet de pareilles libertés : mais on ne peut avoir la même indulgence pour *Julie ou l'heureuse Epreuve*, comédie représentée sur le théâtre François ; on se persuadera difficilement qu'une jeune personne, avec des cornettes avancées & sans rouge, soit déguisée au point d'en imposer à deux amans accoutu-

més à la voir & à lui parler tous les jours. L'auteur s'efforce en vain, dans la première ſcène, d'excuſer cette invraiſemblance par les raiſons les plus plauſibles qu'il peut imaginer, il n'en eſt pas moins conſtant qu'il eſt abſurde de ſuppoſer qu'un amant prenne ſa maîtreſſe pour une autre, parce qu'elle eſt en négligé. Le ſon ſeul de la voix ſuffiroit pour la lui faire reconnoître ; mais en paſſant à l'auteur cette ſuppoſition, il en réſulte des ſituations intéreſſantes qui firent réuſſir la pièce.

Egerie. On ne s'imagine pas d'abord que les ſecrets de la politique de *Numa* puiſſent être la matière d'une comédie ; auſſi cette pièce eſt-elle d'un genre beaucoup plus neuf que toutes les autres du même auteur, elle n'eut cependant point de ſuccès. Le public trouva le dénouement froid, parce qu'il étoit en récit. M. *de Saint-Foix* n'avoit pas cru riſquer ſur la ſcène comique l'ombre de *Romus* ſortant de ſon tombeau & parlant aux Romains. Il avoit conſulté à ce ſujet

M. *de Fontenelle*, qui lui fit la réponse suivante.

« Je vous envoye, Monsieur, votre » *Egerie*; de toutes vos pièces, c'est, » sans contredit, celle où vous avez » jetté le plus d'idées fines, déli- » cates & neuves. Une jeune per- » sonne, à qui tout doit persuader » qu'elle est une divinité, & à qui » son cœur insinue qu'elle est une » mortelle, forme le tableau d'une » sorte de sentiment qui n'avoit ja- » mais été traité. Vous m'avez dit » qu'on vous donnoit de l'inquiétude » sur votre dénouement, & qu'on » prétendoit que l'ombre de *Remus* » sortant de son tombeau & parlant » aux Romains, paroîtroit trop un » dénouement par machine, si vous » le mettiez en action; pour moi, je » pense qu'un dénouement par ma- » chine & de prestige, doit paroître » très-naturel dans une pièce où vous » introduisez *Numa* & son *Egérie* ». M. *de Saint-Foix* ne suivit point l'avis de M. *de Fontenelle*, précisément parce qu'il pensoit comme lui. Il fut

d'autant plus piqué du mauvais succès de cette pièce, qu'à l'en croire, c'est de tous ses ouvrages celui qu'il aimoit le plus : ce n'est cependant pas le meilleur ; mais on doit se défier de ces prédilections des auteurs, qui semblent quelquefois avoir une affection particulière pour leurs productions les plus foibles. *Corneille* mettoit son *Nicomède* au-dessus de tous ses autres ouvrages, & la tragédie de *Bérénice* étoit celle que *Racine* aimoit le plus.

Le double Déguisement. L'auteur, dans une petite préface, nous avertit que cette pièce réussit beaucoup, qu'on la trouva agréablement intriguée, bien conduite & bien dénouée, que le dialogue en est vif, & qu'il y a de la chaleur dans les détails. On peut souscrire à ces éloges ; mais il faut convenir en même temps que c'est une chose révoltante & contraire aux bienséances de voir d'un côté, un jeune homme déguisé en femme, & qui sert sa maîtresse en qualité de suivante ; de l'autre, une jeune fille déguisée en homme, qui

vient chercher un amant infidèle pour le forcer à l'épouser. Ces déguisemens occasionnent des scènes peu décentes, parmi lesquelles on en remarque une imitée de *la Femme juge & partie*. De pareilles mascarades sont au-dessous de la dignité du théâtre françois, & M. *de Saint-Foix* avoit l'imagination assez féconde pour n'avoir pas besoin de recourir à des moyens de cette nature pour nouer une intrigue & amener des situations.

Zeloïde. Une tragédie en un acte en prose, jouée à la comédie italienne, est une nouveauté assez singulière. On y trouve une situation neuve & pathétique ; c'est celle d'un fils, qui, pour sauver la vie de son père, se trouve dans l'affreuse nécessité d'exposer à la mort une femme qu'il aime. Dans le compte que le Mercure rendit de cette petite tragédie, il étoit dit que le fonds en étoit très-intéressant, & que c'étoit dommage qu'elle n'eût pas les dimensions ordinaires du poëme dramatique. L'auteur ne fut point content de cette restriction ; il prétendit qu'il étoit plus

difficile

difficile de faire une tragédie en un acte qu'en cinq. Ce paradoxe paroîtra un peu étonnant à ceux qui sçavent combien il est difficile de conduire une intrigue & d'en soutenir l'intérêt pendant cinq actes.

Arlequin au serrail. M. *de Saint-Foix* venoit d'achever *Zéloïde*; pour dissiper les images lugubres dont il avoit la tête remplie, il chercha à s'égayer sur quelque idée folle & bouffonne, & composa son *Arlequin au serrail*, farce très-réjouissante, qui eut le plus grand succès dont les pièces de ce genre soient susceptibles; c'est-à-dire qui fit beaucoup rire.

Le Rival supposé. L'idée de cette pièce est ingénieuse & délicate. C'est un roi, qui, pour s'assurer s'il est véritablement aimé pour lui-même, cache son rang, & se présente à sa maîtresse sous le nom d'un de ses courtisans. L'histoire du prince de Tharse dans le roman de *Zaïde*, offre un trait à peu près semblable. On distingue dans cette comédie le caractère d'un vieux seigneur Espagnol, plein de franchise & de probité, ennemi de

la cour & des courtisans, qui dit librement ses pensées avec une noble hardiesse. Le *Rival supposé* fut représenté le même jour à la suite de *la Colonie*, comédie en trois actes du même auteur. Dans cette dernière pièce, *Poisson*, qui remplissoit le rôle principal, se trouva yvre; il chargea son jeu plus qu'à l'ordinaire, & il lui échappa quelques gestes & quelques termes indécens qui excitèrent de grands murmures dans le parterre. Il est vrai qu'il jouoit un personnage un peu délicat; il étoit déguisé en femme & on vouloit le marier à un paysan qui le pressoit vivement de consentir à cette union. Le lendemain de la représentation, le ministre de Paris & le procureur général envoyèrent chercher le manuscrit des comédiens, & le double qu'on avoit déposé à la police suivant l'usage; ils furent très-étonnés de n'y pas trouver la moindre obscénité, & firent dire aux comédiens de continuer les représentations. Cet ordre suffisoit pour la justification de M. *de Saint-Foix*; mais piqué d'avoir été si in-

justement accusé, il retira sa pièce avec le *Rival supposé*, quoiqu'il eût eu beaucoup de succès.

La Cabale. Dans cette pièce épisodique, l'auteur introduit des hommes & des femmes de toutes les conditions, qui se rendent chez la *Cabale*, pour la prier de faire valoir leur mérite : le caractère le plus original & le plus saillant, est celui d'un homme qui fait métier d'enseigner aux gens en place la manière de représenter avec dignité : il y a une scène fort comique dans laquelle ce maître, d'une nouvelle espèce, montre à un intendant de province les airs qu'il doit prendre lorsqu'il donnera audience.

Les Graces. C'est, avec l'*Oracle*, la pièce qui fait le plus d'honneur à M. *de Saint-Foix*, & qui lui assure un rang parmi les écrivains originaux. Rien n'est plus riant, ni plus ingénieux que l'idée de cette petite comédie. L'amour au pied d'un arbre, au milieu des trois graces, qui l'ont lié avec des guirlandes de fleurs

présente un des plus gracieux tableaux qu'on ait vus au théâtre.

Alceste est un de ces ouvrages du moment, qui tirent leur principal mérite de la circonstance pour laquelle ils ont été composés. En 1752, M. le dauphin étant attaqué de la petite vérole, Madame la dauphine voulut absolument rester auprès de lui. Quand les alarmes des François furent cessées, M. *de Saint-Foix* essaya de tracer le tableau des sentimens de douleur & d'admiration qu'ils avoient éprouvés, & choisit, pour cet effet, l'allégorie d'*Admete* & d'*Alceste*.

Les Veuves Turques. Voici encore une pièce qui doit une partie de son succès à l'à propos. Madame la duchesse *de* *** voulant donner une petite fête à *Said Effendi*, ambassadeur de la Porte Ottomane auprès du roi de France, demanda à M. *de Saint-Foix* une comédie qui fût absolument dans les mœurs turques. Celui-ci composa les *Veuves turques* sur un canevas qu'il avoit, dit-il, tracé par hasard quelques années auparavant. J'ignore quel hasard avoit pu engager

l'auteur à vouloir exposer sur notre théâtre comique la peinture des mœurs turques ; quoi qu'il en soit, la pièce fut jouée en société & fort applaudie. Le fils de l'ambassadeur, qui commençoit à entendre le François, s'amusa à la traduire dans sa langue. M. *de Saint-Foix* plaisante agréablement sur cet honneur. » Nos meilleures pièces, » dit-il, ont été traduites en anglois, » en hollandois, en allemand, en » danois ; mais il n'est, je crois, en- » core arrivé qu'à celle-ci de rece- » voir un pareil honneur en turc, & » peut-être a-t-elle déja été repré- » sentée plusieurs fois dans le serrail » du capitan bacha, du reis effendi, » du mouphti, du grand-seigneur lui- » même. Quelle gloire ! j'en suis tout » ébloui ».

Les Parfaits amans, ou les Métamorphoses. L'occasion qui donna naissance à cette pièce est à peu près la même qui engagea M. *Duclos* à composer le conte d'*Acajou*. M. *de Saint-Foix*, conduit par le hasard dans le magasin de la comédie italienne, y vit des décorations qui lui parurent

singulières. On lui dit qu'elles avoient été faites pour une comédie qu'on n'avoit pas pu représenter. Il imagina d'en faire une sur ces décorations, & traça le canevas *des Parfaits amans*, où son idée a été uniquement d'amener des scènes plaisantes & des *lazzis* entre les acteurs comiques, avec des danses, du chant & des machines. Cette pièce, quoique d'un genre peu susceptible de beautés vraies & solides, offre cependant au dénouement une situation neuve & touchante entre deux amans qui se rencontrent & se croyent morts.

Les Derviches. On raconte au sujet de cette petite comédie l'anecdote suivante. M. *de Saint-Foix* avoit dit, dans ses *Essais sur Paris* que les Carmes déchaussés possédoient à Paris cinquante mille écus de rente en maisons; mais que ces richesses n'avoient rien diminué de l'humilité de ces moines, qui, malgré cela, alloient tous les jours à la quête pour recevoir les aumônes des fidèles. Les carmes ne furent point contens de cet éloge de leur humilité; au con-

traire, ils firent imprimer trois lettre dans lesquelles ils se plaignirent amèrement & en expressions peu mesurées de l'auteur des *Essais*. On prétend que M. *de Saint-Foix* leur répondit par la comédie du *Derviche*; dans laquelle, sous prétexte de se moquer des religieux mahométans, il s'égaye aux dépens des moines en général. Quelques critiques trouvèrent, non sans quelque raison, le tableau que cette comédie présente, un peu trop libre : l'auteur fut piqué de ce reproche, & comme on jouoit alors *Iphigénie en Tauride*, il prit de là occasion de s'écrier d'un ton pathétique. » Quoi ! on peut mettre au » théâtre des hommes assez barbares « pour arroser les autels de leurs » dieux du sang de tout étranger qui » aborde dans leur pays, une prê» tresse qui alloit égorger son frère, » & qui l'ayant reconnu, imagine, » pour la sauver & s'enfuir avec lui, » de faire assassiner un roi. On peut, » dis-je, exposer sur la scène fran» çoise ces objets de sang & de car» nage, & qu'on ne devroit présenter

» qu'à une nation féroce ou qu'on
» veut rendre telle, & on ne pourra
» pas y mettre un pauvre turc
» échappé d'un naufrage, & qui se
» trouvant le seul homme dans une
» isle avec six jeunes filles, se re-
» cueille dans la joie de son cœur,
» & se prépare à les épouser toutes
» les six, Quelle bisarrerie »! Il n'y a
point à cela de bisarrerie; on ne nous
présente les actions atroces que pour
en inspirer de l'horreur, & pour nous
préserver des passions violentes qui
en sont le principe; mais les images
licencieuses, en flattant l'imagination,
séduisent le cœur & introduisent la
débauche & la corruption des mœurs.

Le Financier. Il y a dans cette comédie de l'intérêt, une morale sans étalage, un dialogue vif, précis & naturel; mais le dénouement est un peu du genre de ces drames larmoyans que l'on essayoit alors d'établir sur la scène, & qui ont eu depuis une si grande vogue.

On trouve à la suite du *Financier* des extraits de *Pandore*, de *la Veuve à la mode*, un fragment des *Trois*

Esclaves. Cette dernière pièce ne fut point achevée par l'auteur ; les deux autres apparemment n'ont point été jugées dignes d'être imprimées en entier.

Tels sont, Monsieur les ouvrages qui composent le théâtre de M. *de Saint-Foix*. On peut les ranger en deux classes ; la première, composée de pièces d'un genre neuf & particulier à l'auteur, telles que l'*Oracle* & *les Graces* ; la seconde, beaucoup plus nombreuse, qui contient les pièces où M. *de Saint-Foix* suit à peu près la route ordinaire. Quant au genre des pièces de la première classe, on peut adopter le sentiment de l'auteur lui même. » Nous avons, dit-il, d'ex-» cellentes comédies de caractère, » quelques bonnes pièces d'intrigue, » pourquoi n'admettroit-on pas au » théâtre un troisième genre dont les » sujets moins étendus, plus unis & » toujours dans le gracieux, ne pré-» senteroient uniquement que la simple » nature & le sentiment ; n'a-t-on pas » toujours dit que la poësie & la pein-» ture étoient sœurs ; & dans la

» peinture, n'y a-t-il pas le paysage ?
» Je suis persuadé que ce nouveau
» genre de comédie plairoit beaucoup
» par la naïveté de ses tableaux, s'ils
» étoient travaillés avec cet art, cette
» élégance & ce naturel qu'un habile
» pinceau pourroit leur donner ».
Ajoutons que ces qualités se rencontrent dans l'*Oracle* & *les Graces*. Pour ce qui regarde les comédies de la seconde classe, il faut convenir que M. *de Saint-Foix* ne s'est point élevé au-dessus du genre des petites pièces d'intrigue; mais il l'a traité avec ce goût & cette élégance qui caractérisent sa manière. Peu d'auteurs ont mieux connu l'art difficile de traiter une action simple sans écarts, sans remplissage, avec les seuls acteurs qui y sont absolument nécessaires. L'on ne trouve point chez lui de scènes vuides, son dialogue est d'un naturel & d'une précision qui peuvent servir de modèle en ce genre. Jamais il ne fait dire à ses acteurs que ce qu'ils doivent dire selon leur caractère, dans la situation où ils se trouvent. Il sçait toujours cacher

l'écrivain ; on ne voit que la nature embellie & la vérité en action ; ses plaisanteries sont fines & délicates, & même dans les farces qu'il s'est permises, il s'est toujours respecté ainsi que le public. Enfin ce qui prouve que M. *de Saint-Foix* avoit vraîment de l'invention & du génie, c'est qu'il ne se répete point, & que dans un assez grand nombre de pièces, il n'y en a pas deux qui se ressemblent.

Je suis, &c.



LETTRE XV.

Essai sur l'éloquence de la chaire, seconde édition, revue, corrigée & considérablement augmentée ; avec un Discours de la Cène, prononcé devant le roi en 1777 ; & un Panégyrique de saint Bernard, *prononcé à Paris la même année ; dédié à Monsieur, par M. l'abbé de* Besplas, *vicaire général du diocèse de Besançon, prédicateur du roi, & aumônier de Monsieur.*

Quis mihi dabit videre pulverem oris illius per quod magnalia & ineffabilia Christus locutus est, & admiranda illa oracula orbi protulit spiritus sanctus ?

A Paris, chez les frères de Bure, *quai des Augustins, près la rue Pavée.*

S'il étoit parmi nous un ordre de littérateurs que la contagion du mauvais goût dût respecter, il semble, Monsieur, que ce privilège seroit réservé à la tribu de nos lévites. Séparés, par devoir, d'un monde qu'ils condamnent, uniquement occupés des subli-

mes fonctions de leur ministère, attachés nuit & jour à la méditation des livres saints, remplis des plus hautes idées que la Divinité puisse communiquer à l'esprit humain, comment ne sont-ils pas inaccessibles à la manie du bel-esprit, au raffinement du luxe littéraire, au faux enthousiasme des novateurs? Dans le siècle des *Bazile* & des *Chrysostome*, tandis que l'éloquence profane, depuis long-temps dépouillée de ses beautés naturelles, achevoit de s'énerver & de se corrompre sous la plume des sophistes, l'éloquence chrétienne enfanta des chef-d'œuvres, où la pompe & l'énergie du style répondoient à la majesté des sujets. La mollesse asiatique, la décadence entière des beaux arts, l'avilissement de l'esclavage & la corruption des mœurs n'étendirent point leur influence sur le génie de ces ministres zèlés, qui, du sein de la retraite, venoient enchaîner les passions humaines par la force de la parole. Ce phénomène, si glorieux à la religion, ne s'est pas renouvellé. Aujourd'hui les interprètes de l'Evangile

sont accusés de tous les défauts justement reprochés aux parleurs académiques. Cependant nos orateurs sacrés n'ont-ils pas des modèles qui manquoient à leurs anciens maîtres? Ne sont-ils pas également persuadés des vérités éternelles qu'ils nous annoncent ; & comme les temps de trouble & de révolte produisent les grands guerriers & les grands politiques, maintenant que le christianisme est attaqué de toutes parts ; le zèle de ses défenseurs ne devroit-il pas se signaler par de nouveaux efforts & de nouveaux prodiges? Je vous laisse, Monsieur, la solution de ce problème intéressant. Pour moi, je me bornerai à vous exposer les observations qui m'ont frappé.

J'ai suivi les prédicateurs célèbres de la capitale. Quelques-uns (encore faut-il bien resserrer le sens de ce mot) quelques-uns m'ont paru avoir assez profité des exemples de nos *Bourdaloue* & de nos *Massillon*; mais le reste compose un peuple nombreux de discoureurs fleuris, de déclamateurs illuminés & de froids raison-

neurs. Vous diriez que les uns n'ont étudié que des contes moraux, les autres des productions dramaturgiques, & les derniers ces mélanges de littérature fameux chez les géomètres. Il seroit utile de rappeller enfin les principes invariables de la nature & de l'art. Quoique les préceptes n'aient jamais opéré une heureuse révolution dans la république des lettres, ils peuvent quelquefois ramener au vrai de jeunes talens qui commençoient à s'égarer. C'est-là, sans doute, le but que s'est proposé M. l'abbé *de Besplas*, dans son *Essai sur l'éloquence de la chaire.*

Il suppose au lecteur la connoissance des élémens de réthorique, & ne veut que bien développer le sens de cette parole mémorable de *Quintilien*, *pectus est quod disertos facit.* Voilà, Monsieur, en peu de mots, l'analyse du traité que je vous annonce. Tout se rapporte à ce dogme fondamental. Il sera donc à propos de l'éclaircir & de le discuter. La littérature, vous le savez, compte plus d'un siècle où des principes incontestables sont devenus

dangereux par de fausses applications. Nos écrivains enthousiastes disent aussi, *c'est le cœur qui fait les hommes diserts*, & sous prétexte d'obéir à l'impétuosité de ses mouvemens, ils entassent les apostrophes, les exclamations & les métaphores outrées. Notre auteur condamne cet excès, & pourtant sa doctrine le favorise. Il compare le raisonnement aux fondemens de l'édifice qui sont toujours cachés. Vous serez, je crois, d'un avis différent. Il faut que le raisonnement forme le corps du discours, & se présente sans nuage aux yeux de l'auditoire. L'orateur, j'en conviens, ne doit pas se traîner avec les entraves pesantes de la dialectique. Qu'il ait une marche libre, mais règlée. S'il m'entraîne, au hasard, vers un objet non déterminé, au lieu de me conduire, il m'égare, & je reviens bien-tôt de ma première illusion; en un mot, qu'il occupe à-la-fois le cœur & l'esprit; le cœur, par la force ou la douceur des sentimens; l'esprit, par l'enchaînement lumineux des idées. Il est même une espèce d'éloquence particulière à la raison.

Démosthène & *Paschal* en sont les modèles éternels, Leurs succès ont-ils été moins brillans que ceux d'*Hypéride* ou de *Massillon*? *Bourdaloue*, qui s'attachoit plutôt à convaincre qu'à persuader, prêchoit un jour devant *Louis XIV*. Le maréchal *de Grammont*, ravi, hors de lui-même, oubliant & ceux qui l'environnoient, & le prédicateur & le roi, s'écria: *Morbleu il a raison*. Souvenez-vous que ce maréchal étoit un homme distingué par sa frivolité, un de ces plaisans de la bonne compagnie, qui se font un jeu de déconcerter par une épigramme tout l'appareil de la philosophie & de la théologie argumentante. Quel est donc le mérite de cette logique oratoire qui dompte l'esprit le plus rébelle! Pour obtenir un pareil triomphe, il ne faut pas moins de talent que pour arracher des larmes.

Ecoutez M. *de Besplas* lui-même; il contredit, en détail, la règle générale qu'il a établie. « La sagesse des » idées est un de leurs caractères les » plus précieux. C'est ce qui fera

» idées élémentaires elles-mêmes sont
» très-arides, si on ne leur donne du
» corps, en les accompagnant de leurs
» conséquences, de leurs rapports,
» enfin en les exposant à tous les re-
» flets de lumière qu'elles peuvent
» recevoir du dehors. C'est l'ordre &
» la méthode, qui seuls peuvent pro-
» duire ce bel effet. L'esprit veut être
» fixé, & ne l'est point dans un sujet
» où l'orateur marche sans règle : on
» attendoit ce fleuve à la mer ; &
» continuellement hors de son lit, il
» s'est perdu dans les sables. Il est
» vrai que pour les grands talens,
» comme pour les médiocres, la mé-
» thode est ce qui leur coûte le plus :
» aux premiers, parce qu'ils voient
» toujours au-delà du but ; aux se-
» conds, parce qu'il faut pour y at-
» teindre une continuité de percep-
» tion qui est au-dessus de leurs forces :
» mais ceux-ci doivent s'attacher aux
» modèles ; les autres, avoir le cou-
» rage de revenir sur eux-mêmes, s'ils
» aspirent au mérite d'intéresser.

» Ce qui égare quelquefois, même
» les plus grands esprits, c'est d'ima-

» giner que les idées ont par elles-
» mêmes leur propre grandeur, qu'un
» beau trait est toujours beau quel-
» que part qu'il se rençontre, de
» quelque manière qu'il soit présenté;
» l'idée, disent-ils, est toujours l'idée.
» Ils se trompent; c'est le progrès des
» pensées, leur rapport, qui fait leur
» grandeur & qui leur imprime le
» sceau du sublime.

» Et pour vous souhaiter tous les malheurs ensemble,
» Puisse naître de vous un fils qui me ressemble!

» Qu'un progrès de sentimens &
» d'idées n'eût pas préparé, amené ce
» trait véhément, le sublime dispa-
» roissoit.

» *Qu'il mourût*, est de même dans
» les *Horaces*.

» Voir le dernier Romain à son dernier soupir;
» Moi seule en être cause & mourir de plaisir.

» Encore sublime par la liaison avec
» ce qui a précédé.

» Le *moi* de *Médée*, offre la même
» réflexion.

» *Tout étoit Dieu, excepté Dieu « même*, dans *Bossuet* est sublime, par » la liaison avec les phrases qui avoient » devancé. Sur mille idées accumulées » s'élève la majesté de cette dernière » pensée : il semble au lecteur voir le » vrai Dieu abaissé au pied de ses ou» vrages. C'est donc l'ordre & la chaîne » qui fait le sublime. Des descriptions » très-brillantes, quelquefois même » des traits de sentiment peuvent se » rencontrer où ne règne pas la mé» thode ; mais le sublime ne marche » pas sans elle, parce que les grands » effets de la nature ne sont jamais » isolés, & qu'ils ne nous enlèvent » à nous-mêmes qu'en se rendant » maîtres à la fois de toutes nos fa» cultés.

» Le même ordre qui fait rencon» trer le sublime dans un morceau, le » fait régner dans tout un discours, » dans tout un ouvrage ; c'est parce » que beaucoup d'idées frappent à un » but ; parce qu'au milieu d'elles il en » paroît une dominante, soutenue par » toutes les autres, qu'un ouvrage est » grand & majestueux. Qu'est-ce qui

» rend le discours sur l'Histoire uni-
» verselle de l'évêque de Meaux si
» fort, si imposant ? c'est cette longue
» chaîne qui tient toutes les vérités
» unies, suspendues à un principal
» anneau, tenu lui même par le bras
» d'une puissance universelle & su-
» prême. Qu'est ce qui produit la
» beauté de l'Histoire naturelle du cé-
» lèbre *Buffon* ? c'est l'harmonie des
» parties ; c'est de voir l'homme lever
» avec majesté son sceptre au milieu
» de la nature ».

Le chapitre du style est un des meilleurs de l'ouvrage & m'a fait le plus grand plaisir. Des détails qui annoncent un littérateur instruit & digne de donner des leçons ; des remarques fines ou profondes ; une grande connoissance de notre langue & de l'harmonie qui lui est propre. Les rhéteurs enfarinés de latin, qui ont voulu former notre période d'après la période latine, citent pour modèle l'exemple suivant de *Cicéron* :
» *Si quantum in agro locisque desertis au-*
» *dacia potest, — tantum in foro ac in*
» *judiciis impudentia valeret ; — non*

» *minus in causâ cederet Aulus Cœcinna*
» *Sexti Abutii impudentiæ, — quan-*
» *tum in vi faciendâ cessit audaciæ.* La
» seule inspection des mots fait voir
» combien les loix de la période
» étoient rigoureuses : cette symétrie
» de membres & d'articles devoit cau-
» ser d'étranges perplexités au génie.
» Cet ornement est donc plutôt l'ou-
» vrage de l'art que celui de la na-
» ture dont les mouvemens ne sont
» pas aussi mesurés.

» Mais laissons la langue de *Cicéron*
» & de *César* jouir de sa gloire. Tour-
» nons les yeux vers notre langue ;
» on voit cette période.

» Autant qu'il faut de soins, d'égards & de prudence,
» Pour ne pas diffamer l'honneur & l'innocence ;
» Autant il faut d'ardeur, d'inflexibilité,
» Pour déférer un traitre à la société.

Gresset

» Cette harmonie des membres donne
» lieu à la même réflexion que nous
» avons faite sur la période latine. Le
» génie

» génie a trop de grandeur, le François trop de liberté & de vivacité pour pouvoir être assujétis à de telles règles. Nos plus fameux orateurs auroient peine à en fournir beaucoup d'exemples. Tout ce que disent à ce sujet nos grammairiens & nos rhéteurs est moins applicable à la période proprement dite qu'à la construction élégante & à l'harmonie de la phrase. Ainsi embrassant à peu près l'opinion d'*Aristote*, nous disons qu'il suffit de chercher un certain rapport dans les membres; & nous définissons la période, une juste étendue de discours, dont les membres ont un rapport raisonnable, procurent un repos suffisant à l'oreille; & dont le tout a un sens complet & un parfait repos: ou, si l'on veut, la période est un sens achevé, enfermé dans un mouvement complet pour l'oreille. Alors je trouve la période chez les grands orateurs de toutes les nations, & jusques dans des portions d'oraison de huit membres & au-delà, s'ils sont assez courts pour permettre ce nombre.

» Cette définition laisse à la période, » avec la liberté du discours, toute » la majesté qu'elle peut recevoir de » l'harmonie.

» De la distribution savante des pé» riodes, naît l'oraison périodique ou » nombreuse, dont le goût peut seul » diriger les mouvemens & la marche. » C'est à la raison à juger quand elle » est satisfaite du rapport des idées, » & à l'oreille à décider du repos. On » demandera peut-être quelle espèce » de périodes il faut adopter : aucune » exclusivement. Deux membres dans » une période donnent plus de liberté » au discours ; l'action en est plus » rapide & plus vive ; mais il en faut » au moins deux, parce qu'il est né» cessaire de compter deux temps » pour procurer un repos à l'oreille. » L'ame part d'un mouvement & ar» rive à un autre.

» Par le même principe, il faut que » chaque membre ait à peu près le » même nombre de mots, ou plutôt » le même rithme; c'est-à-dire, que » les mots exigent à peu près le même » temps pour être prononcés. Cette

» loi eſt une des plus eſſentielles pour
» la perfection de la période. Il faut
» encore, comme pour la phraſe,
» rompre la cadence quand on ſent
» que la période approche trop de
» la meſure des vers & de la cadence
» de la poëſie, autrement la proſe
» deviendroit chantante & perdroit ſa
» liberté ».

Après pluſieurs réflexions ſages ſur l'emploi trop multiplié des textes, qui rend nos ſermons ſemblables à ces vers bigarrés de grec & de latin, qu'*Horace* a tournés en ridicule, l'auteur ajoute : » Cet abus n'a pas été
» ſans quelqu'avantage ; j'y trouve la
» cauſe de l'empire que certains tours
» orientaux ont acquis ſur nos timides
» penſées. Pluſieurs phraſes, pluſieurs
» figures, qui n'étoient pas originai-
» rement dans notre langage, ſont
» paſſées dans notre manière de con-
» cevoir : notre génie s'eſt aggrandi
» de celui des anciens peuples : nous
» n'oſerions nous permettre les li-
» cences du ſtyle anglois ; & nous
» avons des phraſes beaucoup plus
» hardies qui nous viennent du livre

» de *Job*, des Prophètes, de *Daniel*,
» d'*Isaïe*, d'*Ezéchiel* & même de l'Apo-
» calypse : nous rejettons souvent les
» pensées italiennes, à cause de leur
» trop grande mollesse ; & nous en
» avons de plus molles, dont la source
» est dans les livres saints, & particu-
» lièrement dans celui des Cantiques.
» Un savant qui s'occuperoit à mon-
» trer les emprunts que nous avons
» faits par succession de temps dans
» les langues orientales, sur-tout au
» moyen des écritures, enrichiroit les
» lettres d'un ouvrage utile & curieux;
» on y verroit par quelles voies toutes
» les nations se sont rapprochées. Un
» savant, aussi recommandable par la
» vaste étendue de ses connoissances
» que par la sagacité de sa critique, a
» frayé la route ; & en nous montrant
» *le monde primitif*, il nous a fait mieux
» connoître celui que nous habitons ».

Les bornes d'un extrait ne me permettent pas de citer davantage, Monsieur, mais je vous exhorte à lire l'ouvrage entier. Par-tout il respire un goût sain, le goût de l'antiquité. On sent que M. l'abbé *de*

Besplas eſt nourri de la fleur des écrivains d'Athènes & de Rome. *Platon*, *Longin*, *Cicéron*, *Quintilien*, ſont ſes guides. Aux belles idées de ces légiſlateurs de l'éloquence, il joint celle des pères de l'égliſe, encore plus analogues à la matière qu'il traitoit. On dira, peut-être, que ces vieilles leçons du goût & du bon ſens n'ont pas l'attrait piquant des paradoxes littéraires, & ne pourront jetter un grand éclat. Pour moi, je félicite notre auteur de les avoir préférées à la fauſſe gloire de créer un ſyſtême, comme tant de modernes fabricateurs de rhétoriques ou de poëtiques. Qu'eût-il fait après tout? En dépit de lui-même, il eût été réduit à copier. Qu'on s'échauffe la tête, qu'on ſe batte les flancs, tout ce qui s'appelle théorie nouvelle en littérature n'a réellement d'autre nouveauté que de mettre en principes ce qui fut mis en exemples. Quand *Ariſtote* rédigea le code des orateurs & celui des poëtes, il ſe régla ſur les chef-d'œuvres d'*Homère* & de *Sophocle*, de *Lyſias* & de *Démoſthènes* : & quand le dramaturge,

dominé par l'esprit de la pythie son ayeule, s'écrioit : *tombez murs impuissans, qui séparez les genres*, le dramaturge voltairisoit *.

Ce n'est pas que les progrès de l'esprit humain ne fassent naître, par la suite des temps, quelques remarques échappées aux premiers philologues. Ce n'est pas non plus que tout écrivain n'ait droit d'avoir des opinions à lui. Il y a loin de cette juste liberté à la licence des productions systématiques qui bouleversent les principes émanés de la nature. *Dabitur licentia sumpta prudenter*. Vous approuverez que M. l'abbé *de Besplas*, dans le choix des sujets, recommande aux prédicateurs de s'attacher aux sujets sombres. Indépendamment des raisons qu'il apporte, le silence & le recueillement d'un peuple nombreux, la majesté de nos temples & de nos cérémonies, le chant grave & un peu lugubre dont les oreilles retentissent encore, la sévérité de la morale évangélique,

* Personne n'ignore le mot de *Démosthènes*, qui disoit d'une pythie qu'elle *Philippisoit*, pour dire qu'elle ne prédisoit que ce qui pouvoit plaire à *Philippe*, Roi de Macédoine.

favorifent l'orgueil humain au milieu des tombeaux ou aux pieds du trône d'un Dieu vengeur. D'ailleurs les hommes raffemblés aiment les émotions violentes : *Si facra licet conferre profanis*, une tragédie médiocre attire une plus grande affluence que les comédies du divin *Molière*. Mais ne feroit-ce point outrer une idée raifonnable que de prétendre envelopper l'éloquence des crêpes funèbres du trifte *Young*. Ce poëte anglois eft trop loué par M. *de Befplas*. Son nom mérite-t-il d'être mêlé aux noms immortels d'*Homère* & de *Milton* ? *Young*, je l'avoue, a des beautés fublimes ; perfonne n'a peint d'une manière plus touchante & plus forte les misères humaines, & l'éternelle félicité que nous promet la religion ; mais combien de défauts ! quelle obfcurité ! que d'imaginations gigantefques ! il obfcurcit, par des flots de fumée, quelques traits d'une lumière pure : on regrette, à chaque page, que le jugement n'ait pas dirigé fon génie, & que fon enthoufiafme ne produife fouvent qu'un galimathias pompeux.

Voici une autre opinion particulière à notre auteur, & qui n'a, selon moi, aucun fondement. Il soumet l'éloquence à l'influence du climat. Il donne aux Anglois le genre simple, aux Italiens & aux Espagnols le sublime, & le tempéré aux François. On se permettra de lui demander dans quel climat est né *Bossuet*; on le priera de chercher, parmi les farces pieuses de l'Italie & de l'Espagne, un discours, un seul discours qui soit comparable à ceux de l'évêque de Meaux: ajoutez que ces mots, *simple*, *sublime*, *tempéré*, sont relatifs, & que les Orientaux trouveroient naturels & les mouvemens & les images qui nous paroissent exagérés.

Il est temps de finir, Monsieur, concluez de cette analyse, où tour-à-tour se succèdent la critique & l'éloge, que cet ouvrage est véritablement intéressant. Bien différent de M. l'abbé *Maury*, M. l'abbé *de Besplas* entend ce qu'il enseigne; il est clair & précis; sa diction est ferme, nerveuse, riche en métaphores & assez correcte. Vous lui reprocherez seulement de sacrifier quelquefois la douceur & la simpli-

cité au goût d'un peuple amolli, qui ne parle que d'énergie. Mais il faut bien payer un tribut à son siècle, & les meilleurs auteurs n'en sont pas exempts.

Je suis, &c.

P. S. Je ne vous ai point entretenu d'un *Discours sur la Cène*, & d'un *Panégyrique de saint Bernard*, qui sont à la suite de l'*Essai sur l'éloquence de la chaire* ; ils feront la matière d'un autre extrait.

LETTRE XVI.

Le Service récompensé, comédie en un acte, mêlée d'ariettes, par M. Fardeau. *A Paris, chez la veuve* Duchesne, *Libraire, rue Saint-Jacques, au temple du goût, & chez* le Boucher, *Libraire, quai des Augustins, entre les rues Pavée & Gît-le-cœur, à la prudence.*

RIEN de plus délicat, & de plus ingénieux que le *Service récompensé* : plan, intrigue, dénouement, versifi-

cation, tout y est neuf, & je suis persuadé, Monsieur, que, dès que je vous aurai rendu compte de ce petit chef-d'œuvre, vous serez très-surpris que M. *Fardeau* ne se soit pas avisé d'enrichir les Italiens de sa production unique dans son genre.

Colette & *Colin* s'aiment beaucoup; & desirent d'être bientôt unis, mais *Colette* craint que *l'ambition de ses parens ne lui fasse prendre contre son gré, & peut-être contre son intérêt, un autre parti. Il faudra*, dit-elle, *que j'épouse, malgré moi, un homme que je n'aurai jamais ni vu ni connu, & que je n'aimerai pas; tel est l'usage actuel, & c'est ce qui cause le trouble & la division dans les ménages. Colin* arrive; grandes protestations d'amour des deux parts. Le père de *Colette* survient; l'amant s'échappe. *Qu'est-ce que ce garçon à qui tu parlois à l'instant*, lui dit *Lucas*? — *Mon père, c'est Colin.* — *Que te disoit-il de bon?* — *Rien, mon père; il paroissoit être là sans conséquence & s'amusoit à glaner.* — *Prends garde qu'il ne te glane.* — *Oh que je ne suis pas si sotte!* Cet échantillon du dialogue ne vous semble-t-il

pas charmant? Quelle simplicité! quel naturel! quelle délicatesse! Mais poursuivons. *Lucas*, à qui M. *Fardeau* a donné tout son esprit, soupçonne *qu'il y a là quelque diablerie*, & que les deux jeunes gens s'aiment sans lui en avoir demandé la permission; il en est furieux, il fait *tapage*; *Martine* sa femme arrive & l'augmente sans savoir absolument de quoi il est question. Au milieu de tout ce vacarme, la marquise *de Champ-fleuri* & Madame *Cathos sa dame de compagnie*, viennent le plus naturellement du monde. La marquise cherche à se défendre du sanglier qu'elle chasse, & qui est dans la plus grande fureur; *Lucas* vole à son secours, &, à coups de fourche, détourne l'animal. *Que je suis heureuse*, dit aussi-tôt la marquise, *d'avoir été secourue avec autant d'empressement que d'activité & d'adresse, par l'homme le plus estimable que j'aie rencontré, à qui j'ai obligation de la vie! Tu peux compter, mon cher Lucas, non seulement sur mon souvenir, mais sur toute mon estime & ma reconnoissance, il faut que je retourne à mon château pour prendre un peu de*

repos. *Lucas* & *Martine* s'offrent à l'accompagner ; & comme il ne faut pas que la ſcène reſte vuide, *Lucas* prie *Cathos la dame de compagnie de reſter-là & d'avoir pour agréable de garder ce qui lui appartient*. Arrive de je ne ſçais où un M. *Fortin* qui jouit de *certains petits revenus*, & à qui, par parenthèſe, *Lucas* doit vingt-cinq louis. A peine connoît-il Madame *Cathos*, & il débute leſtement par la prier de lui accorder ſa main, elle le refuſe de même en dépit du gentil compliment qu'il lui tourne ; *je n'ai beſoin, Madame, pour m'excuſer auprès de vous que d'invoquer vos graces, votre eſprit & vos charmans attraits, mes ſûrs garans que je ne ſuis ni un capricieux ni un indiſcret*. Il ſort. *Lucas* & *Martine* reviennent du château, la marquiſe leur a donné cinquante louis pour ſervir à la dot de la petite *Colette* ; tout le village en eſt inſtruit, ils ſont dans une joie inexprimable. *Pédagogue le magiſter* vient la troubler, & demande, au nom de M. *Fortin*, les 25 louis dus, ou la main de *Colette*. L'émiſſaire eſt refuſé ; M. *Fortin* vient lui-

même & fait la même demande ; nouveaux refus de la part de *Martine* & de *Lucas* ; enfin la marquise reparoît pour le dénouement ; *Fortin* se désiste du projet d'avoir *Colette*, & lui fait présent des vingt-cinq louis que lui devoit *Lucas* ; Madame *Cathos*, que ce procédé enchante, accorde sa main à *Fortin* qui la lui redemande, & les jeunes villageois se marient.

Tel est, Monsieur, le canevas du *Service récompensé*, que M. *Fardeau* auroit, ce me semble, mieux fait d'intituler le *Service payé*... Peut-être serez-vous curieux de voir quelques-unes des lignes rimées qu'on nous donne pour des vers, & que l'auteur nomme *airs*, *duo*, *trio*, &c. Voici comment s'ouvre la scène. *Colette* est seule :

Losque *Colin* veut faire mon bonheur,
C'est m'assurer du sort le plus flatteur,
Et je me crois heureuse pour la vie
Si mon destin avec lui m'associe, &c.

Vous vous appercevez sans doute que M. *Fardeau* a profité du privilège

que s'arrogent presque tous les auteurs qui se signalent dans ce genre de comédie, celui de ne point parler françois ; on dit, *assurer* un sort à quelqu'un, & non assurer quelqu'un d'un sort. Au troisième vers il faut, *je me croirai*, & non, *je me crois* ; je me garderai bien de relever toutes les fautes dont fourmille cette pièce, mais je ne puis me dispenser de vous citer l'*air* que chante M. *Fortin* à la dame de compagnie.

De la *vie* la plus douce image
Ne nous présente qu'agrément,
Pourvu que, *par quelque talent*,
Au ciel nous puissions rendre hommage.
Celui qui *se trouve* isolé
Souvent est à charge à lui-même.
Au travail l'homme est appellé ;
Il y goûte un plaisir extrême.

Avouons, Monsieur, que l'*auteur du Service récompensé* pourroit, à juste titre, dire, en parlant de ses vers :

La rime & la raison n'y sont pas trop exactes ;
Mais j'en apprête mieux à rire à mes dépens.

Comme je n'ai pas l'honneur de le connoître, j'ignore si

Par quelque talent
Au ciel il peut rendre hommage;

Mais ce n'est certainement point par son talent pour la poësie :

Soyez plutôt maçon, si c'est votre métier.

Je suis, &c.

Indications des Nouveautés dans les Sciences, la Littérature & les Arts.

Prix proposé par l'académie des Sciences, Arts & Belles-Lettres de Châlons-sur-Marne, pour l'année 1779.

On s'est occupé dans tous les temps de l'éducation de la noblesse, & de celle de la partie aisée de la nation, mais on n'a jamais donné qu'une attention superficielle à l'instruction du peuple. Ces considérations ont déterminé l'académie des Sciences, Arts & Belles-Lettres de Châlons-sur-Marne, à proposer pour sujet du prix qu'elle adjugera dans son assemblée du 25 août

1779 : *Quel seroit le meilleur plan d'éducation possible pour le peuple ?* L'académie invite tous les amis de la patrie à travailler sur un sujet qui intéresse également le bonheur du peuple & la gloire de la nation. Le prix sera une médaille d'or de la valeur de trois cens livres. Les pièces seront écrites, lisiblement, en françois ou en latin, & elles seront envoyées, franches de port, à M. *Sabbathier*, secrétaire perpétuel de l'académie, six mois avant la distribution du prix. Tout paquet, adressé à M. *Sabbathier* sans être franc de port, ne sera pas retiré de la poste, de quelque pays qu'il vienne. Les auteurs ne se feront point connoître ; ils mettront seulement une devise à la tête ou à la fin de leur mémoire. Ils joindront un billet cacheté, qui contiendra leurs noms, qualités & demeure, s'ils veulent se faire connoître ; & la devise sera répétée sur ce billet.

L'Académie a déjà annoncé au public qu'elle adjugeroit, dans son assemblée du 25 août 1778, un autre prix, dont le sujet consiste à trouver : *Les*

moyens les moins onéreux à l'état & au peuple, de construire & d'entretenir les grands chemins. Les conditions de ce dernier programme sont les mêmes que celles du précédent.

Cours de Sciences politiques & de Grammaire Allemande.

M. *Junker*, de l'université & de l'académie des Belles-Lettres de Goettingen, censeur royal, ancien professeur de l'école royale militaire de Paris, a recommencé, le premier décembre, son *Cours de Sciences politiques*, aussi bien que celui de *Grammaire Allemande*, & les continuera pendant six mois, tous les lundis, mercredis & vendredis; le premier, depuis les dix heures du matin jusqu'à midi; & le second, de midi à une heure, ou bien de neuf à dix heures, suivant que l'on en conviendra.

Dans le *Cours de Sciences politiques* il explique successivement les principes du droit naturel, du droit politique, ou de la théorie de la société civile, & du droit des gens naturel.

Puis après avoir développé les évènemens qui ont produit la présente forme de gouvernement de chaque état, il fait connoître la constitution tant physique que politique & le droit public des royaumes & républiques d'Europe. Il passe ensuite au droit des gens conventionnel (vulgairement appellé le droit public d'Europe) ayant pour objet les obligations & droits réciproques des nations, fondés sur les traités de paix, d'alliance, de commerce, & desquels traités il fait une analyse raisonnée & pragmatique ; & il finit par des observations solides & utiles sur les intérêts des princes ; aussi bien que sur les fonctions de négociateur, d'ambassadeur & de ministre public. Il suffit d'indiquer ces objets, si dignes d'occuper la jeune noblesse, pour faire sentir combien ils doivent intéresser tous ceux qui veulent voyager avec fruit, ou qui se destinent aux affaires d'état ; & si M. *Junker* ajoute que ses leçons sont propres à faire aimer les devoirs d'homme & de citoyen, & chérir la constitution

françoise, il ne craint pas d'être contredit par les personnes qui les ont suivies jusqu'ici.

Le prix de ce *Cours* est de six louis pour les six mois ; & celui de *Grammaire Allemande* de trois louis, qui se payent d'avance. Les personnes qui voudront suivre l'un ou l'autre, sont priées de se faire inscrire quelques jours auparavant.

M. *Junker*, qui donne aussi chez lui des leçons particulières, demeure rue Mazarine, en entrant du côté du collège des Quatre-Nations, la seconde porte cochère à gauche.

On trouve actuellement chez *Merigot* le jeune, libraire, quai des Augustins, l'*Eloge du chancelier de l'Hôpital*, par M. l'abbé TALBERT, dont nous avons donné l'extrait dans le N°. 28 de l'Année Littéraire ; prix 30 sols.

L'*Eloge de* Philippe d'Orléans, *régent du royaume pendant la minorité de* Louis XV, *discours qui a remporté le prix de l'académie de Villefranche, par M. l'abbé* Talbert ; prix 30 sols.

Nous parlerons de cet *Eloge* intéressant le plutôt possible.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE SEPTIEME VOLUME.

Fin de la Table des Matières du ſeptième Volume.

L'ANNÉE
LITTÉRAIRE.

ANNÉE M. DCC. LXXVII.

Par M. l'Abbé GROSIER & M. FRÉRON.

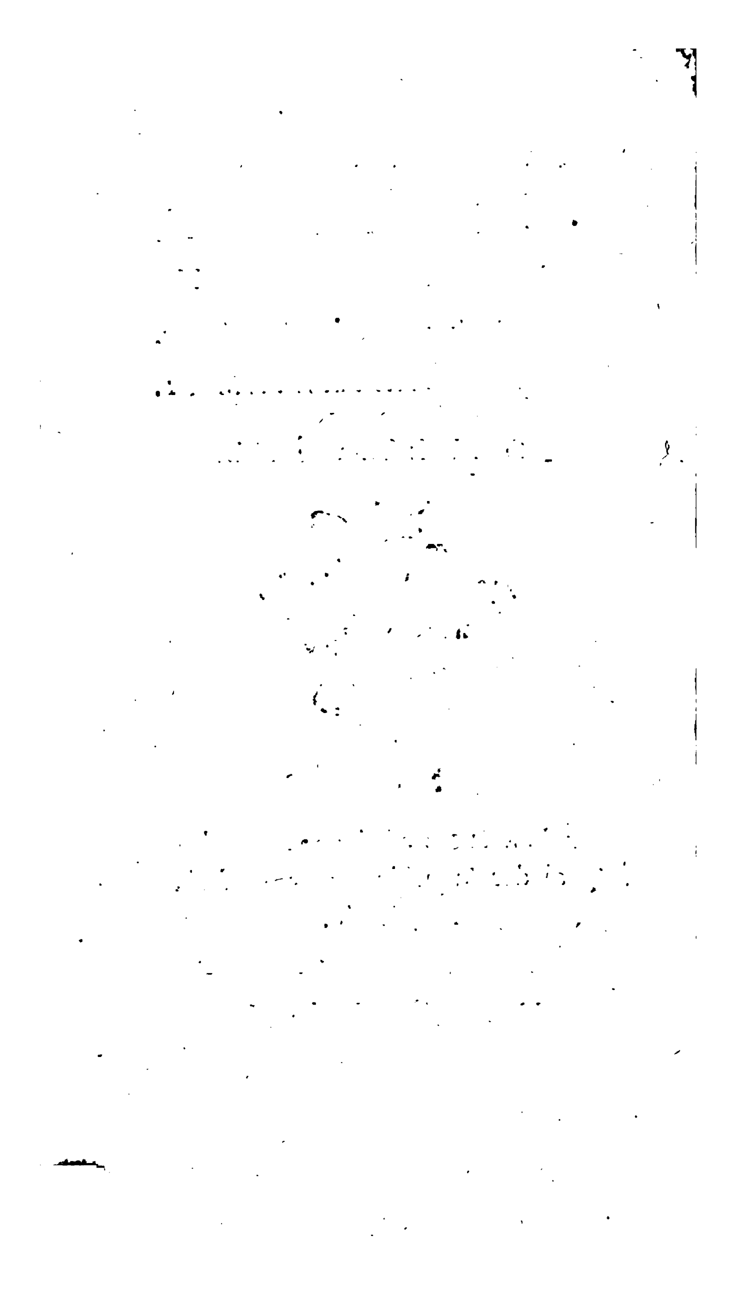
Parcere personis, dicere de vitiis. MART.

TOME HUITIÈME.



A PARIS,
Chez MÉRIGOT le jeune, Libraire, Quai des Augustins, au coin de la rue Pavée.

M. DCC. LXXVII.



L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE I.

Histoire naturelle, générale & particulière, avec la description du cabinet du roi : tomes XIV, XV, XVI, XVII, XVIII & XIX in-12; DES OISEAUX ; *par M. le comte* de Buffon. *A Paris, de l'imprimerie royale, & se trouve chez* Panckouke, *libraire, hôtel de Thou, rue des Poitevins.*

JE me rappelle, Monsieur, de vous avoir déja rendu compte, en 1771, des deux premiers de ces six volumes, dans lesquels M. *de Buffon* entreprend de décrire l'histoire & les mœurs de la tribu brillante des habitans de l'air : je me bornerai donc aujourd'hui à

vous entretenir des quatre tomes suivans, où l'auteur continue de parcourir les classes nombreuses & variées qui partagent l'ornithologie. M. le comte *de Buffon* prévient ses lecteurs, dans un avertissement placé à la tête du cinquième volume, qu'une maladie grave & longue ayant interrompu pendant près de deux ans le cours de ses travaux, & que ne voulant point renoncer au projet de l'histoire des minéraux, dont il s'occupe depuis plusieurs années, il a cru devoir associer à son travail sur les oiseaux M. *Gueneau de Montbeillard*, son ami, qu'il annonce comme l'homme de lettres dont la façon de voir, de juger & d'écrire ait le plus de rapport avec la sienne. » Je l'ai engagé, dit-il, » à se charger de la plus grande partie » des oiseaux; je lui ai remis tous mes » papiers à ce sujet, nomenclature, » extraits, observations, correspon» dances; je ne me suis réservé que » quelques matières générales & un » petit nombre d'articles particuliers, » déja faits en entier ou fort avancés. » Il a fait de ces matériaux informes

» un bon & prompt uſage, qui juſti-
» fie bien le témoignage que je viens
» de rendre à ſes talens ; car ayant
» voulu ſe faire juger du public ſans ſe
» faire connoître, il a imprimé ſous
» mon nom tous les chapitres de ſa
» compoſition, depuis l'autruche juſ-
» qu'à la caille, ſans que le public ait
» paru s'appercevoir du changement
» de main ; & parmi les morceaux de
» ſa façon, il en eſt, tel que celui du
» Paon, qui ont été vivement applau-
» dis, & par le public & par les juges
» les plus ſévères. Il ne m'appartient
» donc en propre, dans le ſecond
» volume *in*-4° de l'hiſtoire des oi-
» ſeaux, que les articles du pigeon,
» du ramier & des tourterelles : tout
» le reſte, à quelques pages près de
» l'hiſtoire du coq, a été écrit & com-
» poſé par M. *de Montbeillard* ». Cette
déclaration, Monſieur, ne fait pas
moins honneur à la modeſtie & à la
franchiſe de M. *de Buffon*, qu'aux ta-
lens & aux connoiſſances de M. *de
Montbeillard* ; le choix du *Pline* de la
France étoit le plus bel éloge qu'il pût
faire de ſon aſſocié. Voici d'abord la

defcription du *paon*, faite par M. *de Montbeillard*, & qui a réuni tous les fuffrages : vous reconnoîtrez aifément dans ce morceau la pureté, l'élégance, la richeffe & l'éclat de ftyle qui diftinguent la manière de M. *de Buffon*. » Si l'empire appartenoit à la » beauté & non à la force, le paon » feroit, fans contredit, le roi des » oifeaux ; il n'en eft point fur qui la » nature ait verfé fes tréfors avec » plus de profufion : la taille grande ; » le port impofant, la démarche fière ; » la figure noble, les proportions du » corps élégantes & fweltes, tout ce » qui annonce un être de diftinction » lui a été donné ; une aigrette mo» bile & légère, peinte des plus » riches couleurs, orne fa tête & l'é» lève fans la charger ; fon incompa» rable plumage femble réunir tout ce » qui flatte nos yeux dans le coloris » tendre & frais des plus belles fleurs ; » tout ce qui les éblouit dans les reflets » pétillans des pierreries ; tout ce qui » les étonne dans l'éclat majeftueux » de l'arc-en-ciel : non feulement la » nature a réuni fur le plumage du

» paon toutes les couleurs du ciel & » de la terre pour en faire le chef-» d'œuvre de sa magnificence, elle » les a encore mêlées, assorties, » nuancées, fondues de son inimi-» table pinceau, & en a fait un » tableau unique, où elles tirent de » leurs mélanges, avec des nuances » plus sombres, & de leurs opposi-» tions entr'elles, un nouveau lustre » & des effets de lumières si sublimes, » que notre art ne peut ni les imiter » ni les décrire. Tel paroît à nos yeux » le plumage du paon, lorsqu'il se pro-» mène paisible & seul, dans un beau » jour de printemps; mais si sa femelle » vient tout-à-coup à paroître, si les » feux de l'amour se joignant aux se-» crettes influences de la saison, le » tirent de son repos, lui inspirent » une nouvelle ardeur & de nouveaux » desirs; alors toutes ses beautés se » multiplient, ses yeux s'animent & » prennent de l'expression, son aigrette » s'agite sur sa tête, & annonce l'émo-» tion intérieure; les longues plumes » de sa queue déploient, en se rele-» vant, leurs richesses éblouissantes,

» sa tête & son cou se renversant no-
» blement en arrière, se dessinent avec
» grace sur ce fond radieux, où la
» lumière du soleil se joue en mille
» manières, se perd & se reproduit
» sans cesse, & semble prendre un
» nouvel éclat plus doux & plus moël-
» leux, de nouvelles couleurs plus
» variées & plus harmonieuses; cha-
» que mouvement de l'oiseau produit
» des milliers de nuances nouvelles,
» des gerbes de reflets ondoyans &
» fugitifs, sans cesse remplacés par
» d'autres reflets & d'autres nuances,
» toujours diverses & toujours admi-
» rables.... mais ces plumes brillantes
» qui surpassent en éclat les plus belles
» fleurs, se flétrissent aussi comme elles
» & tombent chaque année. Le paon,
» comme s'il sentoit la honte de sa
» perte, craint de se faire voir dans cet
» état humiliant, & cherche les re-
» traites les plus sombres pour s'y
» cacher à tous les yeux, jusqu'à ce
» qu'un nouveau printemps lui ren-
» dant sa parure accoutumée le ra-
» mène sur la scène pour y jouir des
» hommages dûs à sa beauté; car on

» prétend qu'il en jouit, en effet, » qu'il est sensible à l'admiration, que » le vrai moyen de l'engager à étaler » ses belles plumes, c'est de lui donner » des regards d'attention & des louan- » ges ; & qu'au contraire, lorsqu'on » paroît le regarder froidement & » sans beaucoup d'intérêt, il replie » tous ses trésors & les cache à qui » ne sait point les admirer ». Vous conviendrez, Monsieur, que cette description du paon est bien digne de la plume brillante qui nous avoit déja tracé celles du lion, du cheval, de l'aigle, &c. & que la critique la plus pénétrante devoit être loin de soupçonner que de pareils coups de pinceau, dans l'ouvrage de M. *de Buffon*, fussent le produit d'une main étrangère.

Cet article du paon présente des détails intéressans, tant sur le pays natal de cet oiseau, que sur ses mœurs & ses habitudes naturelles. Quoique le paon soit depuis long-temps naturalisé en europe, il n'en est cependant pas originaire. Ce sont les Indes orientales, c'est le climat qui produit

le ſaphir, le rubis, la topaſe, qui doit être regardé comme ſon pays natal; c'eſt de là qu'il a paſſé dans la partie occidentale de l'Aſie & dans la Grèce. Les Grecs le reçurent, dit-on, des Barbares, qui ne peuvent être que les Indiens, puiſque c'eſt aux Indes qu'*Alexandre*, qui avoit parcouru l'Aſie, & qui connoiſſoit bien la Grèce, en a vu pour la première fois; & ce conquérant fut tellement frappé de leur beauté, qu'il défendit de les tuer, ſous des peines très-ſévères. D'ailleurs il n'eſt point de pays où l'eſpèce du paon ſoit plus généralement répandue & en auſſi grande abondance que dans les Indes; on en trouve dans toutes les parties de cette vaſte région, & ſi l'on ajoute que les paons y vivent dans l'état de ſauvage, qu'ils ne ſont nulle part ni ſi grands ni ſi féconds, on ne pourra guères s'empêcher de regarder cette contrée comme le climat naturel de ces oiſeaux. Cette opinion paroît même confirmée par le texte ſacré; car on voit que les paons ſont comptés parmi les choſes précieuſes que la flotte de *Salomon* rapportoit tous les

trois ans ; & il est clair que c'est ou des Indes, ou de la côte d'Afrique la plus voisine, que cette flotte, équipée dans la mer rouge, & qui ne pouvoit s'éloigner des côtes, tiroit ses richesses ; or il y a de fortes raisons de croire que ce n'étoit point des côtes d'Afrique, puisque jamais aucun voyageur n'a dit avoir apperçu dans toute l'Afrique, ni même dans les isles adjacentes, des paons sauvages qui pussent être regardés comme propres & naturels à ces pays.

Transportés des Indes dans l'Asie occidentale, les paons passèrent bientôt dans la Grèce ; mais ils y furent d'abord si rares, que dans la ville d'*Athènes*, on les montra pendant trente ans, à chaque néoménie, comme une curiosité, & qu'on accouroit en foule des villes voisines pour les voir. Mais il y a toute apparence que peu de temps après *Alexandre*, ils devinrent fort communs ; car on voit dans le poëte *Antiphanes*, contemporain de ce prince, qu'une seule paire de paons, apportés en Grèce, s'y étoit multi-

pliée à un tel point, qu'il y en avoit autant que de cailles. Ces oiseaux se répandirent ensuite, de proche en proche, dans les parties méridionales de l'Europe, en France, en Allemagne, en Suisse, & jusques dans la Suède. Il est bon d'observer que les Suisses sont les seuls qui se soient appliqués à détruire les paons dans leur pays, avec autant de soin, que toutes les autres nations en ont mis à les multiplier ; leur motif étoit la haine qu'ils portoient aux ducs d'Autriche, contre lesquels ils s'étoient révoltés, & dont l'écu avoit une queue de paon pour cimier.

Le coq-paon n'a pas moins d'ardeur pour ses femelles, ni moins d'acharnement à se battre avec les autres mâles, que le coq ordinaire de nos basse-cours ; il lui faut, dit-on, cinq ou six paones. Cependant des personnes, qui ont élevé des paons en Bourgogne, ont certifié à l'auteur que les mâles ne se battent jamais, & qu'il ne leur faut à chacun qu'une ou deux femelles au plus. Peut-être cette différence ne provient-elle que

d'un moindre degré de chaleur dans notre climat. C'eſt au printemps que ces oiſeaux ſe recherchent & ſe joignent. On a obſervé qu'après la ponte, & pendant tout le temps de l'incubation, la paone évite ſoigneuſement le mâle, & tâche ſur-tout de lui dérober ſa marche lorſqu'elle retourne à ſes œufs ; car dans cette eſpèce, comme dans celle du coq, le mâle, plus ardent & moins fidèle au vœu de la nature, eſt plus occupé de ſon plaiſir particulier que de la multiplication de ſon eſpèce ; & s'il peut ſurprendre la couveuſe ſur ſes œufs, il les caſſe en s'approchant d'elle. Les paoneaux, juſqu'à ce qu'ils ſoient un peu forts, portent mal leurs aîles, les ont traînantes & ne ſavent pas encore s'en ſervir ; dans ces commencemens, la mère les prend tous les ſoirs ſur ſon dos, & les porte l'un après l'autre ſur la branche où ils doivent paſſer la nuit ; le lendemain matin, elle ſaute, devant eux, du haut de l'arbre en bas, les invite à en faire autant, & les accoutume ainſi peu à peu à faire uſage de leurs aîles.

Ces oiseaux se rendent les maîtres dans les basse-cours où ils vivent, & se font respecter de l'autre volaille, qui n'ose prendre sa pâture qu'après qu'ils ont fini leur repas. *Pline* dit qu'on a remarqué de la sympathie entre les pigeons & les paons; & *Cléarque* parle d'un de ces derniers qui avoit pris un tel attachement pour une jeune pigeonne, que l'ayant vu mourir, il ne put lui survivre. Mais une sympathie plus naturelle & mieux fondée, est celle qu'on a observée entre les paons & les dindons; ces deux oiseaux sont du petit nombre de ceux qui redressent leur queue & font *la roue*, ce qui suppose bien des qualités communes; aussi s'accordent-ils mieux ensemble qu'avec tout le reste de la volaille.

Si les Grecs faisoient un cas particulier du paon, c'étoit uniquement pour rassasier leurs yeux de la beauté de son plumage; mais les romains, qui ont poussé plus loin tous les excès du luxe, se sont réellement rassasiés de sa chair. Ce fut l'orateur *Hortensius* qui imagina le premier d'en faire

servir sur sa table, & son exemple ayant été suivi, cet oiseau devint très-cher à Rome. On vit des Empereurs, un *Vitellius*, un *Heliogabale* mettre leur gloire à remplir des plats immenses de têtes ou de cervelles de paons : mets insipides, qui n'avoient d'autre mérite que de supposer une dépense excessive. Dans ce tems-là, un troupeau de cent de ces oiseaux, en n'exigeant de celui auquel l'on en confioit le soin, que trois paons par couvée, pouvoit rapporter soixante mille sesterces, c'est-à-dire, dix ou douze mille francs. Chez les Grecs, le mâle & la femelle se vendoient mille dragmes, ce qui revient à huit cents quatre-vingt-sept livres dix sols, selon la plus forte évaluation, & à vingt-quatre livres, selon la plus foible : mais il paroît que cette derniere est beaucoup trop foible; autrement on ne pourroit attacher aucun sens à ce que dit *Athénée : n'y a-t-il pas de la fureur à nourrir des paons, dont le prix n'est pas moindre que celui des statues?* —— *An non furiosum est alere domi pavones, cum eorum pretio queant*

emi ſtatuæ? Ce prix étoit bien tombé au commencement du ſeizième ſiècle, puiſque dans la nouvelle coutume du Bourbonnois, qui eſt de 1521, un paon n'étoit eſtimé que deux ſols ſix deniers de ce tems-là, que M. *Dupré de Saint-Maur* évalue à trois livres quinze ſols de notre monnoie actuelle. Mais il paroît que le prix de ces oiſeaux ſe releva dans la ſuite. « Au reſte, dit » l'auteur, il n'y a guères que les jeu- » nes paons que l'on puiſſe manger, » les vieux ſont trop durs, & d'autant » plus durs que leur chair eſt naturel- » lement fort sèche; & c'eſt ſans doute » à cette qualité qu'elle doit la pro- » priété ſinguliere, & qui paroît aſſez » avérée, de ſe conſerver ſans cor- » ruption pendant pluſieurs années. » On en ſert cependant quelquefois » de vieux, mais c'eſt plus pour l'ap- » pareil que pour l'uſage, car on les » ſert revêtus de leurs belles plumes. » C'étoit ſur un paon ainſi préparé » que nos anciens chevaliers faiſoient, » dans les grandes occaſions, leur » vœu, appellé le *vœu du paon* ». On employoit autrefois les plumes de

paon à former des couronnes pour les poëtes, connus sous le nom de *Troubadours*. *Gesner* dit avoir vu une étoffe, dont la chaîne étoit de soie & de fil d'or, & la trame de ces mêmes plumes : tel étoit, sans doute, le manteau, tissu de plumes de paon, qu'envoya le pape *Paul III* au roi *Pepin*.

L'histoire du *coq* est encore un des morceaux les plus étendus & les plus complets de cet ouvrage: elle contient une foule de faits, d'observations & de détails peu connus sur le pays natal de cet oiseau domestique, sur sa forme extérieure, la structure de ses parties internes, les variétés que la différence des climats, des alimens & le mêlange des races a introduites dans l'espèce, sur ses habitudes naturelles ou acquises, ses amours, la formation de l'œuf, la ponte, l'incubation naturelle & artificielle, les développemens du poulet, son éducation, &c. Tous ces objets sont discutés avec autant de sagacité que de critique, & l'auteur n'avance rien qui ne soit le résultat de ses propres observations ou de celles qu'il a recueillies. Après

avoir donné la description de la forme extérieure du coq, son historien expose les attributs qui doivent le distinguer, & fait connoître ses qualités morales. « Un bon coq, dit-il,
» est celui qui a du feu dans les yeux,
» de la fierté dans sa démarche, de la
» liberté dans ses mouvemens, &
» toutes les proportions qui annon-
» cent la force : un coq ainsi fait,
» n'imprimeroit pas la terreur à un
» lion, comme on l'a dit & écrit tant
» de fois, mais il inspirera de l'amour
» à un grand nombre de poules; si
» on veut le ménager, on ne lui en
» laissera que douze ou quinze... Le
» coq a beaucoup de soin, & même
» d'inquiétude & de souci pour ses
» femelles; il ne les perd guères de
» vue; il les conduit, les défend, les
» menace, va chercher celles qui
» s'écartent, les ramène, & ne se
» livre au plaisir de manger que lors-
» qu'il les voit toutes manger autour
» de lui; à juger par les différentes
» inflexions de sa voix, on ne peut
» guères douter qu'il ne leur parle
» différens langages : quand il les perd,

» il donne des signes de regrets. Quoi- » qu'aussi jaloux qu'amoureux, il n'en » maltraite aucune, sa jalousie ne » l'irrite que contre ses concurrens ; » s'il se présente un autre coq, sans » lui donner le temps de rien entre- » prendre, il accourt l'œil en feu, les » plumes hérissées, se jete sur son » rival, & lui livre un combat opi- » niâtre, jusqu'à ce que l'un ou l'autre » succombe, ou que le nouveau venu » lui cède le champ de bataille, &c ». Les hommes ont su mettre en œuvre, pour leur amusement ; cette antipathie invincible que la nature a établie entre un coq & un coq ; ils ont cultivé cette haine avec tant d'art, que les combats de deux oiseaux de basse-cour sont devenus des spectacles, capables de passionner jusqu'à des peuples polis. Ces grotesques tournois étoient autrefois fort en usage chez les Rhodiens, les Tangriens & ceux de Pergame ; c'est encore aujourd'hui la folie des Chinois, des habitans des *Philippines*, de *Java*, de l'isthme de l'Amérique & de quelques autres nations des deux continens.

Au reste, les coqs ne sont pas les seuls oiseaux qu'on ait fait servir à ces luttes bisarres ; les Athéniens employoient aussi les cailles, & les Chinois élèvent encore aujourd'hui, pour le combat, certains petits oiseaux, qui ressemblent à des cailles ou à des linottes. Ce que l'auteur trouve sur-tout de remarquable, c'est que les coqs de Rhodes, qui étoient plus grands, plus forts, & beaucoup plus ardens au combat que les autres, l'étoient au contraire beaucoup moins auprès de leurs femelles ; il ne leur falloit que trois poules, au lieu de quinze ou vingt ; soit que leur feu se fût éteint dans la solitude forcée où on les faisoit vivre, soit que leur colere, trop souvent excitée, eût étouffé en eux des passions plus douces. » Tant » l'art, dit l'historien, avoit bien » réussi à dépraver la nature ! Tant » l'exercice des talens de la guerre est » opposé à ceux de la propagation » !

L'auteur explique, avec autant de clarté que de précision, la manière dont s'opère la formation de l'œuf. « Les poules, dit-il, n'ont pas besoin

» du coq pour produire des œufs; il
» en naît ſans ceſſe de la grappe com-
» mune de l'ovaire, leſquels, indé-
» pendamment de toute communica-
» tion avec le mâle, peuvent y groſſir,
» & en groſſiſſant, acquièrent leur
» maturité, ſe détachent de leur ca-
» lice & de leur pédicule, parcourent
» l'*oviductus* dans toute ſa longueur;
» chemin faiſant s'aſſimilent, par une
» force qui leur eſt propre, la lymphe
» dont la cavité de cet *oviductus* eſt
» remplie, & compoſent leur blanc,
» leurs membranes, leurs coquilles, &
» ne reſtent dans ce viſcère que juſqu'à
» ce que ſes fibres élaſtiques & ſenſi-
» bles étant gênées, irritées par la
» préſence de ces corps, devenus
» déſormais étrangers, entrent en
» contraction & les pouſſent en de-
» hors, le gros bout le premier». A
l'aide de cette explication, il eſt aiſé
de rendre raiſon des variétés acci-
dentelles qu'on remarque quelquefois
dans la forme de l'œuf. Il n'eſt
pas rare, par exemple, de trouver
deux jaunes dans une ſeule coque,
ce qui arrive lorſque deux œufs, éga-

lement mûrs, se détachent en même temps de l'ovaire, parcourent ensemble l'*oviductus*, & formant leur blanc sans se séparer, se trouvent réunis sous la même enveloppe. On comprend de même comment on y trouve quelquefois une épingle, ou tout autre corps étranger, qui aura pu pénétrer jusques dans l'*oviductus*.

Un des besoins les plus marqués de la poule, est celui de couver. Ce desir pressant s'annonce dans la plupart d'entr'elles par un gloussement particulier, par des mouvemens & des attitudes énergiques, auxquelles il n'est pas possible de se méprendre. Si elle n'a pas ses propres œufs, elle couvera ceux d'une femelle d'une autre espèce, & même des œufs de pierre ou de craie; elle couvera encore, après que tout lui aura été enlevé, & on la verra se consumer en regrets & en vains mouvemens. S'il arrive que ses recherches soient heureuses & qu'elle trouve des œufs vrais ou feints dans quelque lieu retiré & convenable, elle se pose aussi-tôt dessus, les environne de ses aîles, les

échauffe, les remue doucement les uns après les autres, pour leur communiquer à tous un égal degré de chaleur, & cette tendre poule se livre tellement à cette occupation, qu'elle en oublie le boire & le manger *. Lorsque ses poussins viennent à éclorre, autres soucis, autres sollicitudes maternelles. « Son attache-
» chement, fortifié par la vue de ces
» petits êtres qui lui doivent la naif-
» sance, s'accroît encore tous les jours
» par les nouveaux soins qu'exige leur
» foiblesse; sans cesse occupée d'eux,
» elle ne cherche de la nourriture que
» pour eux; si elle n'en trouve point,
» elle gratte la terre avec ses ongles,
» pour lui arracher les alimens qu'elle

* Je ne peux m'empêcher de rapporter ici un autre exemple qui prouve jusqu'à quel point les femelles des oiseaux portent l'attachement pour leurs œufs. M. *de Buffon*, dans son article du *pigeon*, cite une femelle entr'autres, dont les pattes gélèrent & tombèrent, & qui, malgré cette douleur cruelle & cette perte de membres, continua sa couvée jusqu'à ce que ses petits fussent éclos: ses pattes avoient gelé, parce que son panier se trouvoit placé près de la fenêtre de sa volière.

» recèle, & elle s'en prive en leur
» faveur ; elle les appelle lorſqu'ils
» s'égarent, les met ſous ſes aîles, à
» l'abri des intempéries, & les couve
» une ſeconde fois : elle ſe livre à ces
» tendres ſoins avec tant d'ardeur &
» de ſouci, que ſa conſtitution en eſt
» ſenſiblement altérée, & qu'il eſt fa-
» cile de diſtinguer de toute autre
» poule une mère qui mène ſes petits,
» ſoit à ſes plumes hériſſées & à ſes
» aîles traînantes, ſoit au ſon enroué
» de ſa voix, & à ſes différentes infle-
» xions toutes expreſſives, & ayant
» toutes une forte empreinte de ſollici-
» tude & d'affection maternelle : mais ſi
» elle s'oublie elle-même pour conſer-
» ver ſes petits, elle s'expoſe à tout
» pour les défendre : paroît-il un éper-
» vier dans l'air, cette mère ſi foible, ſi
» timide, & qui, en toute autre cir-
» conſtance, chercheroit ſon ſalut dan
» la fuite, devient intrépide par ten-
» dreſſe ; elle s'élance au-devant de la
» ſerre redoutable, & par ſes cris
» redoublés, ſes battemens d'aîles &
» ſon audace, elle en impoſe ſouvent
» à l'oiſeau carnaſſier, qui rebuté
» d'une

» d'une résistance imprévue, s'éloigne » & va chercher une proie plus fa» cile ». La poule paroît avoir toutes les qualités morales qui décèlent un bon cœur; mais ce qui ne fait pas autant d'honneur à son intelligence, c'est que si, par hasard, on lui donne à couver des œufs de cane, ou de tout oiseau de rivière, son affection n'est pas moindre pour ces étrangers qu'elle le seroit pour ses propres poussins. « Elle ne voit pas, dit l'auteur, » qu'elle n'est que leur nourrice ou » leur *bonne*, & non pas leur mère; » & lorsqu'ils vont, guidés par la » nature, s'ébattre ou se plonger dans » la rivière voisine, c'est un spectacle » singulier de voir la surprise, les in» quiétudes, les transes de cette pau» vre nourrice, qui se croit encore » mère, & qui, pressée du desir de les » suivre au milieu des eaux, mais rete» nue par une répugnance invincible » pour cet élément, s'agite, incer» taine sur le rivage, tremble & se » désole, voyant toute sa couvée dans » un péril évident, sans oser lui don» ner de secours ».

Quel que soit le pays natal du coq, qu'on croit être la Perse, il est certain que ses variétés sont très-nombreuses. Parmi les races étrangères, décrites par les naturalistes ou indiquées par les voyageurs, on remarque le *coq nègre*, lequel a la crête, les barbes, l'épiderme & le périoste absolument noirs; ses plumes le sont aussi ordinairement, mais quelquefois elles sont blanches. On en trouve aux *Philippines*, à *Java*, à *Delhi*, à *Sanjago*, l'une des isles du Cap-Vert : on prétend même que la plupart des oiseaux de cette dernière isle ont les os aussi noirs que du jais. M. *de Montbeillard* pense que, si le fait est vrai, on ne doit attribuer cette teinture noire qu'à la nature des alimens que les oiseaux trouvent dans cette isle. Il ajoute que cette poule nègre est connue en France, mais que sa chair, lorsqu'elle est cuite, étant noire & dégoûtante, il n'est pas probable qu'on cherche à en multiplier la race. Une autre variété plus remarquable, c'est le *coq sans croupion* : cette partie du corps manque à tous les poulets & à tous

les coqs de Virginie, quoiqu'ils soient certainement de race angloise. Les habitans de cette colonie assurent que tous les oiseaux de cette espèce qu'on y transporte perdent leur croupion en fort peu de temps. L'auteur observe, à ce sujet, comme une très-grande singularité, que dans le chien, comme dans le coq, qui de tous les animaux de deux ordres très-différens, sont le plus domestiques, il se trouve également une race de chiens sans queue, comme une race de coqs sans croupion. « On me montra, dit-il, il » y a plusieurs années, un de ces » chiens nés sans queue; je crus alors » que ce n'étoit qu'un individu vicié, » un monstre, & c'est pour cela que » je n'en fis aucune mention dans » l'histoire du chien. Ce n'est que » depuis ce temps que j'ai revu ces » chiens sans queue, & que je me suis » assuré qu'ils forment une race constante & particulière, comme celle » des coqs sans croupion. Le sieur » *Fournier* * m'a assuré, que lorsque

* Le sieur *Fournier* est un curieux, qui a élevé, pendant plusieurs années, pour lui-

» cette race de coqs se mêle avec la
» race ordinaire, il en provient des
» métis qui n'ont qu'un demi-crou-
» pion, & six plumes à la queue, au
» lieu de douze : cela peut-être, mais
» j'ai de la peine à le croire ».

Voulez-vous, Monsieur, jouir du spectacle d'un bon ménage, & connoître un des modèles les plus parfaits de la tendresse & de la fidélité conjugale ? Observez un couple de perdrix, mâle & femelle, partageant d'abord ensemble l'ennui de l'incubation, & se livrant ensuite aux soins qu'exigent l'éducation & la conservation de leur famille naissante. « La
» perdrix couve avec beaucoup d'assi-
» duité, & on prétend qu'elle ne
» quitte jamais ses œufs sans les cou-
» vrir de feuilles. Le mâle se tient
» ordinairement à portée du nid, at-
» tentif à sa femelle, & toujours prêt
» à l'accompagner lorsqu'elle se lève
» pour aller chercher de la nourriture,
» & son attachement est si fidèle & si

même, pour S. A. S. Mgr le comte *de Clermont*, & pour plusieurs seigneurs, des poules & des pigeons de toute espèce.

» pur, qu'il préfère ces devoirs pénibles à des plaisirs faciles, que lui » annoncent les cris répétés des autres » perdrix, auxquels il répond quelquefois, mais qui ne lui font jamais » abandonner sa femelle, pour suivre » l'étrangère *. Au bout du temps marqué & lorsque la couvée va bien, » les petits percent leur coque assez » facilement, courent au moment » même qu'ils éclosent, & souvent » emportent avec eux une partie de » leur coquille..... Le mâle, qui n'a » point pris de part au soin de couvrir les œufs, partage avec la mère » celui d'élever les petits; ils les

* Il s'en faut bien que les mœurs & les amours des tourterelles soient aussi pures! M. *le Roi*, lieutenant des chasses de Versailles, écrivoit à M. *de Buffon* : » La tourterelle » diffère du ramier & du pigeon par son » libertinage & son inconstance, malgré sa » réputation. Ce ne sont pas seulement les » femelles, enfermées dans les volieres, qui » s'abandonnent indifféremment à tous les » mâles; j'en ai vu de sauvages, qui n'étoient » ni contraintes ni corrompues par la domesticité, faire deux heureux de suite, sans » sortir de la même branche ».

trouve aussi sur les cimes des alpes & des pyrénées. Un de ses attributs les plus distinctifs est d'avoir des plumes, ou un duvet très-délié, jusques sous les pieds. Son plumage est d'un blanc éblouissant dans le cours de l'hiver, mais son dos & ses aîles brunissent dans les autres saisons. Sa grosseur est celle d'un pigeon; la qualité de sa chair est excellente; mais son séjour de préférence sur les sommets des montagnes les plus élevées, annonce un naturel sauvage & peu susceptible d'être apprivoisé. Cependant *Rhédi* parle de deux lagopedes, qu'il nomme *perdrix blanches des pyrénées*, qu'on avoit nourries dans la volière du jardin de *Boboli*, appartenant au grand duc. Cet oiseau, par sa singulière organisation, paroît déterminé à ne se plaire que dans une température glaciale; car, à mesure que la neige fond sur le penchant des montagnes, il monte & va chercher, sur les cimes les plus hautes, celle qui ne fond jamais. Non seulement il s'en approche, mais il s'y creuse des trous, des espèces de clapiers, où il se met à

l'abri des rayons du soleil, qui paroissent l'offusquer ou l'incommoder. Ces *lagopedes* volent par troupes, & ne volent jamais bien haut, car ils sont de la classe des oiseaux pesans. Lorsqu'ils voyent un homme, ils restent sur la neige pour n'être point apperçus; mais ils sont souvent trahis par leur blancheur, qui a plus d'éclat que la neige même. Au reste, soit stupidité, soit inexpérience, ils ne paroissent point épouvantés de la vue de l'homme : souvent, pour les prendre, il ne faut que leur présenter du pain, ou même faire tourner un chapeau devant eux, & saisir le moment où ils s'occupent à considérer ce nouvel objet, pour leur passer au cou un lacet ou pour les tuer par derriere à coups de perche. On dit même qu'ils n'oseroient jamais franchir une rangée de pierres alignées grossierement, comme pour faire la première assise d'une muraille, & qu'ils vont constamment tout le long de cette humble barrière, jusqu'aux pièges que les chasseurs leur ont préparés. M. *Gueneau de Montbeillard* parle aussi du *la-*

gopede ou perdrix blanche, qui se trouve à la baie d'*Hudson*; celle-ci passe les nuits dans les trous qu'elle fait se creuser sous la neige, dont la consistance, dans ces contrées, est comme celle d'un sable très-fin : le matin elle prend son essor & s'élève droit en haut, en secouant la neige de dessus ses aîles; mais elle ne paroît pas craindre le soleil comme le *lagopede* des Alpes, puisqu'elle se tient tous les jours exposée à l'action de ses rayons dans le temps où ils ont le plus de force. En général, l'histoire du *lagopede* est peu connue; « il faudroit avoir des aîles, dit l'auteur, » pour étudier à fond les mœurs & » les habitudes des oiseaux, & sur- » tout de ceux qui ne veulent point se » plier au joug de la domesticité, & » qui ne se plaisent que dans des lieux » inhabitables ».

L'intérêt des matières que renferment les tomes III & IV, ne m'a pas permis, Monsieur, de vous entretenir des deux volumes suivans : ceux-ci pourront devenir le sujet d'une autre lettre. Les principaux oiseaux, dont

il est encore parlé dans les volumes que je viens de parcourir, & que je n'ai pu vous indiquer, sont l'*outarde*, le *dindon*, la *peintade*, le grand & petit *coq de bruyere*, la *gélinotte*, l'*attagas*, le *faisan*, le *hocco*, la *caille*, le *pigeon*, le *ramier*, la *tourterelle* &c. avec toutes leurs variétés & toutes les races étrangères qui s'y rapportent. En réunissant les autorités des voyageurs, pour prouver que le *dindon* n'est pas un oiseau originaire de l'Asie, il est échappé une légère erreur à M. *Gueneau de Montbeillard*. « Le père » *du Halde*, dit-il, assure qu'on ne » trouve à la Chine que les dindons » qui y ont été transportés d'ailleurs; » il est vrai que dans le même endroit, » ce jésuite suppose qu'ils sont fort » communs dans les Indes orientales: » mais il paroît que ce n'est, en effet, » qu'une supposition fondée sur des » ouï-dire, aulieu qu'il étoit *témoin* » *oculaire* de ce qu'il dit de la Chine ». Le père *du Halde* n'a pu être *témoin oculaire* du fait dont il s'agit, puisqu'il est certain qu'il n'a jamais été à la Chine : ce jésuite étoit à Paris le

correspondant de la plupart des missionnaires de sa société, & l'éditeur des mémoires qu'ils faisoient passer en France.

Je suis, &c. G***

LETTRE II.

Fables de M. Boisard, *de l'académie des Belles-Lettres de Caen, secrétaire du conseil & des finances de Monsieur, frère du roi, seconde édition, en deux volumes* in-8°. *avec figures. A Paris, chez* Lacombe, *libraire, rue de Tournon.*

On a dit depuis long-temps, Monsieur, que c'étoit le sort des grands écrivains de mettre à la mode & de rendre intéressans pour leur nation, les divers genres de littérature, dans lesquels ils se sont distingués. *La Fontaine* a partagé cette gloire avec tous nos excellens génies. Avant qu'il eût composé des fables célèbres par leur

supériorité, cette espèce de poëme, foiblement estimée parmi nous, étoit presque abandonnée. Aujourd'hui la plupart des auteurs publient des rames entières de fables. Ivres de leurs productions, ils exagèrent sans pudeur, dans leurs prologues verbeux ou dans leurs préfaces plus verbeuses encore, l'importance de l'apologue; & s'il faut en croire cette populace fabuliste, tous les genres de poësie doivent céder le premier rang au genre estimable, mais subalterne, où s'exerce sa médiocrité. On a porté l'enthousiasme jusqu'à placer *la Fontaine* au-dessus des *Racine*, des *Boileau*, des *Corneille*, qui tous ont prouvé des talens, sans doute plus extraordinaires encore que les siens, dans des genres bien plus graves & plus difficiles; comme s'il n'étoit pas insensé d'accorder au soldat les mêmes honneurs qu'au général: comme si ce n'étoit pas insulter au jugement de toutes les nations, que d'élever sur le même autel *Phèdre* & *Virgile*, *Esope* & *Pindare*. Pour vous, Monsieur, qu'une raison saine contient toujours

dans les bornes du juste & du vrai ; vous admirez *la Fontaine*, vous estimez le genre de poësie que ses talens ont illustré, sans vous laisser surprendre à cet enthousiasme du moment qui se plaît à exagérer son objet & ne voit rien d'utile & de grand, hors les ouvrages du poëte qu'il a choisi pour idole ; vous plaignez sérieusement tant de fabulistes nouveaux nés qui d'avance s'imaginant voir leur petit buste placé parmi les statues de nos meilleurs écrivains, n'ont pas même le mérite de copier *la Fontaine* avec quelque succès, & nous amusent tour-à-tour de leurs chûtes, en voulant suivre les pas d'un athlète littéraire qu'ils ont, d'une voix unanime, déclaré invincible. *La Fontaine* réunit, en effet, tant de qualités supérieures, qu'il sera l'éternel désespoir des fabulistes. On se représente généralement ce divin génie comme un poëte pour qui la nature a fait beaucoup plus que l'art & l'étude, négligé, incorrect, mais plein de graces & de naïveté. Ceux qui se sont fami-

liarisés avec ses ouvrages, qui les ont profondément médités, y remarquent au contraire un vaste savoir, une mémoire enrichie des beautés de tous les anciens, un art infini, soit dans l'ordonnance des poëmes, soit dans la tournure, la phrase & la coupe des vers, une hardiesse de style sans exemple, une combinaison réfléchie dans les mouvemens du récit, une harmonie naturelle, mais étudiée dans le mêlange des rimes; qualités rares, qui prouvent le travail le plus obstiné. La négligence même du poëte leur paroît souvent le fruit d'une mûre réflexion, & le plus grand effort de l'art, puisqu'elle sert à le cacher. Presque toutes les fables de *la Fontaine* forment une espèce de drame, tantôt plaisant, tantôt sérieux, remarquable sur-tout par la manière dont il dessine, soutient & fait contraster les différens caractères de ses acteurs; où les scènes sont quelquefois marquées si distinctement, qu'on a mis de nos jours sur le théâtre plusieurs de ces pièces charmantes, sans avoir eu d'autre

peine, que celle de leur donner un peu plus d'étendue : mais ce qui m'étonne davantage dans *la Fontaine*, c'est l'adresse avec laquelle il prête toujours aux animaux qu'il met en scène les qualités morales, le génie, le langage qui conviennent à leur espèce : il ne peindra point le renard sous les traits de la force; le lion, comme un animal paîtri de ruse. Chaque personnage est représenté avec le caractère & les moeurs les plus conformes à sa nature. Par ce moyen l'auteur donne de la vraisemblance à ses poëmes, l'illusion s'empare du lecteur, il oublie que les animaux sont muets, privés de la raison & croit en effet les entendre parler de la manière dont le poëte feint qu'ils parlent. *La Fontaine* semble avoir appliqué à la fable toutes les règles du genre dramatique, & sa fidélité à les observer est peut-être la source principale de cet intérêt qui règne dans toutes ses productions, & qui vous invite à les relire encore, quand vous les avez déjà lues plusieurs fois : mais cet art admirable qui distingue ses écrits,

vous le chercheriez vainement dans les ouvrages de ses copistes. La plupart ne connoissent même ni la forme, ni la nature de l'apologue ; ils la confondent tour-à-tour avec l'allégorie, le conte ou l'épigramme. Le nouveau recueil de fables que je vous annonce est plein de ces méprises. Quelquefois même on ne sait trop quel nom donner à certaines pièces de vers que M. *Boisard* baptise du titre de *Fables* ; & ce nouvel imitateur de *la Fontaine*, quoiqu'il ait d'estimables qualités, pourroit bien éprouver le sort de ses confrères, déjà noyés dans le fleuve de l'oubli ; sa collection est divisée en huit livres, & chaque livre composé d'environ trente ou quarante fables. Dans une épitre dédicatoire, adressée à MM. *de Fontette*, le modeste auteur se fait adresser par eux ce doux compliment. *Oh ! nous allons bien-vîte oublier la Fontaine ! nous sommes bien enfans, le bon homme est bien vieux ; un sage, comme vous, nous convient beaucoup mieux.* Voila déjà, ce me semble, un défaut d'art ; le poëte parle ici par la bouche de ses personnages ; des

enfans ne peuvent trahir ainsi la vérité : mais voyons comment il justifie les éloges dont il se fait caresser.

Le Volcan.

Un voyageur alloit franchir une montagne,
Dont le sommet de neige & de glaçons couvert,
Avec un bruit affreux, tout à coup entr'ouvert,
D'un torrent de bitume inonda la campagne.
Le salpêtre en fumée, en flammes s'exhalant,
Remplissoit l'air au loin d'une odeur empestée.
Le voyageur, pâle & tremblant,
Fuyant avec horreur cette plage infectée :
Qui l'eût cru, disoit-il, en détournant les yeux,
Que tant de glace eût couvert tant de feux!

Je vous demande, Monsieur, si l'on peut appeller *fable* ces vers, qui ne sont autre chose que la foible description d'un accident physique. La fable exige une sorte de merveilleux. Il n'est pas un seul phénomène dans la nature sur lequel on ne puisse faire une réflexion morale ; mais il ne s'ensuit pas que la peinture de ces phénomènes puisse former ce qu'on nomme

une *fable*. Que les animaux ſoient frappés de la peſte, c'eſt un évènement naturel, dont le récit peut fournir matière à la plus belle morale, ſans que ce récit eût rien de commun avec l'apologue; mais que les animaux, dans cette affliction publique, tiennent conſeil; qu'ils prennent la réſolution de ſacrifier le plus coupable d'entre eux, & que l'âne, pour avoir tondu dans un pré de moine, un peu d'herbe, ſoit la victime dévouée, quand le tigre & le lion ſont ſouillés des plus grands crimes; voilà le merveilleux qu'exige l'apologue; voilà une fable parfaite. Que ſignifie d'ailleurs cette miſérable réflexion du voyageur. *Qui l'eût cru*, diſoit-il, *en détournant les yeux, que tant de glace eût couvert tant de feux!* C'étoit bien la peine de peindre les ravages d'un volcan, d'expoſer un homme à ſes fureurs, pour lui mettre dans la bouche une exclamation ſi puérile! M. *Boiſard* reſſemble, en cette occaſion, à la montagne en travail d'enfant; il jette des cris terribles, pour enfanter *du vent*. Je pourrois vous

citer un grand nombre de fables aussi défectueuses, prises au hasard dans ce recueil, mais il vous sera facile de les distinguer vous-même, je veux vous faire observer des défauts d'un autre genre.

Les Figues.

Un habitant de Tyr cultivoit des figuiers,
Dont les fruits tous les ans vendus au voisinage
Durant les douze mois entiers,
Lui rapportoient de quoi suffire à son ménage,
Non magnifiquement : la denrée au pays
Etoit assez commune, & partant à bas prix ;
Si bien que se laissant séduire
A l'appât des profits qu'il fera sur la mer,
Il risque enfin dans un navire,
Sur un douteux espoir, un profit net & clair.
Tout annonce un heureux voyage,
Ciel d'azur, onde unie... ô revers ! ô douleur !
Un coup de vent survient, les figues font naufrage.
Des flots en rapportant les preuves au rivage,
Le pauvre trafiquant, va conter son malheur
A sa famille consternée.
Il faut vivre de rien ou de peu cette année ;

Mais cependant sur frais nouveaux
Il cultive ses arbrisseaux ;
Le printems lui promet de nouvelles richesses,
Et l'automne propice acquitte ces promesses.
Cette fois en lieu sûr ayant mis son avoir,
Le Tyrien par un beau soir,
Assis auprès du port, oublioit ses fatigues ;
Mais comme il vit la mer, humble & tranquille alors,
Et murmurant à peine en caressant ses bords,
Je vous entends, dit-il, vous demandez des figues.

M. *Boisard* ne sauroit se plaindre que je choisisse, parmi ses fables, celles qui sont les plus médiocres, afin de les critiquer plus à mon aise. Sans doute il a rassemblé toutes ses forces pour soigner celle que vous venez de lire, puisqu'il avoit à lutter contre *la Fontaine*, qui nous a donné une fable sur le même sujet, intitulée, *le Berger & la mer*. Permettez-moi de vous la rapporter. *Quintilien* dit qu'on ne juge bien que par comparaison.

Le Berger & la Mer.

Du rapport d'un troupeau, dont il vivoit sans soins,

Se contenta long-temps un voisin d'Amphitrite.
Si sa fortune étoit petite,
Elle étoit sûre tout au moins.
A la fin les trésors déchargés sur la plage
Le tentèrent si bien, qu'il vendit son troupeau,
Trafiqua de l'argent, le mit entier sur l'eau:
Cet argent périt par naufrage.
Son maître fut réduit à garder les brebis,
Non plus berger en chef comme il étoit jadis;
Quand ses propres moutons paissoient sur le rivage.
Celui qui s'étoit vu *Coridon* ou *Tircis*,
Fut *Pierrot* & rien davantage.
Au bout de quelque temps il fit quelques profits,
Racheta des bêtes à laine;
Et comme un jour les vents, retenant leur haleine,
Laissoient paisiblement aborder les vaisseaux,
Vous voulez de l'argent, ô mesdames les eaux,
Dit-il, adressez-vous, je vous prie, à quelqu'autre,
Ma foi, vous n'aurez pas le nôtre.

Ceci n'est pas un conte à plaisir inventé;
Je me sers de la vérité

Pour montrer par expérience,
Qu'un fou, quand il eſt aſſuré,
Vaut mieux que cinq en eſpérance;
Qu'il faut ſe contenter de ſa condition;
Qu'aux conſeils de la mer & de l'ambition
Nous devons fermer les oreilles.
Pour un qui s'en louera, dix mille s'en plaindront;
La mer promet monts & merveilles,
Fiez-vous-y; les vents & les voleurs viendront.

Je n'ai pas beſoin de vous avertir que cette fable eſt une des plus négligées qui ſoient dans le recueil de *la Fontaine*. Admirez cependant combien elle eſt ſupérieure à celle de ſon copiſte. Quel art pour perſuader au lecteur la morale qu'il veut en tirer! Il feint d'abord que le berger étoit heureux. C'étoit un berger en chef, qui vivoit ſans ſoins. Comme il le dégrade après ſon imprudence! Il fut jadis *Coridon*, il n'eſt plus que *Pierrot* & rien davantage. Comme il rend d'ailleurs vraiſemblable l'ambition, enſuite la ſageſſe du berger! Il étoit

voisin d'Amphitrite, il voyoit continuellement décharger des trésors sur la plage : il fut tenté. S'il résiste après son malheur aux *conseils* de la mer, c'est que non-seulement il a perdu l'argent qu'il lui avoit confié ; mais pour recouvrer son premier état, il s'est encore vu forcé de garder des troupeaux qui n'étoient plus les siens ; il a subi une longue infortune. Quel charme, quel naturel, quelle concision dans le récit ! Rien d'apprêté, rien d'inutile, rien de vague. Au contraire, dans la parodie que M. *Boissard* a faite de cette fable, rien n'est motivé. Pourquoi cet habitant de Tyr, qui trouvoit dans la culture de ses figuiers de quoi suffire à son ménage, s'est-il laissé séduire à l'appât des profits qu'il fera sur la mer ? *On ne desire point ce qu'on ne connoît pas.* La perte de ses figues est-elle d'ailleurs une calamité assez grande pour le rendre sage ? Il sera plus heureux en risquant des figues une seconde fois ; & remarquez encore comme tout est tronqué, & cependant diffus dans le récit ! Quelle sécheresse ! Par quelle

quelle pitoyable pointe il finit sa fable ?

Je vous entends, dit-il, vous demandez des
figues.

La Fontaine s'est bien gardé de s'arrêter après ces mots :

Vous voulez de l'argent, ô mesdames les eaux.

Il ajoute : *vous n'aurez point le nôtre.* En général, M. *Boisard* paroît avoir la manie de terminer ses fables par des pointes. Ici, vous lirez que *le zèbre d'abord si prôné, si choyé, aujourd'hui, comme on sait, n'est qu'un âne rayé.* Là, c'est une brebis qui s'écrie, à propos des toisons qu'on enléve à ses semblables : *notre peau nous venge.... puisque le genre humain... tient de nous le parchemin.* Ailleurs c'est un brigand, assassin de son père & de sa mère, qui dit à son camarade : *Dieu m'a fait une grace, & je l'en remercie ; c'est que j'ai toujours eu de la religion*, &c. &c. La fable est ennemie de cette affectation de bel esprit. *La Fontaine* n'a point donné cet exemple à M. *Boisard* qui

ne cesse de le copier. Le plus grand nombre de ses fables est calqué sur celles de cet excellent maître ; c'est le même sujet, la même morale, ce sont les mêmes détails défigurés. Sans doute il est permis d'imiter les grands hommes, & même on doit le faire pour arriver à la perfection ; mais être plagiaire, ce n'est pas imiter. L'auteur ne se borne point à piller le fonds des poëmes de son modèle, il parodie, car c'est l'expression qui convient à la manière dont M. *Boisard* imite jusqu'à son style. C'est toujours *mon compère le brochet* & *ma commère la carpe*. Toutes ces expressions agréables dans *la Fontaine*, parce qu'il sut les placer à propos, à force d'être rebattues par ses imitateurs, sont devenues ridicules dans leurs ouvrages. M. *Boisard* auroit dû les rejetter ; mais il eût supprimé les deux tiers de sa collection, s'il en avoit retranché tout ce qui appartient à *la Fontaine*, & peut-être auroit-il fait par ce sacrifice une chose utile à sa réputation ; car les pièces les plus piquantes de son recueil, (& sans doute il en

contient quelques-unes qui vous feront plaisir) sont celles où l'auteur s'est abandonné à son propre génie.

Le Taureau & le Veau.

Par un sentier étroit, raboteux, escarpé,
Et de ravins entrecoupé,
Un taureau vers le soir regagnoit son étable
A pas comptés,
Avec un flegme inaltérable,
Surmontant les difficultés
En faisant ce qu'il falloit faire
Tout juste, à chaque pas, pour se tirer d'affaire.
Cependant au haut d'un fossé
Un veau se tourmentoit, & d'un air empressé,
Courage, disoit-il, vous avez de la peine;
Mais dans l'occasion il faut qu'on *se démène*,
Détournez par ici; puis détournez par là;
Bien, justement, vous y voilà.
Soyez ferme du pied, aidez-vous de la corne,
Ecartez cette pierre, évitez cette borne.
Mon fils, dit le taureau, c'est fort bien raisonné;
Mais je savois cela que tu n'étois pas né.

Le fonds de cette fable est commun,

le ſtyle n'a rien de neuf, mais elle eſt contée d'une manière pittoreſque. Les huits premiers vers ſont parfaitement coupés & peignent par leur marche la peſante marche du taureau. Le récit eſt plein ; point de longueur, rien de tronqué. Vous lirez avec le même plaiſir la fable ſuivante.

Le Ramier & la Fauvette.

Vous n'aimez que la tourterelle,
Diſoit la fauvette au ramier.
Un cœur ſi tendre & ſi fidèle
Ne devoit pas s'en défier ;
Cependant votre ame charmée
De ſes chaſtes roucoulemens,
Sur la foi de ſa renommée,
Se laiſſe abuſer bien long-temps.
En tête à tête ſous l'ombrage
Elle reçoit juſqu'au moineau.
Avec un fou, quand on eſt ſage ;
Que fait-on deux ſur un rameau ?
L'occaſion eſt périlleuſe,
Je vous entens, dit le ramier
Mon danger peut vous effrayer ;
Mais l'apparence eſt bien trompeuſe.

A ne juger que par mes yeux,
Je vous croirois un peu coquette.
Pardonnez-moi, ſage fauvette,
Mon cœur vous juge beaucoup mieux;
Ce cœur pur & ſans artifice
D'aucun ſoupçon n'eſt combattu,
J'ai de la peine à croire au vice,
Et j'aime à croire à la vertu.

Les différentes fables que j'ai déja citées, ſuffiſent pour vous donner une idée du talent de M. *Boiſard*. Son ſtyle eſt en général ſans couleur & ſans mouvement, ce qui prouve peu d'imagination. Mais il a ſû ſe défendre du mauvais goût du ſiècle; il ne ſe tourmente pas, pour mettre dans ſes expreſſions une vigueur étrangère à ſon génie, & ne déguiſe point la pauvreté de ſes penſées ſous l'emphaſe pompeuſe des grands mots, il montre ſon eſprit tel qu'il eſt. De la ſimplicité, quelquefois de la grace, ſouvent une correction sèche, trop d'abondance ſans richeſſe, tel eſt le caractère de ſon ſtyle. Cependant je ne dois pas diſſimuler qu'il s'eſt permis des

négligences impardonnables; envain citeroit-il l'exemple de *la Fontaine*, pour s'excuser. Ce seroit peut-être ici l'occasion de répondre une fois à tous ces rimeurs du siècle qui s'appuyent de l'autorité de ce grand homme, pour justifier leurs fautes & de prouver que la plupart des corrections, des mauvaises rimes, des licences, éparses dans ses ouvrages, sont le fruit de l'ignorance des imprimeurs; mais cette discussion ne peut trouver place dans un extrait. Je me contenterai de dire à M. *Boisard*, que les beautés d'un grand poëte peuvent bien excuser ses propres négligences, mais non celles de ses copistes.

Et paye dans l'hiver les dettes du printemps, ma commère, le roi vous demande, hâtez-vous. Où les amours de ce boccage n'ayent reçu mille fois, &c. *Paye*, ce mot ne peut entrer dans le corps d'un vers, sans être élidé. *Demande, hâtez-vous*, ce vers renferme une syllabe de trop, parce que l'*h*, dans *hâtez-vous*, est une *h* aspirée. *N'ayent*, ne peut jamais entrer dans

un vers. Vous trouverez une foule de fautes aussi graves dans l'ouvrage de M. *Boisard*; mais vous n'y remarquerez point ces hardiesses heureuses d'expression, ces rapprochemens pittoresques de mots qui paroissent d'abord disparates, ces épithètes qui peignent une idée, ces beautés originales qui caractérisent *la Fontaine* & justifient ses licences. M. *Boisard* n'a rien ajouté aux richesses de notre langue, son style est celui de tous les auteurs médiocres, mais sensés; & *la Fontaine* reste encore à imiter.

Je suis, &c.



LETTRE III.

Nouvelles Espagnoles de Michel de Cervantès, *traduction nouvelle, avec des notes, ornée de figures en taille-douce ; par M.* Lefebvre de Villebrune. *Le Sot puni, nouvelle sixième. A Paris, chez la veuve* Duchesne, *libraire, rue Saint-Jacques, au-dessous de la fontaine Saint-Benoît, au Temple du Goût.*

NOUS vous avons annoncé, d'une seule fois, les deux premiers *numéros* de cette collection, parce qu'ils sont d'une autre main que les suivans. M. *L.* en a prévenu le public par un petit avertissement qui se trouve en tête du *Jaloux d'Estramadure.* En annonçant le mérite du traducteur de ces deux nouvelles, M. *L.* nous dit que cet écrivain, qu'il connoît sans doute, auroit pu mieux faire. En effet on y remarque une teinte de ce faux goût qui infecte & abâtardit tous les genres de littérature. M. *Lefebvre*

a su éviter les défauts justement reprochés à son prédécesseur. Toujours simple & naturel, tel enfin qu'il devoit l'être pour suivre son original, il a su s'en pénétrer au point de ne lui rien devoir que le fond des choses ; & assez souvent il fait reconnoître par ses notes l'homme éclairé formé par la lecture des anciens, qu'on abandonne aujourd'hui pour des estampes. Afin de vous mettre plus à portée de juger sa traduction, nous vous parlerons dans cette lettre du *Sot curieux*, que vous comparerez à votre loisir avec le *Curieux indiscret*, de notre mauvaise copie françoise du dom *Quichotte*; titre impropre & même absurde, sous lequel *Destouches* nous a donné une comédie si inférieure à l'original de *Cervantès*. Il ne faut que jetter les yeux sur la nouvelle traduction pour en être convaincu : au moins le traducteur rend il à *Cervantès* presque la moitié de son original, que les rigoristes de *Port Royal* lui ont ôtée dans leur traduction informe *de ce roman, parce qu'ils n'ont pas eu le talent d'en faire sortir les traits.*

« *Anſelme* & *Lothaire*, deux jeunes » cavaliers, riches & de la première » diſtinction, avoient lié entre eux » une ſi étroite amitié, qu'on ne les » appelloit plus à Florence que *les* » *bons amis*.

« *Anſelme*, éperdument amoureux » de *Camille*, demoiſelle de la plus » haute naiſſance, & non moins re- » commandable par les qualités du » cœur que par l'éclat de ſes char- » mes, forma la réſolution de la » demander en mariage, & fut aſſez » heureux pour le conclure ».

Mais à peine *Anſelme* étoit-il marié qu'il eſt inquiet ſur la fidélité de *Camille*, & veut que ce ſoit ſon ami *Lothaire* qui la mette à l'épreuve la plus délicate, perſuadé que *Lothaire* s'arrêtera lorſqu'il ſera ſûr du conſentement de *Camille*, ſi elle eſt aſſez foible pour ſe rendre à ſes vives ſollicitations.

Telle eſt donc la ſotte curioſité d'*Anſelme*, & en général la crainte & le jugement de tous les Eſpagnols, dont cette nouvelle eſt une critique des plus adroites. *Lothaire* ſe refuſe à

cette demande, en fait sentir toute l'absurdité à son ami. *Anselme* convient de son tort, de sa folie, & cependant persiste dans sa résolution.

Toutes les représentations de *Lothaire* sont inutiles ; il est obligé de céder en apparence aux instances d'*Anselme*, de peur qu'il ne se deshonore ; car *Anselme* le menace de s'adresser à tout autre, qui ne sera peut-être pas si scrupuleux. *Anselme* satisfait lui fournit les occasions les plus favorables. *Lothaire* ne peut encore se résoudre à oublier ce qu'il doit à l'amitié. Seul avec *Camille*, loin de la solliciter, il s'endort sur son siège. *Anselme* reparoît & ils sortent ensemble. *Lothaire* lui persuade qu'il a déjà fait quelques tentatives ; mais *Anselme* veut s'assurer, par lui-même, de la franchise de *Lothaire* ; car il croit à peine que *Camille* ait résisté à une première séduction. Il lui remet une grosse somme pour l'offrir à sa femme, & lui en promet encore autant pour lui acheter des bijoux.

Lothaire se trouve seul avec *Camille*. Il ne lui dit rien. *Anselme*, pour

s'assurer de tout, avoit fait semblant de sortir; mais il étoit rentré dans une chambre. Il regarde par un trou, voit les deux acteurs aussi taciturnes l'un que l'autre, reparoît quelque temps après, frappe à la porte, demande *Lothaire* en particulier, & lui fait les plus vifs reproches. *Lothaire*, courroucé de ce reproche, lui promet de le satisfaire pleinement.

Anselme feint une lettre, s'absente pour laisser *Lothaire* en pleine liberté, car il compte désormais sur lui. *Lothaire* qui ne veut plus mériter les reproches d'*Anselme*, fait les premières avances. *Camille* justement révoltée, écrit aussi-tôt à son mari. —« Mon cher *Anselme*, armée sans » général, château sans châtelain, » rien n'y va bien; mais je vous » assure que jeune femme au logis » sans son mari, c'est encore pis, &c. » Quel homme, juste ciel, m'avez-» vous laissé pour compagnie! Loin » de s'occuper de vos intérêts, il ne » songe qu'à ce que je n'oserois même » vous faire soupçonner sans rougir. » Vous êtes prudent, je ne vous en

» dirai pas davantage ; je ne puis » même *le faire* ». Cette lettre ne laissa plus de doute à *Anselme*. Il s'applaudit de sa conduite, & répond à *Camille* de laisser toutes choses dans le même état ; & qu'il sera bientôt de retour. *Camille*, sans appui que sa vertu, & une ferme résolution de résister aux sollicitations de *Lothaire*, croit pouvoir se trouver avec lui sans le craindre. « — Mais elle ignoroit la foiblesse d'un cœur qui n'a jamais vu » ses charmes en danger d'une défaite » *imminente*. L'amant passionné s'y » prend avec tant d'artifice, presse » avec tant de souplesse, que la vertu » de *Camille* succombe ».

Camille avoit une femme-de-chambre nommée *Léonelle*. La maîtresse croit entrevoir du risque à lui cacher cette intrigue : elle lui en fait part, de l'aveu même de *Lothaire*. *Léonelle* est d'autant plus intéressée à garder le secret, qu'elle aime un jeune homme dont elle reçoit de secrettes visites. *Anselme* revient, persuadé que *Camille* avoit toujours été invincible. & il se rend chez *Lothaire*, qui le

confirme dans cette idée avantageuse.

Dans ces circonstances *Camille* se trouve seule avec *Léonelle*. Elle lui expose le trouble de son ame, ses inquiétudes. *Léonelle* tâche de la rassurer. Cette scène très-intéressante doit être lue avec ce qui précède & ce qui suit; nous nous croyons dispensés de la rapporter ici. Le dialogue y est infiniment mieux conduit que dans l'original. C'est une naïveté charmante qui cache l'art le plus étudié. *Camille* se rassure, & avertit *Léonelle* d'être au moins prudente avec le jeune homme qui la venoit voir; mais *Léonelle*, autorisée par l'inconduite de sa maîtresse, ne s'observe plus en rien.

Le jeune homme est apperçu par *Lothaire*, qui s'imagine aussi-tôt que *Camille* ne l'aime pas lui seul, « sa » faute déposoit contre elle.

Lothaire veut se venger de cette infidélité, qui n'est cependant pas réelle. Il va trouver *Anselme*, l'assure que *Camille* est enfin convenue de se rendre à ses sollicitations. *Anselme* étonné ne peut comprendre cet aveu, si contraire à ce qui lui avoit été dit & à

la lettre de *Camille*. Il convient avec *Lothaire* de se cacher dans une garde-robe, pour être témoin de la lâche condescendance de son épouse, & paroître au moment de prévenir le deshonneur. *Lothaire* sent vivement l'outrage qu'il fait à *Camille*, vient la trouver & lui avoue sa faute. *Camille*, sans se déconcerter, lui dit de paroître à l'heure qu'il avoit donnée à *Lothaire*, & qu'elle sauroit sortir de ce pas glissant. En effet, *Lothaire* entre; le curieux étoit caché dans la garde-robbe, & on lui avoit donné toute la liberté d'observer tout sans être vu. A peine *Camille* voit-elle entrer *Lothaire* qu'elle fait semblant de vouloir le poignarder, d'un air même si sérieux, que *Lothaire* ne sait trop qu'en croire. Il arrête le bras de cette femme irritée, se sauve, & *Camille*, pour se laver de tout soupçon, se porte un coup de poignard, dont elle ne se fait qu'une légère égratignure. *Anselme* étoit prêt de voler à elle; mais il est si troublé, si interdit, qu'il n'a plus la force de paroître. Il entend ensuite *Léonelle* & son épouse se

dire, que la blessure n'étoit pas dangereuse, qu'elles n'étoient qu'inquietes des moyens de la lui cacher; il reste où il est, persuadé qu'on le croyoit dehors. Cette scène est accompagnée des discours les plus animés de la part de *Camille*; c'est pour le sot curieux la preuve triomphante qu'il avoit une *Porcie* pour épouse. Il félicite *Lothaire* en particulier d'avoir si bien conduit son projet; mais *Léonelle* imprudente dessille enfin les yeux du sot.

Il croit entendre, de nuit, parler dans la chambre de cette fille, veut ouvrir; on lui résiste. Il entre enfin & voit un homme sauter par la fenêtre. *Léonelle* pour obtenir sa grace, lui promet de lui apprendre le lendemain quelque chose de plus grande importance. Il lui pardonne jusqu'à ce moment là; mais elle se sauve, pendant la nuit, en se coulant, avec ses draps, par la fenêtre. *Anselme* entièrement rassuré sur le compte de *Camille*, par la conduite qu'elle venoit de tenir avec *Lothaire*, ne se doute pas que la déposition de *Léonelle* regarde son épouse. Il vient se coucher, & raconte

à *Camille* ce qu'il a vu dans la chambre de *Léonelle*. *Camille* se tait, profite du sommeil de son mari, se sauve chez *Lothaire*, avec ce qu'elle peut emporter. Celui-ci la conduit secrettement dans un couvent. *Anselme*, à son réveil, ne trouve plus *Camille* ni *Léonelle*, personne ne les avoit vu fuir. « Il va, vient, monte, descend, sort, » rentre & tombe sur son lit. Il vole » chez *Lothaire* : *Lothaire* a disparu. Il » rentre chez lui, ne trouve plus per- » sonne. Furieux, désespéré, il prend » un cheval, se rend à l'Aldée (hameau) » chez l'ami où il étoit resté pendant » que *Camille* avoit succombé aux ins- » tances de *Lothaire*. Cet ami le re- » garde avec effroi. — Qu'avez- » vous donc, mon cher ami? avez- » vous vu quelque personne de la » ville, répartit *Anselme*? — Non. — » Eh bien, donnez-moi de l'encre & » du papier : laissez-moi seul quelques » instans dans votre cabinet, vous en » saurez davantage après cela.

» *Anselme* considère, mais trop tard, » le précipice où il est tombé. Egaré » dans le cahos d'horreurs que lui

» peint son imagination, il ne voit » plus que la mort pour sortir de cet » état affreux. Il prend une plume en » frissonnant, écrit quelques lignes, » & rend le dernier soupir sur le pa» pier ». L'ami le voyant trop tarder, monte & le trouve mort.

Nous ne porterons aucun jugement particulier, ni sur cette nouvelle, ni sur les autres dont nous parlerons. La réputation de l'original est faite. C'est un de ces écrivains, dont les défauts ne contribuent qu'à faire briller les qualités. Ces nouvelles sont, dans la traduction, aussi intéressantes pour la litrature que pour l'amusement.

Je suis, &c.



LETTRE IV.

Lettres du marquis de Sézannes *au comte* de Saint Lis, *par mademoiselle* M** ; *2 parties. A Bruxelle, & à Paris, chez la veuve* Duchesne, *rue Saint-Jacques, au temple du goût.*

LES productions de mademoiselle *M*** se succèdent rapidement. Je vous les ai déja fait connoître, & vous avez applaudi au talent qu'elle annonce dans un âge si tendre; elle vient de publier un nouveau roman que vous ne lirez pas avec moins de plaisir que les précédens. Vous n'y trouvèrez ni ce tissu mal ordonné d'aventures décousues, ni cet entassement ridicule qui défigurent presque tous les ouvrages de ce genre qui ont paru & disparu de nos jours. Vous en trouverez le sujet heureux par sa simplicité.

Le marquis *de Sézannes* que sa naissance & sa fortune attachent à la cour & aux plus brillantes sociétés

de la capitale, a conçu pour les femmes une eſpèce de haîne que les lettres ſuppoſées du comte de Saint-Lis ſon ami, n'ont pu vaincre. Cette antipathie prend ſa ſource dans un grand fond de ſenſibilité qui lui fait exagérer, les défauts d'un ſexe fait pour inſpirer l'indulgence. Cependant il éprouve le vuide que laiſſe dans l'ame l'indifférence; ſon cœur ſent vivement le beſoin d'aimer, mais l'idée extraordinaire qu'il s'eſt faite de la maîtreſſe qu'il veut avoir, les perfections rares & ſublimes qu'il exige dans l'objet qui peut ſeul mériter & partager ſa tendreſſe, l'empêchent de faire un choix. Au défaut de l'être réel qu'il cherche en vain, ſon imagination ardente lui crée une maîtreſſe fantaſtique poſſédant au ſuprême dégré tous les charmes extérieurs & toutes les qualités de l'ame; ſon ami le plaiſante inutilement ſur cette folie; elle fait ſon bonheur. Tel eſt l'état où il ſe trouve lorſque le haſard fait ſuccéder dans ſon cœur, à la douce illuſion qui l'occupe, une réalité plus douce encore.

La baronne *de Vasie*, son amie, lui communique une lettre que la marquise *de Rédille* a reçue de mademoiselle *de Ceri*. Cette lettre contient l'histoire intéressante de mademoiselle *de Nosai*, qui prévenue par les qualités du cœur du chevalier de *Cysa*, le préfère, quoique d'une laideur extrême, aux charmes de la figure & à l'éclat de la fortune qu'elle trouve dans un autre amant. Mademoiselle *de Ceri* donne, dans la fin de sa lettre, les plus grands éloges à la conduite de madame *de Cysa*, dont cet événement l'a rendue l'amie inséparable.

Cette lettre fait sur le marquis *de Sézannes* une impression profonde & le rend éperdument amoureux de mademoiselle *de Ceri*. Cette jeune personne a réalisé la chimère adorable qui enchantoit le marquis, il se fait introduire chez le comte *de Ceri*; rencontre le lendemain mademoiselle *de Ceri* seule & lui déclare son amour; elle s'échappe sans lui répondre, mais il a vu quelques larmes s'échapper de ses yeux, il en tire un augure favorable, il la voit tous les jours, tous les

jours la presse & ne peut obtenir l'aveu qu'il desire ; il en est au désespoir lorsqu'un événement imprévu lui procure le bonheur auquel il aspire depuis si long-temps. Mademoiselle *de Ceri* laisse tomber par mégarde un papier ; *Sézannes* le saisit avec empressement, sort & par une curiosité indiscrette, mais peut être pardonnable à un amant, ouvre le billet d'une main tremblante & y trouve les expressions de l'amour le plus tendre de mademoiselle *de Ceri* pour lui. Cette fille aimable, trop remplie du sentiment qui la pénétre, confioit au papier seul, ou peut-être à son amie madame *de Cysa*, dont j'ai déja parlé, toute sa tendresse pour *Sézannes*. Il est au comble de l'ivresse, fait demander son amante au comte *de Ceri* son père, l'obtient & après quelques légères difficultés que son caractère ardent fait naître, devient le plus heureux époux, comme il a été l'amant le plus extraordinaire.

La naissance, les progrès & les suites des amours du marquis & de mademoiselle *de Ceri*, sont tracés

d'une manière tout-à-fait intéressante. Le marquis est toujours enthousiaste, toujours enflammé, mademoiselle *de Ceri* toujours réservée, toujours timide.

Tel est, Monsieur, le cannevas de ce joli roman qui, comme vous le voyez, contient peu d'événemens, point d'épisodes, & marche rapidement au but; mais c'est sur-tout par les détails qu'il est agréable.

Ce que j'ai dit, doit suffire pour vous donner une idée de tout l'ouvrage. Il eût été à souhaiter que l'auteur eût resserré davantage son style, & corrigé ses expressions qui, quelquefois, n'ont pas assez de noblesse. C'est sur-tout dans les productions de ce genre, dans les ouvrages d'imagination, qu'on ne sauroit trop s'appliquer le précepte de *Despreaux*.

Corrigez quelquefois & souvent effacez.

Je dois encore vous prévenir que je n'ai pas vu, sans une certaine peine, le ridicule que l'auteur semble vouloir jetter sur les femmes qui s'occupent des lettres; les productions char-

mantes dont mesdames *de la Fayette*, *de Grafigny*, mademoiselle *de Lussan* & tant d'autres femmes ont enrichi la littérature ; la réputation dont elles jouissent, doivent être un motif puissant d'émulation pour celles qui ont le courage de préférer à la vie douce & oiseuse, qu'elles menent ordinairement, les peines & les troubles inséparables de l'état des gens de lettres, & mademoiselle *M****, prouve elle-même, par son ouvrage, combien le sentiment qu'elle expose mérite d'être condamné.

Quelque succès, au reste, qu'obtiennent ces lettres, je doute, monsieur, qu'elles fassent naître, parmi nous, des amans comme le marquis *de Sézannes* & des maîtresses, telles que mademoiselle *de Ceri*.

Amour n'est plus ; le pauvre compagnon
Fut enterré sur les bords du Lignon.

Je suis, &c.

L'ANNÉE *LITTÉRAIRE.*

LETTRE V.

Rêveries philosophiques, par M. Imbert *A Paris, chez* Delalain, *libraire, rue de la Comédie françoise.*

Il ne paroît guères de brochures nouvelles, Monsieur, qui ne rappellent au lecteur le nom de M. *de Voltaire.* Cet homme célèbre est l'unique modèle de nos jeunes auteurs; on leur pardonneroit de copier sa manière, si du moins ils faisoient un choix parmi la foule de ses productions. Quelques-unes ont été inspirées par le bon goût & peuvent en servir de règle; ses romans philosophiques, par exemple, morceaux charmans, pleins d'esprit & de gaîté, embellis de toutes les graces d'un

ſtyle enchanteur : c'eſt là qu'on voit la morale dépouillée de ſa triſte auſtérité, & parée de toutes les fleurs de l'imagination. L'homme du monde ne ſe défie point des préceptes cachés ſous le voile d'un badinage ingénieux, & le philoſophe aimable qui, pour me ſervir de l'expreſſion de *Perſe*, joue autour du cœur, s'en rend bientôt le maître. C'eſt une agréable trahiſon dont le vice ou la frivolité ne peuvent ſe défendre; on lit cent fois *Memnon*, *Zadig* & *Babouc*; on les retient auſſi facilement que des vers : on veut les lire encore ; & tout en riant des travers & des foibleſſes de l'eſpèce humaine, on apprend à l'aimer, on devient plus cher à ſoi-même & aux autres ; la douceur, l'indulgence, le goût de la raiſon s'inſinuent dans l'ame ; on s'étonne de n'avoir pas toujours pratiqué ces vertus faciles & attrayantes. Il faut l'avouer, M. *de Voltaire*, en ce genre, ne compte point de rivaux. Antoine *Hamilton*, génie vraiment original, a peut-être une tournure plus vive, plus ſaillante, plus hardie, mais quelle

trace la lecture des contes de *Fleur d'Epine* ou du *Belier* laisse-t-elle dans la mémoire ? L'idée d'un songe amusant. Vous applaudissez au talent de l'auteur, & vous regrettez qu'il ne l'ait pas mieux employé. M. *de Voltaire* a senti que ces bagatelles du moment étoient susceptibles d'un intérêt universel & durable. Il a mêlé l'agréable à l'utile, & c'est ce mêlange heureux qui lui donne sur *Hamilton* un avantage incontestable ; reste à ce dernier le mérite de l'invention, que M. *de Voltaire* n'a que très-rarement, beaucoup d'autres qualités excellentes, & particulièrement la gloire d'avoir ouvert le premier cette carrière.

M. *Imbert*, né sans doute avec beaucoup de talent, & ayant fait ses preuves en plus d'un genre, veut marcher sur les traces des deux grands conteurs que je viens de nommer : il essaye le goût du public, & desire savoir s'il est appellé à cette sorte d'ouvrage. J'ignore, à cet égard, le jugement que le public a porté de ces essais. L'examen impartial dans lequel je vais entrer, vous mettra peut-être à

portée, Monsieur, de vous décider sur ce que vous devez en penser.

De ces quatre contes, l'un est intitulé, *l'Aventure merveilleuse, histoire peu vraisemblable.* L'auteur auroit dû ajouter & *un peu libre.* Cette raison me dispense de vous la mettre sous les yeux. Un autre a pour titre : *Nos jugemens, fable un peu longue.* L'auteur plaisante, sans doute, car ce conte est le plus court de son recueil. Comme il pourroit, contre ses intentions & les miennes, prêter à des allusions malignes, vous me pardonnerez, Monsieur, de le soustraire encore à votre curiosité; je ne vous entretiendrai que du premier & du dernier conte.

Le premier est intitulé : *la Montagne, l'Enigme & le Roi, histoire orientale, morale,* &c. En voici le fonds.

Les Scythes avoient un roi qui *montroit un caractère d'originalité dans toutes ses actions* ; moyen très-adroit employé par l'auteur, pour faire imputer toutes les *rêveries* qui lui passeront par la tête, à son héros original. Ce roi des Scythes, persuadé qu'un

courage qui ne tue personne est comme un argent qui dort chez un commerçant, n'avoit d'autre passion que celle de la guerre. » Il annonçoit ses expé-» ditions militaires comme on arrange » une partie de chasse. Il ne voulut » jamais se marier, prétendant qu'il y » avoit bien moins de plaisir à faire » des enfans, qu'à défaire des hommes, » & qu'il n'y avoit pas de compa-» raison d'une nôce à une bataille ... » Mais il ne prenoit les villes que » pour les rendre, & non pour les » posséder ...... S'il eût gardé ses » conquêtes, il n'eût point eu d'en-» nemis à combattre ; & n'avoir per-» sonne à tuer, quand on a du courage, » cela est bien ennuyeux, bien triste ». S'étant rendu maître de la capitale de la Chine, il résolut de faire asseoir sur le trône, celui des deux fils de l'empereur vaincu qui monteroit avec sa troupe au sommet d'une montagne, dont l'accès seroit défendu par une troupe de soldats Scythes. Mais, par un trait *d'originalité*, peu conforme à son caractère, il ne voulut pas qu'on employât d'autres armes que celles

dont la nature a pourvu chaque individu. Quoiqu'il ne fût point curieux des hautes ſciences, il exigea cependant du vainqueur qu'il devinât le mot d'une énigme écrite au ſommet de la montagne. Avant de partir pour cette expédition, les deux jeunes rivaux ſe rendirent chez leurs maîtreſſes, dont l'auteur, par un *eſprit d'économie*, ne trace qu'un ſeul portrait. Elles avoient cependant un caractère bien différent. Celle de l'aîné lui ordonna, *tout naïvement*, d'être vainqueur, & il jura, tout naïvement auſſi, qu'il le ſeroit. Celle du cadet, au contraire, par un rafinement de tendreſſe tout-à-fait nouveau, ſoumit ſon amant à une épreuve beaucoup plus rude. Elle exigea de lui qu'il fît à l'amour le ſacrifice de ſa gloire, jugeant que c'étoit un exploit trop commun que de triompher pour ſa maîtreſſe, que c'en ſeroit un bien plus rare, que de ſe laiſſer battre pour l'amour d'elle : cette amante, auſſi originale que le roi des Scythes, aſſura *Kalankis* que mieux *il ſeroit battu, plus il ſeroit aimé*, & *Kalankis*

jura tout bonnement qu'il alloit se faire *bien battre*, ce qui n'étoit pas si aisé qu'on pourroit le croire.

Ilikan, qui s'attendoit bien à gravir la montagne, ne songea point à consulter son amante sur le mot de l'énigme; mais le cadet, que cet article ne devoit nullement inquiéter, puisque l'énigme ne devoit être proposée qu'à celui qui seroit monté vainqueur au sommet de la montagne, revint sur ses pas, pour demander à sa maîtresse ce qu'il devoit répondre. » Vous voilà bien embarrassé, lui dit- » elle, criez le premier mot qui se pré- » sentera, *pantoufle*, par exemple ».

Les deux frères exécutèrent ponctuellement leur résolution. L'aîné, avec une partie de sa troupe, fit des prodiges de valeur, tandis que l'autre division escaladoit *furtivement* la montagne par une *ouverture caverneuse* & détournée qui avoit l'air d'un précipice. Mais, prêts d'arriver au sommet, quelques soldats tomberent au fond du précipice sur un rocher pointu, & pousserent des cris perçans. Les Scythes avertis du danger qui les

menaçoit, accoururent au bruit & renversèrent sans peine le reste des soldats; au même instant un énorme rocher qui se détache de la montagne, ou plutôt qui tombe des nues, vient fondre sur la première division de la troupe d'*Ilikan* qui combattoit avec intrépidité & avoit déjà gagné bien du terrein. Le rocher entraîne, par sa chute, & les soldats & le chef, qui cependant en fut quitte pour *cinq ou six blessures très-dangereuses*. Jugez à présent de la tendresse & de la prudence de cette amante, qui avoit ordonné au cadet de se laisser bien battre, & qui préféroit un amant balafré à un vainqueur couronné.

Cependant *Kalankis* employa toute son adresse à se faire vaincre. Dans la vue de plaire à sa maîtresse, il regardoit sa défaite comme ce qui pouvoit lui arriver de plus heureux. Ayant apperçu un défilé presqu'impraticable, il y plaça la moitié de son monde, & fit des efforts étonnans pour réprimer le bouillant courage de ses autres soldats. Mais ceux qu'il croyoit perdus

dans le défilé, n'ayant apparemment reçu aucun ordre pour rester dans l'inaction, & s'appercevant que l'avenue n'étoit point gardée, arrivèrent, sans aucun obstacle, au haut de la montagne, & poussèrent un grand cri. Les Scythes éperdus abandonnèrent la place. *Kalankis*, détestant sa victoire, y fut porté malgré lui. De dépit, il cria *pantoufle*. C'étoit le mot de l'énigme. Aussitôt tout retentit de ses louanges. On ne savoit ce qu'on devoit admirer le plus de sa valeur ou de sa science. Il fut à grands cris proclamé empereur, & s'en vint, tout humilié, annoncer ce désastre à sa maîtresse, qui cependant lui pardonna & la couronne & le laurier dont son front étoit orné.

Le malheureux *Ilikan*, au contraire, ne s'échappa de dessous la roche qui devoit mille fois l'écraser, que pour entendre sa cruelle maîtresse insulter à son malheur par l'ironie la plus cruelle.

La moralité qui résulte de ce petit conte, c'est que la réputation militaire, est souvent un effet du ha-

ſard, & dépend d'un caprice de la fortune. « C'eſt ainſi qu'*Ilikan* ſe des-» honora, & que *Kalankis* fut illuſ-» tré : & voilà comment va la » gloire ».

Malgré l'invraiſemblance des faits, & le peu d'intérêt qu'ils inſpirent, le ſtyle épigrammatique dont cette hiſtoriette eſt écrite, les ſaillies ingénieuſes & piquantes dont le récit eſt ſemé, l'ironie & la gaîté qui y ſont répandues, en rendent la lecture agréable. Vous trouverez encore plus d'eſprit & d'enjouement dans le conte intitulé : *Zamaleski*.

Zamaleski avoit reçu en partage tous les charmes de l'eſprit & de la figure. Heureux dans ſa ville natale, s'il avoit ſu connoître ſon bonheur, il s'y ennuya, parce qu'il n'avoit plus rien à deſirer. N'y trouvant point de beauté rebelle, il voulut obtenir les faveurs d'une maîtreſſe plus difficile & plus capricieuſe; c'étoit la fortune. Il réſolut de ſe faire préſenter à la cour. Les dames ne furent pas fâchées de l'y introduire. L'amour lui ſervit de *marchepied* pour arriver juſqu'au

trône; il plut au grand Kan de Tartarie, qui ne lui trouva qu'un défaut; c'étoit d'avoir une large barbe & une épaisse chevelure. Le grand Kan étoit chauve, raison pour avoir en exécration la barbe & les cheveux. *Zamaleski*, dès ce moment, prit en haine sa barbe noire & sa belle chevelure. Il fit confidence de cette aversion à son valet-de-chambre, qui lui indiqua un secret infaillible, mais très-douloureux, pour devenir en peu de temps aussi chauve que le grand Kan. *Zamaleski* n'hésita point, il se soumit à une opération cruelle; au milieu de ses tortures, il répétoit, & son valet-de-chambre avec lui : *La cour*, *le roi*, *la faveur*, *les honneurs*, mots qui sont des calmans merveilleux pour un courtisan qui souffre. L'opération eut un grand succès. Le lendemain *Zamaleski* parut sans barbe & sans cheveux. Un si grand sacrifice le porta bientôt au comble de la faveur; mais son élévation ne fut pas d'une longue durée. Un jour il marcha par mégarde sur la patte d'une petite chienne; jusqu'ici vous ne voyez pas que ce

» des lunettes ; & qu'il étoit bien plus
» agréable de garder un bon œil jusqu'à son trépas, que d'en perdre
» deux au milieu de sa vie. Enfin ils
» lui avoient fait tant d'éloges de son
» incommodité, qu'il étoit fort con-
» tent & tout fier d'être né borgne.
» Aussi quand *Zamaleski* lui fut pré-
» senté, ce qui se fit en grande céré-
» monie : Ah ! le bel homme, s'écria-
» t-il ! je n'ai jamais vu de seigneur
» aussi bien fait. En vérité, cet homme-
» là seroit parfait s'il étoit borgne ».
Zamaleski s'en retourne & se fait arracher un œil ; il reparoît devant le roi, qui fut *surpris étonnamment*, pour me servir de l'expression de M. *Mercier* le dramaturge. Il demanda la raison d'un si prompt changement. *Zamaleski* répondit : « qu'il avoit trouvé
» fort insolent qu'un sujet eut un œil
» de plus que son souverain. Cette
» manière de faire sa cour parut nou-
» velle ; on dit tout bas autour de
» lui : Voilà, ma foi, un hardi flat-
» teur ; & l'empereur dit : Voilà un
» fidèle sujet » ! Il ne manqua pas de récompenser son zèle ; le nouveau

favori s'applaudissoit, & prenoit bien garde, quand il marchoit, s'il n'y avoit pas quelque petite chienne sur son passage. Une victoire remportée, l'empire sauvé par sa valeur, devoient affermir encore son crédit. Il vint raconter cet exploit à l'empereur, qui éternua au beau milieu du récit. Tous les courtisans, suivant la loi fondamentale du royaume, se prosternèrent; *Zamaleski* seul, soit qu'il ignorât cet usage sacré, soit qu'il fût uniquement occupé du récit de ses triomphes, resta debout. L'empereur courroucé lui ordonna de sortir & d'attendre chez lui ses ordres souverains. A peine étoit-il rentré, qu'il reçut de sa part une brochure intitulée : *La Civilité puérile & honnête*, avec le billet suivant. « L'empereur » du Japon prie instamment *Zamaleski* d'aller lire, hors de ses états, » cette petite brochure, pour y apprendre à saluer quand on éternue. » S'il n'est pas parti dans quatre heu» res, il aura la bonté de permettre » qu'on le décapite, ou bien qu'on le » bâtonne, jusqu'à ce que mort s'en

» ſuive. Il choiſira celui des deux
» partis qui lui fera le plus de plaiſir ».
Zamaleski trouva le ſtyle du billet
fort poli, mais l'ordre un peu brutal ;
cependant il ſe ſauva précipitamment,
de peur d'être obligé d'aller remercier
ſa majeſté ; car c'étoit l'uſage de
cette cour extrêmement polie ; quand
le roi infligeoit quelque peine à un
courtiſan préſent, celui-ci devoit ſe
retourner & dire : « Je remercie votre
» majeſté, & le roi répondoit : il n'y
» a pas de quoi ».

Zamaleski, peſtant contre les cours,
mais peu guéri de l'ambition, ſe préſente
au palais du grand mogol, qui
étoit boſſu, & n'admettoit auprès
de ſa perſonne que des gens contrefaits
comme lui. *Zamaleski*, un peu
déconcerté, fait venir trois médecins
fameux, met une grande
ſomme d'argent ſur la table, & dit
qu'elle leur eſt deſtinée, s'ils veulent
non pas le guérir, mais le rendre
boſſu. La choſe leur parut d'abord difficile ;
mais à l'aſpect de cet or qui
brilloit à leurs yeux, ils la trouvèrent
aiſée. Ils ſe mirent donc à opérer.

Toutes les ressources de l'art n'aboutirent qu'à guérir une petite tumeur que *Zamaleski* avoit sur l'estomac, & que toute la science de la faculté n'avoit pu jusqu'alors faire disparoître. *Zamaleski*, homme d'esprit, ne perdit pas toute espérance; il se ressouvint qu'il avoit à l'épaule une espèce de verrue; il fit appeller trois autres médecins célèbres, & les pria d'employer leurs talens à le débarrasser de cette excroissance incommode. Ils opérèrent en vrais médecins. La verrue, au lieu de disparoître, s'accrut en moins de trois jours, au point de l'emporter en grosseur sur les plus belles bosses de la cour. Les médecins confus se retirèrent bien payés, & *Zamaleski*, énivré de joie, reparut tout radieux à la cour du grand mogol; Sa bosse le fit parvenir au faite des grandeurs. Il étoit heureux, autant qu'un ambitieux peut l'être, lorsque son chat, trouvant sous sa patte le serin de l'empereur, ne se fit aucun scrupule de le croquer. Dès ce moment *Zamaleski* perdit tout son crédit, tous ses biens furent confisqués, il

fut condamné à une amende honorable, & l'empereur à qui deux fois il avoit sauvé la vie, le bannit de ses états.

Le beau *Zamaleski*, devenu chauve, borgne & bossu, ne sachant plus où trouver un asyle, passa par Ispahan. Le sophi, instruit de ses malheurs, lui offrit une retraite à sa cour. Il n'étoit pas possible, sans ingratitude, de refuser une offre si polie. La passion dominante du sophi étoit la musique, & la place de premier ministre étoit au concours; celui qui charmeroit l'oreille du prince par des sons plus mélodieux, devoit l'obtenir. *Zamaleski* n'hésita point à se servir des moyens employés en Italie pour adoucir le timbre de sa voix; mais un songe de l'empereur qui, pendant son sommeil, crut le voir entre les bras de sa maîtresse, rendit son sacrifice inutile; il ne put pénétrer jusqu'au monarque, & le convaincre de la fausseté du songe. Dégoûté enfin des faveurs incertaines de la cour, il se retira dans un désert de l'Ethiopie, & y vécut en sauvage, jusqu'au jour où il

fut arrêté comme un brigand & conduit à la cour du grand *Neghus*. Ce prince se montra sensible à ses malheurs; il laissa même entrevoir qu'il étoit sincerement fâché de ne pas lui voir une couleur semblable à la sienne. *Zamaleski*, en peu d'heures, reparut à la cour du grand *Neghus*, avec le teint d'un Ethiopien. Ce nouveau moyen, sur lequel il fondoit sa grandeur future, lui devint encore inutile par la mort du grand *Neghus*. Son fils, à qui *Zamaleski* faisoit quelqu'ombrage, jugea prudemment qu'il falloit l'écarter. Le héros de ce conte, désespéré de toutes ses tentatives infructueuses, reprit la route de sa patrie. Il se présenta d'abord chez un notaire pour recevoir de l'argent qui lui appartenoit. Le notaire, après une longue explosion d'éclats de rire, répondit qu'*il rendroit la somme, quand il se présenteroit un* Zamaleski *blanc, ayant barbe & cheveux, un œil de plus, une bosse de moins.* *Zamaleski* ne savoit pas tout: Une femme qu'il avoit aimée autrefois, & qui lui avoit conservé, malgré sa difformité, un reste d'attachement en-

tretenu par les plus tendres souvenirs, cette femme, avec laquelle *Zamaleski* avoit hérité d'une petite fortune, n'eut pas plutôt appris l'opération cruelle faite sur son amant & renouvellée depuis sur *Abailard*, qu'elle prit la fuite. Un vieil oncle de quatre-vingt-quinze ans, qu'il croyoit mort, vint encore insulter à ses malheurs, en le priant de ne le pas oublier dans son testament. » L'ennui le saisit » & ne le quitta plus. Il cessa pourtant » de s'ennuyer un an après, car il » mourut, ou plutôt il se fit enterrer; » il étoit mort deux ans auparavant ».

Ce conte présente deux points de morale bien importans & bien instructifs. L'auteur y développe d'abord les excès de bassesse auxquels l'ambition peut entraîner; les tourmens & les affronts qu'un cœur dévoré de cette passion est obligé de supporter. M. *Imbert* fait aussi connoître, par cette anecdote, quelle est l'instabilité des faveurs de la cour, & avec quelle facilité les grands oublient les services qu'on leur a rendus.

Ce conte est celui qui vous fera le

plus de plaisir par la légèreté du style, les peintures des mœurs & les saillies de la plaisanterie la plus agréable. C'est dommage que tous les faits soient jettés dans le même moule, ce qui donne à la narration une teinte de monotonie. On prévoit trop facilement qu'à chacune des cours visitées par *Zamaleski*, cet amant de la faveur ne manquera pas d'adopter les défauts dominans du prince, & de décheoir tout-à-coup de sa haute fortune, par une manière un peu uniforme. On pourra trouver encore que le projet de se faire bossu est d'une charge trop forte; mais la narration & les détails en sont charmans, & si la fable étoit plus naturelle & plus variée, ce conte moral & philosophique auroit la perfection que M. *de Voltaire* a donnée aux miniatures que nous devons à ce grand faiseur de contes. Quoique ce dernier n'ait pas fait preuve d'un goût bien sûr, sur-tout dans le genre de la bonne plaisanterie, & qu'il se soit permis une foule de pointes misérables, d'antithèses puériles, de calem-

bourgs insipides, il en est encore plus sobre que M. *Imbert.* C'est sur-tout dans les métaphores que ce jeune auteur me paroît échouer; elles manquent presque toutes de justesse, ou bien elles sont forcées & précieuses; on s'apperçoit encore d'une prétention pénible pour l'épigramme & le persifflage; on voit qu'il grimace, à force de vouloir rire; l'homme le plus gai ne peut pas toujours l'être: M. *Imbert* auroit dû sentir cette vérité; au reste, il ne doit regarder ces observations critiques que comme des marques de l'intérêt que nous prenons à sa gloire, & de l'estime que nous avons conçue pour ses talens. Afin de motiver nos jugemens, nous allons vous transcrite, Monsieur, quelques phrases qui pourront vous donner une idée du mauvais goût qui dépare les ouvrages de M. *Imbert*, & sur-tout ses ouvrages en prose: *Quand la gloire & l'amour brûlent dans un foyer commun, cela doit produire un feu bien ardent, & c'est à ce feu-là qu'*ILIKAN *avoit allumé son courage, &c. ... Ce sentier étoit impraticable; mais tandis qu'on ne voyoit là*

qu'un précipice à se rompre le cou, le prince y vit un canal propre à voiturer furtivement un nuage de coups qui iroient crever inopinément au sommet sur le dos de la garnison, &c. .... Il ne s'agissoit pas d'acier bien trempé, mais de bras vigoureux. Dans ces sortes de combats, le commerce est beaucoup plus sûr. .... Hikan *qu'on voyoit par-tout à la fois, & qui, par le nombre des blessés dont il peuploit la montagne, auroit pu la faire surnommer* la montagne des Invalides.. *Et le malheureux, au lieu de se laisser mourir, sans dire mot, se mit à pousser des cris horribles... Ils mirent bien moins de temps à descendre, qu'ils n'en avoient mis à monter;* (pour dire qu'ils tombèrent au fond du précipice) *mais presque au même temps, une roche qui se détache par hasard, & qui auroit dû rester en place encore un jour au moins. .... Il descendit un peu plus vîte qu'il n'auroit voulu; & arrivé au pied de la montagne, il se trouva n'avoir rapporté de son voyage que cinq ou six blessures assez dangereuses. ..... Il poussa des soupirs, dont l'un alla trouver la couronne de la Chine, & l'autre sa belle maîtresse. .... Le premier jour qu'il se présenta chez sa*

maîtresse, elle lui dit qu'il prît garde de ne pas trop s'échauffer, que cela pourroit rouvrir ses blessures, & que l'amour ne valoit rien à la santé.... Leur crédit avoit su, dans bien des cas, même sans parler haut, se faire entendre à des sourds, un crédit qui ne parle pas haut, & que des sourds entendent ! *Il fit un portrait fort pâle de cette grande ville.* On pourroit dire aussi bien, il fit un portrait *fort rouge;* Junon *qui écoutoit de toutes ses oreilles immortelles......* Pour exprimer les changemens que l'ambition avoit produits dans l'ame de *Zamaleski*, & la couleur *éthiopienne* qu'il s'étoit donnée pour plaire au grand *Neghus*, M. *Imbert* dit que *physiquement & moralement*, *Zamaleski* avoit *changé, en peu d'heures, du blanc au noir.* Vous avouerez, Monsieur, que ce calembourg seroit à peine supportable, s'il étoit harsardé dans un cercle. M. *Imbert* écrit, en général, assez purement ; voici cependant une phrase dont la construction n'est pas françoise. « Il parloit » amour, on lui répondoit amitié ; & » si celle-ci n'est pas l'amour, elle est

» am

» au moins de la famille. D'ailleurs, » *lorsqu'à ce sentiment*, comme il arri» voit ici, *se joint celui de la recon*» *noissance, j'ai connu bien des amours* » qui ne valoient pas cette amitié-là ». Ce dernier membre de la phrase n'a aucun rapport avec le premier ; il » faudroit : « lorsqu'à ce sentiment se » joint celui de la reconnoissance, » cette amitié-là vaut bien des amours » que j'ai connus ». Si j'ai relevé, avec quelque sévérité, les taches qui déparent ces opuscules, je ne rends pas moins de justice à l'élégance & à la légèreté du style, dont plusieurs morceaux sont écrits. Celui-ci, par exemple, sur les médecins, est d'une ironie fine & ingénieuse. » *Esculape* » est reconnu par-tout pour le dieu » de la médecine. C'est lui qui, tou» ché du sort d'*Hyppolite*, tué par un » monstre marin, d'un homme mort » fit un homme vivant. Ses doctes en» fans depuis ont souvent fait tout le » contraire. Cela soit dit sans re» proche, il ne faut pas leur en vou» loir. Tout est bien, dit *Candide*. » Dans le fond, quand ils embarquent

» un malade pour l'autre monde, sou-
» vent ce n'eſt pas un mal pour celui
» qui s'en va, & c'eſt un bien pour
» ceux qui reſtent. D'ailleurs ils com-
» penſent d'ordinaire le bien & le
» mal ; s'ils font des orphelins, ne
» font-ils pas auſſi des héritiers, des
» veuves » ?

Les médecins n'applaudiront pas à ce ton épigrammatique, & s'écrieront en chorus ;

> Avec quelle irrévérence
> Parle des dieux cet auteur ;

mais M. *Imbert* s'en conſolera par d'autres ſuffrages & par une très-bonne ſanté.

Je ſuis, &c.



LETTRE VI.

Remarques critiques sur quelques endroits des deux premiers volumes des Questions sur l'Encyclopédie.

Les ouvrages qui méritent de fixer l'œil de la critique sont devenus si rares ; il est d'ailleurs un si grand nombre d'auteurs qui ont le crédit de se soustraire à ma censure *, enfin ces feuilles se succèdent avec tant de rapidité **, que j'ai presque

* Souvent on surprend à l'autorité des ordres pour m'empêcher de parler d'ouvrages dont les autres journalistes ont la liberté de dire leur sentiment. Bien souvent ces ordres m'ont mis dans l'embarras, & vous ont privé d'articles que je croyois piquans. Dans ce N° encore, il y en avoit un qu'il m'a fallu entierement supprimer. Cela me donneroit presque, en vérité, l'amour-propre de croire que ma critique est devenue redoutable.

** Il n'y a pas un seul journal aussi chargé que celui-ci. Nous donnons 40 N^{os} par an, tandis que les autres n'en donnent que 24 au plus. Aussi l'on a dû remarquer que nous analysons un plus grand nombre d'ouvrages qu'aucun journaliste.

épuifé les matières qui peuvent vous intéreffer. La lecture des nouvelles Queftions fur l'Encyclopédie m'a fait penfer que dans ce moment de difette, fur-tout, vous me verriez avec plaifir relever les erreurs, les faux jugemens répandus dans le cours d'un ouvrage, dont les premiers volumes font un peu anciens, mais qu'aucun critique n'a combattu. L'autorité de M. *de Voltaire* eft fi grande dans la république des lettres, que fes opinions font regardées, par les jeunes gens fur-tout, comme autant d'arrêts irréfragables. On ne peut donc s'attacher avec trop de foin à leur deffiller les yeux.

Cet auteur, qui n'a jamais pu fouffrir la critique la plus modérée, s'en permet fouvent de minucieufes & d'injuftes. A l'article *Amour-propre*, il effaye de tourner en ridicule cette penfée de *Nicole. Par le moyen des roues & des gibets on réprime les deffeins tyranniques de l'amour-propre de chaque particulier.* Il trouve étrange que *Nicole* ait pris le vol & l'affaffinat pour de l'amour-propre. C'eft-là une chicane

bien misérable. Qui ne voit que *Nicole* parle de l'amour-propre dans le sens le plus étendu ; c'est-à-dire, de l'amour de soi ; & cette acception est familière. C'est dans ce sens que M. *de la Rochefoucault*, & après lui M. *Helvétius* ont dit, que l'amour-propre est le mobile de toutes nos actions. Ils auroient écrit une grande absurdité s'ils avoient entendu par amour-propre, ce sentiment *qui approche de la vanité*, & non celui qui nous fait centre de tout, si l'on peut parler ainsi. Dans ce sens il est certain que *Néron* assassina sa mère par amour-propre, il l'assassina pour se délivrer de ses reproches & de son ambition.

J'allois vous parler de la fin de cet article ; mais j'ai senti la pudeur se révolter. Par la même raison je passerai rapidement sur l'article de *l'Amour socratique*. On y lit que « l'ex-jésuite » *Desfontaines* fut sur le point d'être » brûlé en place de Grève, pour avoir » abusé de quelques petits savoyards » qui ramonoient sa cheminée ». C'est un spectacle bien humiliant pour l'humanité, qu'un vieillard qui, après

avoir paſſé ſa vie à calomnier, ſemble s'arrêter ſur les bords de ſa tombe pour diſtiler le fiel qui le dévore. C'eſt une baſſeſſe dégoûtante d'outrager ceux qui ne peuvent plus nous entendre. Heureuſement l'excès, l'abſurdité de ces calomnies les rend moins dangereuſes. Un tel calomniateur eſt un aſſaſſin mal-adroit, que la fureur égare. Voilà donc les fruits de cette philoſophie bienfaiſante, qui ne reſpire que l'amour de l'humanité ! voilà les beaux exemples de ces vertus que nous fournit le vieux druide de la philoſophie !

Au mot *Amplification*, M. *de Voltaire* cite ces beaux vers de *Virgile* :

Nox erat, & placidum carpebant feſſa ſoporem
Corpora per terras, Sylvæque & ſæva quierant
Æquora : cum medio volvuntur ſydera lapſu,
Cum tacet omnia ageo, pecudæ pictæque volueres ;
Quæque lacus late liquidos, quæque aſpera dumis
Rura tenent, ſomnopoſitæ ſub nocte ſilenti
Lenibant curas, & corda oblita malorum.
At non infelix animi Phœniſſa.

Voici comme il les traduit.

Les astres de la nuit rouloient dans le silence,
Eole a suspendu *les haleines des vents*,
Tout se tait sur les eaux, dans les bois, dans les champs,
Fatigué des travaux qui vont bientôt renaître,
Le tranquille taureau s'endort avec son maître.
Les malheureux humains ont oublié leurs maux.
Tout dort, tout s'abandonne aux charmes du repos,
Phénisse veille & pleure.

Les haleines des vents, me semble une expression impropre autant que désagréable. Je crois qu'il faut écrire l'haleine des vents. Vous avez remarqué, Monsieur, dans ces vers trois hémistiches de suite, qui tiennent ensemble, ce qui est une faute essentielle contre l'harmonie; mais le défaut de cette traduction le plus remarquable, c'est qu'aucune des images de l'original n'y est rendue. Je n'y vois ni le *sæva æquora*, ni le *pictæ volucres*, ni l'*aspera rura*, ni sur-tout cette belle image *quæque lacus latè liquidos*. Cependant les principes de traduction

qu'adopte M. *de Voltaire* ſont très-rigoureux. Il dit au même endroit *qu'il faut rendre image pour image, beauté pour beauté*. Il tance rudement l'abbé *Desfontaines*, pour avoir omis dans ſa traduction de l'*Enéide*, de rendre l'*apparent rari nantes ;* mais le *lacus late liquidos* n'eſt-ce pas une beauté à peu-près du même genre ? Pour peu qu'on ait de goût, on ſent combien ce *latè*, qu'on ne peut prononcer qu'en ouvrant une bouche immenſe, peint merveilleuſement une vaſte étendue.

Après la traduction infidelle de ce morceau de l'*Enéide*, vous lirez, Monſieur, une critique de la deſcription de la tempête qui ſe trouve dans l'*Electre* de *Crébillon*, une diſſertation de deux pages ſur ces deux vers du rôle d'*Oreſte*.

Nous voguâmes long-temps
Au gré de nos deſirs bien plus qu'au gré des vents.

M. *de Voltaire* fait une remarque géographique ſur le mot *long-temps*, employé mal à propos en cet endroit, puiſqu'*Oreſte* n'avoit beſoin que de

trois jours, & d'un bon vent d'est, pour aller de Samos, d'où il étoit parti, à Epidaure, où il vouloit se rendre. Est-ce bien M. *de Voltaire* qui s'arrête à des observations aussi pédantesques? En voici une autre qui n'est pas plus juste « Le confident d'*Oreste* » eût pu dire *si vous avez essuyé une tem-* » *pête, vous n'avez pas vogué au gré de* » *vos desirs* ». Le confident eût dit une grande sottise. *Oreste* auroit pu lui répondre : c'est avant d'avoir essuyé une tempête que je vous dis que j'ai vogué au gré de mes desirs. Si vous aviez donné quelqu'attention à ce que je vous ai raconté, vous ne m'eussiez pas fait une objection si ridicule.

Nous partîmes comblés des bienfaits de *Thyrrene*,
Tout nous favorisoit, nous voguâmes longtemps
Au gré de nos desirs bien plus qu'au gré des vents;
Mais signalant bientôt toute son inconstance;
La mer en un moment se mutine & s'élance;
L'air mugit, le jour fuit, une épaisse vapeur

Couvre d'un voile affreux les vagues en fureur:
La foudre éclairant seule une nuit si profonde,
A sillons redoublés ouvre le ciel & l'onde;
Et comme un tourbillon embrassant nos vaisseaux,
Semble en source de feux bouillonner sur les eaux.
Les vagues quelquefois nous portant sur leurs cimes,
Nous font rouler après sous de vastes abîmes;
Où les éclairs pressés pénétrant avec nous,
Dans des gouffres de feu sembloient nous plonger tous.
Le pilote effrayé, que la flamme environne,
Aux rochers qu'il fuioit lui-même s'abandonne;
A travers les écueils, notre vaisseau poussé
Se brise, & nage enfin sur les eaux dispersé.

Cette peinture énergique paroît à l'auteur des Questions, une amplification boursouflée. Il n'y voit que le poëte qui veut éblouir les spectateurs par des images frappantes, & non le personnage qui est partagé entre la haine qu'il porte au tyran *d'Argos*, & l'amour qu'il a pour sa fille. Cependant vous conviendrez, Monsieur,

qu'il eſt aſſez naturel qu'*Oreſte* peigne avec des traits de feu le ſpectacle de la nature le plus effrayant, dont il a été le témoin & preſque la victime. Après avoir vu ſon vaiſſeau briſé par la tempête, il doit lui être permis d'en parler à ſon confident. *Juvat meminiſſe laborum.*

On aime à raconter les maux qu'on a ſoufferts.

Si le poëte ſe montre trop dans cette deſcription, j'en connois une qui ne mérite pas le même reproche, quoiqu'elle ſe trouve dans un poëme épique, où le poëte peut & doit ſe montrer. La voici, Monſieur, ces comparaiſons ſervent à former le goût.

L'aſtre brillant du jour à l'inſtant s'obſcurcit.
L'air ſiffle, le ciel gronde, & l'onde au loin mugit :
Les vents ſont déchaînés ſur les vagues émues ;
La foudre étincelante éclate dans les nues,
Et le feu des éclairs & l'abyme des flots,
Montraient par-tout la mort aux pâles matelots.

Dans cette deſcription tronquée,

faite après mille autres, je ne vois pas un trait remarquable, pas une étincelle de génie.

L'aſtre brillant du jour à l'inſtant s'obſcurcit.

Crébillon a dit la même choſe en deux mots. *Le jour fuit à l'inſtant* eſt foible. *L'air ſiffle* ; cette circonſtance eſt petite. L'auteur d'*Electre* a dit bien mieux *l'air mugit.* Cette expreſſion convient davantage au fracas de la tempête. La rime des deux premiers vers eſt meſquine.

Les vents ſont déchaînés ſur les vagues émues.

C'eſt le zéphir qui peut émouvoir les flots. Les aquilons les ſoulèvent & bouleverſent les mers. Dans *Crébillon*, vous avez vu les *vagues en fureur* & non les vagues *émues.*

La foudre étincelante éclate dans les nues.

Les nues eſt le mot thecnique. *La nue* me ſemble plus noble.

Et le feu des éclairs & l'abyme des flots,
Montroient par-tout la mort aux pâles matelots.

Montrer la mort est d'une foiblesse extrême ; l'imparfait dont se sert le poëte affoiblit encore l'expression.

M. *de Voltaire* agite la question de la prééminence entre les anciens & les modernes, qu'on a si souvent agitée. » Les hommes, dit-il, ont toujours » prétendu que le bon vieux temps » valoit mieux que le temps présent ».

Les hommes en tout temps, ont pensé qu'autrefois
De longs ruisseaux de lait serpentoient dans les bois.

Ce dernier vers rappelle celui-ci de *Boileau*.

Et des ruisseaux de lait serpentoient dans les plaines.

Le premier ne pouvoit être plus mauvais.

Selon *Fontenelle*, toute la question se réduit à savoir si les arbres qu'on voit aujourd'hui dans nos campagnes sont aussi grands que ceux des siècles passés. Et en ce cas, nous pouvons égaler les grands hommes qui nous

ont précédés. M. *de Voltaire* a raison de dire que *Fontenelle* a mal saisi l'état de la question. Il ne s'agit pas de savoir si la nature, dans nos siècles modernes, a pu produire d'aussi beaux génies, que dans des temps plus reculés, mais si elle en a produit en effet. Je remarque, comme une singularité, que deux hommes de génie (*Racine* & *Boileau*) se sont déclarés pour les anciens, & que les modernes comptent dans leur parti trois écrivains auxquels on a trouvé plus d'esprit que de genie, savoir, *la Motte*, *Fontenelle* & M. *de Voltaire*. Voici comme ce dernier a jugé ce grand procès. » Il y a des genres dans lesquels les modernes sont de beaucoup supérieurs aux anciens, & » d'autres, en très-petit nombre, » dans lesquels nous leur sommes inférieurs. C'est à quoi se réduit toute » la dispute.

M. *de Voltaire* en parlant de l'art dramatique, ne fait guères que répéter ce qu'il a dit dans les Commentaires sur *Corneille*. Il préfère l'*Iphigénie* de *Racine* à toutes ses autres

pièces en général. Cependant *Athalie* est regardée comme son chef-d'œuvre. Mais, il ne seroit pas juste que M. *de Voltaire* fût de l'avis de tout le monde. Il reproduit ici la critique qu'il a faite ailleurs du caractère de *Joad*. » Ce » grand prêtre, dit-il, est factieux, » insolent, enthousiaste, inflexible, » sanguinaire, il trompe indignement » sa reine, il fait égorger par des » prêtres, cette femme âgée de quatre-» vingt ans, qui n'en vouloit certai-» nement pas à la vie du jeune *Joas*, » qu'elle vouloit élever comme son » propre fils ».

Cette critique est pleine d'injustice & de mauvaise foi. Il est vrai qu'*Athalie* dit à *Joas* :

Je prétends vous traiter comme mon propre fils.

Mais tous les discours qu'elle lui tient, ne tendent qu'à le faire tomber dans le piège qu'elle lui dresse. Cet enfant l'allarme. Elle veut savoir quel il est. Elle s'en est expliquée avec *Mathan*.

Un enfant est peu propre à trahir sa pensée.
Souvent d'un grand dessein un mot nous fait juger,
Laissez-moi, cher *Mathan*, le voir, l'interroger.

Comment peut-on dire qu'*Athalie* n'en veut pas à la vie de *Joas*? Elle qui l'avoit déja poignardé de sa main, qui a versé des flots de son propre sang, qui s'étonne, qui s'indigne de se trouver *sensible à la pitié*; elle, ennemie déclarée du Dieu qui a sauvé les jours de cet enfant, elle livrée aux conseils sanguinaires d'un Prêtre implacable, qui lui a conseillé de l'immoler à sa sa sûreté, elle qui vouloit l'égorger avant de le connoître!

Bientôt de *Jézabel* la fille sanguinaire
Instruite que *Joas* voit encor la lumière,
Dans l'horreur du tombeau viendra le *replonger*.
Déjà sans le connoître elle veut l'égorger.

Joad n'est ni factieux, ni insolent. La preuve la plus certaine qu'on en puisse donner, c'est qu'il intéresse. *M. de Voltaire* doit savoir que les factieux & les insolens ne peuvent jamais intéresser. *Joad* est un juif, en-

thousiaste il est vrai, plein d'une confiance sainte en la parole de l'Eternel, & croyant, d'après cette parole, que la race de *David*, dont *Joas* est le reste, ne doit pas s'éteindre sans avoir donné le roi promis aux nations. Tant que les jours de son pupille sont en sûreté dans le temple, il ne trame ni complots ni factions. Il l'élève obscurément à l'ombre des autels. Mais quand il voit qu'on veut le sacrifier à la frayeur d'un songe, quand il craint qu'on ne coupe le dernier rejetton de la tige sacrée ; réduit à choisir entre une femme parricide, & un enfant malheureux, il sauve son roi & fait mourir *Athalie*.

En fait de goût, Monsieur, je ne connois pas de juge plus éclairé que M. *de Voltaire*, mais il n'en est point de plus partial. Dans l'énumération des meilleures tragédies françoises & des plus beaux rôles de ces tragédies, il ne parle pas de *Crébillon*. Cette réticence est injuste & maladroite. Elle fait souvenir que le *Nestor* de la littérature a toujours été le détracteur de ce fameux tragique. Il auroit pu citer

à côté des plus beaux rôles de *Racine* & de *Corneille*, ceux de *Rhadhamiste*, de *Zénobie*, de *Pharasmane*, d'*Electre* & de *Palamède*; il prétend que depuis la mort de *Molière*, jusqu'au *Joueur* de *Regnard*, on n'eût pas une bonne pièce en France; » & il faut avouer, » (ajoute-t-il) qu'il n'y a eu que lui » seul, après *Molière*, qui ait fait de » bonnes comédies en vers ». Mais la *Métromanie!* Mais le *Méchant!*

En général, la manie du questionneur encyclopédique, est de déprimer tous les talens. *Bouchardon* disoit qu'après avoir lu *Homère*, tous les hommes lui sembloient des géans. Quand on a lu les ouvrages de *l'Homère* françois, les plus grands hommes paroissent des nains. J'aurai plus d'une occasion de vous le faire remarquer. Il demande, en parlant de nos comédies modernes, pourquoi elles sont souvent écrites en prose. » N'est-ce point, répond-il, » que les hommes, en tout genre, » veulent réussir sans beaucoup de » travail. *Fénélon* fit son *Télémaque* en » prose, parce qu'il ne pouvoit le » faire en vers. « Pourquoi ne le pou-

voit-il pas ? Le plus difficile n'eſt pas de faire des vers, d'être poëte ; & perſonne ne l'eſt plus que *Fénélon*, ſi du moins la poéſie conſiſte dans l'élévation & l'harmonie du ſtyle, dans la richeſſe des deſcriptions, dans la grandeur des images, dans l'abondance & la beauté des comparaiſons. J'oſe avancer qu'il y a beaucoup plus de cette poéſie dans le *Télémaque*, que dans la *Henriade*. Si le *Télémaque* n'eſt pas rimé, c'eſt qu'il ne devoit pas l'être ; c'eſt que l'auteur vouloit entrer dans des détails auxquels la poéſie ne pouvoit ſe prêter. On ſait que M. *de Voltaire* a la prétention de paſſer pour le ſeul poëte épique de ſa nation ; il ne peut ſouffrir qu'on s'accoutume à ranger dans cette claſſe l'illuſtre archevêque de Cambray. Il ne perd pas une occaſion de rabaiſſer le mérite du *Télémaque*. A propos d'*Ariſtote*, il nous dit que ce qui donna le plus de vogue au *Télémaque*, *ce fut la critique de la fierté de Louis XIV, & de la dureté de Louvois qu'on crut appercevoir* dans ce poëme. Mais aujourd'hui que ces alluſions malignes n'intéreſſent plus

perſonne ; la vogue de cet ouvrage ſubſiſte encore. Le ſuccès de *Fénélon* n'a donc pas été l'effet d'une circonſtance étrangère, c'eſt au charme de ſon ſtyle, à la ſublimité de ſa morale qu'il faut l'attribuer. C'étoit une entrepriſe hardie de faire parler & agir la déeſſe de la Sageſſe : c'eſt un prodigieux mérite de ne lui avoir pas fait prononcer une ſeule parole qui ſoit au-deſſous de l'idée qu'on ſe fait d'une telle divinité.

Comment M. de *Voltaire* peut-il regarder ce Mentor dont elle emprunte les traits, comme un ennuieux diſcoureur ? Ses diſcours ſont pleins d'une onction qui pénètre & qui attendrit. La douce perſuaſion ſemble couler de ſes lèvres auſſi naturellement que l'eau qui s'échappe de ſa ſource. Je ne crois pas, en un mot, qu'on puiſſe lire *Télémaque* ſans deſirer de devenir meilleur ; & c'eſt un éloge que bien peu d'ouvrages ont mérité.

C'eſt ſur-tout contre les écrivains qui ne ſont plus, que le queſtionneur ſe permet les ſarcaſmes les plus

amers. *Montesquieu* est maltraité dans vingt endroits de cet ouvrage. Je vous citerai seulement le petit paragraphe inséré contre lui à l'article *Aristote*. M. *de Voltaire* se plaint que dans les nations modernes on ne trouve pas un *Physicien*, un *Géomètre*, un *Métaphysicien*, un *Moraliste même qui ait bien parlé de la poësie*. Je ne sais si ce reproche s'adresse à un Géomètre de nos jours fort connu, qui a beaucoup écrit sur la littérature & sur la poësie; & qui a soutenu que *la plupart des personnages de Racine ont moins de passion que de métaphysique, moins de chaleur que de galanterie* *. Quoiqu'il en soit, ces reproches généraux sont rarement fondés, & pour ne parler ici que de *la Bruière*, personne n'a fait un parallele plus juste de *Racine* & de *Corneille*. Il faut qu'il ait senti vivement le mérite de ces deux grands hommes, pour les avoir si bien caractérisés. « *Il n'y a pas*, ajoute » l'auteur, jusqu'à *Montesquieu* qui,

* Lettre de M. *d'Alembert* à M. *Rousseau* de Genève sur les spectacles.

» dans son livre amusant des Lettres
» Persannes, a la petite vanité de
» croire qu'*Homère* & *Virgile* ne sont
» rien en comparaison d'un homme
» qui imite, avec esprit & avec suc-
» cès, le Siamois de *Dufreni*, &
» qui remplit son livre de choses har-
» dies, sans lesquelles il n'auroit pas
» été lu. *Qu'est-ce que les poëmes
» épiques?* dit-il, *je n'en sais rien;
» je méprise les lyriques autant que
» j'aime les tragiques.*

Je conviens que M. *de Montesquieu* peut avoir tort de mépriser les poëtes lyriques, mais enfin ce tort lui étant commun avec M. *de Voltaire*, méritoit quelqu'indulgence de la part de ce dernier. Il a dit plus d'une fois que ce genre est ennuieux. Il est vrai qu'il n'a essaié de le décrier qu'après y avoir échoué. Mais M. *de Montesquieu* qui n'a jamais fait de vers, n'a pas du être inspiré par le dépit & par une basse envie contre le Pindare *Grec* ou *François*. Cette façon de parler, *il n'y a pas jusqu'à un tel* n'est pas polie, elle est sur-tout bien déplacée envers un homme aussi

justement célèbre que *Montesquieu*. S'il s'est cru supérieur à *Homère* & à *Virgile* pour le génie, il a eu grand tort ; mais il est certain que les *Lettres Persanes* sont autant au-dessus du Siamois, que la *Henriade* est au-dessus du poëme de *Charlemagne*, ou l'*Enéide* au-dessus de la *Henriade*. Comment M. *de Voltaire* ose-t-il avancer que cet ouvrage n'eût pas été lu sans *les choses hardies* dont il est rempli ? Lui même convient qu'il est *amusant*. Il n'y a donc que *les choses hardies* qui lui semblent amusantes. Réduire ainsi le mérite d'un livre, n'est-ce pas l'anéantir ? Ce qui a fait la fortune de celui-ci, c'est la critique ingénieuse & légère de nos mœurs & de nos ridicules, & non pas quelques traits trop hardis qu'on y voit à regret. *Montesquieu* auroit pu négliger cette ressource qui est ordinairement celle de la médiocrité. Mais il n'y a que la fureur du paradoxe, que la folie de railler les meilleurs ouvrages, qui puissent faire dire que les *Lettres Persanes* ne seroient pas supportables si on supprimoit trois ou quatre pensées

hardies semées dans ce livre *amusant*. M. d'*Alembert* n'est pas de l'avis de M. *de Voltaire* sur les *Lettres Persanes*. Il faut voir ce qu'il en dit dans l'éloge de M. de *Montesquieu*. Je ne vous en citerai que peu de chose. « la peinture des mœurs orientales, » réelles ou supposées, de l'orgueil » & du flegme de l'amour asiatique, » n'est que le moindre objet de ces » lettres; elle n'y sert, pour ainsi » dire, que de prétexte à une satyre » fine de nos mœurs, & à des ma» tières importantes que l'auteur ap» profondit en paroissant glisser sur » elles. Dans cette espèce de tableau » mouvant, *Usbek* expose sur-tout, » avec autant de légèreté que d'é» nergie, ce qui a le plus frappé, » parmi nous, ses yeux pénétrans. A » cette peinture vive, mais sans fiel, » il oppose, dans l'apologue des Tro» glodites, le tableau d'un peuple » vertueux, devenu sage par le mal» heur: *morceau digne du portique*.

Vous voyez, Monsieur, que les philosophes ne sont pas toujours d'accord entr'eux. En voici encore une preuve

preuve tirée des questions encyclopédiques. J'ai déjà dit que M. *de Voltaire* exige d'un traducteur qu'il rende image pour image, beauté pour beauté. Il fait cette remarque *en faveur des commençans*. M. *de la Harpe* pense, au contraire, qu'il est ridicule de n'oser se permettre des équivalens. Il recommande bien de *se garder de cette servitude malgré l'avis de quelques pédans*. Je ne sais s'il a voulu parler de M. *de Voltaire*. Mais si j'osois décider entre deux grands hommes, je ne serois pas de l'avis de M. *de la Harpe*.

L'encyclopédie, comme vous pouvez croire, Monsieur, est louée outre mesure par le questionneur. Peut-être cette profusion d'éloges sied-elle mal dans la bouche d'un des architèctes de *ce palais des sciences*. C'est ainsi que M. *de Voltaire* appelle l'encyclopédie à laquelle on sait qu'il a contribué. Il nous apprend qu'on en tira *quatre mille deux cents cinquante exemplaires*, *dont il ne reste pas un seul chez les libraires*, & que *ceux qu'on peut trouver aujourd'hui, par un hasard heureux*, *coûtent dix-huit cent francs*. Il y a long-temps

qu'on sait que la cherté d'un ouvrage n'est pas une preuve de sa bonté. J'ai vu vendre dans la nouveauté le systême de la nature, quatre ou cinq louis, & le théatre de *Racine* six francs. Aujourd'hui le prix des livres est en proportion des *choses hardies* qu'ils renferment, & du risque qu'on court en les débitant. Dans le moral comme dans le physique, ce n'est pas toujours la bonté réelle des choses qui en fait le prix, c'est la rareté, c'est le caprice du moment, c'est quelquefois le mauvais usage qu'on en peut faire. Les alimens coûtent moins que les poisons. Je ne veux pas dire qu'il y ait du poison dans l'encyclopédie, je veux dire seulement que les livres qui se vendent le plus cher ne sont pas toujours les meilleurs. A l'article *Ana*, M. *de Voltaire* dit « qu'il y a actuelle-» ment des articles de l'encyclopédie » *qui doivent servir d'instruction au genre* » *humain*, &c ».

Le second volume de ces questions finit ainsi : « Il y a plus de vérité dans » deux pages de l'encyclopédie, con-» cernant la Physique, que dans toutes

» les bibliothèques d'Alexandrie, dont » pourtant on regrette la perte ». Il faut convenir que ce regret n'est pas raisonnable depuis que nous avons l'encyclopédie. L'encyclopédie doit nous tenir lieu de tout. Il vaudroit mieux avoir perdu tous les autres ouvrages que de ne point posséder celui-là. On dit qu'on en prépare une nouvelle édition en Hollande, avec cette épigraphe :

Rudis indigestaque moles.

Je suis, &c.

LETTRE VII.

Discours de la Cène, & Panégyrique de Saint-Bernard, par M. l'abbé de Besplas.

Je vais remplir, Monsieur, la promesse que je vous ai faite de vous donner l'analyse des deux discours qui suivent l'*Essai sur l'éloquence de la chaire*. Le premier est un discours sur

la cêne, prononcé devant le roi en 1777 ; le second, un panégyrique de saint *Bernard*. Nous allons suivre pas à pas, la marche de l'orateur, & nous verrons s'il est fidèle aux règles qu'il a prescrites.

Vous connoissez, Monsieur, cette belle cérémonie de la cêne, une des plus touchantes, des plus sublimes, des plus consolantes pour les infortunés que le christianisme ait instituées. Le prince, dépouillé de cette pompe éblouissante qui annonce au peuple l'arbitre de sa destinée, vient s'abaisser humblement aux pieds du pauvre, & le lave de ses mains royales. » Les anciennes religions, » dit l'orateur, n'avoient pas découvert aux monarques cette espèce de » grandeur ; & qu'ici la sagesse humaine s'anéantisse, il a fallu la venue d'un Dieu pour rétablir l'égalité sur la terre : en effet aucune de » ces religions osa-t-elle jamais introduire le sombre tableau de la » misère dans le palais des rois, élever les pauvres au-dessus de toutes » les grandeurs, apprendre aux souve-

» rains à fléchir avec majesté le genou
» devant ce que l'humanité a de plus
» obscur & de plus foible ?

Ces idées amènent bien naturellement le sujet que l'orateur se propose de développer. Un autre morceau de l'exorde le prépare encore mieux. » Sire, que de sages ministres
» éclairent vos conseils & guident vos
» entreprises ; pour nous, la plus no-
» ble, comme la plus douce fonc-
» tion de notre ministère, c'est de
» vous apprendre à aimer, à secou-
» rir les malheureux ? Hélas ! Sire, vos
» premiers jours ont coulé dans le
» deuil ; frappé dans vos sentimens
» les plus chers, vous n'avez vu long-
» temps autour de vous dans ce pa-
» lais que des larmes : hélas, éprouvé
» dans un âge si tendre, comment ne
» seriez-vous pas sensible & bon roi !
» Le caractère simple de vos mœurs a
» fait concevoir de votre majesté les
» plus hautes espérances ; vous avez
» atteint, en quelque sorte, dès le
» commencement de votre règne, à
» l'héroïsme de la grandeur, en écar-
» tant de vous cette pompe royale,

» ce fragile éclat de la puissance qui
» ne frappe que les yeux, & en ré-
» servant toute votre grandeur pour
» votre ame. Quand le faste est banni
» des cours, l'abondance règne sure-
» ment dans le peuple ; le plus grand
» outrage fait à l'amour des sujets,
» c'est d'employer leurs trésors, de
» convertir leurs sueurs en de vaines
» dépenses ; votre bonté, Sire, ne le
» permettra point : ce cœur royal
» s'est déjà montré si sensible ! Et qu'il
» est consolant pour notre ministère
» de rappeller à cette auguste assem-
» blée ce jour mémorable de ce fu-
» neste hiver qui a précédé celui qui
» s'écoule, & où votre majesté at-
» tendrie sur le sort des pauvres, se
» transporta au milieu d'eux, visita les
» places publiques, présida elle-même
» à la police de la cité, confiant aux
» magistrats celle du riche, se réser-
» vant à elle seule celle qui intéresse
» les malheureux ! Puissiez-vous, Sire,
» vous rappeller long-temps ce beau
» jour où la nation vous proclama
» son père, & ajouter à votre inépui-
» sable tendresse cette fermeté con-

» rageuse & constante qui est la véri-
» table bonté des rois » !

Il nous semble, Monsieur, que ce juste éloge est très adroitement placé. Avant d'exposer au jeune roi ces devoirs de la charité chrétienne, n'est-ce pas une heureuse finesse de l'art que de lui rappeller les engagemens qu'il a pris lui-même, pour l'avenir, par tous ces actes de bienfaisance qui ont rendu son nom si cher aux François ? Remarquez, en même temps, quelle noblesse, quelle onction, quelle élégante simplicité ! On a reproché à ce *Bourdaloue* le désespoir éternel des prédicateurs, d'avoir quelquefois caressé, sans ménagement, l'orgueil de *Louis XIV*, & imité dans la chaire de vérité le langage du courtisan. M. l'abbé *de Besplas* n'essuiera point ce reproche. Ici, rien qui sente la bassesse de l'adulation, rien d'exagéré, rien qui ne dût tourner à l'avantage & du discours & de l'auditoire ; la louange se trouve confondue avec la leçon.

Nous féliciterons aussi l'orateur d'avoir enfin brisé ce joug importun

des divisions symétriques, tant de fois & si vainement critiquées. La charité des rois, dit-il, doit être universelle, courageuse & compatissante. Voilà une exposition claire & facile à retenir. Il enchaîne ces différentes parties ; il poursuit rapidement la carrière qu'il s'est tracée, & ne s'arrête point au milieu de sa course. Charité universelle des rois. Elle ne se bornera pas à verser quelques bienfaits sur les pauvres qui peuvent les solliciter ; elle s'étendra sur tous les pauvres du royaume. Elle portera des secours au laboureur indigent, à ce père accablé d'une famille trop nombreuse, à ces vieillards épuisés de l'excès de leurs travaux, réduits à mendier le pain qu'ils donnoient à nos cités. Elle formera des établissemens utiles, préviendra ces aveux de la honte, & cherchera moins à nourrir les malheureux qu'à leur fournir les moyens de se nourrir eux-mèmes. Le soin des hôpitaux excitera son zèle & sa vigilance. C'est dans ces lieux, bâtis par les mains de la cha-

rité, qu'on voit cet affreux supplice qu'inventa la tyrannie, des cadavres unis à des corps vivans. De ces tristes asyles de l'humanité souffrante, la charité des rois descendra même au milieu des cachots. « Un lieu de » sureté ne peut, sans une énorme » injustice, devenir un séjour de dé- » sespoir : vos magistrats s'efforcent » d'y adoucir l'état des malheureux ; » mais privés des secours nécessaires » pour la réparation de ces antres » infects, ils n'ont qu'un morne si- » lence à opposer aux plaintes des » infortunés ; oui, j'en ai vu, Sire, » & mon zèle me force ici, comme » Paul, *à honorer mon ministère*, oui, » j'en ai vu, qui couverts d'une lè- » pre universelle par l'infection de » ces repaires hideux, bénissoient » mille fois dans nos bras, le mo- » ment fortuné où ils alloient enfin » subir le supplice. Grand Dieu ! sous » un bon prince, des sujets qui en- » vient l'échafaud » !

C'est-là, Monsieur, c'est-là de la véritable éloquence. Ces tours énergiques, ces mouvemens enflammés

font partis d'une ame vivement affectée. Il n'y a pas jusqu'à cette parenthèse brusque & sèche (mon zèle me force ici, comme Paul, à honorer mon ministère) qui ne vous avertisse que le morceau tout entier est l'ouvrage de l'enthousiasme; mais qu'il est touchant sur-tout d'entendre le ministre d'un Dieu bienfaisant se citer pour témoin des horreurs qui règnent au fond des prisons! Les mêmes paroles, dans une autre bouche, n'auroient plus le même effet. Voilà ce que j'appelle une beauté propre au genre.

Je me hâte de passer, non pas à la seconde partie, mais à la seconde proposition; *charité courageuse des rois.* « Qu'importe aux monarques de connoître que leur charité doit partout se répandre, si leur courage ne » renverse les obstacles, ne détruit » les maux qui arrêteroient leurs bienfaits? Or ce courage, ils ne le puiseront que dans la religion; elle » seule rend les cœurs constamment » sensibles aux maux du pauvre, » écarte les dégoûts inséparables de

» la sollicitude de la charité, abaisse
» l'orgueil qui le dédaigne, corrige
» la dureté qui le repousse, réveille
» l'indifférence qui le fait oublier.
» Cette charité des rois doit se mon-
» trer dans leurs actions & dans leur
» puissance; que leur exemple & leurs
» loix empêchent le luxe, c'est-à-dire,
» la recherche dans les commodités de
» la vie, provenant ou des climats
» éloignés, ou même du propre sol,
» par les funestes découvertes des
» arts corrupteurs & avides; oui,
» Messieurs, il est impossible à la vraie
» politique de la tolérer; le luxe cor-
» rompt; il est donc le fléau des em-
» pires; point de distinction de royau-
» mes; aucun raisonnement qui ne
» vienne ici se briser ».

Nous savons gré à l'orateur d'avoir osé combattre ce dangereux paradoxe de la philosophie moderne, adopté malheureusement par le plus grand nombre des politiques. C'est à la cour des souverains, c'est au séjour de la mollesse & du luxe, qu'il faut rappeller ces vérités oubliées, sur lesquelles s'appuyoit la sage austérité

des anciens légiſlateurs. C'eſt devant un prince, ami de la ſimplicité & des mœurs, qu'il faut plaider la cauſe des mœurs & de la ſimplicité. Jugez, Monſieur, combien ſont foibles, auprès de pareilles leçons, celles même des vrais philoſophes, qui, ſans compter la date des opinions, défendent celles qu'avoue la raiſon de tous les temps ? L'interprète de l'évangile, peut ſeul détruire efficacement les ſophiſmes des courtiſans & la ſéduction de l'exemple.

La charité du monarque doit encore modérer les graces. Souvent un don, mieux partagé, fourniroit le néceſſaire de pauvres familles, lorſqu'il ſuffit, à peine, à contenter la ſoif d'une cupidité toujours renaiſſante. Les richeſſes de l'état s'épuiſent ; les malheureux ſe multiplient : les travaux de la campagne languiſſent ; tout cela pour ſatisfaire les beſoins factices de quelques hommes qui n'ont d'autre droit aux bienfaits qu'une ardeur importune à les ſolliciter ; un avide empreſſement à les recevoir, & la fureur d'en abuſer.

L'indiſcrette prodigalité entretient leurs vices ; & leurs vices ſe répandent. Plus d'innocence ; on ne cherche que la fortune : plus d'équité ; l'on détermine les jugemens : plus de commiſération ; elle s'éteint dans la jouiſſance.

» Mais quel prodige médite la bonté » divine ! Déjà l'impie élevoit ſa voix ; » le malheureux gémiſſant cherchoit » d'un pas incertain la providence » dans l'univers ; offuſqué par-tout » de ténèbres, il ne pouvoit la ren- » contrer ; ſenſible, dans l'ordre phy- » ſique, dans le mouvement des cieux » & le renouvellement de la nature, » elle ſe déroboit à chaque inſtant à » ſes yeux dans l'ordre moral ; Dieu » eſt touché ; il appelle ſes eſprits im- » mortels ; écartez, dit-il, les nuages » qui enveloppent ma gloire, *que le* » *couchant ouvre ſes magnifiques portes* » *à mon char majeſtueux* ; que la terre » s'incline, j'envoie ma providence ; » elle va ſe repoſer ſur le trône des » rois » ?

Enfin, troiſième propoſition, charité compatiſſante des rois. La pitié,

cette première vertu de la nature humaine, s'allie difficilement avec leur condition. L'infortuné est trop loin de leurs yeux : ils ne soupçonnent pas même le détail de ses maux. On leur dérobe ce spectacle affligeant. Ils ne sont environnés que d'objets rians, occupés que de sensations agréables. Cependant la pitié ne se nourrit que par le sentiment, ou du moins par la vue des souffrances. Les bons rois sont ceux qui se rapprochent volontairement des misères de l'humanité, ou que des revers ont soumis aux rigueurs de la loi commune ; ceux qui s'arrêtent avec attendrissement devant une humble chaumière, qui se mêlent quelquefois parmi le peuple, qui, sous un toit rustique, vont chercher la conversation d'un vieillard. Ici, Monsieur, vous croyez lire l'histoire du bon *Henri*. L'orateur cite l'exemple de ce monarque à jamais adoré. « *Henri* » avoit continuellement dans l'inté- » rieur de son palais, le tableau de » l'impôt général. Son cœur troublé » par l'idée du pauvre, vouloit se

» rassurer à chaque moment par ce » spectacle. Son peuple étoit, pour » ainsi dire, toujours présent à ses » yeux, comme l'univers l'est tou- » jours aux yeux de Dieu même. Ah ! » Sire, ah ! royal enfant du plus com- » patissant des pères, cette auguste » image sera gravée dans votre coeur » avec des traits si durables que le » temps ne le pourra jamais effacer. » Saint *Paul* disoit, *nous n'avons point » un pontife qui ne puisse pas compatir » à nos infirmités.* Les malheureux » vous adresseront ces mêmes pa- » roles : nous n'avons pas un sou- » verain, s'écrient-ils, qui ne sente » pas nos maux ; il les voit, les dé- » plore, les partage.

Je finis, Monsieur, cette analyse un peu longue, mais dont la longueur n'a point dû vous fatiguer. La péroraison n'offre pas moins de beautés que le corps même du discours. L'orateur met dans la bouche du roi ces paroles, qui ne sont que l'expression des sentimens de sa majesté. » O vous » tous enfin qui souffrez, qui portez » des fardeaux trop pesants, vous qui

» avez soif, accourez, je suis le père
» du pauvre, l'ami de l'orphelin,
» l'appui de la veuve. Que la majesté
» qui défend mon palais, ne vous re-
» pousse point : une garde qui entoure
» la bonté n'effraye ni les besoins,
» ni les larmes. Grands de mon empire,
» ministres de mon pouvoir, prêtres
» de la loi sainte, auguste famille,
» amis de mon cœur ! Non, non, ce
» ne sera plus mon crime, si le moindre
» de mes sujets est dans la souffrance ;
» faites-moi connoître ses besoins, &
» je proteste aux cieux, à la terre, à
» mon royaume, à ces temples vivans,
» à mon cœur de ne jamais rejetter
» un infortuné, toutes les fois que
» je le pourrai secourir. Ah ! sire, à
» cette touchante parole, je crois
» entendre quelque mère élever sa
» voix du milieu de cet auditoire,
» comme celle qu'avoient frappé les
» discours de *J. C.* dont les bons rois
» font une si vive image, je crois l'en-
» tendre s'écrier *heureux le sein qui*
» *vous a porté, heureuses les mamelles*
» *qui vous ont allaité* : & toute la na-
» tion répéter de concert : que ce

» monarque, ami du pauvre, vive &
» soit béni dans les siècles des siècles ».

Vous ne serez point étonné d'apprendre, Monsieur, que ce discours de la cêne obtint le plus grand succès. Le roi & les princes l'écoutèrent très-attentivement. Le morceau des cachots leur fit sur-tout la plus vive impression. Quand l'orateur, comme frappé d'une inspiration soudaine : *j'ai vu, sire, oui j'ai vu*, &c., un frémissement universel d'horreur & de pitié s'empara des auditeurs : les larmes s'échappèrent des yeux de monseigneur le Comte d'Artois : elles couloient en abondance dans plusieurs endroits de la salle, sur-tout du côté qu'occupoient messieurs les officiers des gardes françoises. A la fin de la peroraison, où l'orateur suppose une mère attendrie qui élève sa voix & bénit le souverain bienfaisant, si la présence des augustes personnages n'en avoit imposé, tout l'auditoire (tant il étoit ému) alloit répéter, après lui, *que ce monarque, ami du pauvre, vive !* &c.

Je ne passerai pas sous silence une anecdote que vous lirez sûrement avec

beaucoup de plaisir. Le lendemain, au lever de monseigneur le comte d'Artois, on s'entretenoit du sermon de la cêne. Un courtisan dit que M. l'abbé *de Besplas* avoit parlé trop fortement contre l'état des prisonniers; que *c'étoit une partie de la peine*. Que dites-vous, reprit aussitôt le digne frère de notre monarque? *sait-on encore s'ils sont coupables? On n'en est assuré qu'après l'arrêt*. Parole mémorable qui atteste également & la bonté du coeur de ce jeune prince, & la droiture de son esprit. En effet, les meilleurs raisonnemens du fameux ouvrage *dei delitti, delle pene*, sont fondés sur cet axiome d'équité naturelle.

Après toutes ces anecdotes si honorables au prédicateur, après tous les éloges que j'ai prodigués à son éloquente production, vous croyez, peut-être, que je n'aurai pas le courage d'en relever les taches. Non, Monsieur, je connois mes engagemens avec le public, & je saurai toujours les remplir. Il m'a semblé que M. l'abbé *de Besplas* ne lioit point assez facilement les différens membres de sa composition. Il est un

art de fondre les couleurs, d'unir par des nuances légères toutes les figures d'un tableau. Cet art ne me paroît pas être le sien; ses transitions sont brusques & tranchantes. Au lieu d'enchaîner les idées avec les idées, il se laisse emporter par un excès de chaleur, & multiplie les apostrophes & les exclamations. Mais l'abondance des images, la tendresse & la vivacité des mouvemens, rachetent ce défaut qui tient aux principes & au caractère ardent de l'orateur.

Le panégyrique de saint *Bernard* n'a pas le mérite littéraire du sermon de la cêne, mais un mérite plus grand, selon moi, celui de venger un grand homme des outrages de la calomnie. Parcourez ce panégyrique, & vous verrez quel étoit cet abbé de Clairvaux, dont tant de peintres faux ont noirci les portraits. Pénétré d'une humilité profonde, amoureux de la solitude, s'il se livre au tumulte des affaires, s'il se montre sur le théatre du monde, c'est pour le bien des peuples & de la religion. Génie tout de feu : vous concevez à peine son acti-

vité : vous le voyez, tout à la fois, au milieu de ses disciples, animant leur piété, maintenant la règle monastique dans toute sa rigueur : à la cour des princes, calmant les animosités & les querelles, rétablissant la concorde & l'amitié : au fond de sa cellule, méditant les matières les plus difficiles, composant une foule d'ouvrages où tous les sujets sont traités avec la même sagacité. *Bernard* fut le prodige de son siècle par la réunion des grands talens & des grandes vertus. Echauffé de cette noble audace qu'inspire le mépris des vanités humaines, il ose attaquer le vice sur le trône & sous le dais. Tous les esprits furent soumis à son empire ; peuples, rois, pontifes, tout obéissoit aux oracles émanés de sa plume ou de sa bouche. Il eut la gloire de présider à deux conciles : il renversa du siège pontifical le fourbe *Anaclet* : il ramena, au sein de l'église, le duc d'*Aquitaine*, ce fier *Guillaume*, qui bravoit l'indignation de ses sujets & les foudres des papes. Le moyen qu'il employa, me paroît, humainement parlant, ce que

l'éloquence des ſignes a jamais fait de plus admirable. Ce trait ſeul prouve que le ciel avoit remis à *Bernard* l'empire des cœurs. Je ne ſuis plus ſurpris qu'il ait dirigé les mouvemens de l'europe entière & balancé l'autorité des ſouverains. Ce même homme qui dominoit par les armes de la religion, dans un temps de fanatiſme & d'ignorance, combattit les délires de la ſuperſtition, confondit les apôtres menteurs qui répandoient parmi le vulgaire des opinions & des alarmes favorables à l'aggrandiſſement des monaſtères, & ne permit à ſes religieux de l'enrichir qu'en défrichant des terres incultes. Nos ſophiſtes l'ont pourtant accuſé d'avoir englouti les tréſors de l'état, & profité de ſon aſcendant pour contenter ſon ambition: Ils n'ont pas oublié l'hiſtoire de la croiſade qu'il prêcha, la funeſte réuſſite d'une expédition dont il avoit garanti le ſuccès. M. de *Beſplas* détruit ſolidement ces frivoles accuſations. Je voudrois qu'il eut auſſi bien juſtifié l'abbé de Clairvaux de la perſécution qu'il ſuſcita contre *Abailard*.

Je ne sais, Monsieur, si les malheurs & les talens d'*Abailard* n'ont pas séduit mon jugement en faveur de cet infortuné. Il commit des fautes impardonnables, j'en conviens; il ne sut pas se défier de cet esprit philosophique qui veut éclaircir des mystères impénétrables. Mais il méritoit des ménagemens. Il avoit de grandes lumières; & quoique notre orateur le trouve *plus abondant que profond*, j'ose dire qu'en métaphysique, en morale, il étoit infiniment supérieur à son siècle. *Léibnitz* a pris de lui le systême de l'optimisme; il a copié tous ses principes: dites-moi, maintenant, quel jugement vous porterez de l'inventeur! Je n'oserois dire que le zèle de saint *Beruard* fût trop vif; mais du moins j'aime mieux la conduite de ce *Pierre* le vénérable qui prodigua au malheureux *Abailard* les consolations de l'amitié. Cependant on ne reprochera point à *Pierre* le vénérable un tolérantisme criminel. Voici le portrait qu'en trace l'orateur: « Génie majestueux, élevé, supérieur » à nos éloges, digne chef d'un or-

» dre qui répandoit tant de gloire dans
» tout l'Occident ; assez magnanime
» pour encourager celui de Cîteaux
» qui lui alloit contester cette gloire ;
» homme de paix au milieu des disputes, conciliateur au sein des animosités, homme d'un grand savoir
» au milieu de tant d'ignorance, d'un
» goût délicat au milieu de tant de
» grossièreté, le confident des rois,
» le conseil des pontifes, capable de
» donner à tous de grandes leçons,
» & encore de plus grands exemples,
» ami généreux ; quelquefois malgré
» de justes plaintes contre Clairvaux,
» peut-être contre *Bernard* lui-même,
» pardonnant comme s'il eût été l'auteur de l'offense, l'ornement de
» l'état religieux & de l'église, homme
» enfin que la religion peut se glorifier d'avoir possédé ».

Il vous est facile, Monsieur, après tant de citations diverses, de juger M. l'abbé *de Besplas*. Une imagination forte & brillante, une sensibilité ardente, un stile mâle & nerveux, forment le caractère de ses produc-

tions. Je ne doute point qu'avec le temps il ne mérite une place diſtinguée parmi nos écrivains. A ce motif de gloire qui doit encourager ſes efforts & qui lui eſt commun avec tous ceux qui ſont d'abord accueillis favorablement du public, ſe joint encore un motif particulier pour lui : honoré des regards & des bienfaits d'un prince ami des lettres & de la vraie philoſophie, & qui eſt à portée d'apprécier tous les talens, que ne ſera-t-il point pour s'illuſtrer ſous ſes yeux & obtenir le plus flatteur de tous les ſuffrages !

J'ai l'honneur d'être, &c.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE VIII.

Œuvres complettes de M. de Saint-Foix, *historiographe des ordres du roi, six volumes* in-8°. *A Paris, chez la veuve* Duchesne, *libraire, rue Saint-Jacques, au temple du Goût. Second extrait.*

On vous a fait connoître *, Monsieur, le mérite & le caractère particulier qui distinguent les compositions dramatiques de M. *de Saint-Foix*, contenues dans les *tomes I & II* de la nouvelle édition de ses œuvres; il me reste à vous entretenir aujourd'hui des quatre volumes suivans,

* Voyez l'Année Littéraire, tom. VII, pag. 289, année 1777.

qui présentent des productions d'un autre genre, les *Essais historiques sur Paris*, & l'*Histoire de l'Ordre du Saint-Esprit.* Si ce n'est point aux *Essais sur Paris*, que M. *de Saint-Foix* a dû sa réputation littéraire, on peut dire au moins qu'aucun de ses ouvrages n'a trouvé plus de lecteurs : chez une nation frivole & légère, on est toujours sûr de plaire & d'être lu, quand on amuse. Cet ouvrage ne doit point être considéré comme une histoire régulière ou une description exacte de Paris, puisqu'on n'y fait connoître ni tous les quartiers, ni toutes les rues, ni tous les monumens publics que renferme l'enceinte de cette ville immense : le plan que l'auteur a suivi n'est proprement qu'un cadre, à la faveur duquel il a rassemblé un grand nombre d'anecdotes, empruntées de notre histoire, & distribuées sous le titre des rues, carrefours, emplacemens, temples, palais, &c. auxquels elles sont relatives. Ainsi, à l'article *rue de la Féronerie* on trouve le récit de l'assassinat de *Henri IV*; à l'article *rue du Temple*, toute l'histoire de la destruc-

tion des Templiers; à l'article *Rue de la Verrerie*, l'origine & l'introduction en France des cartes à jouer, &c. le titre d'*Essais sur Paris*, ne convient même proprement qu'au premier volume : le second & le troisième n'embrassent que des matières absolument étrangères à l'histoire de cette capitale; ils n'offrent qu'un vaste recueil où sont jettés pêle-mêle différens traits de notre histoire & de celle de nos voisins, des considérations sur le génie, le caractère, les mœurs & les usages des Francs & des Gaulois nos ancêtres, comparés avec les nôtres, des anecdotes sur différentes villes de nos provinces, des réflexions politiques, morales, critiques, littéraires, des opuscules polémiques, &c. Quel rapport, par exemple, peuvent avoir avec l'histoire de la capitale du royaume, des réflexions telles que les suivantes, qu'on trouve isolées dans autant d'*alinea*? — « La chasse, les jeux » de commerce, la plupart des visites » & des conversations, prouvent que » l'homme s'ennuieroit & se plaindroit

» d'être immortel. — Combien de
» dévots & de dévotes, qui ne le sont
» que pour tuer le temps! — On n'a
» tant de répugnance à mourir que
» par l'habitude d'exister. — Si l'a-
» mour double les plaisirs de la vie,
» souvent il en double aussi les peines.
» — Y a-t-il bien des supérieurs dignes
» d'avoir des inférieurs? — Une
» femme, à sa première passion,
» n'aime que l'amant; souvent, dès
» la seconde, elle sacrifie moins à
» l'objet qu'à l'amour. — Une femme
» qui devient véritablement dévote,
» avoit l'ame véritablement tendre,
» &c. ». De pareils centons de morale remplissent des pages entières; d'autres présentent des dépouillemens de l'histoire des Grecs & des Romains; d'autres encore ne contiennent que le récit des usages & des coutumes des peuples sauvages de l'Inde & de l'Amérique; & tout cela forme des volumes, intitulés *Essais sur Paris!* L'auteur, ou ses éditeurs après lui, eussent mieux fait, sans doute, de substituer à ce titre celui de *Mélanges*, qui convenoit mieux à la phi-

lologie variée qu'offrent les deux derniers volumes de cet ouvrage.

Cependant, Monsieur, malgré l'irrégularité du plan & cette incohérence des matières, on ne peut disconvenir que les *Essais sur Paris* ne fournissent une lecture très-attachante. Des anecdotes, des traits historiques bien choisis, présentent toujours par eux-mêmes un fond intéressant ; & M. *de Saint-Foix* a su répandre sur tous ces faits un nouvel agrément, tant par sa manière de les rapporter, que par les réflexions saillantes, & quelquefois caustiques, dont il les accompagne.

Quoique cet ouvrage soit très-connu, je ne puis me dispenser, Monsieur, d'entrer dans quelques détails. Cette édition contient un grand nombre d'anecdotes nouvelles, parmi lesquelles il en est plusieurs dont vous me saurez gré de vous faire part : je passerai ensuite à quelques observations critiques.

Collège Royal. L'auteur, pour donner une idée de l'ignorance & de la barbarie qui règnoient en France avant la fondation de ce lycée litté-

sus que le mari de votre nièce alloit être exécuté, j'assemblai notre chapitre, & je représentai qu'il convenoit de profiter de cette occasion favorable pour vous marquer notre très-respectueux attachement & notre très profonde vénération. A peine votre neveu étoit-il pendu, qu'avec grand luminaire, nous allâmes le prendre à la potence & nous le fîmes porter dans notre église, où nous l'avons enterré honorablement & gratis. *Saint père, nous continuons de vous demander très-humblement votre sainte & paternelle bénédiction.* J. THOMAS, *chevecier.*

En parlant des moeurs du treizième siècle, M. de *Saint-Foix* fait mention d'une société de fanatiques bien extravagans, appellé la *ligue des amans.* Leur objet étoit de prouver l'excès de leur amour, par une opiniâtreté invincible à braver les rigueurs des saisons. Les chevaliers, les écuyers, les dames, les demoiselles, qui étoient initiés dans le nouvel ordre, devoient, suivant leur institut, se couvrir très-légèrement dans les plus grands froids, très-chaudement dans les plus grandes chaleurs. L'été, ils allumoient de

grands feux, auxquels ils se chauffoient, comme s'ils en eussent eu grand besoin. L'hiver, c'eût été une honte d'en trouver dans leurs maisons; leurs cheminées alors n'étoient garnies que de feuillage ou d'autre verdure, si l'on pouvoit en avoir. Lorsqu'un d'eux entroit dans une maison, le mari, soigneux de donner au cheval de son hôte tout ce qu'il lui falloit, le laissoit lui-même maître de tout, & ne rentroit point qu'il ne fût sorti. Il éprouvoit à son tour, s'il étoit de la même confrairie, la même complaisance de l'époux, dont la femme, associée à l'ordre, étoit l'objet de ses soins & de ses visites. Cette ridicule société subsista jusqu'à ce que la plupart de ces amans transis fussent morts de froid, en ne cessant de parler de l'ardeur & de la vivacité de leurs feux.

Vous applaudirez, Monsieur, à cette preuve de force & de courage que donna un jour *François I*, devant des témoins, dont ce prince galant devoit être plus particulièrement jaloux de mériter l'estime & les suf-

frages. Etant à Amboise, il imagina, parmi les divertissemens qu'il vouloit donner aux dames, de faire saisir, en vie, un des plus énormes sangliers de la forêt; cet animal, qu'on avoit transporté dans la cour du château, devenu furieux par les petits dards & les bouchons de paille qu'on lui jettoit des fenêtres, monta le grand escalier, & enfonça la porte de l'appartement où étoient les dames. *François I* défendit à qui que ce fût d'approcher, attendit la bête, & lui enfonça son coutelas dans la tête entre les yeux : ce prince n'avoit alors que vingt-un ans.

L'auteur trouve souvent occasion de rappeller quelle étoit la triste condition des serfs en France, & jusqu'à quel point on y poussoit la dégradation de l'homme, durant les temps malheureux de la féodalité. Ces serfs composoient les deux tiers & demi des habitans du royaume ; ils ne pouvoient disposer d'eux-mêmes, se marier hors de la terre de leur seigneur, ni en sortir sans sa permission : celui-ci étoit le maître de ses

donner, de les vendre, de les échanger & de les revendiquer par-tout. L'abbé de Saint-Denis en 858 fut pris par les Normands : on donna pour sa rançon six cents quatre-vingt cinq livres d'or, trois mille deux cents cinquante livres d'argent, des chevaux, des bœufs, *& plusieurs serfs de son abbaye, avec leurs femmes & leurs enfans.* On rapporte encore qu'un pauvre gentilhomme se présenta un jour, avec deux filles qu'il avoit, devant *Henri*, surnommé *le Large*, comte *de Champagne*, & le pria de vouloir bien lui donner de quoi les marier. *Artaud*, intendant de ce prince, devenu riche, arrogant & dur, comme tout intendant, repoussa ce gentilhomme en lui disant, que son maître avoit tout donné, qu'il n'avoit plus rien à donner : *Tu as menti, vilain*, dit le comte, *je ne t'ai pas encore donné ; tu es à moi. Prenez-le*, ajouta-t-il, en s'adressant au gentilhomme, *je vous le donne & je vous le garantirai.* Le gentilhomme empoigna son *artaud*, l'emmena, & ne le lâcha point qu'il ne lui eût payé

cinq cents livres pour le mariage de ses deux filles.

L'idée originale du combat suivant, ordonné par un Empereur d'Allemagne, auroit mérité d'être reproduite & consacrée par le burin grotesque de *Caltot*. Deux gentilhommes, l'un Espagnol & l'autre Allemand, recommandables par leur naissance & par les services qu'ils avoient rendus à l'empereur *Maximilien II*, lui demandoient en mariage la belle Hélène *Scharfequinn*, sa fille naturelle. Ce prince, après bien des délais, leur dit un jour, que les estimant également, & que ne pouvant être que très-embarrassé sur la préférence, leurs propres forces & leur adresse alloient en décider ; mais que ne voulant pas risquer de perdre l'un ou l'autre, en leur permettant de se combattre avec des armes offensives, il avoit ordonné qu'on apportât un grand sac, & que celui qui viendroit à bout d'y faire entrer son rival, obtiendroit sa fille. Ce combat, si étrange entre deux gentilhommes, se fit en présence de toute la cour impériale & dura près d'une

heure. Enfin l'Espagnol succomba ; & l'Allemand, *André Eberhard*, baron de *Talbert*, l'ayant enveloppé dans le sac, & chargé sur son dos, le déposa aux pieds de l'empereur, & le lendemain épousa la belle Hélène *Scharsequinn*.

Il y avoit déja cinq brêches aux murailles de Saint-Quentin, & c'étoit l'onzième assaut que les Espagnols y donnoient, lorsqu'ils prirent cette ville en 1557. Les chanoines refuserent de profiter de la permission que le commandant Espagnol leur accordoit d'y demeurer & de continuer de jouir de leurs canonicats. Ils se retirèrent à Paris : *nous ne voulons pas*, dirent-ils, *demeurer dans une ville, où il ne nous seroit pas permis de prier Dieu publiquement pour la prospérité des armes de la France.*

On a souvent poussé fort loin les soins & l'exactitude pour la garde d'un prisonnier ; mais j'ai peine à croire qu'on puisse citer un grand nombre de traits semblables au suivant. Le cardinal *Mazarin* ayant fait transférer les princes de *Condé* & de *Conti* de

Vincennes à Marcoussi, & de-là au Havre-de-Grace, les confia à un gascon, nommé *de Bar*, qui s'acquitta si scrupuleusement de sa commission, qu'il voulut obliger l'aumônier de dire la messe en françois; parce que, n'entendant pas le latin, il craignoit qu'on n'ajoutât, aux paroles de la messe, les nouvelles qu'on voudroit donner à ses prisonniers. Le cardinal lui écrivit qu'il lui savoit gré de son zèle, mais qu'il le poussoit trop loin.

L'ironie étoit une arme familière à M. *de Saint-Foix*, & plusieurs de ses réflexions, par la tournure même qu'il leur donne, deviennent de véritables épigrammes. C'est sur-tout contre les moines, qu'il n'aimoit pas, qu'il se permet souvent ces saillies fines mais caustiques. Il remarque, par exemple, que les *Joyeuses*, qui étoient au nombre de cinq frères, au temps de la ligue, ont tous fini misérablement: » *Anne* & *Claude* furent tués » indignement par les capitaines *Bordeaux* & *Descentiers*, à la bataille de » Coutras; *Georges* fut trouvé mort

» d'apoplexie dans son lit, la veille » de ses noces ; *Antoine-Scipion* se » noya dans la rivière de Tarn, après » le combat de Villemur ; & *Henri*, » pair & maréchal de France, *mourut* » *capucin* ». Il observe encore que, sous le règne de *François I*, le total des loyers de toutes les maisons de Paris ne montoit qu'à la somme de trois cents douze mille livres ; qu'aujourd'hui les seuls carmes déchaussés, indépendamment du vaste terrein qu'occupent leurs jardins & leur couvent, jouissent de près de cent mille livres de rente, en loyers de maisons qu'ils ont fait bâtir dans la rue de Vaugirard & dans les rues adjacentes, quoiqu'ils n'aient commencé à prendre racine en France qu'en 1611, par une très-petite maison que leur donna un bourgeois, nommé *Nicolas Vivian*. « Au reste, » ajoute-t-il, il faut leur rendre justice ; » les richesses ne les enorgueillissent » pas ; ils continuent toujours d'en» voyer des frères quêter dans les » maisons ».

L'humeur que M. *de Saint Foix* avoit conçue contre les moines se

décèle presqu'à chaque page de ses *Essais* : la prévention est un guide infidèle ; il rend souvent injuste. Aussi arrive-t-il qu'un grand nombre de ses plaisanteries manquent de sel, parce qu'elles sont dépourvues de fondement & de vérité. J'en citerai quelques exemples. » En France, dit » l'auteur des *Essais*, dès qu'un bon » citoyen veut examiner & réfléchir, » il doit souvent s'attendre à se fâcher » ou à rire. Par exemple, n'est-il pas » plaisant de voir des communautés » religieuses se nourrir précisément » comme si elles étoient destinées dans » l'état pour la population ? Il n'est » pas douteux que la substance hui- » leuse du poisson y est plus propre » que celle des viandes, &c. ». Si les fondateurs des ordres piscivores n'avoient eu d'autre vue & d'autre motif, en faisant choix de certains alimens, que de trouver & de prescrire les substances les plus favorables à la population ; sans doute, il seroit très-plaisant qu'on eût astreint à un pareil régime des hommes qui, par état, vivent dans la retraite & la priva-

tion des femmes, & ne sont point destinés à devenir pères de famille : mais si ces législateurs monastiques, par l'interdiction des viandes, se sont uniquement proposé d'ajouter à l'austérité de leurs autres règles un nouveau moyen de mortification & de pénitence; & si cette abstinence habituelle des viandes est réellement par elle-même une privation dure & pénible pour les sens; où est le ridicule de ces instituts, & que devient la plaisanterie de M. *de Saint-Foix*? Il observe encore ailleurs, comme un trait piquant de singularité, que, » ce » sont des hommes, condamnés par » état à porter des habits de bure, » qui nous ont procuré les plus riches » étoffes. Deux moines, venant des » Indes, apportèrent à Constantinople » des œufs de vers à soie, avec l'ins- » truction pour les faire éclorre ». Est-il donc si étrange que des religieux, que des missionnaires, que le zèle conduisoit au fonds de l'Asie, en aient rapporté des productions qu'ils jugeoient pouvoir être utiles dans leur propre pays? La soie devoit-elle leur

être exclusivement réservée, & cette étoffe brillante ne pouvoit-elle être d'aucun usage pour leurs autres concitoyens? C'est le seul cas, où il eût été très-singulier que des hommes, que leur état condamnoit à ne se vêtir que de bure, se fussent donné la peine de transporter en Europe l'insecte précieux qui nous donne ces riches tissus.

M. *de Saint-Foix* se permet de trouver encore de la singularité dans une pratique religieuse, que son antiquité auroit dû lui rendre respectable; je parle de l'usage d'allumer des feux la veille de la saint *Jean*. « En 1605, dit-» il, *Myron*, prévôt des marchands, » donna à la place de cette longue bou-» gie (c'étoit celle que la ville de Paris » présentoit chaque année à Notre-» Dame) une lampe d'argent avec » un cierge, qui brûle jour & nuit » devant l'autel de la sainte Vierge: » cette dévotion est aussi respectable, » qu'il est singulier de faire tous les » ans la procession autour de deux » ou trois cents fagots, auxquels on » met le feu pendant les plus grandes » chaleurs de l'été. Après bien des re-

» cherches sur cette ridicule cérémo-
» nie », &c.. Encore une fois, cet usage n'est ni singulier ni ridicule : il le seroit sans doute, si, durant les grandes chaleurs de l'été, on n'allumoit ces feux *que pour se chauffer ;* mais il n'est personne qui ne sache que ces piles enflammées ne sont que des symboles de l'allégresse publique ; que leur usage remonte à la plus haute antiquité, & que chez les Grecs & les Romains, comme parmi nous, on allumoit des feux pour célébrer tous les grands évènemens qui intéressoient l'état, tels que la naissance des princes, les publications de paix, les victoires remportées, &c. C'est s'aviser bien tard de trouver de la bisarrerie dans une pratique aussi ancienne & aussi universellement adoptée.

M. *de Saint-Foix* jouissoit, Monsieur, de la réputation d'être exact ; d'après cette opinion publique, je ne m'étois pas mis en devoir, en relisant son ouvrage, de vérifier les faits & les citations. Cependant une anecdote, qu'il rapporte, m'a paru si extraordinaire & si peu vraisemblable,

qu'elle a piqué ma curiosité. Voici le fait, tel qu'il est énoncé par l'auteur des *Essais sur Paris*. « Le cardinal » *Pallavicin* rapporte qu'en 1562, les » pères assemblés au concile de Trente » délibérèrent de donner un bal à » *Philippe II*, roi d'Espagne; que » toutes les dames de la ville y furent » invitées; que le cardinal *de Mantoue* » ouvrit le bal, & que *Philippe II* & » tous les pères du concile y dansè» rent ». J'ai suspecté cette étrange anecdote, parce qu'elle m'a paru avoir quelque rapport avec celle où M. *de Voltaire* fait danser si gaîment les François dans l'église de *Sainte-Sophie*, après la prise de Constantinople. J'ai donc eu recours à l'ouvrage de *Pallavicin*, & vous devez juger, Monsieur, quelle a été ma surprise, en découvrant que cette joviale historiette n'avoit pas plus de réalité que celle dont il a plu à M. *de Voltaire* d'égayer son *Essai* sur l'histoire générale. Le récit de M. *de Saint-Foix* contient autant d'erreurs que de mots. 1°. ce ne fut pas en 1562, mais en 1551 que *Philippe*, à son retour d'Al-

lemagne, passa à Trente, où se tenoit le concile; 2°. Ce prince n'étoit pas encore *Philippe II* ni roi d'Espagne, puisque *Charles-Quint* son père, ne se démit de ses états qu'en 1555; 3°. les pères du concile ne *délibèrèrent* pas *de donner un bal à Philippe*; il allèrent en cavalcade le recevoir hors de la ville, le conduisirent au palais qui lui étoit destiné, & lui rendirent tous les honneurs dus à son rang & à sa naissance. *Pallavicin* nous a conservé tous les détails de cette réception. Le lendemain de l'arrivée de *Philippe*, le cardinal *Crescenzio*, légat du saint siège, & le cardinal *de Trente*, conduisirent ce prince, avec tous les seigneurs de sa suite, dans une petite île, située à trois cents pas de distance de la ville. On y avoit dressé une tente très-riche & très-ornée, sous laquelle on servit un splendide festin, accompagné de musique. Après le repas, commencèrent des danses allemandes, auxquelles *Philippe* lui-même se mêla : *Post epulum, germanorum more choreæ ductæ*,

*inter quas Philippus ipse saltavit**. L'historien du concile de Trente n'en dit pas davantage ; 4°. il n'est donc pas vrai que toutes les dames de la ville furent invitées à ce prétendu *bal*, puisque, par l'ordre & la distribution même des tables, toutes destinées pour les seigneurs de la suite du prince, on voit que les femmes ne furent point admises à cette fête. 5°. Il n'est donc pas vrai que le cardinal *de Mantoue* ouvrit ce bal & que tous les pères du concile *y dansèrent*, puisque les deux cardinaux, que j'ai nommés, furent les seuls qui parurent à ce festin. Cependant, M. *de Saint-Foix* cite un historien grave, un écrivain décoré de la pourpre romaine, & dont l'ouvrage se trouve répandu jusques dans les plus chétives bibliothèques ! N'importe, le trait est plaisant, peu de lecteurs auront le courage & la patience de le vérifier. C'est ainsi que s'est perfectionné de nos jours l'art

* Je me sers de la traduction latine de l'histoire du cardinal *Pallavicin*, n'ayant pas sous la main l'édition italienne.

d'égayer l'histoire, art si bien connu de M. *de Voltaire*, & que malheureusement il a si bien su mettre à la mode.

Je ne doute pas, Monsieur, que ce travail de vérification ne fût nécessaire pour bien d'autres articles des *Essais sur Paris*; ils présentent une suite nombreuse de faits & d'anecdotes, très-singulières & très-piquantes, sans doute, mais qu'on ne se rappelle pas d'avoir lues ailleurs, dont on n'indique ni les sources ni les garants, & sur lesquelles il faut s'en rapporter aveuglement à la bonne-foi du rédacteur. Par exemple, le trait suivant ne pourroit-il pas aller encore de pair avec le bal donné à Trente & les joyeux entrechats des pères du concile?....
» J'excommunie le roi de Navarre,
» disoit *Jules II*, parce qu'il est allié
» & qu'il communique avec un prince
» (*Louis XII*) que j'ai excommunié.
« Ce même *Jules II*, la cuirasse sur le
» dos, marchoit à la tête *d'un escadron*
» *de turcs qu'il avoit à sa solde* ». M. *de Saint-Foix* ne dit pas où il a puisé ce fait; il n'en cite aucun garant: cependant des preuves eussent été né-

cessaires pour nous persuader qu'un pape ait pu se montrer armé à la tête de soldats turcs, & que des turcs aient voulu se laisser soudoyer par un pape. Il nous apprend encore ailleurs, que » dans les premiers siècles » de l'église, on appelloit *œuvre de » miséricorde*, lorsque quelqu'un épou» soit une fille dont la conduite avoit » été déréglée ». J'ai lu l'histoire ecclésiastique, & j'avoue que j'ignorois encore que l'église eût jamais recommandé aux fidèles, le mariage avec une fille de joie, comme une action aussi méritoire que celles de consoler les affligés, de visiter les prisonniers, d'ensevelir les morts, &c. La morale de l'église ne varie pas; pourquoi, dans nos catéchismes modernes, n'est-il plus parlé de cette *œuvre miséricordieuse*? L'intention de l'épouseur peut, sans doute, la rendre telle; mais l'église en a-t-elle fait mention? L'a-t-elle préconisée?

» Chez les Assyriens, dit M. *de » Saint-Foix*, chez les Mèdes, les » Perses, les Grecs, les Romains, les » Gaulois, les Germains, en un mot, » dans

» dans l'histoire d'aucun des anciens » peuples, il n'est point fait mention » de guerres de religion. Comment » se peut-il qu'elles aient pris naissance » dans le sein du christianisme, qui » ne recommande que la douceur & » la charité »? On a déja prouvé mille fois que l'histoire des Egyptiens, des Assyriens, des Mèdes, des Perses, des Grecs & des Romains, fournit des exemples fréquens de guerres religieuses. Comment ce reproche trivial contre le christianisme a-t-il pu échapper encore à la plume de M. *de Saint-Foix*? Il ne se rappelloit pas, sans doute, ces vers où *Juvenal* explique si bien le motif & l'objet des combats sanglans que se livroient les *Ombes* & les *Tentyrites*. Les vainqueurs portoient la fureur jusqu'à dévorer les membres palpitans des vaincus.

. . . . Summus utrinque
Inde furor vulgo, quod numina vicinorum
Odit uterque locus; quùm solos credat habendos
Esse Deos, quos ipse colit.

» Les Romains, dit encore l'auteur

» des *Essais*, laissoient aux esclaves
» & aux gens de la plus basse extraction,
» le soin de cultiver les terres & d'aller
» à la chasse. Les Francs, sortis d'un
» pays barbare, & ne connoissant
» d'autre profession que celle des
» armes, chargèrent, après la con-
» quête des Gaules, le peuple sub-
» jugué de la culture des terres; mais
» ils se réservèrent la chasse, qui de-
» vint alors un exercice noble ». Ce n'est pas depuis les Francs que la chasse est devenu un exercice noble, & M. *de Saint-Foix* se trompe quand il avance que, chez les Romains, elle étoit abandonnée *aux esclaves & aux gens de la plus basse extraction*. Il est aisé de voir, par tous les monumens qui nous restent de la littérature romaine, que tout ce qu'il y avoit alors de grands hommes, que les *Sylla*, les *Pompée*, les *Sertorius*, les *Jules-Cesar*, les *Cicéron*, les *Marc-Antoine*, autorisoient la chasse par leur exemple, & la mettoient au nombre de leurs amusemens & de leurs plaisirs. *Horace*, qui devoit être instruit des mœurs & des usages de sa patrie & de son

siècle, parle toujours de la chasse d'une manière honorable. Dans son épitre dix-huitième du livre premier, il la recommande à *Lollius*, citoyen distingué, comme un exercice noble, chéri de tout temps par les Romains, propre à entretenir la santé & à augmenter les forces du corps, capable même de procurer de la gloire :

Romanis solemne viris opus, utile famæ,
Vitæque & membris. . . . .

Il est clair qu'il ne parle pas encore d'un *esclave* ou d'un vil mercenaire, lorsqu'il dit dans la première de ses odes :

. . . . Manet sub jove frigido,
Venator teneræ conjugis immemor,
Seu visa est Catulis cerva fidelibus,
Seu rupit teretes marsus aper plagas.

Les idées des Romains sur la chasse ne changèrent point avec leur gouvernement, elle continua d'être également en estime long-temps après la république. *Pline*, dans son panégyrique de *Trajan*, se moque avec raison de ces empereurs, qui tiroient vanité d'une fausse adresse, quand ils

avoient tué un grand nombre de bêtes fauves, resserrées dans une enceinte: » *Trajan*, dit-il, joint la peine de les » chercher à la gloire de les dompter; » & le plus grand, le plus agréable » plaisir pour lui, c'est de les trou- » ver. La chasse, chez les Romains, n'étoit donc pas abandonnée aux *esclaves & aux gens de la plus basse extraction.*

Cette nouvelle édition des *Essais sur Paris*, est annoncée avec une augmentation de près d'un volume. Les éditeurs paroissent, en effet, y avoir vuidé tout le porte-feuille de M. de *Saint-Foix*; mais cette surabondance de richesses ne fait qu'accroître la confusion, le désordre & l'incohérence qui regnent entre toutes ces matières, qu'on prendroit plutôt pour les matériaux encore informes d'un ouvrage, que pour un ouvrage même. On ne s'est pas même apperçu de répétitions fréquentes, & du double emploi de réflexions & d'anecdotes, qui se trouvent reproduites en plusieurs endroits, sans aucun changement. Par exemple, à la page 41

tome IV, (de la nouvelle édition) on lit de suite quatre *alinéa*, qui se trouvent réimprimés en entier dans le volume suivant : Ils sont exactement conformes, pas un mot de changé, pas une seule virgule déplacée. Je mettrai en regard les deux premiers.

» *Catherine de Médicis*, les *Guises*, » le chancelier *de Birague* & les *Gondis*, étoient des étrangers qui gouvernoient le royaume ; ils formerent & dirigerent le complot du massacre de la *Saint Barthelemi*. Il » me semble qu'on doit en reprocher » un peu moins l'horreur à notre nation, que celle des proscriptions » aux Romains : *Sylla* & *Auguste* » étoient Romains.

» Ces guerres de religion, &c. «

Ouvrez, Monsieur, le tome V, page 405, & vous y trouverez :

» *Catherine de Médicis*, les *Guises*, » le chancelier *de Birague* & les *Gondis*, étoient des étrangers qui gou» vernoient le royaume ; ils forme» rent & dirigerent le complot du » massacre de la Saint-Barthelemi. Il » me semble qu'on doit en reprocher

» un peu moins l'horreur à notre
» nation, que celle des proscriptions
» aux Romains : *Sylla* & *Auguste*
» étoient Romains. . . .
» Ces guerres de religion, &c.

A l'article *Meudon*, il est rapporté qu'un archer ayant été condamné à être pendu, les chirurgiens obtinrent du roi la permission de l'ouvrir tout vivant, pour connoître d'où provenoit la maladie de la pierre, dont cet homme étoit atteint; on l'ouvrit, & après l'opération, ce criminel fut si bien pansé, qu'il guérit en quinze jours & obtint sa grace. La même anecdote se trouve encore racontée dans le même volume, à l'article *rue Saint-Severin*, parce que l'opération sur cet archer se fit dans le cimetière de l'église de *Saint-Severin*. Je ne multiplierai pas les exemples de pareilles répétitions, qui n'auroient pas dû échapper à des éditeurs attentifs; ils devoient savoir que rien n'est plus fastidieux pour le public que ce double emploi des matières, & qu'il laisse un soupçon & un préjugé de négligence, qu'on excuse difficilement.

L'Histoire de l'ordre du Saint-Esprit, qui occupe le dernier volume, n'a obtenu qu'un succès médiocre. Cet ouvrage est encore en anecdotes ; sa partie la plus considérable se réduit à une suite de traits de bienfaisance, d'humanité, de désintéressement, de courage & d'intrépidité, tirées de la vie des différens particuliers que nos rois ont admis dans cet ordre. Cependant l'auteur s'est attaché à découvrir l'origine de quelques usages qu'on y a conservés ; il a donné sur plusieurs de ses statuts des éclaircissemens absolument nécessaires, & a relevé quelques erreurs échappées à nos historiens.

M. *de Saint-Foix*, dans ses *Essais sur Paris*, pense qu'on a jetté trop d'odieux sur le caractère de *Grégoire III*, & que les historiens, en déchirant sa mémoire, n'ont pas assez réfléchi aux circonstances, dans lesquelles ce prince se trouvoit ; il rapporte, dans son *Histoire de l'ordre du Saint-Esprit*, à l'occasion de *Charles-Robert de la Mark*, duc de Bouillon ; une anecdote qui vient à l'appui de

cette réflexion. *Henri III*, pendant une de ces retraites qu'il faisoit assez souvent à Vincennes, avec dix ou douze de ses pénitens, avoit ordonné un jeûne & une abstinence, dont *Charles-Robert de la Mark* s'ennuya. Celui-ci vint secretement à Paris, & y acheta lui-même, en plein marché, deux belles soles, avec tout ce qu'il falloit pour y faire une excellente sauce. Tandis qu'il les apprêtoit, l'odorat de *Henri III*, qui passoit par hasard dans le dortoir, en fut frappé: il regarda par le trou de la serrure, apperçut *la Mark* qui soufloit le feu du réchaud sur lequel étoit son plat, & lui cria plusieurs fois: *Frère Robert, je vous vois, ouvrez*; en lui reprochant sa gourmandise & sa désobéissance à la règle. *Frère Robert*, de fort mauvaise humeur, quitta son réchaud, s'approcha de la porte, & lui déclara nettement qu'il ne vouloit plus être pénitent; que sa majesté & les autres pouvoient faire abstinence tant qu'ils voudroient; qu'il alloit achever de faire cuire ses soles; qu'il n'ouvriroit qu'après les avoir mangées, & qu'alors on pourroit le chasser, si l'on

voulois, de sa cellule & de la confrairie. « Les écrivains qui rapportent » ce trait, ajoute M. *de Saint-Foix*, » disent que *Henri III* vouloit en imposer au peuple par de prétendus » actes de dévotion qu'il ne pratiquoit » pas, & que ses fréquentes retraites » au bois de Vincennes, de Boulogne » & autres lieux, n'étoient que des » parties de libertinage & de débauche ; mais, puisqu'il enjoignoit le » jeûne & l'abstinence ; puisqu'il en » reprochoit la transgression ; puisque » *la Mark* étoit obligé de se cacher » pour manger deux soles ; n'est-ce » pas une preuve que ces retraites » n'étoient point des parties de libertinage & de débauches, & que » toutes ces infâmies, qu'on disoit » qui s'y passoient, n'étoient que des » calomnies que la rage des ligueurs » répandoient parmi le peuple » ?

Cette *Histoire de l'ordre du Saint-Esprit* n'est encore que commencée ; l'auteur ne l'a conduite que jusqu'à la cinquième promotion du règne de *Henri IV*, faits en 1608.

Je suis, &c. *G****

LETTRE IX.

Lettre de maître André, *perruquier, auteur de la tragédie intitulée*, le Tremblement de terre de Lisbonne, *à M.* Mercier, *au sujet du nouvel examen de la tragédie Françoise, publié par le dramaturge.*

Mon cher maître en dramaturgie,

JE viens de lire votre *Nouvel examen de la tragédie Françoise* : ces *Harpies, fléaux du génie*, les journalistes ne manqueront pas de dire que ce n'est ici qu'un réchauffé, & la quintessence de toutes les rêveries que vous aviez semées avec tant de profusion dans vos *Essais dramatiques* ; mais moi, qui suis *un bon juge du génie, parce que je suis sans goût & sans connoissances*, je ne puis assez applaudir au zèle courageux qui vous fait revenir sans cesse à la charge à travers cette nuée de traits *acérés* dont vous êtes percé de toutes parts. Vous avez à renverser des préjugés qui opposent à vos efforts

une *masse de vingt siècles :* ce n'est que par des coups redoublés que vous pourrez triompher *de ces têtes à préjugés. Le génie* malheureusement *ne parle qu'un idiome inintelligible*, & *toute idée absolument neuve*, *est pour le genre humain une idée absolument inintelligible.* Ce n'est donc qu'à force de les répéter & de les reproduire, sous toutes les formes possibles, que vous pourrez parvenir à inculquer vos sublimes conceptions. Vous le savez, *quand la nature forme une tête elle lui donne une empreinte particulière & le cachet est à jamais brisé.* Vous êtes cet homme rare, unique, qu'elle n'a pu enfanter qu'après vingt siècles de travail, & qu'elle ne reproduira jamais. Songez dans quelles épaisses ténèbres va rester enseveli, *ce pauvre esprit humain qui a tant besoin de lumieres*, si vous cessez de faire luire sur lui quelques rayons de ce flambeau céleste que la nature vous a confié & qui va s'éteindre après vous.

Vous seul, mon maître, par votre systême, avez plus fait pour le pro-

grès des sciences que tous les hommes ensemble. Un culte superstitieux rendu à des dieux imaginaires, deshonoroit l'empire des lettres. D'un pied courageux vous avez renversé & réduit en poudre des idoles révérées depuis deux mille ans. Des tyrans odieux mettoient sans cesse des entraves au génie. Votre bras vengeur a brisé leur sceptre & rompu nos fers.

Je sens à présent, comme vous, que jusqu'ici l'art dramatique a été parmi nous dans l'enfance; & la vraie cause de notre ignorance à cet égard, ce sont ces barbares *Homère*, *Eschyle*, *Sophocle*, *Euripide*, *Ménandre*, *Plaute*, & *Virgile*, & leurs plats imitateurs, *Corneille*, *Racine*, *Crébillon*, *Molière*, *Regnard*, *Destouches*. Ce sont eux qui ont bouleversé toutes les idées & corrompu le goût. Aussi tous les jours, dans ma douleur profonde, je m'écrie, *Que n'ont-ils péri, ces* prétendus *modèles, qui n'ont servi qu'à égarer & gâter leurs prétendus imitateurs!* Je vois à présent pourquoi ma tragédie de *Lisbonne* a eu si peu de succès, c'est

que j'avois perdu des années précieuses à me remplir la tête de ces pernicieux modèles ; c'est que j'avois voulu parler leur langage. Quel malheur que je n'aie pu recevoir plutôt vos sublimes leçons ? De combien de drames admirables j'aurois enrichi la littérature !

D'après une idée aussi lumineuse que faisons-nous, mon cher maître, de ces immenses archives des sottises humaines, de la bibliothèque du roi, où gissent *quatre mille poëmes épiques, dramatiques, lyriques, &c. dans lesquels il n'y a pas dix traits de génie ?* Vous êtes, en vérité, trop indulgent. Quoi ! vous voulez laisser subsister ces pestes publiques, sous le spécieux prétexte *que ces livres sont utiles, en ce qu'ils servent à rappeller constamment à l'esprit de l'homme quelles furent pendant tant de siècles, sa sottise, son absurdité, sa démence, son impéritie, &c.* Non, non : rappellons notre inflexible courage ; armons-nous d'une rigueur salutaire : sauvons seulement vos préceptes & vos modèles dramatiques, *Childeric, Jean Hennuyer, la Brouette*.

du Vinaigrier, &c. cruellement confondus dans ce dépôt d'inepties. Sauvons, dis-je, ces perles précieuses, & je vais épurer par une flamme vengeresse des lieux infectés du fumier que les siècles barbares d'*Alexandre*, d'*Auguste*, de *Léon X*, de *Louis XIV* avoient entassé. Oui, périssent à jamais ces corrupteurs du goût, ces *assassins du génie*.

Je pourrai cependant, dans le jour de mes vengeances, épargner encore *Gilblas de Santillane*, que vous préférez, avec raison, *à tout Boileau*; mais pour cet abbé *Prévôt*, quoique évidemment supérieur à *Racine*; pour l'auteur de *Tanzaï*, quoiqu'il l'emporte infiniment sur l'imbécille auteur de *Rhadamiste*; pour *Fontenelle* & *Marivaux*, quoique doués d'un génie supérieur à celui de ce *Rousseau*, si ridiculement surnommé *le grand*; ce *Trublet*, quoique sa prose & ses pensées mâles effacent celles de *Pascal* & de *Nicole*; ce *Marmontel* même, quoique sa poëtique soit beaucoup au-dessus de celles d'*Aristote* & d'*Horace*; ce *Destouches*, *que vous ne pouvez lire*;

ce *Greffet*, *qui n'a fait que des fadaises;* ce *Bossuet*, *qui n'étoit pas orateur;* ce *Molière*, misérable farceur, digne rival de *Taconet*, & qui n'a fait qu'une comédie passable (*le Tartuffe*); ce *Racine*, sur-tout, qui avoit *le goût si étroit & si faux*, *le ton si petit & si insupportable*, & *dont les tragédies ressemblent à la lettre aux enseignes du pont de Notre-Dame;* enfin, *tous ces écrivains du dernier siècle*, *dont vous ne pouvez lire la prose*, ils périront tous dans le commun incendie. Tous ont péché par l'endroit essentiel. « Ils ont dédaigné d'abaisser leur langage jusqu'à » la cabanne du moindre citoyen. Ils » n'ont pas su que la poësie dramatique » n'est pas faite pour parler aux » écrivains du premier & du second » ordre (mais au peuple seul), & » que c'est dans *les rangs les plus bas* » que le point de vue, sous lequel il » faut juger les empires, se trouve le » plus avantageux, parce que ce point » de vue est ordinairement plus net ». Hâtons-nous donc de passer la charrue sur cet édifice gothique, ouvrage de la barbarie, & nous en élèverons

un autre sur un plan plus vaste, plus hardi, plus régulier.

Je dis *nous*, cela vous étonne peut-être ; mais sachez que je veux enfin me livrer uniquement à la dramaturgie. Jusqu'ici j'avois été fort content de ma profession. J'avois su *me préserver de cette imbécillité barbare qui refuse de mettre le négociant & l'artiste renommé sur la même ligne que le magistrat & le militaire*, & je voyois peu de distance entre moi & ces prétendus grands hommes que des *préjugés de Visigoths*, font révérer en France. J'étois donc assez satisfait de ma condition ; mais la prééminence que vous donnez aux philosophes sur tous les ordres de l'état, me dégoûte entièrement de toute autre profession. Vous en faites un si bel éloge, que je veux au moins me faire recevoir apprentif dans leur communauté. Ils *sont*, en effet, *les substituts de la magistrature*, les ministres de *l'économie générale*, les instituteurs du *code moral*, les directeurs de *l'esprit national*, les *vengeurs de la cause publique*, les maîtres de *l'opinion uni-*

verselle, qui, d'après eux, a la plus grande influence sur les évènemens; les *tyrans de toute espèce* FRÉMISSENT DEVANT *ce cri universel qu'ils font retentir, & qui se prolonge pour remplir & éclairer l'univers.* En vérité, voilà des êtres bien au-dessus du genre humain! Tant de gloire tente ma grande ame. Je veux sur-tout faire *frémir aussi devant mes cris* ces insolens monarques qui abusent de la patience & de la foiblesse des vils esclaves qui gémissent dans leurs fers. C'est donc un parti pris. Je veux être philosophe-dramaturge. La *nature est*, dites-vous, *prodigue d'hommes de génie.* Pourquoi ne serois-je pas du nombre? *Ce sont les livres qui étouffent ces germes heureux.* J'ai oublié tout ce qu'ils m'avoient appris. Je les ai livrés tous aux flammes. Je ne conserve que votre nouvelle théorie du théâtre & vos chef-d'œuvres dramatiques. Vous ne demandez, pour réussir, que des yeux qui puissent contempler la nature. Non-seulement j'ai fait mon tour de France, mais j'ai parcouru l'Europe entière avec

un œil observateur. Vous voulez que le Gascon n'ait pas le privilège exclusif de paroître sur la scène ; mais qu'on y transporte encore le Bourdelois, le Marseillois. le Nantois, l'Allemand, le Russe, &c. des hommes de toutes les conditions & *du rang le plus bas*, le tailleur, le cordonnier, le chauderonnier, *le vinaigrier*, &c. &c. Personne ne connoît mieux que moi tous ces originaux précieux ; j'ai fait même sur cette classe de la société des observations profondes. Qui m'empêche donc d'entrer dans la carrière ? Vous avez tellement applani les routes du génie ! Voici d'ailleurs mes principes dramaturgiques. Jugez s'ils ne sont pas bien conformes aux vôtres, & si j'ai profité de vos leçons & de vos exemples.

1°. Mes drames ne contiendront rien de frivole, rien qui puisse souiller la sainte gravité, l'auguste ministère du dramaturge ; ce seront de longs sermons de morale, bien supérieurs à ceux du curé qui fait le prône. Rien de si beau, de si utile que la morale en drame.

2°. En conséquence je m'abstiendrai, comme d'un sacrilège dramatique, d'exciter ces éclats indécens d'un rire profane, dans lesquels ce *farceur de Molière* mettoit toute sa gloire. Je me permettrai, tout au plus, & rarement, *d'exciter ce* RIRE *doux &* PROFOND *que la morale avoue;* car je regarde comme le premier principe de la dramaturgie, de ne faire ni pleurer ni rire, & de se tenir dans le juste milieu; le drame étant par essence du genre équivoque.

3°. Si cependant entraîné par mon sujet, il m'arrivoit d'arracher quelques larmes; je réparerois aussi-tôt cette faute par quelques légères bouffonneries; car rien de si naturel & de si vrai que de passer subitement de la douleur à la joie; & ce contraste piquant, ce mêlange ingénieux du noble & du bouffon, des pleurs & de la gaité, me paroît encore un des grands secrets de la dramaturgie.

4°. Je me garderai bien *d'aller volontairement me mettre au cachot, en tendant les mains aux chaînes pesantes des deux unités de temps & de lieu.* J'ai

l'Hypocrite, le Glorieux, &c, &c. de manière que je défie bien de deviner lequel *domine* dans ma pièce.

8°. Je ne m'amuſerai point à peindre les ridicules. Que nos froids & petits écrivains, *Molière* & *Regnard* n'aient pas conçu que leur art pouvoit avoir une plus noble deſtination, à la bonne heure; mais c'eſt avilir la dramaturgie que de la borner à ces minuties; ce ſont les vices, oui, les vices que je veux attaquer. L'écrivain *utile à ſon ſiècle, & qui ſe rend reſpectable à la poſtérité, eſt celui qui s'attache aux mœurs, humilie le vice en nommant le vicieux; je veux montrer à découvert le front hideux du vice, & le* TRAINER PAR LES CHEVEUX *ſur la ſcène*. Que cela ſera édifiant! Il n'y a eu aucun cenſeur à Rome, à Paris, aucun miniſtre de la police auſſi redoutable que moi pour les ſcélérats.

9°. Enfin, il me faut un juge éclairé de mes compoſitions; c'eſt dans ce choix, ſur-tout, que brille la fineſſe de mon jugement. Qui penſez-vous que j'aie choiſi? Un homme de goût? *Non, de pareils gens ſont inha-*

biles à juger les productions du génie. Racine & Boileau ont si mal apprécié la Fontaine & le Tasse! Le corps des gens de lettres? *Ce sont les plus mauvais juges du monde.* Qui donc? Le public, la multitude, le peuple enfin, parce que *n'appercevant qu'à travers un nuage les matières littéraires, il ne voit les objets qu'en gros, il doit* donc *juger moins sévèrement*, & par conséquent *juger mieux*. Est-ce là une forte dialectique? N'y reconnoissez-vous pas vos sentimens & vos propres expressions? Le peuple, oh, oui, le peuple; lui seul sait apprécier les productions du génie. Sans lui que seroient devenus ma tragédie de Lisbonne & vos infortunés drames?

C'est donc au peuple seul que je consacre le fruit de mes veilles littéraires, lui seul que je veux peindre, lui seul que je veux consulter, lui seul à qui je veux plaire.

Vous voulez un second théâtre, & vous regardez cet établissement comme devant *décider d'une façon éclatante* la glorieuse révolution que vous méditez. Mais songez que sur ce

ſecond théâtre, ſollicité par la *portion pédanteſque des gens de lettres*, peut-être on verroit paroître un *Aufreſne*, & des acteurs ſemblables gâtés par *Racine* & *Molière* qui défigureroient nos productions *ſimples, naïves*, populaires. Il nous faut des acteurs qui mettent dans leur jeu la vérité qui régnera dans nos productions, & pour cela il faut les prendre dans la claſſe où nous choiſirons nos modèles. Si vous adoptez mon projet, je veux que tous les *viſages Grecs & Raciniens pâliſſent de ſurpriſe & frémiſſent* à la vue de nos ſpectacles.

Voilà, mon cher maître, les idées ſublimes & les grands projets que j'ai puiſés dans votre nouvel ouvrage. Laiſſez ces pédans de Journaliſtes vous accuſer de repréſenter par vos productions ſans ſuite & ſans liaiſon les rêves d'une imagination troublée par une fièvre ardente. Il n'y a que des gens *gâtés* par *Horace* & *Boileau* qui puiſſent vous faire un pareil reproche. Ils ne ſavent pas, ces *ignorans*, que le génie n'eſt *autre choſe qu'un tiſſu d'idées de toute eſpèce*. Pour moi, nourri

des

des bons principes, je vous reproche au contraire d'avoir divisé mon attention par cette multitude effroyable de notes aussi longues que le texte & plus fatiguantes à lire. Il falloit les fondre dans le corps de l'ouvrage. Elles n'y auroient pas apporté une plus grande confusion que celle qui y règne. Elles n'auroient fait qu'augmenter le *tissu d'idées de toute espèce*, & par conséquent développer davantage *la vastitude* de votre *génie.*

Quant au style dont est écrit cette nouvelle production du génie, il me fournit trois réflexions importantes.

D'abord *j'aime*, comme vous, *l'innovateur en fait de style, qui enrichit la langue de termes creusés & approfondis*; en conséquence j'approuve sincèrement la VASTITUDE *de l'objet qui imprime un intérêt plus vif*; j'aime VOS APPERCEVANCES *d'une manière plus large*; j'aime encore *la muse* ENTRAVÉE; S'ENTRAVER dans *une imitation servile*; se DÉSENTRAVER *de ses règles*: ce sont encore de belles expressions que, *se précipiter dans le mensonge* qui TUE *l'intérêt*; le

vers qui TUE *à coup sûr le personnage*; *Racine qui a* TUÉ *l'art*; les vers qui PALISSENT *devant la prose*; HISSER *un roi sur le cothurne*; mais je raffolle, sur-tout, de *la tragédie* ARTIALISÉE; *des* EXTENDEURS *en morale*; *du* VICTIMAIRE, synonime d'*Aggresseur.* Si ce ne sont pas là des *termes creusés & approfondis*, *neufs* sur-tout; qu'on m'en montre qui les surpassent dans ce genre de mérite.

La seconde réflexion que me fait naître votre style, c'est que notre projet n'étant pas d'écrire *pour les gens de lettres*, ni pour *les personnes riches*, mais pour le peuple seul, le comble de l'art c'est de nous mettre à sa portée. J'ai remarqué avec plaisir que très-souvent vous adoptiez le langage convenable; par exemple dans votre diatribe contre les grands, on lit avec extase cette phrase sublime dans le genre populaire. *Le matin il fait enlever dans les marchés ce qu'il y a de plus beau & de meilleur pour sa table, & il laisse le* FRETIN *aux fortunes médiocres*. PASSE encore s'il ne GASPILLE *point.... Il sort en équipage, il estropie,*

ou, tout au moins, il ÉCLABOUSSE *l'honnête citoyen, retarde sa course à chaque coin de rue, & lui fait perdre le temps qu'il* A A *donner* A *ses affaires....* La comparaison suivante est encore bien dans le genre. *Un auteur qui sent son peu d'invention, taille son drap, comme le tailleur, sur le même* PATRON... *& l'homme qui n'a pas écrit n'a pas donné sa* MESURE... Il est glorieux d'aller *droit son chemin sans vouloir* BARRER *le chemin à nos compagnons de voyage, & les faire tomber.*

Mais pourquoi faut-il que vous ayez le plus souvent employé un style qui ne peut être entendu que dans une salle d'académiciens? Voulez-vous que la multitude comprenne les phrases suivantes? » toutes les idées » allant au dépôt où se prépare chaque » découverte, fermentent dans un » mouvement insensible, & les con- » noissances nationales ne peuvent » briller qu'à l'aide de toutes les » connoissances particulières. Elles » se fondent, se mêlent & produisent » alors cette clarté qui distingue les » empires & les siècles....

» C'est à vous de pénétrer cette
» masse inactive d'hommes qui attendent des idées, & de jetter au milieu d'elle le *levain de la pensée*....
» L'étincelle qui dort en notre sein
» ne jaillit point lorsqu'on s'obstine
» à *frapper* un endroit étranger... Le
» moment, l'à-propos *frappent* l'expression & la rendent plus *originale*, plus concise... J'ai étendu mes
» idées en les *frappant* d'une manière
» plus *haute* & plus décidée.... qu'il
» (le philosophe) environne *le despotisme* aveugle & violent de tous
» les reproches, de tous *les* cris,
» de tous les gémissemens : qu'il rende
» l'accent aigu & plaintif de l'opprimé; qu'il fasse gronder sur la tête
» de l'oppresseur le bruit *lointain* &
» formidable du tonnerre de la postérité... C'est de l'étendue du coup
» d'œil que jaillit la force pénétrante
» de la pensée.... L'espèce entière ne
» fait pas ce que fait *l'individu à l'œil*
» *d'aigle*. Pourquoi ne peut-on pas
» *enter* un homme sur un homme,
» comme on *ente* un jeune rejetton
» sur un vieux arbre... Mais la main
» de l'architecte se glace & son plan

» descend avec lui dans la tombe...
» Etendre la circonférence de l'art
» à tous les points où l'humanité est
» intéressante... Un calme *élevé* qui
» nous met au *niveau* de toutes les
» choses créées en nous faisant voir
» le rouage que nous occupons, sans
» être effrayés de la rotation de la
» machine... L'imprimerie verra sor-
» tir de ses cases *étroites* les idées
» *grandes* & *majestueuses* auxquelles
» il est impossible que l'homme ré-
» siste. Des hommes qui raisonnent
» leur indifférence sur des objets de
» sentiment. &c. &c. &c.

Je pourrois transcrire cinquante pages écrites de ce style emphatique; mais c'en est assez pour vous convaincre que malgré l'excellence de vos principes, dans la pratique vous *tournez souvent le dos à la vérité*. Souvenez-vous que le grand art de l'écrivain, c'est de se faire entendre de ceux qu'il daigne instruire. Abandonnez donc à M. *Thomas* ce jargon métaphysique, ces phrases boursoufflées, qui ne peuvent être comprises que par des *têtes philosophiques*.

Remarques de M. Fréron *sur la Lettre précédente.*

QUELQUES personnes, dont je respecte les opinions, m'ont accusé d'avilir les lettres par le ridicule dont j'ai couvert les productions de M. *Mercier*. Le reproche est grave, & je dois m'en disculper.

D'abord qu'a de commun la dignité des véritables gens de lettres avec la cause d'un fanatique, qui prétend que *la multitude est plus éclairée que la troupe pédantesque des littérateurs de profession*?

Ensuite veut-on que je combatte avec d'autres armes, qu'avec *le tranchant du ridicule* *, les opinions insensées d'un homme qui prétend que jusqu'à lui la terre n'a été peuplée que d'ignorans & d'aveugles, que tous les écrivains que nous révérons étoient

* P. 62, M. *Mercier* dit » lorsque notre adversaire en littérature voudra anéantir, *sous le tranchant du ridicule*, le fruit de nos veilles » & de nos études, peut-on exiger de nous » le spectacle d'un combat réservé ».

autant de barbares; qu'il faut, sans modèle, sans règles, sans art, s'abandonner à tous les caprices, à tous les écarts d'une imagination déréglée, qu'il ne faut pas même écarter *les monstres* qu'elle enfantera, *parce qu'ils sont utiles, même par leur difformité?* Veut-on que je ne m'oppose pas, avec toute la force dont je suis capable, aux ravages de ce nouvel *Omar* *, qui voudroit anéantir tous les chef-d'œuvres antiques & modernes que la Grèce, l'Italie & la France ont produits, & qui ne s'abstient de former des vœux pour la destruction de ce dépôt unique des connoissances humaines (la bibliothèque du roi), que parce qu'il le regarde comme un témoignage toujours subsistant *de la sottise, de la démence & de l'impéritie* de l'esprit humain?

Si une censure douce & honnête n'avoit déjà suffisamment éclairé M. *Mercier*, sans doute il faudroit le plaindre & le ménager; mais les blessures

* Ce fut ce barbare qui mit le feu à la Bibliothèque d'Alexandrie.

légères que la critique a faites à son amour-propre, n'ont servi qu'à irriter sa fureur contre les bons principes; & dans un de ses redoublemens, il s'écrie : « Il flotte enfin dans les airs le » drapeau de la guerre littéraire qui » s'élève & qui ne finira qu'après la » destruction de nos formes théâtrales. » Il faut que la raison chasse les *sots* » partisans de *l'extravagance*, qui de- » puis si long-temps remplit nos pièces » dramatiques ». Je regarde donc à pré- sent M. *Mercier* comme un hérésiarque obstiné qu'il faut dévouer à l'anathême & retrancher de la communion des lit- térateurs.

Quelques personnes pensent qu'il faudroit le traiter comme un malade dont le cerveau est troublé par les vapeurs de la philosophie, & dont la maladie n'est pas contagieuse. Elles se trompent. Il existe en France une secte redoutable de littérateurs, qui ont résolu d'immoler à la gloire de M. *de Voltaire* les grands hommes de l'antiquité & du siècle de *Louis XIV*. il existe sur-tout un froid géomètre, & un dramomane enthousiaste, qui, n'ayant pas reçu ce génie qui fait les

poëtes, pour se venger de la nature, ont voulu détruire l'empire de la poësie, & décrier tous les chef-d'œuvres qu'elle a produits. Ce sont eux qui ont introduit dans l'esprit de M. *Mercier* le démon de la dramaturgie. Apôtres d'une morale pernicieuse, pour la mettre à la portée du peuple, ils ont imaginé un nouveau genre de littérature populaire, qu'ils ont appellé *Drame*. Ce doit être, selon eux, un sermon de morale *philosophique*, où, sous le voile de l'amusement, ils se flattent de répandre plus surement, dans l'ame des auditeurs, le poison de leur doctrine. Il a fallu d'abord relever l'excellence & l'utilité de ce genre de littérature, également obscur & facile. M. *Mercier* est la trompette qu'ils ont choisie. Que ces *vieux de la Montagne* trouvent encore trois ou quatre esclaves enthousiastes, qui se dévouent aussi aveuglément & avec la même intrépidité à leurs volontés, bientôt vous verrez les grands modèles décriés, les bons principes méconnus, & la France replongée dans les ténèbres

de l'ignorance & de la barbarie du quinzième siècle.

Ce n'est pas tout encore ; ce ne sont pas seulement des héréfies littéraires que je reproche à M. *Mercier.* Page 3 il nous dit que nous avons à présent des écrivains aussi éloquens, mais *plus utiles & plus respectables par l'usage qu'ils font de leurs talens*, que *Nicole & Bossuet.* Et page 69 & 70 il nous apprend que ces écrivains *respectables, sur-tout par leur morale-politique* sont MM. *d'Alembert*, *de Paw*, l'abbé *Raynal*, *Voltaire*. En effet, *la politique tirée de l'écriture sainte*, par *Bossuet*, est un pitoyable ouvrage de morale-politique en comparaison de *l'histoire philosophique du commerce des Européens dans les deux Indes par M. l'abbé Raynal*, & la *Pucelle de M. de Voltaire* renferme incontestablement des principes de mœurs plus sains, plus purs que les *Essais de Morale de Nicole.*

Je demande maintenant à tous ceux qui ont à cœur la gloire des lettres & de la religion, si je ne dois pas pour arrêter les efforts de ces nova-

teurs téméraires, imprimer sur leur front un ridicule ineffaçable.

Je suis, &c.

Almanach des Muses, ou Annales Poëtiques depuis la naissance de la Poësie Françoise, ouvrage proposé par souscription. in-8° de 12 pages.

Si quelque homme de goût avoit eu, dès l'origine de notre poésie, l'heureuse idée de recueillir les plus jolis vers de nos anciens auteurs, & qu'ensuite, de siècle en siècle, cet ouvrage eût été continué jusqu'à nos jours, il est certain que cette collection seroit très-précieuse, & par conséquent très-recherchée. C'est en partie ce que l'éditeur de l'*Almanach des Muses* a exécuté, au grand contentement de tous les amateurs, depuis douze ou quinze ans, & c'est ce que l'on va completter, de concert avec lui, pour tout le temps qui a précédé ce recueil, à commencer par ceux de nos anciens

poëtes qui sont intelligibles pour le plus grand nombre des lecteurs. Le succès prodigieux de l'*Almanach des Muses* est une sorte de garant de l'accueil que fera le public à cette nouvelle collection, dont il forme la suite. La plupart des autres recueils sont faits sans discernement, & ne sont rien moins que complets; on ne s'est pas même donné la peine de faire les recherches absolument nécessaires pour un ouvrage de ce genre : les éditeurs de celui-ci paroissent disposés à ne rien négliger de ce qui peut lui procurer tout l'intérêt dont il est susceptible. Le double objet qu'ils se proposent, est de donner une histoire fidelle des différens progrès de la poésie françoise, & le recueil le plus complet des pièces fugitives qui méritent d'être conservées. L'ouvrage commencera par un discours sur l'origine de notre poésie. Ils remonteront aux premiers âges, & ils consacreront dans leurs annales, ces anciens modèles de naïveté qui, en vieillissant, semblent acquérir tous les jours de nouveaux charmes. Tous les volumes

seront accompagnés d'une notice des principaux ouvrages en vers qui ont paru ; on y donnera aussi une vie plus ou moins détaillée de chaque auteur, dont on rassemblera les poésies, ou dont il sera fait mention dans la notice. Ces vies seront faites avec soin : l'on y peindra le génie de chaque écrivain, & l'on s'attachera sûr-tout aux anecdotes qui peuvent les caractériser.

Chaque année, dans les premiers temps, ne fournira pas un volume de poésies fugitives. Les éditeurs suivront à cet égard l'ordre que la nature même des choses semble leur prescrire. Toutes les poésies antérieures au siècle de Louis XIV, seront renfermées dans quatre ou cinq volumes d'environ 250 pages chacun. Depuis 1660 jusqu'en 1716, chaque espace de cinq années fournira un volume de la même étendue. Au commencement du règne de Louis XV, ce genre de poëme, si analogue au goût national, s'est fort multiplié, & deux années suffiront pour un volume jusqu'à peu-près en 1730, que les jolies pièces fugitives devien-

nent encore plus nombreuses. C'est à cette dernière époque que chaque année aura son *Almanach des Muses* particulier, jusqu'à l'année 1764 qu'a commencé à paroître l'*Almanach des Muses* existant, qui, dès-lors, deviendra une suite non interrompue de cette intéressante collection.

Le portrait d'un poëte célèbre sera mis à la tête de chaque volume, & ces portraits seront gravés par les artistes les plus distingués.

Il paroîtra un volume de cet ouvrage tous les mois, à commencer du 30 janvier prochain, ce qui fait douze volumes par an. Le format sera le même que celui de l'*Almanach des Muses*. On souscrira à Paris chez *Delalain*, libraire, rue de la Comédie Françoise, & en province chez les principaux libraires de chaque ville. On payera, en souscrivant, 24 livres, & 24 livres à mesure qu'on recevra douze volumes toujours d'avance. Les souscripteurs de province payeront 30 livres au lieu de 24, & recevront chaque volume franc de port.

L'auteur du prospectus remarque,

avec raison, qu'une souscription séparée pour les portraits, seroit seule aussi dispendieuse que celle que l'on propose pour l'ouvrage entier.

La souscription sera ouverte jusqu'à la fin du mois de janvier prochain.

Lettre aux auteurs de l'Année Littéraire.

MESSIEURS,

IL n'est point de journal aussi redoutable que le vôtre à la secte philosophique de nos jours. Les manèges qu'elle emploie pour en empêcher le cours, sont la preuve la plus évidente de ses craintes. Je me flatte que vous voudrez bien consigner, dans votre feuille la plus prochaine, un fait qui semble être principalement de votre ressort. Le discours de M. l'abbé *Remy* en est l'origine : tout ce qui le concerne a droit d'être placé à la suite de la juste critique que vous en avez faite.

Personne n'ignore que l'éloge *scandaleux* (cette expression est tirée de la gazette de Cologne) du chancelier

de l'Hôpital a été couronné par l'académie Françoise. Vous concevez, Monsieur, que je ne prétends désigner par ce nom que la seule clique philosophique qui veut règner au Louvre, & non ces vrais savans, dont le nombre des opposans étouffe la voix, ou ces pieux & éloquens prélats que leurs occupations empêchent d'assister aux assemblées, & que l'on a osé cruellement insulter, par la comparaison que l'on a faite d'eux, *& de Montluc, évêque de Valence.* On sait encore que ce discours avoit été approuvé par deux docteurs, que la faculté de Théologie de Paris n'a pu voir d'un œil indifférent la palme littéraire accordée par un tribunal chrétien, à un ouvrage que la religion désavouoit, & sur l'approbation de deux de ses membres, dont un silence pernicieux l'auroit rendu complice. On sait que la censure imprimée à Paris a paru dans le mois de novembre de cette année, & qu'à la fin sont inscrits les noms des deux docteurs, & leurs rétractations. Je ne sais par quel singulier hasard plusieurs papiers pu-

blics annoncent entre les approbateurs *un chanoine régulier de Saint-Victor*. Je suis bien éloigné de croire qu'une main ennemie ait donné aux différens rédacteurs des pays étrangers une note aussi fausse; mais je crois essentiel de détromper ceux qui les lisent; l'esprit philosophique n'a point encore pénétré jusques dans la maison de Saint-Victor, & tout nous permet d'augurer qu'il n'y pénétrera jamais. J'ai déjà écrit à l'auteur du courier de l'Europe, pour qu'il veuille bien se rétracter: j'espère qu'il le fera. Pour vous, Monsieur, en insérant ma lettre dans votre feuille, je vous prie de désabuser le public, & de donner un désaveu positif à tous les papiers & à toutes les gazettes, qui, je ne sais sur quel fondement, ont attribué l'approbation du discours de M. *Remy* à un chanoine regulier de notre maison.

J'ai l'honneur d'être, Messieurs,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur MULOT,

Chan. rég. Bibliothécaire de Saint-Victor.

Indications des Nouveautés dans les Sciences, la Littérature & les Arts.

L'Esprit des Journaux françois & étrangers, dédié à S. A. R. Monseigneur le duc Charles *de Lorraine & de Bar*, &c. &c. &c. *par une société de gens de lettres, formant chaque année douze volumes, grand* in-12, *de plus de 400 pages.*

L'accueil favorable & mérité que le public a fait à *l'Esprit des Journaux*, depuis l'instant qu'il a paru, avec des changemens & des augmentations considérables, prouve son utilité. Un Journal qui offre chaque mois le précis de ce que contiennent tous les autres Journaux, ne pouvoit être indifférent aux amateurs. Ils ont senti que cet ouvrage épargnoit une dépense considérable, & beaucoup de temps, aux personnes qui vouloient suivre, par la lecture des ouvrages périodiques, le progrès des sciences & des arts utiles & agréables, dans toutes les parties de l'Europe où les lettres sont cultivées.

Le prix de la souscription est de

27 livres pour Paris, & 33 livres pour la Province; rendu franc de port par-tout le royaume, que l'on payera en souscrivant, ayant la précaution d'affranchir le port des lettres & de l'argent.

On souscrit à Paris chez *Valade*, libraire, rue Saint-Jacques, vis-à-vis celle des Mathurins.

Nous n'ajouterons rien à ce que nous avons déjà dit de ce Journal, lorsque nous l'annonçâmes l'année dernière; c'est toujours le même jugement & le même choix qui ont présidé à la suite de cette collection.

On trouve chez *Ruault*, libraire, deux *Nouveaux Opuscules* de M. le chevalier *du Coudray*, dont je compte vous divertir incessamment.

Les Bienfaisances Royales, par ordre chronologique, tirées de l'histoire, avec cette épigraphe :

Melius est dare quam accipere.

Le Théâtre de Famille, ou Recueil de comédies, pièces, farces, parodies,

opéra comiques, & divertissemens, deux volumes, qui se trouvent aussi chez *Durand*, libraire, rue Saint-Jacques; prix 4 livres.

Nouvelle Méthode pour apprendre à lire, par M. Restaut; *in-8°. 24 livres*, chez *Morin*, rue Saint-Jacques.

Le sieur *Palomba*, professeur & auteur de la Grammaire Italienne, intitulée : *Abrégé de la langue Toscane, du choix des poësies Italiennes & Françoises, & du Secrétaire de langue Espagnole & Françoise, touchant le commerce*, donne avis au public, que, quoique le cours de langue Italienne qu'il donne, les lundi, mercredi & vendredi, à quatre heures du soir, soit ouvert, depuis le premier du présent mois; on peut aussi s'inscrire chez lui, hôtel de la Fautrière, rue de l'ancienne comédie Françoise.

Le sieur *Palomba* donne aussi des leçons en ville, tant en italien qu'en espagnol. Ses ouvrages se trouvent chez lui, *& chez les libraires*, Durand

neveu, *rue Galande*; & Ruault, *rue de la Harpe*.

AVIS.

Nous croyons devoir prévenir le public que la seconde suite d'estampes, gravées sous la direction de M. *le Brun*, peintre, va enfin paroître. Le plaisir que l'on a ressenti en voyant la premiere, nous fait espérer, qu'encouragé par le succès le plus brillant, M. *le Brun* aura employé les mêmes soins pour donner à celles qu'il va mettre au jour le plus haut dégré de perfection. Au reste, nous croyons pouvoir assurer la classe des amateurs qu'ils n'y trouveront rien à désirer, puisqu'en effet l'on peut dire de cet ouvrage, ce que Virgile a dit de la renommée : *Vires acquirit eundo*.

M. l'Abbé *Poncelin de la Champillonière* a ouvert, le premier du mois de Décembre, ses cours de langues françoise, angloise & italienne & de géographie. Comme son dessein est de se rendre utile au public, en lui montrant son désintéressement, il

ne prendra que douze livres d'honoraires, pour chaque séance, qui sera de douze leçons. Il ira aussi en ville moyennant double rétribution.

En enseignant la géographie, le sieur *Poncelin* ne se bornera pas à faire à ses élèves, la description du globe terrestre, & à les instruire de l'étendue des mers, de la grandeur des états, du cours des rivières, &c. comme c'est l'usage du commun des géographes; à chaque royaume qu'il leur fera parcourir sur la carte, il ne manquera pas de leur mettre sous les yeux un abrégé raisonné de la religion, des moeurs, des loix & des usages des nations qui l'habitent, ou qui l'ont occupé autrefois, avec l'époque & les circonstances de leurs différentes migrations; de sorte que cet exercice sera, à proprement parler, un cours complet d'histoire, tant ancienne que moderne. M. l'abbé *Poncelin*, qui l'entreprend, est d'autant plus en état de l'exécuter avec succès, que l'étude de l'histoire des peuples fait, depuis un grand nombre d'années, l'objet principal de son application,

Comme il occupe un logement considérable, il se chargeroit volontiers de quelques pensionnaires, à qui il pourroit donner des leçons de langue Grecque & de jurisprudence Romaine & Françoise. Sa demeure est rue des Francs-Bourgeois, près la place Saint-Michel, à côté du marchand de vin, au premier.

Livres nouveaux.

Nyon l'aîné vient de mettre en vente les livres suivans.

Mémoires secrets, tirés des archives des souverains, qui sont les tomes 15 & 16 du règne de *Louis XIII*, ou les 29 & 30e parties des règnes de *Henri IV* & *Louis XIII*, deux volumes *in-12*. Prix broché..... 3 liv.

Traité des Superstitions qui regardent les sacremens, selon l'écriture sainte, les décrets des conciles, &c. par *Jean-Baptiste Thiers*, quatrième édition. Avignon 1777, quatre volumes *in-12*. Prix relié...... 12 liv.

Histoire des Perruques, où l'on fait voir leur origine, leur usage, leur forme, &c. par *J. B. Thiers*, un vol. Prix relié . . . . 3 liv.

Histoire du vaillant chevalier *Tiran le Blanc*, traduit de l'Espagnol. Londres 1775, trois tomes reliés en deux volumes. Prix . . . . 6 liv.

Théâtre de *P. Corneille*, avec des commentaires & autres morceaux intéressans, par M. *de Voltaire* 1776, dix volumes *in-8°*. avec fig. Prix rel. 54 liv.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE X.

Pierre le Cruel, tragédie, par M. de Belloy, *citoyen de Calais, & l'un des Quarante de l'académie Françoise, avec cette épigraphe :*

Virtutem videant intabescantque relictâ.

Perse.

Prix 30 sols broché. A Paris, chez Sorin, *libraire, rue Saint-Jacques.*

CETTE tragédie fut jouée à Paris, il y a quelques années, & n'obtint les honneurs que d'une représentation. Je respecterois sa malheureuse destinée, & je me garderois bien de la tirer du magasin poudreux de la Comédie, si elle y étoit restée ensevelie ; mais un éditeur cruel l'a exhumée, & vient d'en exposer la

ſimulacre aux yeux du public. prétend que la lecture de cette production la vengera des ſifflets du Parterre. Nous allons voir, Monſieur ſur quelles raiſons l'éditeur fonde ſes eſpérances, & ſi l'accueil qu'on fit dès ſa naiſſance, à la tragédie de *Pierre-le-Cruel* fut injuſte ou mérité.

Vous ſavez, ſans doute, Monſieur, que dom *Pèdre*, roi de Caſtille, ſurnommé *le cruel*, fut deux fois renverſé de ſon trône par *Dugueſclin*, qui réuſſit à y placer *Henri de Tranſtamare*, frère de dom *Pèdre*. L'action commence au moment où, pour la ſeconde fois, le roi de Caſtille diſpute, les armes à la main, la couronne à ſon frère, qui eſt ſoutenu par la nation Caſtillane & par les François. La ſcène eſt en Caſtille, dans le fort de Montiel, ou dans le camp de dom *Pèdre*, près de ce fort.

Une jeune princeſſe qu'on ne connoît point, & qui par une diſcrétion très-mal placée, ne ſe fait pas connoître, ſeule dans une tour, déclame ſes malheurs ; ſes plaintes ſont ſi vagues que le ſpectateur n'y peut

en comprendre. Est-elle vertueuse ? st-elle criminelle ? Cette obscurité n pénétrable n'est pas faite pour inéresser en sa faveur. On est glacé ès la première scène ; c'est peut-être ne adresse de l'auteur pour être plus ûr d'échauffer dans les suivantes. La rincesse voit la *barrière du fort* où lle est emprisonnée, *s'ouvrir avec vioence.* Un chevalier *parlant hors de la hambre*, menace un soldat de le tuer, 'il lui défend l'entrée de cette prison. l paroît, suivi de deux écuyers ; je vous suis inconnu, dit-il à la princesse, *j'ignore qui vous êtes*,

Je viens joindre le roi qui fuit vers ces retraites,
Je voulois occuper ce formidable asyle
Qui devient pour dom *Pèdre* une ressourc utile;

» mais on m'en a refusé l'entrée ; j'ai » été curieux de pénétrer les motifs » de ces refus. *J'ai pensé que ces murs » enfermoient l'innocence* ». Pourquoi l'a-t-il pensé? Qui peut lui avoir inspiré une pareille idée? Remarquez, en passant, comme ce personnage est

amené d'une manière forcée, invraisemblable, & même grossière. Il force une prison, il veut tuer des gardes qui font leur devoir ; & cela pour satisfaire uniquement *sa curiosité!* Il voit une jeune femme seule ; tout autre, respectant ses malheurs & sa solitude, se seroit arrêté ; mais lui, sans façon & brusquement, il lui demande les motifs de sa détention. Est-ce ainsi qu'on nous a peint la galanterie respectueuse de ces siècles de chevalerie? Mais l'auteur vouloit amener, à toute force, la reconnoissance de *la* princesse & d'*Edouard*, prince de Galles, autrement le *prince noir*, si connu par nos défaites. C'est lui-même, en effet, & l'inconnue est *Blanche de Bourbon*, crue jusqu'alors épouse de dom *Pèdre*, & qu'on avoit fait passer pour morte. *Edouard* engage la princesse à lui raconter ses malheurs. *Blanche* n'hésite point ; elle lui apprend que dom *Pèdre*, après son hymen, avoit revolé dans les bras de *Padille* son amoureuse maîtresse, qu'elle, *Blanche de Bourbon*, a été cachée à sa famille,

raînée de cachots en cachots, que son cruel époux lui fit apporter un poignard, des poisons, que *Fernand*, ministre de dom *Pèdre*, au lieu de remplir ses ordres, sauva la princesse, & l'envoya en secret chez le prince maure, allié du roi de Castille; mais lorsque ce dernier, aidé du prince *Edouard*, fut remonté sur son trône, occupé par *Transtamare*, *Fernand* remit *Blanche* dans sa première prison; elle y a gémi jusqu'à ce jour, sans que toutes ces transmutations aient causé le moindre ombrage, sans que le prince maure ait instruit dom *Pèdre son allié* du séjour de *Blanche* dans ses états, sans que ceux qui approchent la reine aient la moindre connoissance de son rang. Quel pitoyable roman! quel amas d'invraisemblances! quel échaffaudage! On a reproché à *Crébillon* d'avoir trop chargé de faits l'exposition de *Rhadamiste*. Que dira-t-on de celle-ci? N'y a-t-il pas de quoi composer une vingtaine de tragédies, & l'esprit peut-il se prêter à cette foule d'aventures romanesques?

Edouard, qui est venu en Espagne pour réunir les deux frères, s'applaudit de sa mission ; il brisera les fers de *Blanche* ; dom *Pedre*, qui lui doit tout, n'osera lui refuser cette justice. La mort de *Padille* contribuera encore à la réunion des deux époux. *Blanche* témoigne sa surprise, elle ignoroit cette mort si importante pour elle. Dom *Fernand* arrive pour apprendre au public qu'il n'a fui les regards de *Blanche* que par un excès de prudence ; un *entier abandon*, ce sont les expressions du poëte, étoit *nécessaire* à la princesse. Voilà une jolie façon de s'exprimer & de rendre service ! Mais maintenant il peut paroître à ses yeux, puisque *Padille* n'est plus, & que dom *Pèdre* est d'ailleurs instruit par dom *Fernand* lui-même de l'heureux artifice qui lui a conservé *Blanche de Bourbon*. Le roi ne tardera pas à venir lui-même dans la tour, il est décidé à rendre sa main à *Blanche* ; cet hymen désarmera la France. Mais cette conjecture est fausse. Le bruit de la mort de *Blanche* est répandu *depuis cinq ans* ; la France n'arme donc point pour elle. Lui rendre la

liberté, c'eſt lui donner les moyens & la facilité d'inſtruire le roi *Charles-le-Sage* ſon frère des mauvais traitemens qu'elle a eſſuyés de la part de dom *Pèdre* ; c'eſt autoriſer la France à prendre les armes plutôt qu'à les quitter. Dom *Pèdre*, qui n'a pas fait toutes ces réflexions, vient demander galamment pardon à la princeſſe de ne *l'avoir pas bien regardée quand il l'a menée à l'autel*. Il finit ſon compliment par ce vers, le comble du ridicule.

Rarement l'œil voit bien quand le cœur eſt
coupable.

Mais ce roi, tout ſouillé du ſang de ſes peuples & du meurtre de ſa propre famille, peut-il donc ſe faire illuſion au point d'eſpérer qu'il touchera le cœur d'une femme aigrie par tant d'infortunes, d'une femme à qui il a fait préſenter *un poignard*, *des poiſons* ? Mais l'extravagant dom *Pèdre* n'eſt arrêté par aucun motif ; il s'applaudit en diſant que *l'ame de Bourbon* va lui *faire une autre ame* ; il parle d'un hymen *infâme*, il va *former les nœuds d'un nouvel hyménée*. Il y eſt d'autant

plus porté, qu'il est devenu, dans cette scène, subitement amoureux de la princesse. *Edouard*, par une indiscrétion dont il pouvoit se dispenser, trahit le secret de dom *Pèdre*; il s'étoit marié avec *Blanche*, seulement pour la forme, c'est *Padille* qui fut sa véritable épouse & reine de Castille. Jugez de la satisfaction de *Blanche* à cette nouvelle; mais elle s'y abandonne avec trop peu de dignité; elle, qui devroit conserver la noblesse intéressante d'une femme de son rang, elle éclate en reproches bas & amers, & traite dom *Pèdre* de *tigre ensanglanté*. Qu'arrive-t-il de cette explosion d'injures? Les deux époux deviennent des personnages totalement dégradés; dom *Pèdre* est un misérable faussaire, qui n'inspire que le dégoût, & *Blanche* prend les traits & le langage d'une furie: de-là nul intérêt. *Edouard*, en digne chevalier, se déclare l'appui de la princesse; voilà encore dom *Pèdre* avili! Et par qui? Par *Edouard*, qui a dit plus haut, qu'un *roi étoit un Dieu pour lui*. Quelle inconséquence! Il amène *Blanche*; cette jeune princesse

belle & vertueuse, ne fait aucune difficulté de quitter la scène avec un jeune prince, & cela aux yeux du roi, qui éprouve déjà pour elle une forte passion, & qui, malgré la violence de son caractère, attend patiemment leur sortie pour se livrer à toute sa rage. Il est décidé à reprendre son épouse des mains d'*Edouard* : & pourquoi n'a-t-il pas exécuté sur le champ cette résolution ? Il dit lui-même que le *Navarrois* & le *Maure* sont *armés pour sa défense*, qu'*Edouard* est venu en Castille, *seul*, *sans cour*, *sans armée* ; tous ces motifs n'auroient-ils pas dû porter dom *Pèdre* à forcer *Edouard* de lui rendre la princesse ? Mais alors où en étoit l'action ?

Altaire, chef des Maures, vient offrir des secours à dom *Pèdre* ; il lui apprend qu'il a rencontré *Duguesclin* que le sort avoit fait prisonnier d'*Edouard*, & il demande qu'il soit remis à la tête des siens, ajoutant que l'*aspect d'un héros aggrandissoit son ame*. 1°. Le compliment n'est pas très-flatteur pour dom *Pèdre*, & c'est une formule fort gauche & vraîment

moresque de lui faire la cour ; 2°. comment le chef des Maures, qui ne doit pas ignorer que *Duguesclin* a fait régner *Henri de Transtamare* à la place de dom *Pèdre*, peut-il croire que ce dernier, pour le plaisir *d'aggrandir son ame*, se mette sur les bras un ennemi si puissant ? Aussi ne répond-il au Maure que des choses vagues. Il s'applaudit, quand il est seul, d'avoir *Duguesclin* en sa puissance ; & il finit par dire qu'il est tourmenté de *cruelles fureurs*.

ACTE II. Le théâtre représente dans le fond le camp de dom *Pèdre ;* sur le devant sont deux tentes, dont l'une plus avancée est celle d'*Edouard*.

Edouard ouvre la scène avec *Duguesclin* ; il lui apprend qu'un François va venir du camp de *Henri de Transtamare*, & il prie le héros Breton de l'entretenir, ajoutant que ce François doit être sans frayeur, puisque *sa foi lui sert d'ôtage*. Il lui dit aussi que *Blanche* est dans cette tente ; mais il ne peut lui cacher sa surprise ; comment est-il revenu en Espagne, sans

rançon? Pourquoi le roi de France qui lui doit tont n'a-t-il pas payé sa délivrance? *Duguesclin* déploye le caractère d'un chevalier, il a refusé les dons de *Charles*, parçe que l'état est épuisé. *Edouard* donne des éloges à son désintéressement. *Duguesclin* a fait une très-belle action; il a employé l'argent qui étoit destiné à sa rançon, à rompre les fers de plusieurs chevaliers François. Au reste, le père d'*Edouard* ne veut plus recevoir la rançon de *Duguesclin*; & son fils obéit à regret à un ordre si dur. *Duguesclin* attend sa délivrance de *Transtamare*. *Edouard* fait des vœux pour que l'Angleterre & la France soient amies, & laisse *Duguesclin* seul.

Toute cette scène, où il y a quelques beautés pour le fond, est entièrement hors d'œuvre, & ne sert qu'à rallentir l'action. Pendant tous ces complimens réciproques, tous ces fades panégyriques que les deux interlocuteurs s'adressent bonnement & prolixement, l'un & l'autre, que deviennent dom *Pèdre* & *Blanche*, qui devroient être les principales

fources de l'intérêt ? On les perd entièrement de vue, il n'en eft pas même queftion dans cette longue fcène.

Le prétendu chevalier François fe préfente, la vifière de fon cafque baiffée, aux yeux de *Duguefclin*; il demande d'abord s'il eft en fureté; *Duguefclin* le raffure. Il fe fait reconnoître pour *Henri de Tranftamare* lui-même; il s'eft hafardé à venir dans le camp ennemi, pour chercher les moyens de délivrer *Duguefclin*, dont la vie eft expofée. On parle enfuite de *Blanche*. Dom *Henri* eft tranfporté de joie; il apprend à-la-fois que la princeffe refpire, & qu'elle n'eft point fa fœur; il en eft paffionnément amoureux, ce qu'on ignoroit encore : on entend du bruit; fur-le-champ dom *Henri* rebaiffe fa vifière. *Blanche* arrive fur la fcène, elle vient voir *Duguefclin*; elle n'eft accompagnée d'aucune confidente, elle entre feule dans une tente de guerriers; il faut avouer, Monfieur, que M. *du Belloy* obfervoit rigoureufement la loi des bienféances! Au refte, il eft aifé de voir qu'il vouloit produire

un coup de théâtre à quelque prix que ce fût. Même ſituation que dans la ſcène précédente qui vient de ſe paſſer entre *Dugueſclin* & *Tranſtamare*. Ce dernier eſt un inconnu pour la princeſſe ; cependant elle n'héſite point à lui parler de dom *Henri* : Elle le charge même, pour lui, *des vœux preſſans de ſon amitié* : Que penſez-vous de cette libre franchiſe ? Cet inconnu ne peut-il pas être un émiſſaire de dom *Pèdre?* Mais l'auteur ſait très-bien que la princeſſe ne court aucuns riſques en s'adreſſant à cet inconnu, puiſque c'eſt à dom *Henri* qu'elle parle ſi tendrement. Jugez des tranſports de cet amant ; il lève pour la ſeconde fois la viſière de ſon caſque ; & *Blanche* le reçonnoît. Elle laiſſe éclater ſes craintes, & *Henri* ſon amour. C'eſt pour la première fois qu'il le déclare à *Blanche*. Elle ne peut ſe diſpenſer de faire une ſeconde expoſition ; elle ſe plaint avec beaucoup de nobleſſe, qu'un jour dom *Pèdre*, dans ſes fureurs, s'eſt aviſé de la *ſaiſir par les cheveux*. Quelle expreſſion ? Elle eſt neuve, aſſurément ; *Blanche*

se livre à toute la vivacité de la reconnoissance & de l'amour qu'elle doit à dom *Henri* qui l'a sauvée de la barbarie de dom *Pèdre. Edouard* paroit : troisième mascarade de *Transtamare*, & cela pour amener une troisième reconnoissance. *Edouard* lui annonce, sans le connoître, que dom *Pèdre* va paroître. Il est plaisant que tous les personnages qui arrivent sur la scène, s'adressent plutôt à un homme masqué qu'à *Duguesclin.* Dom *Henri* se trouble, *Duguesclin* révèle au prince *Edouard* que ce chevalier est dom *Henri de Transtamare*, & il le confie à sa foi. *Edouard* est flatté de cette marque de confiance, il la justifiera. Ce trait est plein de noblesse, & seroit au théâtre d'un grand effet.

DOM HENRI.

Quoi ! l'ami le plus rare
Me livre ....

EDOUARD.

A ma foi, Prince, & vous voilà sauvé.
Il me connoît.

Au reſte, tous ces détails qui frappent quelquefois par un certain air impoſant, ſont autant de choſes inutiles pour l'intérêt principal, qui, à chaque inſtant, vous échappe.

Edouard prend le parti d'éloigner dom *Pèdre*. Il lui fait dire,

Qu'un funeſte devoir
Contraint ce chevalier de partir ſans le voir.

Dugueſclin avoue au prince le ſujet de la viſite de dom *Henri*. On parle enſuite de la paix. Tout cet entretien ſi vague, ſi coupé, ſi diviſé, finit par le conſeil que donne *Edouard* à dom *Henri* de retourner inconnu dans ſon camp, & de faire propoſer à dom *Pèdre* un entretien avec lui. *Edouard* & *Dugueſclin* ſeront les arbitres de cette grande querelle. Allarmes de *Blanche* qui tremble pour le danger auquel s'expoſe ſon amant.

Vous n'êtes encore qu'à la fin du ſecond acte, & vous avez déjà vu deux expoſitions & trois coups de théâtre, ſans que l'action ſoit plus

avancée ; vous avez ſenti le ridicule dont l'auteur couvre dom *Pèdre* en le rendant amoureux de *Blanche* dès le moment qu'il la voit, & preſqu'auſſitôt après la mort d'une épouſe adorée, de *Padille*, pour laquelle il s'eſt cru permis tous les crimes; mais il falloit à cette pièce un nœud quelconque, & M. *du Belloy*, qui s'embarraſſe fort peu des vraiſemblances, a imaginé que la rivalité d'amour entre les deux frères, jointe à celle de l'ambition, produiroit un grand mouvement tragique, comme ſi une ſeule de ces paſſions ne ſuffiſoit pas au théâtre pour donner de la vie à un perſonnage, & attacher le ſpectateur.

ACTE III. Dom *Pedre* paroît avec *Edouard*. Ce dernier s'efforce d'appaiſer ce caractère impétueux ; il lui rappelle ſes injuſtices, ſes forfaits, le déſeſpoir de ſon peuple ; *Fernand* vient annoncer l'arrivée prochaine de dom *Henri* : *Edouard* ſort pour l'aller recevoir & pour donner le temps à dom *Pedre* de dire deux mots à dom *Fernand*. Ils peignent toute l'atrocité de ſon

ame. Son dessein est de perdre son rival qui semble se livrer lui-même à sa vengeance. *Fernand* lui rappelle la force & la solemnité de ses sermens.

DOM PEDRE.

Va, ma bouche a juré, mon cœur n'a point promis.....

Quel sentiment voulez-vous qu'un semblable personnage inspire? Loin d'intéresser, il n'excite que le dégoût & le mépris, & dès-lors, l'ame n'est plus remuée agréablement, & le drame manque son objet. *Edouard* arrive tenant dom *Henri* par la main : cette scène, pour être traitée comme elle devoit l'être, demandoit la tête d'un *Corneille*, & M. *du Belloy*, en fait de tragédies, n'avoit pas même celle d'un *Pradon*; cela soit dit, sans qu'on m'accuse de vouloir outrager ses mânes; un Journaliste qui veut remplir ses devoirs, quand il s'agit d'une œuvre littéraire, ne doit connoître ni temps, ni lieux, ni morts, ni vivans. Comment *Edouard*, qui connoît l'ambition de dom *Henri*, prince

adoré du peuple, pour lequel toute la nation se ligue, qu'elle appelle au trône, qui d'ailleurs a déjà goûté les douceurs de la souveraineté, comment *Edouard* peut-il lui proposer de se contenter d'un royaume qu'il ira *conquérir sur les Maures*? Il ajoute qu'on lui donnera *Blanche* pour épouse. Indignation, fureur, emportemens de dom *Pèdre* qui n'aspire qu'à livrer une nouvelle bataille à son frère; il veut même mettre l'épée à la main; *Edouard* l'arrête; *Duguesclin* propose un cartel à dom *Pedre*; *Transtamare* & le héros Breton combattront contre *Edouard* & le roi de Castille. Le prince Anglois fait observer l'imprudence & l'absurdité d'un pareil défi; dom *Henri* lui demande au moins la liberté de *Duguesclin*; *Edouard* qui l'a refusée à ce guerrier lui-même, l'accorde, sans balancer, à dom *Henri*. *Edouard* oublie que son père avoit rejetté la rançon de *Duguesclin*, & qu'il lui avoit signifié les ordres les plus formels pour qu'il restât en son pouvoir; il oublie que dans une scène du second acte, afin de se rendre

intéressant, il s'est vanté d'un respect soumis & vraîment filial pour les moindres volontés de l'auteur de ses jours ; que n'oublie-t-il pas ? Mais aussi le moyen d'avoir sa tête à soi, au milieu de ce tourbillon d'incidens, qui se croisent & se succèdent sans cesse, & de tout ce fracas théâtral ! On est décidé à un combat général.

DOM PEDRE, *d'un œil d'intelligence à dom Alvar qui entre avec les gardes.*

Conduisez-les tous deux, vous m'entendez....
peut-être.

Il auroit été plaisant que le Parterre eût fait l'écho ! Le style inintelligible de M. *du Belloy* auroit mérité cette plaisanterie ; car toutes les fois qu'il eût dit: *vous m'entendez*? on auroit pu à coup sûr lui répondre : *peut-être*. Le peu de progrès de l'action, l'avilissement d'*Edouard*, l'atrocité de dom *Pedre*, l'imprudence, ou plutôt la sottise de dom *Henri* qui vient se livrer à la discrétion d'un monstre, le retour éternel des expositions qu'il faut essuyer à chaque scène, & par les-

quelles on voit que l'auteur est toujours, avec raison, dans la crainte qu'on oublie son objet principal, tous ces défauts, Monsieur, ne vous sont pas, sans doute, échappés ; le quatrième acte vous offrira une ample moisson d'absurdités aussi révoltantes.

ACTE IV. Pendant l'entr'acte, dom *Pedre* n'a point perdu de temps ; il a, contre le droit des gens, fait arrêter son frère & enlevé *Blanche* des mains de la garde d'*Edouard*. On avoit voulu aussi retenir *Duguesclin* ; mais il a trouvé les moyens de s'échapper. *Fernand*, ministre honnête homme, personnage calqué sur celui de *Burrhus*, reproche à dom *Pedre* sa perfidie. Le roi de Castille est plus endurci au crime que *Néron* ; sa frénésie est toujours la même. Il exige, sans délai, pour prix du pardon de *Henri*, la pleine obéissance des Castillans & la main de *Blanche* ; on ne conçoit pas cette dernière prétention ; ce prince n'est nullement amoureux de la princesse, quoiqu'il s'efforce de se le persuader ; c'est uniquement pour le plaisir de faire le

mal qu'il veut épouser une femme dont la possession assureroit le bonheur de son frère. Il donne des ordres pour qu'on amène devant lui *Transtamare* & la reine; il se ressouvient cependant qu'il est amoureux, à-peu-près comme *le Malade imaginaire* se ressouvient qu'il est malade. Il faut, en conséquence, qu'il parle de son amour; il cherche à s'échauffer par des vers bien passionnés; il dit que le *feu tumultueux, qu'il ressent, l'enivre*. De ce moment son *ivresse* ou plutôt son délire, ne le quitte plus; mais, comme ce ressouvenir est peu intéressant! Si M. *du Belloy* avoit eu, au moins, la précaution, dès la première scène, d'annoncer que dom *Pèdre* étoit épris de la princesse, alors la scène qui va suivre auroit pu devenir touchante; situation d'ailleurs usée & traînée dans toutes les tragédies qu'on ne lit plus.

On amène dom *Henri* & la princesse enchaînés: ici dom *Pèdre* parle de son amour, ce qui fait, pour-ainsi-dire, une nouvelle pièce; d'ailleurs, c'est un beau préliminaire d'amour

que de faire *enchaîner* un objet qu'on veut attendrir ! Dom *Pèdre* propose à dom *Henri* ou de mourir ou d'engager, le premier, *Blanche* à le suivre à l'autel, & à lui donner sa main ; on s'attend bien que de cette scène jaillit une éruption d'injures, qui jettent le froid & l'aversion dans tous les cœurs. *Henri* répond à son frère en termes aussi outrageans pour celui qui en souille sa bouche que pour celui qui en est l'objet ; au reste, dom *Pèdre* les mérite bien. *Blanche* se joint à son amant pour accabler aussi le roi d'invectives. Dom *Pèdre* ne se connoissant plus, la fait ôter de ses yeux, & lui dit qu'elle ne verra plus *Henri* que *mort ou déchiré*. Il ajoute, en parlant à ses satellites ; *que l'échaffaud soit soudain préparé.*

La princesse qui, comme cette tragédie même, *n'a vécu qu'un jour*, adresse, en quittant la scène, cette galanterie ingénieuse à son amant :

Je n'ai vécu qu'un jour, & l'ai vécu pour vous.

Au moment que dom *Henri* demande ce qu'est devenu *Edouard*,

question que le lecteur peut faire aussi justement que lui, *Edouard* paroît; il vient redemander *Transtamare* & *Blanche*. Les deux personnages, dont l'un est fils de roi, & l'autre roi, s'injurient noblement. Menaces des deux parts; dom *Pèdre* dit que la tête de son rival tombe à l'instant même, & il fait signe à ses gardes d'environner *Edouard*. Celui-ci met l'épée à la main. Vous croyez l'auteur bien embarrassé de soutenir cette situation critique pour les deux personnages; mais M. *du Belloy* n'a jamais été embarrassé pour si peu de chose. Afin de se tirer d'affaire & de ménager l'effusion du sang pour la catastrophe, dans le temps qu'*Edouard* est en garde, il fait survenir, comme une machine d'opéra, un confident nouvelliste, qui apprend à dom *Pèdre* que *Duguesclin* force son camp. Le roi de Castille ordonne qu'on garde les deux princes. Vous devinez d'ici le dénouement. Voilà un tyran bien mal-adroit! Au lieu de les amener avec lui, il les laisse seuls, & leur donne la facilité de concerter ensemble les moyens

de s'arracher de ses mains ! Il réunit ainsi tous ses ennemis contre lui ; il devoit au moins les menacer l'un & l'autre de perdre la vie, si *Duguesclin* remportoit la victoire. Je l'avois prévu, Monsieur, *Duguesclin* accourt victorieux, il conjure les princes de partir avec lui. *Edouard* veut, avant tout, sauver la princesse ; l'auteur n'a seulement pas eu l'adresse de faire prendre cette résolution à dom *Henri*. Cet amant, froid & lâche, laisse tranquillement à *Edouard* le soin de sauver sa maîtresse, & les dangers auxquels il s'expose, sans lui proposer seulement de les partager. Arrivent dom *Pèdre* & des troupes de Maures & de Navarrois, tous l'épée à la main ; assurément cela fait un spectacle bien bruyant ; il faut observer que *Duguesclin* a emmené dom *Henri*. Dom *Pèdre* furieux d'avoir manqué sa proie, ordonne qu'on charge de fers le prince Anglois, son bienfaiteur, celui qui l'a déjà rétabli sur le trône, qui a de nouveau repassé les mers pour lui offrir les

mêmes

mêmes secours. *Edouard* met une seconde fois l'épée à la main ; il se trouve toujours sur la scène quelque personnage qui empêche que toutes ses bravades n'aient des suites fâcheuses ; *Altaire*, chef des Maures, saisi d'indignation, prend la défense du prince Anglois, & l'engage à se retirer suivi de sa petite escorte. Cet acte finit par la sortie d'*Edouard*, qui est libre, & *Blanche* est au pouvoir de dom *Pedre*.

Altaire, chef des Maures, est encore un homme parfait, un homme à beaux procédés & à grandes sentences ; dom *Pèdre* est donc réduit à recevoir des leçons d'un Maure ! D'abord, il n'est pas adroit à l'auteur d'avoir mis sur la scène tant de braves & d'honnêtes gens qui ont tous la même physionomie ; cela forme un tableau monotone ; Ensuite, tous ces personnages ne se tiennent point, ils sont isolés, ils ne font point corps ; ils sont aussi subordonnés à dom *Pèdre*, ce qui est un des premiers défauts de cette tragédie, l'on n'aime point à voir des caractères vertueux écrasés par celui

d'un scélérat. Au reste, *Altaire* vous dédommage de tous ces légers défauts, par de très-jolies sentences. Cet *Altaire* est un petit philosophe Maure. Vous en seriez-vous douté? Il vous dit :

Que Dieu juge le culte & l'homme la vertu.

Je savois bien que la secte avoit des prosélites dans plusieurs cours de l'Europe & chez plusieurs nations étrangères; mais je n'aurois jamais imaginé que ses premiers apôtres eussent pris naissance en Mauritanie. Quoi qu'il en soit, on voit clairement le but que s'est proposé l'auteur. Il a voulu nous montrer un Maure aussi vertueux qu'un chrétien.

ACTE V. Le théâtre représente la même chambre que dans le premier acte.

Dom *Pedre*, seul, ouvre la scène. Il est dans le plus grand désordre, la tête nue & sans cuirasse; il marche d'un air sombre, tenant d'une main une coupe, de l'autre un poignard; il pose la coupe sur la table, met le poignard à son côté & va s'asseoir à

l'autre bout du théâtre ; c'est toujours par ces préparatifs multipliés, par ce jeu muet & par ces tours de passe-passe que M. *du Belloy* croit en imposer à la multitude, & suppléer au talent qui lui manque.

Dom *Pedre* annonce que *Duguesclin* est vainqueur, qu'il a battu les Africains, pris *Altaire* leur chef, qu'en un mot, il ne reste plus à lui-même, de son empire, que ce fort où il s'est réfugié. Il se lève & dit :

Je suis maître de moi, de Bourbon & du fort;
Je vois *entre mes mains ma vengeance & ma mort;*
Ce cruel avantage est *le seul* qui me reste ;
Lui seul m'a fait survivre à ce combat *funeste ;*
Poison, glaive, instrumens de mes crimes passés ;
Vous sauvez les tyrans & vous les punissez.

Que dites-vous de cette ridicule observation ? C'est dom *Pedre* qui se peint ainsi lui-même ! c'est dom *Pedre* qui se baptise franchement du nom de *tyran !* Il prend la résolution de périr avec *Blanche*. *Fernand* vient consoler ce roi. Il lui montre un cœur touché de ses malheurs ;

quoique courtisan, il sait être fidèle à son maître infortuné ; dom *Pedre* laisse éclater quelques remords. Survient *Edouard* qui a la bonhommie d'oublier toutes les perfidies de dom *Pedre. Il a vu la guerre avec l'horreur d'un sage* ; il veut la terminer ; il pousse l'excès ridicule de la clémence, jusqu'à lui offrir encore de *lui menager* un traité avec son frère ; au reste, que dom *Pedre* ni le spectateur ne soient pas étonnés de ce flegme inconcevable ; *malgré tous les droits du roi de Castille à la haine d'Edouard*, le *seul diadême la dompte & l'enchaine*. Ainsi, *la haine d'Edouard est enchaînée par un diadême !*

Dom *Pedre*, resté seul, ordonne qu'on lui amène *Blanche* qui est en sa puissance ; elle arrive, & vomit un torrent d'injures contre le tyran. Ces invectives de mari & de femme ne font que produire le dégoût & fatiguent autant qu'elles ennuyent ; il semble qu'on voie les tracasseries d'un petit ménage bourgeois ; dom *Pedre* montre à *Blanche* la coupe de poison en la pressant de mourir, il tire même son

poignard pour la forcer de hâter ce ſacrifice. Ne craignez rien, Monſieur, il ne s'achevera pas ; M. *du Belloy* y a mis bon ordre ; *Edouard* entre au moment même, & déconcerte, par ſa préſence, tous les projets de dom *Pedre.* Soudain la coupe tombe d'un côté, le tyran de l'autre, mais dans *ſon fauteuil* ; ici, on arrache ſon poignard ; là, *Fernand* ramaſſe la coupe *& la jette plus loin ;* on oſera dire que ce coup de théâtre eſt admirable, & vraîment tragique ! Pour moi, je le trouve très-comique, pour ne rien dire de plus. Mais vous n'y êtes pas, Monſieur, c'eſt dans la dernière ſcène que vos yeux ſont agréablement occupés par une rapide variété de jeux de gobelets. *Dugueſclin* arrive fort à propos pour en être témoin. Il eſt bientôt ſuivi de dom *Henri.* Il voit la ſituation de ſon frère ; il entend alors la *triſte humanité gémir dans ſon cœur*, & la *nature jetter un cri plus tendre*, il pardonne à dom *Pedre*, & lui offre le ſceptre de *Grenade* qu'il *détache* de celui de la Caſtille. Dom *Pedre* paroît vivement

touché d'un procédé si noble, il court au devant de lui pour l'embrasser, & arrache aussi-tôt le poignard qui se trouve fort à propos à la ceinture de dom *Henri*; il veut l'en frapper; *Edouard* l'arrête, & le retient *par le bras gauche*; un peu d'attention, Monsieur, s'il vous plaît; *Henri*, pendant la volte-face de son frère, tire l'épée, *Duguesclin* tire l'épée, *Edouard* tire l'épée, dom *Pedre* l'avoit menacé de le frapper. Alors le tyran désespéré, se précipite une seconde fois sur son frère, & veut le percer de son poignard, que *Duguesclin* ni *Edouard* n'ont pas eu l'esprit de lui ôter; mais il s'enferre tout seul, parce que *Henri a repoussé le coup avec la main qui lui est restée libre*; une seule chose m'inquiette; étoit-ce avec la main gauche, ou avec la main droite? M. *du Belloy* auroit bien dû ne pas négliger une particularité de cette importance.

Tel est, Monsieur, le plan fidèle & détaillé de cette nouvelle superfétation tragique de M. *du Belloy*. Elle m'a fourni un assez bon nombre de remarques critiques, & pourroit en-

core faire l'objet d'une seconde lettre, mais je me borne à résumer avec vous. Cette tragédie, comme vous l'avez pu voir, pêche autant par le fonds du sujet, tel que M. *du Belloy* l'a conçu, que par la manière dont il est traité. Exposition, conduite, noeud, dénouement, caractères, situations, tout est foible & monstrueux. Nul intérêt, pas même celui de la curiosité, puisque, par la sottise de dom *Pedre*, on devine à peu près tout ce qui doit arriver. Nulle vraisemblance, nulle bienséance; force bruit, force coups de théatre, force cliquetis d'épée, de poignards, &c. Ce n'est pas cependant que le caractère de dom *Pedre* n'eût offert à un homme de génie un sujet vraîment tragique. On aime au théâtre ces personnages emportés. *Venceslas*, *Rhadamiste*, *Vendôme*, sont la preuve de cette vérité; mais comment nous les présente-t-on? Avec ces nuances qui demandent un art infini. Il falloit donc que dom *Pedre*, pour intéresser, eût un coeur déchiré

par les passions, ou que ses défauts fussent rachetés par des qualités brillantes ; il falloit le rendre éperduement amoureux de *Blanche*, & supposer qu'il eût entièrement oublié *Padille* ; il falloit lui donner de la jalousie, de la cruauté même, mais aussi de fréquens retours à la nature & au repentir ; ces dévelopemens auroient produit un effet admirable, sur tout s'ils eussent contrasté avec la fidélité & la vertu de *Fernand* ; il falloit aussi qu'*Edouard* ne fût pas dégradé, qu'il agît plus, ainsi que *Duguesclin* & *Henri* ; il falloit que *Blanche* traitât son mari supposé avec plus de dignité, de décence & de respect pour elle-même ; enfin, il falloit que l'action fût plus simple, plus une, & par conséquent moins embarrassée par cette foule d'accessoires, qui ne forment qu'un échaffaudage gothique, surchargé d'ornemens étrangers, & qui attestent seulement la stérilité du génie de l'auteur. Il semble qu'il ait travaillé uniquement à éloigner toujours l'objet principal, & qu'il ait craint d'inté-

resser en faveur de ses personnages. On ne se sent nullement ému pour cette *Blanche de Bourbon*, qui est aigre & amère, au lieu d'être douce avec noblesse ; pour dom *Pèdre*, c'est un tyran sans esprit, & qui n'est qu'atroce. L'auteur a senti cette faute un peu tard, il a voulu lui donner au cinquième acte, dans la scène avec *Fernand*, une lueur de sensibilité. C'est bien en pure perte. M. *du Belloy* a présenté, pendant quatre actes, dom *Pèdre* sous des traits si révoltans qu'il ne peut plus exciter aucun sentiment de pitié. Cette même scène, dans laquelle *Fernand* vient le consoler, donne à ce caractère un certain éclat ; mais est-il naturel que cet honnête homme qui a été le témoin de tous les forfaits de son maître, & qui n'a jamais rien pu gagner sur son esprit, fasse encore d'inutiles efforts pour le ramener à la vertu, & quand il voit qu'on ne lui en sait aucun gré, qu'il demeure avec un monstre endurci au crime ? J'ai déjà remarqué que ce personnage étoit calqué sur celui de *Burrhus* ; mais ce n'en est qu'une

maussade copie. *Burrhus* a dirigé l'éducation de *Néron*. *Néron* ne s'est encore souillé d'aucun crime ; jusqu'au moment où il médite la perte de *Britannicus*, il a régné avec douceur ; *Burrhus* a donc mille raisons pour s'efforcer de le rappeller aux sentimens de clémence qu'il a toujours montrés ; mais quand il voit que *Néron* ne connoît plus de frein, qu'il a fait empoisonner *Britannicus*, son frère, alors il quitte la cour en gémissant sur le sort de sa patrie, & il vient dire à *Agrippine* :

Madame, il faut quitter la cour & l'empereur.

Voilà la nature, voilà la vérité, voilà quelle est la conduite d'un homme vertueux, & c'est ainsi que devoit agir le ministre de dom *Pèdre*, s'il ne vouloit point passer pour un homme sans énergie & sans caractère décidé !

Je ne vous parlerai point du style dont cette tragédie est écrite ; vous avez pu en juger par les vers que je vous ai cités ; sur deux mille il n'y en a pas un, j'ose le dire affirmativement, qui mérite d'être remarqué ; la réputation de M. *du Belloy* est faite

à cet égard. Son ſtyle eſt barbare, hériſſé de métaphores incohérentes, & d'expreſſions rauques & triviales; ſi du moins il mettoit quelque logique dans ſon ſtyle, on pourroit lui pardonner ſes fautes contre la langue; mais ſes perſonnages ne diſent jamais ce qu'ils doivent dire; il ſemble qu'ils jouent au propos interrompu; la verſification de *Campiſtron* & de *la Grange* eſt foible, mais ils ne pêchent jamais contre le ſens; liſez *Andronic*, *Tiridate*, *Amaſis*, *&c.* vous verrez que leurs auteurs ne mettent dans la bouche de leurs perſonnages que ce qu'ils ne peuvent ſe diſpenſer de dire dans telle ou telle circonſtance.

Je ne me ſuis appeſanti ſur les défauts de cet ouvrage que parce que M. *du Belloy* paſſe encore aujourd'hui, parmi pluſieurs gens de lettres, pour un auteur dramatique qui entendoit ſupérieurement ce qu'on appelle au théâtre *des effets*; mais vous avez dû voir, Monſieur, par cette analyſe, combien une telle réputation eſt factice; ſes prétendus *effets* ſont amenés

dans son enceinte qu'une populace d'écoliers-philosophes devant laquelle passent en revue toutes les pièces nouvelles ; on n'applaudit plus que des absurdités, la honte de l'esprit humain. *Gabrielle de Vergy* est aujourd'hui un chef-d'œuvre dramatique qu'on porte aux nues ; si *Gabrielle de Vergy* eût été jouée il y a six ou sept ans, elle eût éprouvé le même traitement que *Pierre-le-Cruel* ; en voyant ce contraste, un homme de goût, plus jaloux de faire une bonne tragédie que de la voir réussir au théâtre, doit en vérité être humilié des applaudissemens d'un parterre qui les prodigue aux inepties les plus ridicules.

Je suis, &c.



LETTRE XI.

Discours qui a remporté le prix de l'académie de Marseille, en 1777, sur cette question : Quelle a été dans tous les temps l'influence du commerce sur l'esprit & les mœurs des peuples ? *avec cette épigraphe :*

Attonitus novitate mali, divesque miserque,
Effugere optat opes, & quæ modò voverat, odit.

A Paris, chez Demonville, *imprimeur-libraire de l'académie françoise, rue Saint-Severin. Prix 1 liv. 4 sols.*

A LA manière dont le sujet de ce discours est énoncé, Monsieur, vous le prendriez pour la matière d'une dissertation historique plutôt que d'un ouvrage d'éloquence. L'académie de Marseille a craint cette équivoque; car elle s'est donné la peine de tracer elle-même une marche plus oratoire aux écrivains qui voudroient disputer la palme. Voici comment

elle s'exprime dans son programme.
» L'académie desire que les auteurs
» embrassent un système ; qu'après
» l'avoir fondé sur des principes so-
» lides, ils en confirment la vérité
» par des preuves tirées de l'histoire
» du commerce tant ancien que mo-
» derne ». Ainsi la première partie
sera toute en raisonnemens, la seconde
en faits. On examinera d'abord quelle
est la nature du commerce, quelles
passions il doit allumer, quels talens
il doit exciter, &c. s'il peut s'allier
avec l'agriculture ; s'il faut le favo-
riser, ou le restreindre, ou l'anéan-
tir, &c. &c. &c. Le reste n'est qu'un
jeu, & suppose moins de philosophie
que d'érudition.

Chez un peuple où la vertu serviroit
de base à la politique, on ne mettroit
point en problême cette importante
question, dont la solution paroît au-
jourd'hui si difficile. Quel orateur eût
osé vanter les avantages du commerce
devant les premiers éphores de Lacé-
démone, ou dans le sénat de Rome
encore vertueuse ? Quelle impression
tous les sophismes de la politique finan-

ciere eussent-ils faite sur l'esprit de ces républicains qui n'avoient de fortes passions que l'amour de la gloire & de la patrie, & ne connoissoient d'autres trésors que la raison, le courage & la liberté? Tous les arts qui pouvoient distraire les citoyens des hautes idées & des sentimens généreux dont ils étoient animés, portoient l'empreinte de l'ignominie ; & les richesses gagnées par ces moyens honteux, n'étoient que le pécule des esclaves ou la récompense des fripons. Ces peuples cependant que l'histoire a tant vantés & que les nations modernes n'égaleront jamais, n'ignoroient pas quelle étoit l'opulence & la prétendue grandeur des villes où fleurissoit le commerce. Mais aux commodités de la vie, aux rafinemens du luxe, au faste éblouissant & passager, ils préféroient une pauvreté mâle & féconde en héros. Nos gouvernemens européens ont méconnu la sagesse de ces maximes ; & je n'en suis point étonné. Formés au hasard, dépendants des circonstances, mille fois ébranlés,

on les voit, à chaque siècle, éprouver des révolutions nouvelles, & admettre de nouveaux principes; Après de violentes secousses, ils n'ont point eu de légiflateur, qui, par un code profondément combiné, ait entrepris de réformer les mœurs, les opinions & les coutumes, & de communiquer à tout le corps de l'état un mouvement soutenu & mesuré. L'avantage du moment est toujours celui qui nous frappe, & les meilleurs rois ne songent guères à la postérité. Enfin l'esprit philosophique a épaissi le bandeau de l'erreur. Long-temps égaré dans le labyrinthe d'une métaphysique obscure, & las de ses vains efforts, il s'est tourné vers la politique. L'honneur d'établir une théorie jusqu'alors inconnue, & de détruire ce qu'on appelle les vieux préjugés, a troublé les meilleures têtes. Les talens se sont mis aux gages du vice & de l'intérêt. *Mandeville* donna le signal. Plus intrépide que les plagiaires qui l'ont copié, il ne chercha point à déguiser les conséquences de son syf-

tême ; & semblable à ces brigands qui se montrent fièrement sur les ruines des cités qu'ils ont saccagées, il voulut prouver, sans détour, que la vertu n'est qu'une sottise, que les vraies jouissances, les biens réels sont attachés à l'avarice, à l'envie, à la fourberie, à toutes les passions que produisent le commerce & le luxe, & que les hommes périroient d'ennui si la nature ne leur eût accordé ces doux amusemens. Les autres écrivains, ou trompés ou trompeurs, ont pallié cette doctrine philosophique. Ils ont tâché de mêler l'or avec le plomb, de réconcilier la morale avec ces funestes abus de l'industrie humaine, regardés auparavant comme le fléau des empires. Un petit nombre s'est garanti de l'illusion générale, & a défendu constamment les antiques vérités. De cette dernière classe est l'auteur couronné dont nous allons analyser l'ouvrage.

Les hommes n'ont pas besoin de commerce pour subsister ; la nature seule fournit aux nécessités de la vie ;

mais pour former l'esprit, pour adoucir les mœurs, pour faire de tout un peuple une même famille, on peut admettre une espèce de trafic, renfermé dans l'enceinte de chaque état. S'il franchit ces bornes, tout est perdu.

Il y a deux genres de commerce extérieur, l'un d'économie, l'autre de luxe. Il faut les examiner séparément. Le commerce d'économie est forcé, comme la cause qui le produit. Les peuples qui l'exercent sont ceux que la tyrannie, sa violence ou quelque cas fortuit, a contraint de se réfugier dans des îles ou le long de la mer, sur un territoire stérile & borné. Quand il seroit vrai qu'un commerce d'économie est nécessaite à la propagation de ces peuples, leur existence n'étant pas naturelle, on n'en sauroit inférer que le commerce soit fondé sur des besoins réels. Comment des marais, des landes, des écueils seroient-ils destinés à devenir des pepinières d'hommes? que n'alloient-ils habiter un pays fertile? Ils s'y seroient multipliés bien davantage, puisque

le transport des denrées coûte une immense déperdition de substance par les naufrages, les avaries, le laps du temps & le changement de climats. La nature fit l'homme pour sillonner les terres, & non pas les mers, elle a dû le punir d'avoir trompé sa vocation.

Le commerce d'économie ne contribue guères aux progrès de l'esprit humain. Les sciences sont le fruit de l'aisance & du loisir. Elles ne fleurissent point où règnent la pauvreté & le besoin. D'ailleurs, le génie du négoce ne s'élance point au-delà de sa sphère. Il reste concentré dans des projets de lucre, & toute spéculation passe & meurt avec son objet. Tant que ces peuples s'arrêtent au profit de pure économie, leurs mœurs sont frugales, parce qu'ils sont pauvres; modestes, parce qu'ils sont laborieux; droites, parce qu'il faut inspirer la confiance; douces enfin, parce que sans aménité il n'y a point de commerce: mais bientôt l'opulence les corrompt. Alors ils sont les plus lâches

& les plus dépravés. Une avarice générale les empêche de s'élever à rien de grand : la cupidité les rend insensibles à tout, hormis au vil intérêt qui les domine. Ennemis de l'industrie étrangère, ils mettent tous leurs soins à la traverser ; ils ne s'accroissent qu'aux dépens des autres. Ils fondent, à force d'intrigues, un trafic qu'ils ne gardent qu'à force de bassesses. Plus de vertus ; l'honneur, la probité, la patrie, la religion sont sacrifiés à la passion de l'argent. Pour comble d'opprobre la perversité des mœurs n'y est pas même accompagnée de cette urbanité, de cette bienséance qui soutiennent encore la société quand l'honnêteté est perdue. Là, comme il n'y a ni délicatesse ni goût, la crapule est inséparable du vice. Telles sont les suites du commerce d'économie, qui finit par se confondre avec le commerce de luxe.

Ce dernier n'appartient qu'aux pays enrichis ou fertiles. Né d'un commencement de corruption, il en précipite les progrès ; & la porte

rapidement à ce fatal excès où l'esprit, non moins gâté que le cœur, devient l'apologiste du vice. L'agriculture & le commerce intérieur suffisent pour faire éclorre les sciences & les arts. Le commerce de luxe les augmente, les perfectionne, & détruit ensuite son propre ouvrage. Il entraîne une foule de maux plus dangereux encore.

La fréquentation des étrangers est une seconde cause de dissolution dans les petits états. Que sera-ce dans les grands, où il est presque impossible d'en prévenir les inconvéniens? Quels que soient les motifs de la communication entre les nations, un malheureux penchant les porte à se corrompre les unes par les autres; mais si ce motif est l'intérêt, il éteint les vertus de toutes, parce qu'il rapporte tout à lui-même. De-là les caractères nationnaux altérés ou effacés, la contradiction & l'absurdité dans les loix & les usages, enfin l'irréligion qui précède ou qui suit l'oubli des devoirs. Les établissemens au dehors relâchent les liens d'estime & de tendresse. Ils

ne laiſſent aucun empire, aucune force aux relations de pays & de citoyen, de père & de fils, d'époux & d'épouſe. L'abondance d'argent qu'attire le trafic eſt encore une ſource intariſſable de maux. Quelques particuliers nageans dans l'opulence, les autres condamnés à une affreuſe pauvreté; les deſirs portés à l'infini, les paſſions exaltées; la vertu dégradée: les rangs confondus; les affaires & les plaiſirs devenus les ſeuls nœuds de la ſociété: l'amitié, la généroſité, la pitié bannies des cœurs; l'intérêt perſonnel abſorbant tout autre ſentiment. Ce tableau ne paroîtra point exagéré à ceux qui connoiſſent nos mœurs actuelles.

Le commerce communiqué aux nations les maladies de tous les climats, aigrit celles qui leur ſont communes, & en produit de nouvelles. « Dira-t-on qu'il leur procure auſſi » des remèdes? ah, quand la plupart » ne ſeroient pas incertains, ou rendus » inutiles par l'avidité qui les mêle ou » les falſifie; qui oſeroit comparer

» ce

» ce foible secours à la consommation
» d'hommes qu'entraînent la naviga-
» tion & les voyages, à tant de tra-
» vaux nuisibles à la société, à l'affoi-
» blissement seul des corps, suite de
» nos excès & des jouissances acquises
» par le commerce ? Ce champ arrosé
» du sang des hommes, n'enfante que
» des fruits qui les empoisonnent en-
» core ».

Vous demanderez, sans doute, après ces tristes vérités, quel est donc le prestige qui a fasciné les yeux de nos politiques modernes ? On s'est flatté d'exciter doublement la population par l'agriculture & le commerce extérieur. On n'a pas vu que ces deux choses étoient inaliénables. L'une suppose de la modération dans les desirs & des mœurs ; l'autre augmente les besoins, & fait dédaigner, au peuple même, la simplicité de la vie rustique. Le prix des pénibles travaux du laboureur n'approchera jamais de celui qu'on met aux frivoles productions des artisans de luxe. La campagne s'appauvrit à mesure que les villes s'enrichissent. Les paysans quittent

les champs où, couverts de sueur, ils gagnent à peine le plus étroit nécessaire; ils embrassent l'état de commerçans, ou vont chercher fortune dans les pays étrangers, ou composent une foule innombrable de misérables mercénaires, valets, employés & mendians. Les terres manquent de bras suffisans pour les bien cultiver: & comment rappeller à leurs premières occupations, comment ranimer des êtres habitués à une vie sédentaire & licentieuse, énervés par la mollesse & la fainéantise?

Voilà, Monsieur, le précis des idées morales & politiques de l'auteur. J'ignore avec quelles armes il seroit possible de combattre un systême qui n'est que le tableau des désordres & des malheurs dont nos regards sont affligés. On répétera peut-être une objection cent fois répétée, mais quelle est foible! & qu'il eût été facile de la prévenir! De sages réglemens, dira-t-on, des loix rigoureusement exécutées, les avantages civils également répartis entre l'agriculteur & le négociant, n'arrêteroient-ils pas ce torrent de vices qui en-

traîne les nations à leur perte, & dont vous accusez le commerce d'être la source? L'impossibilité de cette théorie est-elle bien démontrée? Si l'auteur étoit parti d'un principe général, s'il fût remonté jusqu'au premier mobile du cœur humain, il m'eût fourni la réponse que je vais donner. L'homme n'a d'autre but que le bonheur & ne voit que deux routes qui l'y conduisent, ou le plaisir simple de la nature & de la vertu, ou les plaisirs factices des arts & du luxe. Dès que son choix est décidé (car il faut choisir), son ame se porte toute entière vers l'objet qui l'a déterminée. A moins qu'il ne s'attache fortement au dernier, ira-t-il se confier à l'abîme des mers, aux vents & aux tempêtes? achetera-t-il quelques jouissances passagères aux dépens de son repos, de sa santé & de sa vie? Ainsi point de commerce, ou la soif des productions étrangères & des richesses s'allumera dans tous les cœurs. Trouvez les moyens de la modérer, inventez de nouveaux remèdes; épuisez les ressources de la philosophie & de la

politique. Vous aurez beau faire; *eradenda cupidinis prava sunt elementa*, disoit *Horace* aux Romains, corrompus comme nous par l'opulence & les molles délices. Voilà que nous rentrons dans les discussions précédentes, je n'ai pas besoin d'y rien ajouter. Elles sont claires & frappantes, & je ne crois pas qu'on puisse les attaquer d'une manière raisonnable.

Seconde partie. Trois peuples célèbres ont étonné le monde par leurs vertus, les Perses, les Egyptiens & les Chinois. Le luxe de *Cyrus*, vainqueur de Babylone, & plus encore celui de son infame successeur perdit les Perses. Alexandrie, le magasin commun de toutes les nations, perdit les Egyptiens, & les Chinois ne doivent leurs longues prospérités qu'au mépris du commerce & à l'amour de l'agriculture.

Les premiers peuples navigateurs & commerçans furent les Arabes & les Phéniciens. Tous les historiens demeurent d'accord que les Arabes étoient foibles, ignorans, pervers, brigands, & lâches. Les Phéniciens

& leurs colonies ne contribuèrent en rien aux progrès de l'esprit humain. Ils n'avancèrent pas même l'art de la navigation. L'envie, l'arrogance, la dissolution, furent leur partage dans la prospérité. Ils donnèrent l'exemple de célébrer les débauches de Vénus.

On connoît l'histoire de la Grèce. Athènes & Corinthe se distinguèrent par l'étendue de leur commerce, & furent les villes les plus corrompues. C'est à Corinthe qu'on érigea ce temple impur ou de viles courtisanes étoient consacrées. Carthage moins brillante, moins polie, infiniment moins éclairée que la Grèce, eut des mœurs plus détestables & fut écrasée par un peuple de laboureurs & de pâtres.

Quand des barbares eurent renversé le colosse de la puissance Romaine, il n'y eut en Europe, pendant plusieurs siècles, qu'une misérable mercantille. Enfin le commerce renaquit en Italie, & trois ans de guerre & de carnage signalèrent la jalouse cupidité de Gênes & de Venise. Je

supprime ici des faits & des réflexions. Voici le moment d'une révolution frappante, universelle. *Colomb* a découvert l'Amérique pour les Espagnols. Les Portugais se sont ouvert un passage aux Indes orientales par le cap de Bonne-Espérance. Les peuples se mêlent; toutes les sources de la volupté & de la corruption se répandent sur la surface du monde. On s'allie; le plus chetif intérêt met l'Europe en feu, & la moindre étincelle qui s'allume dans son sein porte l'embrasement aux extrémités du globe.

« Comment passer sous silence le » moyen qu'on inventa pour défricher » l'Amèrique, après l'avoir dévastée ? » Moyen infame, & qui sera l'opprobre éternel du commerce? Quand on » vit que la dépopulation du nouveau » monde entraînoit celle de l'ancien, » la cupidité, féconde en ressources, » imagina le commerce des nègres. » Barbares que nous sommes! nous » combinons de sang froid l'achat » & l'esclavage de nos semblables, & » nous osons parler encore d'humanité & de vertu! Nous vantons les

» miracles que notre industrie opère
» pour l'utilité & l'agrément de la
» vie ; & c'est au prix de soixante
» mille infortunés que nous arrachons
» tous les ans à l'Afrique, qu'on amon-
» cèle dans nos navires comme de vils
» troupeaux, dont une moitié périt de
» désespoir avant d'arriver en Améri-
» que, & *l'autre y trouve* une mort
» prématurée dans l'excès des travaux
» ou des tortures. Si l'on demande
» maintenant quelles moeurs ce trafic
» abominable a produites dans le nou-
» veau monde : ici des esclaves muti-
» lés, abrutis, succombant sous le
» poids de leur misère ; là, des maî-
» tres fiers, voluptueux, plongés dans
» toutes sortes de dissolutions ; en un
» mot tout ce que la tyrannie, le
» caprice, la débauche, le concours
» de tous les vices a de plus odieux.
» Tel est le spectacle que nous pré-
» sente un hémisphère acquis par le
» crime, habité d'abord par les der-
» niers des hommes, & cultivé en-
» suite par l'esprit de commerce ».

Je ne pousserai pas plus loin cette analyse. Vous savez, Monsieur, com-

bien l'Espagne & le Portugal ont dégénéré, quel est le déplorable abaissement, l'indigence réelle de ces royaumes, si puissans autrefois. *Stat magni nominis umbra*, & pour me servir de la belle comparaison de *Lucain*, ces deux chênes s'élèvent au milieu d'un champ fertile, chargés des antiques dépouilles du peuple & des dons sacrés des guerriers ; mais des racines usées les soutiennent à peine ; ils n'étendent dans les airs que des rameaux dépouillés de feuilles, & leur tronc seul donne de l'ombre. A ces exemples fameux ajoutez celui de l'Angleterre. La gazette nous apprend tous les jours quelle crise violente éprouve cette fière Albion qui dominoit sur toutes les mers. Opposez à tant de désastres le bonheur constant de la sage Helvetie. Comparez les effets opposés des systêmes de *Colbert* & de *Sully*. Faites, en un mot, l'application des principes que l'orateur a établi, & vous devinerez aisément tout ce qu'il peut dire.

Reste maintenant à examiner la partie oratoire. Vous sentez bien,

Monsieur, que la matière n'étoit pas susceptible des petits agrémens qui font quelquefois la fortune des discours académiques. L'orateur devoit parler comme devant une assemblée de vrais philosophes ; car ils ont seuls le droit de le juger : le vulgaire des littérateurs, & les beaux esprits ne l'entendroient pas. Ainsi point de phrases, point d'antithèses, point de pensées étincelantes ; une raison sévère, un style mâle & simple, il a ces deux qualités. J'aurois aussi desiré quelques peintures énergiques, quelques mouvemens plus rapides & plus vifs. Le raisonnement & la véritable éloquence s'accordent très-bien, & l'orateur n'a voulu que raisonner. Un autre défaut moins pardonnable, c'est une imitation servile du discours contre les arts & les sciences. Même exorde, même peroraison, souvent mêmes pensées & mêmes expressions. Il est permis de profiter des grands modèles ; mais le talent s'abaisse-t-il à copier ? J'aimerois mieux marcher, comme le reste des hommes, que de voler avec des aîles empruntées.

L'auteur eſt anonyme. Cette foibleſſe de ſe parer des beautés qui ne ſont point à lui, me porteroit à croire qu'il eſt jeune; & ſa diction nerveuſe, la préciſion de ſa dialectique, l'étendue de ſes connoiſſances, la juſteſſe de ſes vues, que l'âge & l'étude l'ont formé. Quoi qu'il en ſoit, vous applaudirez au jugement de l'académie de Marſeille, & vous ne manquerez pas d'admirer ſon impartialité. Elle a eu le courage de couronner un diſcours qui condamne les occupations de ſes concitoyens. Cette eſpèce de gloire étoit réſervée à notre ſiècle & c'eſt un des biens qui conſolent un peu des maux innombrables que la philoſophie a produits.

Je ſuis, &c.



LETTRE XII.

L'Enéide, opéra françois, pour être représenté quand il sera en état; suivi d'Armide à son tailleur. A Londres, & se trouve à Paris, chez J. Fr. Bastien, *libraire, rue du petit Lion, Fauxbourg Saint-Germain; & chez les marchands de nouveautés.*

DEpuis les querelles sur la musique, renouvellées dans ces derniers temps, le public s'est porté en foule à l'opéra; les uns vouloient juger par eux-mêmes, si les critiques & les louanges prodiguées à M. le chevalier *Gluk* étoient fondées; les autres, & c'est le plus grand nombre, s'y rendoient par air, par bon ton, & pour en pouvoir déraisonner à leur aise, au milieu de toutes ces petites coteries qui, sans savoir une note, ont pris parti dans cette guerre musicale. Mais le public, divisé à cet égard, s'est réuni en un point non moins important; il a proscrit d'une voix

unanime les mauvais poëmes nouveaux,

Que *Gluk* a réchauffés des sons de sa musique.

Il a desiré qu'il s'élevât un poëte digne de marcher sur les traces de *Quinaut*, de *Bernard* ou de *Roi*; il a paru enfin cet heureux successeur de leurs talens, l'unique espoir de la scène lyrique. Pour essai de son génie, il nous donne toute la fable, tous les épisodes, tous les personnages d'un poëme épique en opéra. Le sujet est l'histoire d'*Enée*, depuis son entrée à Carthage jusqu'à l'instant où il donne la mort à *Turnus*.

Enée ouvre la scène par ces deux vers;

Troye est réduite en cendre; & je fixe en ces lieux,
Sous les loix de Didon, ma fortune & mes Dieux.

Arbas survient, & lui fait entendre qu'il n'est pas décent qu'un héros s'amuse à filer ainsi le parfait amour. Il chante:

Fuyez ce rivage :
Le repos
N'est pas le partage
D'un héros.
L'amour, quoiqu'aimable,
Est plus redoutable
Que les flots.

Mais il falloit dans cet acte du spectacle, des entrées ; qu'a fait l'auteur ? Il a fondu ici le cinquième livre de *Virgile* ; on célèbre la mémoire d'*Anchise*. *Enée* décerne les prix aux vainqueurs dans les combats des galères, de la lutte & de l'arc. Il n'y a pas jusqu'au petit *Ascagne* qui ne vienne aussi, accompagné des jeunes Troyens, faire des évolutions militaires. *Didon* arrive un peu tard sous le prétexte de voir toutes ces merveilles ; elle rencontre *Enée*, c'est tout ce qu'elle desiroit. Ils paroissent ensemble au commencement du second acte ; son amant lui chante :

De ces lieux la douce influence
Favorise vos travaux :
Vous fondez votre puissance
Sur la terre & sur les eaux.

Didon n'est pas femme à demeurer en reste avec lui ; elle repart aussitôt.

La naissante Carthage
Doit son hommage
Aux vertus d'un héros,
Qu'un fortuné présage
Conduit sur ce rivage
En maîtrisant les flots.

Après ces complimens mutuels, des maçons, des charpentiers, des serruriers, des tailleurs de pierre, &c. &c. font une entrée ; ils accompagnent leurs danses du bruit de leurs outils, ce qui ajoute à l'harmonie musicale de l'orchestre. *Ascagne* accourt ; il est à la tête d'une troupe de chasseurs ; *Didon* & *Enée* s'arment ; on part, on entre dans la forêt ; un orage survient, & vous deviez vous y attendre : *Enée* donne galamment le bras à *Didon*, & la conduit dans une caverne que l'amour couvre d'un nuage ; quand l'orage est passé, la reine en sort, proclame son amant roi de Carthage, & part. *Enée* reste seul, s'en-

dort. Entrée de furies, de songes fâcheux qui tourmentent le héros. *Mercure* descend de l'olympe, éveille le prince troyen, lui reproche sa mollesse, & lui ordonne de la part de *Jupiter* d'abandonner *Didon*. *Enée* chante une ariette qui répond à celle de *Je ne sais à quoi me résoudre*, *&c.* Cependant il quitte la scène & s'embarque pour l'Italie. Il est déjà loin de Carthage; *Didon* apperçoit les vaisseaux Troyens. Ici, trois ou quatre ariettes successives peignent le désespoir de la reine, & les efforts de dame *Anne* sa sœur pour la consoler; elle fait apporter les armes de son perfide, les jette sur le bûcher, se perce & s'élance dans les flammes; je crois, Monsieur, que ce coup de théâtre produiroit le plus bel effet; mais ô prodige! Dans la même scène où l'on voit *Didon* dévorée par les flammes, voilà le spectateur en Sicile; les Troyens sont déjà sur le rivage, ils entourent le bon *Aceste*; mais tandis qu'ils témoignent leur joie par leurs danses, on voit leurs épouses suscitées par une furie infernale, embraser la flotte d'*Enée*, ce qui termine

cet acte on ne peut pas plus agréablement.

Supposez-vous pour un instant, Monsieur, à la représentation de cet opéra. Vous vous croyez, peut-être, sur le rivage de la Sicile ; la toile se lève au quatrième acte ; vous êtes à *Cumes*, que vous reconnoissez infailliblement par l'antre de la Sybille. *Enée* la consulte, elle lui répond par cette ariette :

Une ardeur subite
Enflamme mes sens ;
Le Dieu qui m'agite
Dicte mes accens,
Et sa voix t'invite
A fuir un repos
Honteux aux héros.

Enée obéit aux ordres de la sybille ; conduit par deux colombes, il découvre le rameau d'or, le saisit, entre dans le tartare ; c'est ici, Monsieur, le triomphe de l'auteur. Peignez-vous tous les démons, toutes les furies, les Euménides, les Parques, l'hydre, les Gorgones dansant

autour d'*Enée*, & secouant sur lui leurs torches ardentes. Voyez ce héros s'ouvrir un passage avec son épée, Cerbère dévorer le gâteau que lui jette la Sybille, & soudain accablé par le sommeil, s'étendre & couvrir de son vaste corps, la moitié du théâtre. Suivez de-là le héros Troyen dans l'élisée, il aborde l'ombre de *Didon* qui, indignée, ne lui répond que par une prompte fuite; il rencontre des ombres heureuses qui le ceignent de fleurs; il trouve *Homère*, *Musée*, leur demande *Anchise*, le voit, lui tend les bras; quelle situation pathétique & attendrissante! *Anchise* mène son fils sur un tertre, fait passer devant ses yeux les ombres des Romains qui doivent descendre de sa race. Telle est, Monsieur, la marche de cet acte, fait sans doute, pour avoir le plus grand succès, lorsque, comme dit l'auteur, *l'opéra sera en état*; j'ajoute: *& les spectateurs disposés à l'entendre.*

Au cinquième acte, il faut, Monsieur, quelques raisons que vous puissiez alléguer, vous transporter

dans le Latium. Les Troyens arrivent chez *Latinus*, roi de cette contrée; *Junon* toujours irritée contre le fils de *Vénus*, s'entretient avec la bénigne *Alecton* des moyens de perdre *Enée* : *Latinus* survient avec sa fille; il veut qu'elle oublie *Turnus* qu'elle aime, pour épouser *Enée*. *Lavinie* allègue en vain les meilleures raisons. *Amate*, épouse de *Latinus* vient à la tête d'une troupe de Bacchantes; remarquez que l'auteur ne perd jamais de vue son objet principal, la pompe du spectacle; elle est irritée que son époux manque de parole au jeune *Turnus*, & amène sa fille, qui ne demande pas mieux, au fond des forêts. La guerre s'allume; *Vénus* qui veille du haut des cieux aux entreprises de son fils, en descend & lui porte un magnifique bouclier; pendant qu'elle lui parle, les Graces forment des danses; *Vénus* disparoît, & au même instant, les Néréides sortent du Tybre & font une entrée de ballet : une d'elles dit à *Enée* :

Notre ardeur ici nous appelle ;
Vous voyez en nous vos vaisseaux
Métamorphosés par Cybele ;
Nous voguons encor sur les eaux,
Et sous une forme nouvelle,
Nous conservons le même zèle
Pour la gloire de vos travaux.

La danse & le compliment finis, elles se replongent dans le Tybre. Le théatre change ; il se livre un combat sanglant ; les Latins sont repoussés, rentrent dans leur ville, & paroissent sur leurs remparts. *Amate*, qui garde le plus grand sang-froid, au milieu de tous ces troubles, prétend les terminer en proposant aux deux rivaux de se battre en champ clos, & d'obtenir, avec la victoire, la main de la princesse. Alors *Turnus* sort de la ville, armé de toutes pièces, on entend des tymballes, des trompettes ; *Vénus* paroît d'un côté dans son char ; *Junon*, de l'autre, est dans les airs. Les deux princes combattent ; *Turnus* tombe, *Enée* le perce de son épée. Cris de victoire.... Marche triomphale. A l'instant que vous croyez

toucher à la fin de cette pièce, quand vos yeux sont fatigués de tant de merveilles, le plus brillant spectacle vous attend encore. L'olympe s'ouvre, on voit les Dieux dans tout l'éclat de leur gloire. *Jupiter* annonce au héros Troyen & à ses descendans des honneurs & des triomphes multipliés; enfin, l'olympe se ferme, un ballet général termine la pièce la plus singulière qui soit peut-être jamais éclose du cerveau d'un rimeur lyrique.

Il vous est facile, Monsieur, de deviner si le dessein de l'auteur a été de faire un ouvrage sérieux ou une plaisanterie. Mais il auroit pu tirer de ce cadre un parti plus heureux. Rien de saillant, rien d'ingénieux dans ce poëme tristement burlesque. Il est précédé d'un discours préliminaire, dont une espèce de satyre de l'opéra actuel fait le sujet. Il roule en général sur des objets peu intéressans; mais le style en est curieux: vous y distinguerez ces expressions élégantes. *Voilà ce qui occupe les regardans dont le nombre & l'avidité surpasse encore celle des oyans. — Un opéra*

en cinq actes est d'une digestion trop forte pour nos tempéramens fluets.—De ce côté là, notre auteur ne nous paroît pas avoir du tout de tempérament. *Oh! la belle moisson pour les étourneaux & les blancs-becs qu'un opéra en cinq actes! J'ai composé mon opéra en me promenant à pied ou en voiture.*— *Grands Aristarques, pour moi je m'appelle* ego; *pour vous*, je me nomme *nemo*; eh bien, M. *nemo*, sans être un *grand Aristarque*, vous me permettrez de vous dire que votre opéra ne vous attireroit aucuns *oyans*, & que si vous osiez en risquer une représentation, même un jour de *gratis*, vous cesseriez, je vous jure, de vous plaindre *du nombre & de l'avidité des regardans*. L'agréable M. *nemo*, dit qu'il y a des gens qui *mettent tout leur esprit dans leurs oreilles*; celles de M. NEMO doivent en contenir prodigieusement. Il parle aussi de *pédans qui font la roue comme des dindons*, de la confiance *fluctueuse* du public. Il se plaint de Pégase, il est *rétif*, dit-il, *j'appréhende ses ruades*; Il *redoute* la cruauté d'*Appollon* qui s'est montré

écorcheur ; il dit que notre opéra est *débile*, *énervé*, & *presque paralytique de la ceinture en haut* ; M. *nemo* se seroit-il flatté de lui rendre sa vigueur première ? L'on *renverse*, l'on *détruit*, l'on *dilapide*, mais *bâtit-on ? L'auteur a composé cet opéra dans les rues* ; il n'avoit pas besoin de prévenir là-dessus ses lecteurs ; il auroit pu, ajoute-t-il, tout *en marchant*, *composer quinze ou vingt actes*. Dieu nous garde qu'il prenne quelque jour à M. *nemo* l'envie de voyager ! Chacun de ses pas seroit fatal à ses lecteurs ; on souhaite donc, non pas qu'il devienne comme les opéras, *paralytique de la ceinture en haut*, mais qu'il renonce désormais *à marcher*. Selon lui, *Apollon* est *un grand seigneur*, *sobre*, *modeste*, qui *trempe ses croutes dans l'eau limpide d'Hyppocrène* ; il recommande à son musicien d'inspirer aux spectateurs par sa *musique*, un *enthousiasme harmonique qui leur fouette le sang* ; il a peur apparemment que ses vers ne le gêlent. Enfin, il ne *désespère pas de mettre en madrigaux l'encyclopédie* ; nous l'exhortons bien sincèrement à

entreprendre cette tâche pénible & glorieuſe. C'eſt peut-être le moyen le plus ſûr de décréditer & de *dilapider* cet informe édifice.

L'auteur exalte & préconiſe le ſujet de tragédie qu'il a choiſi ; il faut avouer en effet que ſi l'opéra françois ſemble deſtiné à charmer le cœur par l'illuſion de tous les ſens, jamais ſujet n'aura tant prêté aux grands effets de la décoration & du ſpectacle. L'auteur annonce que l'on trouve dans ſon *drame ambulatoire*, *jeux ſcéniques*, *fêtes galantes*, *une chaſſe*, *un orage*, *une bergerie*, *un ſommeil tendre*, *des ſonges triſtes & gracieux*, *des furies*, *un ſacrifice*, *des conjurations*, *un embraſement*, *une tempête*, *des expiations*, *un incendie*, *la pluie*, *la grêle*, *le tonnerre*, *des ombres*, *des incantations*, *les enfers*, *les Euménides*, *Caron*, *Cerbère*, *Alecton*, *une entrée d'Ambaſſadeurs*, *des Bacchantes*, *Vénus*, *Jupiter*, *Junon*, *les Graces*, *les Nymphes de la mer*, *une intrigue d'amour*, *des cataſtrophes*, *un duel*, *un triomphe*, *un mariage*, *une apothéoſe*, *des danſes & des ariettes perpétuelles*. D'après ce détail,

je conseillerois à l'auteur de choisir pour théâtre la plaine de *Grenelle*; mais il faut avouer que son énumération est une plaisanterie ingénieuse sur l'opéra actuel, où la marche du poëme est toujours élaguée, tronquée par les décorateurs & les compositeurs de ballets qui n'ont pas le talent distingué de M. *Noverre*, tandis que les images, le rithme, & l'harmonie de la poësie le sont à leur tour par le musicien qui prétend l'asservir à la mesure de son chant.

Cet opéra est suivi d'une héroïde d'*Armide* à son tailleur; l'idée en est heureuse, l'hommage rendu à *Lully* assez bien exprimé; mais on y trouve beaucoup d'expressions, des vers, des tirades entières dictées par le mauvais goût & indignes de figurer à côté du brillant opéra de l'*Enéide*.

Je suis, &c.

Les Etrennes de la Noblesse pour 1778, chez Desventes de la Doué, Quai de Gesvres. Prix 3 liv. reliées.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE XIII.

Œuvres de M. Palissot, *nouvelle édition, tom. III, contenant la Dunciade.*

Ce Poëme, Monsieur, si justement vanté, par l'auteur, tant de fois corrigé, refondu, augmenté, paroît enfin dans toute sa perfection. Il est enrichi d'estampes magnifiques, de nouveaux vers, de commentaires nouveaux, de nouvelles préfaces, de post-faces nouvelles, d'un recueil de variantes, des madrigaux, lettres & complimens adressés au génie créateur à qui nous devons *cet ouvrage original dans notre langue.* C'est maintenant que *M. Palissot*, satisfait de lui-même, doit s'écrier avec *Horace* : *exegi mo-*

numentum. Aussi ce vers célèbre décore-t-il le frontispice de la Dunciade. Vous ne concevez pas la justesse & la vérité de cette épigraphe, me disoit un homme d'esprit. Oui, M. *Palissot a élevé un monument*; mais un monument de vengeance & d'amour-propre, un monument d'indécence, un monument d'ignorance dans l'art de l'épopée. Ce discours excita mon indignation. La Dunciade, répondis-je, ne m'est encore connue que par les éloges désintéressés qu'en font les éditeurs; mais est-il possible d'ajouter foi au jugement, sans doute injuste, que vous portez de cet ouvrage? Qui ne sait pas que M. *Palissot* est *l'Aristophane du dix huitième siècle?* Qui ne sait pas que *l'amour des arts & le zèle du goût* ont seuls dicté *ses satires nécessaires?* Qui ne sait pas encore que la plupart de *ses productions hardies doivent faire époque dans notre littérature?* Ne l'a-t-on pas vu dans tous les temps ridiculiser *d'un vers fortement comique* les écrivains licencieux? N'est-il pas *très-remarquable que l'exemple de ses ennemis n'a jamais prévalu sur sa modération, & que*

jamais aucun fiel n'a deshonoré ses ouvrages ? Et *cet homme de génie*, qui nous a donné *tant d'excellens principes dans l'art d'écrire*, ce vengeur de l'honnêteté publique auroit mis au jour un poëme défiguré par des tableaux indécens, contraire aux règles & plein de ses haines ? Non...... Je pourrai vous en convaincre, reprit froidement l'inexorable critique du *Pope François*. Avouez-le, vous avez étudié le panégyrique de M. *Palissot* dans la préface de son poëme ; mais cessez d'être l'écho des louanges qu'il se prodigue. Vous avez du courage ; parcourons ensemble la Dunciade. Si mes raisons ne vous forcent pas d'en juger comme moi ; que mon goût soit décrié par M. *Palissot* plus hardiment qu'il ne loue ses ouvrages ; j'y consens.

Quoiqu'il me fût impossible d'entendre sans répugnance parler de cet auteur *ingénieux* en des expressions si dures ; l'air de conviction, la loyauté apparente de son censeur, m'inspira l'envie de connoître les motifs de sa critique. Il apperçut sur ma table la collection des œuvres de M. *Palissot*,

dont j'avois commencé la lecture, ouvrit l'heureux volume qui renferme la *Dunciade*, & me communiqua les observations que je vais transcrire.

S'il vous paroît invraisemblable que la *Dunciade* soit un monument de vengeance & d'amour propre : je pourrois, me dit-il, vous forcer d'en convenir par tous ces petits romans dont chacun des ouvrages de M. *Palissot* lui fournit le sujet, & dans lesquels il déplore sans cesse son mérite persécuté : mais c'est par l'aveu même de l'auteur que je prétends vous prouver au moins une partie de mon assertion. Il s'explique ainsi dans la conclusion de sa rapsodie épique.

Messieurs les Sots, nous voilà quitte à quitte.
Dans vos écrits, vous m'avez outragé,
J'en suis content, ma gloire est votre ouvrage,
Par son sifflet, *Apollon* m'a vengé,
Et les regrets seront votre partage.

Ces vers n'annoncent-ils pas clairement que la vengeance seule a conduit la plume de M. *Palissot* ? Il craint que le lecteur ne s'en soit point apperçu

dans le cours de son ouvrage : il le lui rappelle, comme vous le voyez, avec le plus grand soin. Avec quel plaisir il semble jouir de sa vengeance imaginaire ! *Et les regrets seront votre partage* ; que d'orgueil dans ce peu de mots ! Messieurs les sots, j'ai parlé, & vous voilà couverts de ridicule : tel est le sens de ce dernier vers. Eh, que devez-vous penser de l'amour-propre d'un poëte qui compose laborieusement plus de quatre mille petits vers, pour se venger de *Messieurs les sots* qui l'ont osé berner ? Il faut cependant que je l'avoue, l'oubli dans lequel la Dunciade est inhumée depuis sa naissance, a bien pu le rendre modeste, jusqu'à l'humilité ; mais son amour-propre paroît incorrigible. Combien il se plaît à lui-même ! Avec quelle complaisance il se caresse dans sa prose rimée ! Admirez donc, dit-il à ses lecteurs : que je suis *badin !* que je suis *ingénieux* ! que mon art doit vous étonner ! Comme je vous intéresse !

(Un) art ingénieux
De mon sujet prépara les merveilles !

Que tout m'en plaît! Combien de traits frappans
Tiennent toujours le lecteur en suspens?
Vous n'y voyez jamais un caractère
Se dementir . . . .
Tous mes héros gardent *jusqu'à la fin*
De tous leurs traits l'attitude première.
Eh! quel censeur jaloux, *atrabilaire*,
Quel *noir* pédant, ennemi de *Merlin*,
Ne souriroit à ce tableau *badin!*

Censeur jaloux, noir pédant que je suis, je souris, il est vrai, mais c'est de pitié, lorsque j'entends M. *Palissot*, ce prétendu enfant gâté de l'enchanteur *Merlin*, entonner lui-même d'aussi plattes hymnes en l'honneur de son génie. Je le plains de ce qu'il rejette sur lui le ridicule dont il prétend couvrir *Messieurs les sots*. Eh! quelle foi le public peut-il ajouter à ses censures? Toute satyre inspirée par la vengeance & l'amour-propre offensé est nécessairement partiale & sans autorité. Ce qui plaît, ce qui persuade dans les vers d'un critique, c'est le désintéressement, c'est un mépris loyal

& sans orgueil pour les *Palissot* qu'il dénonce aux railleries des gens de goût.

Mais si les lecteurs honnêtes se bornent à sourire de pitié aux témoignages d'amour-propre que donne un satyrique animé par la vengeance, ils sont saisis d'une indignation vertueuse, lorsqu'ils le voyent deshonorer, par des peintures lascives & corruptrices, un genre de poësie, destiné sur-tout à la défense courageuse des mœurs. Je sais que la pudeur permet quelquefois à la muse critique de présenter, en vers étincelans de colère, les débauches effrontées des voluptueux ; c'est qu'alors le motif généreux & visible qui l'inspire prête un air de chasteté aux expressions hasardeuses & suspectes, c'est que l'opprobre dont elle revêt la licence, est un hommage, une vengeance tacite, mais sensible, que la franchise accorde à la pudeur outragée par le vice. Ces excuses parlent en faveur d'un *Juvenal ;* elles parleroient pour moi, si j'osois vous lire les vers indécens qui dégradent la *Dunciade*, par cette raison

que si je les citois, ce seroit pour en décrier l'audace ; mais ces excuses puissantes & nécessaires peuvent-elles être alléguées par M. *Palissot* ? Jettez les yeux sur le sixième chant de son poëme. Ne voyez-vous pas qu'il commence par justifier la débauche supposée de son héros, en s'écriant, que *tout cède au pouvoir de l'amour ; qu'il n'est recoin dans ce vaste univers inaccessible à sa douce magie* ? Il évoque l'ombre de *Bernard*, pour tracer les tableaux les plus révoltans, demande ses pinceaux qu'elle se garde bien de lui prêter. Ainsi rien n'excuse les images licencieuses qu'il a prodiguées dans ce sixième chant.

Il me reste à vous prouver que cet ouvrage est un monument d'ignorance dans l'art de l'épopée.

Si M. *Palissot* se bornoit à nous présenter la *Dunciade* comme un badinage agréable, sans importance, peut-être seroit-il cruel de troubler les rêves heureux de son amour-propre & de lui enlever sa gloire imaginaire par une critique grave & détaillée. Je suis humilié, je suis honteux d'être

réduit à rappeller les principes de l'épopée, pour juger une production aussi frivole ; mais je dois mesurer la sévérité de mes censures à l'étendue des prétentions que M. *Palissot* attache à ce recueil de fictions disparates, assemblées au hasard. *La postérité*, dit-il, *assignera un rang à la* Dunciade *parmi les poëmes épiques ; elle* admirera *l'alliance toute nouvelle que l'auteur a ménagée entre l'épopée & la satyre ; elle sera justement enchantée de tant de fictions aussi neuves qu'agréables, d'allégories ingénieuses, d'imaginations gaies & pittoresques, de cette foule de bons mots, de naïvetés pleines de sel, de vers nés proverbes, &c.* Je n'ai point, comme *le favori de Merlin*, le talent de prophétiser, & je ne puis lire dans les arrêts de la postérité le jugement qu'elle portera de la *Dunciade*, qui vraisemblablement ne lui parviendra point ; mais j'oserai vous dire ce qu'en pensent ses contemporains dont je ne serai que l'interprète : quelques lignes suffiront pour vous en expliquer le sujet.

La Stupidité divinisée, de concert

avec ses disciples, a formé le projet de s'emparer du Parnasse pour y établir son empire. *Apollon* & les muses allarmés dépêchent à la Stupidité M. *de Voltaire*, en qualité d'ambassadeur; il se rend à sa destination monté sur un âne qui se trouve, je ne sais comment, sur le Pinde. Quoique l'envoyé ne sache ce qu'il va faire auprès de cette étrange déesse, car *Apollon* le laisse partir, sans lui donner ses ordres, & lui-même n'a pas eu la précaution de les demander; il s'achemine, arrive, & commence sa harangue. Un des enfans de la Stupidité se met aussi-tôt à braire & l'interrompt; l'ambassadeur déconcerté s'enfuit, & retourne au Parnasse sur son âne, qui, après avoir remis son maître dans le cercle des muses, s'envole; soupçonnez-vous en quels lieux? Aux célestes lambris. Cependant les assiégeans s'avancent, gagnent du terrein; le triomphe alloit couronner leur entreprise, lorsqu'un sifflet vengeur, qui reposoit à côté de la lyre d'*Apollon*, s'éveille, siffle de lui-même, & met en déroute *Messieurs*

les sots. Epouvantés de leur défaite, ils vont avec la Stupidité, cacher leur ignominie au fond de son palais, qui, selon les meilleurs topographes, est situé à Argenteuil, ce qu'il faut vous apprendre, car le poëte ne daigne pas en instruire ses lecteurs.

Telle est la fable de ce prétendu chef-d'œuvre, divisé en dix chants. Jusqu'ici les poëtes épiques, reconnus pour excellens modèles, ont toujours choisi un évènement heureux dans la vie de leur héros, pour en faire le sujet de leurs vers. M. *Palissot*, qui se pique d'être original, chante au contraire la honte de la Stupidité, car sa défaite est visiblement l'action de la *Dunciade*. Il me semble qu'il eût été plus naturel de célébrer le triomphe d'*Apollon* & de le prendre pour héros; mais chacun connoît son talent; sans doute M. *Palissot* a jugé le sien plus propre à célébrer la Stupidité. Cependant la Stupidité peut-elle être l'héroïne d'un poëme épique? J'ose en douter.

Qu'est-ce en effet que l'épopée? C'est la peinture d'une action héroïque

ou plaisante, portée à sa fin par l'intervention de quelqu'être surnaturel, intéressé à son accomplissement. De cette définition incontestable il résulte qu'un être allégorique, tel que la Stupidité, ne doit pas être choisi pour héros de l'épopée ; la raison en est sensible ; c'est que deux personnages dont l'un est surbordonné à l'autre comme à son génie tutélaire, devant concourir à l'action du poëme épique, il seroit absurde de faire protéger un acteur allégorique par un être surnaturel ou de même nature ; ce seroit fonder le merveilleux sur le merveilleux, joindre l'invraisemblance à l'invraisemblance, & composer, au lieu d'un poëme, un galimathias inintelligible.

D'ailleurs la première règle de tous les genres de poësie est d'intéresser. Eh ! comment un auteur parviendra-t-il à m'intéresser pour la Stupidité ? Je vais plus loin ; comment la fera-t-il agir & parler en vers épiques, puisque la Stupidité suppose l'impuissance d'agir & de parler d'une manière digne d'exciter l'attention ? Quel ca-

ractère lui donnera-t-il, puisque son caractère est proprement de n'en avoir aucun: car la Stupidité est moins une qualité personnelle, que la privation de toutes les qualités qui distinguent l'homme; l'auteur se verra donc sans cesse réduit, soit qu'elle agisse, soit qu'elle parle, à lui prêter son esprit, il sera le souffleur visible & ridicule d'une marionnette plus ridicule encore; il jouera lui-même le rôle de son personnage, ce qui n'est pas moins contraire aux loix de l'épopée, qu'à celles de l'art dramatique. Mais pour résoudre la question en deux mots, je terminerai ces réflexions par un dernier raisonnement: ou le poëte prêtera un caractère à la Stupidité, ou non: s'il lui en prête un, je ne reconnois plus la Stupidité, c'est un autre personnage, parce que la marque distinctive de la Stupidité, comme je l'ai déjà dit, est de n'avoir aucun caractère décidé. Si l'auteur ne lui donne pas un caractère, alors elle ne peut être l'héroïne d'un poëme épique, parce que le premier acteur de l'épopée doit, non-seulement avoir un

caractère, mais un caractère convenable, tranchant par sa noblesse ou par son ridicule. Ainsi *M. Palissot* a fait preuve d'ignorance & de mauvais sens, lorsqu'il a choisi la Stupidité pour le principal personnage de son poëme. Aussi la *Dunciade* est fondée sur une action d'une invraisemblance révoltante; car il n'est pas vraisemblable que l'ignoble Stupidité conçoive le noble projet de conquérir le Parnasse, & combine avec intelligence les moyens de conduire cette entreprise au succès. Je ne puis à ces traits reconnoître la Stupidité; c'est l'auteur qui pense, agit & parle pour elle; il a manqué son but; au lieu d'un tableau vivant des actions de la Stupidité, il n'offre à ses lecteurs qu'un monstre de poëme, dont il est lui-même l'auteur & le héros.

Mais supposons que la Stupidité puisse devenir l'héroïne d'un poëme épique: supposons que M. *Palissot* l'ait représentée avec un caractère convenable, sous ses véritables traits, le fond de son poëme sera toujours vicieux par un défaut d'art. Il nous

peint la reine des stupides assiégeant le Parnasse; mais qu'est-ce que ce Parnasse? où est-il? Il est visible que l'auteur n'a point voulu parler de la montagne qui porte ce nom. Le Parnasse que la Stupidité assiége est donc une chose allégorique, idéale. Ainsi le lecteur ne sait dans quel pays il voyage, tout lui paroît vague dans la *Dunciade*; son attention ne peut être fixée par un être imaginaire qui tente la conquête d'un Parnasse imaginaire. Hé! pourquoi? C'est que l'auteur ignore l'art de donner aux fictions l'air de la vérité. Il falloit peindre ce Parnasse, lui assigner une situation analogique dans un pays réel; & c'est ce que M. *Palissot* n'a pas fait. La cour de la Stupidité, où les muses dépêchent M. *de Voltaire* en qualité d'ambassadeur, est encore une chose allégorique. L'auteur devoit également la décrire, en déterminer la situation, & c'est ce qu'il n'a pas fait, cependant sans cette précaution le lecteur ne peut rien comprendre dans ce cahos de rêveries anti-poëtiques. L'antre de la Chicane, dont *Boileau* parle dans

le Lutrin, eſt un lieu imaginaire ; mais voyez comme un grand poëte produit l'illuſion. Avant de vous repréſenter le prélat conſultant cette ſybille étique dans ce ſéjour idéal, il commence par en faire une deſcription ingénieuſe, il aſſigne à cet antre une ſituation réelle dans la grande ſalle du palais, il le place dans cette ſalle fréquentée des plaideurs, pour appuyer ſa fiction ſur une vérité d'analogie, & trompe ainſi le lecteur, qui regarde comme véritable cet antre imaginaire. M. *Paliſſot* pouvoit donc, à ſon exemple, placer ſon parnaſſe dans un lieu fréquenté par nos grands écrivains, & la cour de la Stupidité dans un lieu fréquenté par les ſots. Au reſte dans l'épopée, comme dans les pièces de théâtre, c'eſt une loi de marquer le lieu de la ſcène, & les bons poëtes épiques ne ſe bornent pas à l'indiquer, à le nommer, ils en font toujours une courte deſcription, une hiſtoire abrégée. *Virgile* ne ſe contente pas de vous dire qu'*Enée* arrive à Carthage ou en Italie. Il peint la ſituation de Carthage & de l'Italie,

les mœurs de leurs habitans; le lecteur se croit transporté dans ces lieux qu'il connoît; il suit sans peine le fil des évènemens qui s'y passent, & son attention n'est jamais distraite par cette vague obscurité qui le fatigue dans la *Dunciade*.

Je ne vous dirai point qu'il est impossible de deviner combien de temps dure l'action de ce poëme; que l'auteur n'ayant distingué ni les jours ni les nuits, le siège du Parnasse, l'ambassade que reçoit la Stupidité de la part d'*Apollon*, l'espèce de conseil qu'elle tient avec ses disciples, tous les évènemens nécessaires ou épisodiques racontés dans cet ouvrage monstrueux semblent se consommer entre les deux soleils, ce qui n'est pas croyable; l'auteur répondra peut-être à ces critiques motivées que son action dure un jour & une nuit; car il peint dans un épisode la Stupidité regalant d'un souper pytagorique tous ses héros. Or on ne soupe point entre les deux soleils; il est vrai, mais comme il représente la Stupidité faisant tout en sens contraire, on peut

soupçonner qu'elle donne à souper à l'heure où l'on dîne communément. Ainsi cette critique est juste, puisque dans tout le cours de la *Dunciade* l'auteur n'avertit pas une seule fois, s'il est jour ou nuit. Mais quand même l'action dureroit vingt-quatre heures, il seroit toujours hors de vraisemblance, que tous les événemens accessoires pussent être consommés en un temps si court. Je ne vous dirai point encore que ce poëme n'a point de nœud, que la Stupidité n'éprouve aucun obstacle dans ses projets; qu'*Apollon* reste tranquille sur le Parnasse; tandis qu'elle en médite la conquête; qu'il lui donne cependant une marque de respect & de déférence en dépêchant vers elle un ambassadeur: je ne vous ferai point voir combien cette ambassade est ridicule; car soit qu'*Apollon* envoye M. *de Voltaire* pour capituler avec la Stupidité, soit qu'il l'envoye, comme le dit l'auteur dans une note, pour épier, pour pénétrer ses desseins; cette ambassade est également invraisemblable. Dans le premier cas, *Apollon* s'avilit inutile-

ment, puiſqu'il ne doit point ignorer qu'il eſt poſſeſſeur d'un ſifflet qui ſeul diſperſera l'armée de la Sottiſe ; dans le ſecond, il paroît incroyable qu'un eſpion ſe préſente ouvertement dans la cour d'une déeſſe ennemie, qu'il vienne la haranguer ſans motif. Les eſpions ſe cachent, ſe traveſtiſſent. Pourquoi d'ailleurs *Apollon* veut-il connoître les deſſeins de la Stupidité ? Les craint-il ? Ne doit-il pas en être inſtruit, puiſqu'un Dieu devine tout ? & s'il les ignore, que lui ſert de les apprendre ? Quels que ſoient ces projets, d'un coup de ſifflet il peut les anéantir. Je ferois un livre auſſi gros que la *Dunciade*, ſi je voulois en relever tous les défauts. J'en ai dit aſſez, pour vous démontrer que la fable de cette rapſodie étoit un tiſſu d'abſurdités, & par conſéquent un monument d'ignorance dans l'art de l'épopée.

Mais ſi la fable de la *Dunciade* eſt ſans vraiſemblance, la conduite de ce poëme eſt encore plus défectueuſe ; liſons :

Chant premier.

Chantre immortel, qui, par la *Dunciade*,
Rendit fameux tous les sots d'Albion,
J'ose aspirer à l'honneur de ton nom
Et disputer *dans une autre Iliade*,
Au *noir* oubli *Marmontel* & *Fréron*.
Prête à mes vers, pour venger la raison,
Le sel piquant de la plaisanterie,
Je veux berner les sots de ma patrie.

Quelle vague exposition ! L'auteur dit-il un seul mot de son sujet ? Ecolier digne de la déesse qu'il célèbre ; *car il m'est permis de lui donner ce nom, puisque je vous ai prouvé que la muse de son poëme n'avoit pas le sens commun* ; *Homère* de la Stupidité, ne devoit-il pas expliquer l'action *de son autre Iliade*, & dire : *Je chante les combats & cette déesse stupide qui, secondée par les sots de ma patrie, osa tenter la conquête du Parnasse, & qui, vaincue par le sifflet d'*Apollon, *retourna honteusement dans son palais*. C'est ainsi que le bon sens & les règles de l'art lui prescrivoient d'annoncer le dessein

de ſon poëme; l'art lui preſcrivoit encore de s'enfoncer au centre de ſon ſujet, après l'avoir expoſé; & voici qu'il chante *une lorgnette que la main d'un ruſtre* a trouvée *dans un ſouterrein en bêchant* ſon potager; *lorgnette magique, monument de l'art de Merlin*, lorgnette miraculeuſe, par le moyen de laquelle il voit *un peuple tout nouveau*, qui ne l'eſt certainement pas, c'eſt le peuple ſot. *Ce bijou, doué du ſublime avantage de montrer les objets tels qu'ils ſont*, découvre aux yeux du poëte la Stupidité, ſes courtiſans & ſon palais, dont il fait une peinture fort longue, pleine de traits orduriers, & dans laquelle il oublie de nous apprendre ſi ce palais eſt ſur la terre ou dans les airs. Il eſt probable que cette lorgnette divine joint aux qualités *ſublimes* dont elle eſt *douée*, la faculté de parler; le poëte nomme tous les perſonnages qui environnent la reine des ſtupides. Eh! comment ſauroit-il le nom des chefs de *ce peuple tout nouveau*, s'il ne l'avoit appris de cette lorgnette parlante? Dans tout ce premier chant, qui

forme un conte détaché, il n'est pas question du sujet de l'ouvrage.

Chant II. Saurons-nous bientôt quelle est l'action de la *Dunciade*? Attendez; la Sottise fait à ses courtisans un discours de six pages, elle retrace sa gloire antique, raconte les outrages qu'elle reçoit aujourd'hui d'une foule d'hommes de génie, & finit par indiquer son projet en ces termes vagues :

> *Venez mes fils!*
> . . . .
> Dans vos regards je vois briller l'audace,
> Votre dépit *a peine à se* cacher;
> Vous *aspirez à régner au* Parnasse,
> C'est là, *mes fils*, que je prétends marcher.

J'avoue que je ne trouve point les courtisans de cette déesse si stupides, puisqu'ils comprennent, par des quatre vers, que son dessein est d'affiéger, de conquérir le Parnasse. Quoi qu'il en soit, l'action commence enfin. M. *Marmontel* est élu général de l'armée des Sots.

Chant III. L'auteur qui se dit *un*

sage s'amuse à chanter les plaisirs de sa retraite; ce sage cependant regrette les jours de sa jeunesse, temps heureux où l'on applaudissoit les vers qui ne sont plus applaudis; il pleure sur la tombe d'une protectrice qu'il a perdue; *hélas! comme autrefois, elle ne peut plus encourager sa voix. Au fait, Avocat, au fait.* Stupidité apporte un bouclier: description de ce bouclier. Quoique l'auteur ne le dise point, on devine que l'armée est rangée en bataille, car

Marmontel semble se reproduire,
D'un pas agile il court de rang en rang,
On le voyoit *en tête, en queue, en flanc,*
Tout ordonner, tout presser, tout conduire,
Impatient *de tout retardement,*

Il est inutile d'analiser la fable particulière de tous les chants de ce poëme. J'ose avancer qu'elle est, comme la fable principale, un fatras d'invraisemblances. On diroit que M. *Palissot* craint de parler de son sujet. L'action n'est véritablement commencée qu'au neuvième chant. Jusques là on ne voit

point en marche l'armée de la *Sotise.* Tantôt c'est un sacrifice que le général veut offrir *aux dieux, pour les rendre propices à ses vœux.* On pourroit lui demander quels sont ces dieux; car la Stupidité, dans son poëme, est la divinité toute-puissante de ses acteurs. Ainsi l'on ne sait point quels sont *les dieux* qu'invoque le commandant des sots. Tantôt c'est un souper que leur reine donne à ses gens; &, ce qui paroît assez risible, c'est qu'ils soupent comme des sages, la déesse frugale ne présente à leur appétit que des légumes. Ici la Stupidité oublie son entreprise pour faire l'amour avec son général. Ailleurs elle lui envoye une vision, & *peint à ses yeux dans cette vision magique* les forfaits dont elle est l'auteur; le massacre de la Saint-Barthelemi, &c. tout cela *pour s'en faire aimer*. Sans cesse l'action principale est noyée dans les épisodes, chaque chant est toujours appauvri par un petit prologue périodique, où le poëte entretient son lecteur de ses talens, de ses amours passés, de sorte que la *Dunciade* ressemble au

plaidoyer

plaidoyer de Maître Petit-Jean. M. *Palissot* se répand d'abord dans un déluge d'absurdités étrangères, & finit par dire le fait en deux mots. Il est donc évident que la conduite de ce poëme est aussi défectueuse que la fable.

Si quelque chose attache, intéresse dans l'épopée, c'est sur-tout le tableau varié des passions contraires qui agitent les différens acteurs; c'est le contraste de leurs caractères. L'épopée même n'est, comme la tragédie, qu'une peinture vivante des passions. M. *Palissot* ne paroît guères convaincu de ces vérités. On compte dans la *Dunciade* plus de vingt personnages; aucun ne paroît avoir un caractère; du moins est-il difficile de s'appercevoir, si ces héros en ont un; tous sont oisifs ou muets. Et les actions, les discours peuvent seuls faire connoître le caractère des hommes.

Je ne m'attacherai point à vous prouver que la plûpart des fictions que renferme la *Dunciade*, n'appartiennent point à l'auteur. Il n'a fait que les défigurer, en retranchant ce qui les rendoit vraisemblables. La

peinture du palais de la Stupidité, les baillemens qu'excite sa harangue, son académ.e, le bûcher, la vision &c. sont des imitations de la *Dunciade* angloise. M. *Palissot* a mis également à contribution les épitres, les allégories de *Rousseau* & même la satire de *Boileau* sur l'équivoque; le reste de ces fictions est parodié sur des passages de l'Iliade, de l'Enéïde, &c.

Quant à *cette alliance* que M. *Palissot* prétend avoir *ménagée entre l'Epopée & la Satire*, certainement elle n'est pas *toute nouvelle*. Il nous permettra de croire que l'auteur du Lutrin avoit, avant lui, *ménagé* plus heureusement *une alliance* entre ces deux genres de poësie.

Examinons maintenant le style de ce poëme. *Les ennemis même de l'auteur conviennent que c'est un de nos écrivains les plus purs, que sa manière est toujours facile, toujours correcte & souvent originale.* Ainsi parle M. *Palissot*. Il paroît que ses ennemis lui font plus d'honneur que ses amis. Je suis loin d'accorder à son style d'aussi grands éloges. J'avoue que sa prose a de la clarté, du

nombre & quelquefois de la grace, &, par cette raiſon, je lui conſeille de mettre ſes vers en proſe. Parcourons le chant du bûcher.

L'Abbé *Coyer* expire *anéanti* ...
Fayel périt, *Zelmire* eſt conſumée...
Tout *Diderot* à la fois *englouti*,
S'évanouit en épaiſſe fumée....
Le feu vengeur, de moment en moment,
Trouvoit *par-tout* un nouvel aliment...,
Même on vit l'heure où le vaſte incendie
Alloit atteindre à l'Encyclopédie.....
Stupidité, pour la premiére fois,
Sent émouvoir ſa pitié maternelle...
Elle perdit l'uſage de la voix....
Non moins troublés, de frayeur tout pantois,
Ses courtiſans ſont en foule autour d'elle..
Muſe, dis-moi comment le général
Sut prévenir ce déſaſtre *fatal*....
Ah! cet effort mérite *qu'on le loue*;
Au bien public lui-même il ſe dévoue.

Votre oreille n'eſt-elle pas fatiguée par la chute continuelle de ces vers qui ſe traînent deux à deux? Ce défaut qui défigure ſans ceſſe le ſtyle de

la *Dunciade*, est encore moins supportable dans les vers de dix syllabes, que dans les vers alexandrins, parce qu'il est beaucoup plus aisé au poëte d'arrondir son style en périodes harmonieuses, ou du moins de le soutenir. L'enjambement est permis dans les vers de cette mesure, & souvent même y devient une grace. Avez-vous remarqué dans toute cette tirade une seule de ces expressions originales qui caractérisent l'homme né poëte? Nul mouvement; point de couleur; il est vrai que ces lignes rimées sont claires & faciles; mais les vers de *Campistron* ne sont-ils pas aussi clairs & faciles; en sont-ils moins médiocres? Choisissons cependant un morceau où M. *Palissot* se soit efforcé de donner à ses vers cette rondeur si recherchée des anciens.

Si de nos jours un code poëtique
Par son volume étonna la critique
Et *réglant tout* en dépit de *Boileau*,
De l'art des vers *fit un art tout nouveau*...
Si *ce Boileau*, dont j'ai craint le génie,
Est décrié, même à l'Académie;

Si les honneurs dûs au chantre romain
Sont aujourd'hui prodigués à *Lucain*....
Si le rival de *Pindare* & *d'Horace*
Tombe *éclipsé* des sommets du Parnasse,...
O mes amis, ces immortels exploits,
C'est à vous seuls, à vous que je les dois....

J'observerai d'abord que l'art d'écrire consiste principalement à mettre dans la bouche des personnages ce qu'ils doivent dire dans la situation où ils se trouvent. Ici, c'est la Stupidité qui harangue ses soldats : vous voyez qu'elle accorde *du génie* à *Boileau* : elle confesse que *les honneurs prodigués à Lucain* sont *dûs au chantre* de Mantoue. Elle n'est pas si stupide, puisqu'elle sent le *génie* de *Boileau* & le mérite de *Virgile* ; elle n'est qu'injuste de refuser à ces grands hommes *les honneurs qui leur sont dus* ; mais il n'est pas vraisemblable qu'elle s'en vante. Au reste, ces vers ne ressemblent-ils pas à la prose la plus commune ? Et M. *Palissot* ne démontre-t-il pas clairement, par cette tirade, son impuissance à cadencer une période ? Chaque membre de celle que vous

venez de lire eſt coupé de deux vers en deux vers, & cette uniformité ſymmétrique cauſe à l'oreille de l'homme de goût autant de peine que ſi l'auteur eût laiſſé tomber ſes vers. Pour rendre une période agréable à l'oreille, il ne faut jamais donner la même longueur aux phraſes incidentes qui la compoſent, & le goût ne permet pas de les commencer toutes par la même conjonction. *Un code poëtique, par ſon volume, étonna la Critique.* Ces vers ſont obſcurs. L'auteur ſemble dire que la groſſeur de ce code étonna la Critique, & ce n'étoit point ſon intention; car la poëtique de M. *Marmontel* eſt un ouvrage d'une médiocre étendue. *C'eſt à vous ſeuls, à vous que je les dois*, ce vers ſe trouve dans la *Henriade*, &c.

Dieu! quelle nuit *encore plus exécrable*,
Par des forfaits triſtement mémorable,
Traîne après elle une éternelle horreur! ...
D'un Dieu de paix les prêtres en fureur
Oſent preſcrire *à des mains meurtrières*
De ſe plonger dans le ſein de leurs frères...
Paris ſanglant les voit avec terreur

Offrir au ciel d'homicides prières ....
Stupidité, *le poignard à la main,*
Conduit ce peuple enivré d'un faux zèle ...
Elle applaudit à ce zèle inhumain, ...
Qui le croiroit? La sottise est cruelle....
Heureusement *la fière déité*
N'a pas toujours cette férocité .....

C'est ainsi que l'auteur peint le massacre de la Saint-Barthelemi. Que ces idées sont froides & rebattues! Quel amas d'expressions pillées partout! *Quelle nuit encore plus exécrable par des forfaits tristement mémorables.* Le perruquier *André* réclamera ces deux vers qui lui appartiennent. *D'un Dieu de paix les prêtres en fureur.* Cette inversion est forcée. Comme je suis de bonne foi, je ne critiquerai point *se plonger dans le sein de leurs frères.* Je suis persuadé qu'il y a dans ce vers une faute d'impression; il faut lire *le sang; d'homicides prières, le poignard à la main, énivré d'un faux zèle, applaudit à ce zèle inhumain, traîne après elle une éternelle horreur.* Ces hémistiches sont usées même dans les complaintes du Pont-Neuf. *Qui le croiroit?*

La Sottise est cruelle ! Cette pensée ressemble fort à celle-ci : *Qui le croiroit ?.. j'ai vu mon verre plein & je n'ai pu le boire.*

Le bouclier . . . . . .
. . . .
Rend hébété quiconque en est couvert. —
L'oreille est sourde au plus savant concert. —
L'ame devient stupide, appésantie,
Inaccessible aux rayons du génie. —
Ce *talisman* est le palladium
De la déesse ; il plonge en léthargie. —
La jusquiame ou le froid opium
Dans le cerveau porte un moins lourd poison. —
. . . .
Pour se venger des mépris d'Apollon, (*la Stupidité*)
Elle y traça les fastes de sa gloire. —
Vous y voyez la célèbre victoire
Que remporta son favori *Pradon*,
Malgré *Boileau*, *Racine* & la raison —
Sous les complots d'une ligue ennemie,
On voit tomber la *superbe Athalie*. —
Le Misantrope éprouve un même sort,
Tant le sublime est méconnu d'abord. —

Paris en foule accourt à *Timocrate.* —
Britannicus est quitté pour l'*Astrate.* —
L'œil étonné contemple les portraits
Des *Scuderis*, des *Tristants*, des *Mairets.* —
Vils détracteurs *de l'aîné des Corneilles*,
Ils balançoient ses naissantes merveilles. —

Voilà ce que M. *Palissot* appelle des vers épiques. Un grand prince vantoit un jour de pareils vers devant *Boileau.* Le poëte indigné soutint qu'ils étoient détestables. Pourquoi les blâmez-vous, dit le prince? ils sont clairs, naturels, faciles; l'auteur dit bien ce qu'il a voulu dire. Il est vrai, Monseigneur, répondit le critique; mais hier je passois sur le Pont Neuf; j'apperçus une estampe; je m'arrêtai pour l'examiner; au bas étoient gravés ces vers :

Le soldat qui craint le danger,
Aux poules ne se laisse point manger.

Que penseroit de moi votre Altesse, si j'osois les louer? Belle comparaison, s'écria le prince; ces vers sont pitoyables. Il est vrai, Monseigneur; cependant ils sont clairs, naturels, faciles;

l'auteur dit bien ce qu'il a voulu dire. Le prince, éclairé par cette plaisanterie, souscrivit au jugement de *Boileau*. Ainsi des vers faciles & naturels peuvent être jugés fort mauvais. Ainsi le style de la *Dunciade*, quoiqu'il réunisse presque toujours ces deux qualités essentielles, n'en est pas moins répréhensible. En vain l'auteur prétendroit-il qu'ayant écrit son poëme du style de la comédie, il n'a point dû donner à ses vers cette couleur brillante, cette rondeur harmonieuse, cette chaleur de mouvement & d'expression que ses lecteurs n'y trouvent point. C'est comme s'il disoit, qu'une comédie ne doit pas être bien écrite. Mais terminons ces remarques déjà trop longues. Je vous ai démontré la justesse de l'explication que j'ai donnée à l'épigraphe de la *Dunciade* : je vous ai fait voir que le style de ce poëme décéloit la médiocrité du génie de l'auteur. Il me reste une réflexion à vous communiquer ; c'est que les personnages de la *Dunciade* ont été changés autant de fois que M. *Palissot* a refondu ce chef-d'œuvre, qui,

malgré le nombre de ses éditions, est encore inconnu. On pourroit en conclure qu'il vante ou critique, selon les haines dont il est tour-à-tour affecté, & ce seroit injustement. Des motifs plus louables occasionnent & justifient ces inconséquences apparentes. L'âge & le temps éclairent M. *Palissot* sur le mérite ou la médiocrité des écrivains loués ou décriés dans ses satyres. S'il a blâmé quelqu'auteur dont une étude plus approfondie lui atteste le mérite, en critique généreux, il répare noblement ce crime littéraire. Si sa muse a chanté un sot qu'il avoit d'abord pris pour un grand homme, aussi-tôt que son erreur est détruite, lui-même, il l'immole aux railleries publiques. Ne soyez donc point surpris si M. *Palissot*, un jour moins aveuglé sur les talens des philosophes qu'il déchire dans tous ses écrits, & sur-tout dans la *Dunciade*, vient à les venger de ses propres outrages. Déja même je sçais qu'il a résolu de se faire justice; il a senti que la *Dunciade* étoit à la fois un péché mortel contre le bon goût & la philosophie du jour;

& comme ſon attentat eſt public, il veut que ſa pénitence le ſoit auſſi. En conſéquence, il va ſe jouer lui-même dans une comédie nouvelle qu'il prépare dans l'affliction de ſon cœur, & cette comédie ſera intitulée les *Anti-Philoſophes*.

Je ſuis, &c.

LETTRE XIV.

Concluſion de la faculté de Théologie de Paris, à l'occaſion de l'approbation donnée par deux de ſes docteurs, à un écrit qui a pour titre : Eloge hiſtorique de *Michel de Loſpital*, chancelier de France, &c. *diſcours qui a remporté le prix de l'académie Françoiſe en 1777.*

LES éloges couronnés à l'académie Françoiſe étoient, depuis quelques années, tombés dans une obſcurité déſeſpérante. Un homme qui s'intéreſſe vivement à la gloire de cette

illuſtre compagnie a réſolu de les arracher déſormais à cet oubli profond, & ayant trouvé dans M. l'abbé *R**** un élève tout-à fait docile, il lui a communiqué, non pas cette chaleur, cet enthouſiaſme qui caractériſent l'orateur; (la nature ne l'en a pas gratifié) mais cette hardieſſe, ces traits malins, cet eſprit ſatyrique qui ſont l'apanage de l'impuiſſante médiocrité. Leur plume a diſtillé le fiel de la calomnie, & par le cyniſme des expreſſions, par l'audace de la ſatire, ils ont réuſſi à exciter une ſenſation que n'auroient jamais produite les talens les plus décidés. Ce n'eſt pas la France ſeule qui a retenti du bruit de cet éloge; ſa réputation a volé dans toutes les contrées de l'Europe. Toutes les gazettes étrangères ſe ſont empreſſées, à l'envi, d'annoncer cette production mémorable, & ce qui a mis le comble au ſuccès de leur glorieuſe entrepriſe, c'eſt qu'ils ſont parvenus à obtenir les honneurs de la cenſure.

La faculté de Théologie de Paris n'a pu voir, ſans une douleur amère

ce discours *scandaleux* * muni du suffrage de deux docteurs, & pour que l'autorité de leur signature ne pût en imposer à personne & accréditer des opinions erronées, elle s'est hâtée *d'annuller, autant qu'il étoit en son pouvoir*, l'approbation donnée par ces deux docteurs, & de rétablir l'intégrité des principes cruellement violée dans ce discours.

Les décisions de cette compagnie, la plus respectable qui existe dans l'ordre ecclésiastique, après celle des premiers pasteurs, ont un degré d'autorité qui a toujours fait trembler ceux même qui se permettent d'en parler avec dérision. Toutes les censures qui sont émanées de son tribunal sont remarquables par la pureté de la doctrine, par la justesse des qualifications, & la précision du style; mais celleque je vous annonce a, de plus, le mérite d'être écrite, tant en françois qu'en latin, d'un style clair, élégant & nerveux. Je ne vous en citerai qu'un morceau, pour justifier la bonne

* Expression de la Gazette de Cologne.

opinion que je vous en donne. M. l'abbé *R* * * avoit prétendu que la distinction entre la tolérance civile & la tolérance religieuse étoit une IDÉE POLITIQUE enfantée par *Lospital*. Le rédacteur de la censure prouve, au contraire, que cette distinction si juste prend sa source dans l'évangile, qu'elle est fondée sur l'ordre même que Dieu a établi entre les deux puissances, dont l'une gouverne les choses spirituelles, l'autre les choses temporelles, par une autorité qui leur est propre, puis il continue ainsi. « In his
» ea distinctio radicibus valide defixa
» est, non in meris *artis politicæ* cogi-
» tatis : istâ sese commendat & probat
» origine : novam dedignatur, ipso
» novitatis titulo suspectam. Recen-
» tioris ortus notas reliquit adulte-
» rinæ illi & exitiosæ tolerantiæ, quæ
» fidem & hæresim uno ordine collo-
» cat ; catholicorum principum pecu-
» liarem tutelam avitæ religioni invi-
» det ; fœtam sceleribus impietatem,
» cervice celsâ, vagari patitur ; laxio-
» res habenas doctrinis remittit, ipsos
» boni malique terminos divellenti-

» bus ; errores omnes pudori, honef-
» tati, regnis, aris, minantes à metu
» quolibet pœnæ civilis eximit. Tam
» perditæ, tam dementis tolerantiæ
» monftrum nulla avorum ætas edere
» potuerat ; dignum fuit quod inter
» peftilentes hujus fœculi fætus pullu-
» laret ».

Si l'on fait attention que cette forte d'écrit, par fa forme, naturellement sèche & froide, femble fe refufer aux agrémens du ftyle, on fera prefque furpris que le rédacteur de cette cenfure ait pu réunir, dans un degré auffi éminent, la force avec la clarté, & allier l'élégance & la précifion.

Il ne faut pas croire qu'il n'y ait, dans le difcours couronné, que les propofitions formellement cenfurées qui foient répréhenfibles. La cenfure déclare, au contraire, qu'outre les propofitions clairement énoncées, « plufieurs autres ont été jugées con-
» traires à la religion, par la fauffeté,
» la témérité des affertions, par la
» hardieffe indécente du ftyle, par le
» fiel de la fatyre....... Que d'autres
» n'ont guères moins révolté, lorf-

» qu'on a vu attaquer, par des rail-
» leries aussi piquantes, *qu'étrangères* » *au sujet*, la réputation d'illustres » magistrats, & de citoyens respecta- » bles dans tous les ordres de la » société ».

C'est à la lettre, l'idée que je vous ai donnée de cet éloge * qui avoit enlevé les suffrages de l'académie, qui avoit reçu de vifs applaudissemens à la séance publique; qui avoit été annoncé avec les plus grands éloges par le timballier de la philosophie **, que moi seul j'ai osé trouver indécent. On avoit répandu le bruit que l'auteur, toujours assisté du chef en survivance de la secte philosophique, préparoit une réponse foudroyante. Je l'ai attendue vainement; je pense qu'ils l'auront discrettement supprimée. Ils doivent être persuadés qu'il feroit plus difficile de justifier ces assertions téméraires, que de les faire couronner par quelques académi-

* Voyez le N° 24 de l'Année Littéraire 1777.

** Voyez le Journal de politique & de littérature du mois de septembre.

ciens. C'eſt ici un outrage fait à la philoſophie qu'il faut dévorer en ſilence. A peine ſe reſſouvient-on aujourd'hui que l'éloge de *Fénélon* par M. *de la Harpe* eſſuya, il y a quelques années, une diſgrace à-peu-près ſemblable *. Un peu de patience & dans quatre ou cinq ans le directeur de la jeuneſſe académique pourra lui faire recommencer ſes gambades *philoſophiques*. D'un autre côté, puiſque M. *d'Al*.... quoiqu'il *n'ait plus ni matin ni ſoir*, a bien pu ſurvivre à la mort de mademoiſelle *de l'Eſpi*..., à l'aide *d'un préſent céleſte*, dont perſonne *ne ſe doute*, de *la mélancolie qui lui apprend à ſupporter la vie dans les maux qui nous flétriſſent*. L'auteur de l'éloge, qui, ſi l'on en juge par ſon diſcours, à un riche fonds de *mélancolie*, pourra bien ſupporter une chétive cenſure qui n'interdit l'accès ni des penſions, ni du fauteuil académique.

Il faut avouer que l'eſprit philoſo-

* Il fut ſupprimé par arrêt du Conſeil.

phique fait des progrès bien rapides & infecte insensiblement toutes les classes de la société. Croiriez-vous, Monsieur, que des gens de lettres, d'ailleurs estimables, me font un reproche très-sérieux, d'avoir, par mes critiques, provoqué cette censure, & attiré la foudre sur la tête de M. l'abbé *R****. Je devrois me tenir honoré d'une pareille accusation; mais tel est aujourd'hui le renversement des idées qu'il me met dans la nécessité de la repousser.

La Sorbonne n'avoit pas besoin, assurément, d'être excitée par mon zèle, bien moins encore d'être éclairée par mes foibles lumières. De tous les temps cette compagnie a été le rempart de la foi. Elle n'a point dégénéré, elle renferme toujours dans son sein un grand nombre de savans, capables de soutenir & de venger dignement la religion. Mais s'il étoit vrai que l'obscurité ordinaire des discours académiques eût pu dérober celui-ci à la juste flétrissure qu'il méritoit; s'il étoit vrai que la Sorbonne n'eût été avertie que par la critique que

j'en ai faite, des propositions hardies contenues dans cet écrit *scandaleux*, aurois-je donc commis un si grand crime, & mériterois-je pour cela les titres de *fanatique persécuteur*, d'un *des membres de la* CANAILLE *anti-philosophique, qui ne rougissent pas d'exercer l'abominable métier de délateurs*, galantes épithètes, dont M. *Palissot*, pour finir comme il a commencé, me gratifie dans son dernier numéro.

Comme c'est ici un crime dont je ne me sens aucun remords, comme je ne suis point d'humeur à me laisser intimider par les qualifications odieuses dont on voudroit flétrir ma conduite, il faut qu'une fois, & pour n'y plus revenir, je m'explique sur cet article, vis-à-vis des gens de lettres, que j'estime assez pour me croire obligé de leur répondre.

Qu'est-ce donc qu'un délateur? C'est un homme qui fouille dans la conduite de ses concitoyens, qui ayant déterré quelque crime obscur & inconnu, va, sans caractère, sans intérêt, sans nécessité, le révéler au

miniſtère public, & exciter contre le coupable le bras vengeur de la juſtice; mais peut-on me faire un ſemblable reproche? Ce ne ſont pas des actions obſcures que je dénonce, mais des écrits publics que je combats. Ce n'eſt point le glaive de l'autorité que j'invoque; je n'employe que les armes de la raiſon & du ridicule. Si les opinions que je réfute ſont auſſi criminelles qu'inſenſées, & dignes, par leurs dangereux effets, de fixer l'attention du gouvernement, faudra-t-il leur laiſſer un libre cours, parce qu'on ne pourroit s'oppoſer à leurs ravages, ſans réveiller la juſtice aſſoupie, & expoſer les coupables à de rigoureux châtimens? Si, de loin, vous apperceviez de furieux incendiaires prêts à porter la flamme au ſein de la capitale, la crainte d'attirer ſur leur tête la rigueur des ſupplices vous empêcheroit-elle de détourner par vos cris le danger qui nous menace? Sont-ils moins à craindre, ces écrivains forcénés, dont les tableaux laſcifs, les maximes impies, les principes ſéditieux répan-

dent par-tout l'esprit d'irréligion, le poison de la corruption, & le souffle de la révolte ?

« Mais les loix, m'a-t-on dit, veil-
» lent pour arrêter leurs désordres.
» Croyez-vous, jeune présomptueux,
» que l'appui de votre foible bras
» soit utile au soutien de l'autel &
» du trône ? pensez-vous même que
» l'autorité daigne écouter vos cris
» impuissans ». Non sans doute, je n'ai point cette ridicule présomption ; aussi ce n'est point l'autorité que je veux armer contre des séditieux, mais la multitude que je veux prémunir contre la séduction des sophistes. Si l'on ne peut plus, sans mériter les qualifications infamantes de *délateur* & de *dénonciateur*, s'élever contre les principes de nos philosophes modernes, les *Holland*, les *Bergier*, &c. ont donc aussi exercé cet *abominable métier*, & il faut dévouer à l'exécration publique tous les écrivains courageux qui se sont attachés à démasquer & à confondre les incrédules.

« Mais, ajoute-t-on, laissez l'auto-

» rité ſoutenir ſes droits, abandonnez » aux prêtres le ſoin de venger leur » religion, & bornez-vous à des ob- » jets purement littéraires ». Que c'eſt mal connoître les fonctions & la dignité d'un critique ! Quoi ! tout ce qui bleſſe la décence & la vérité n'eſt-il pas de ſon reſſort ? Son zèle & ſa vigilance ne doivent-ils pas redoubler à proportion que les matières dont il traite intéreſſent davantage le bien de la ſociété ? Il ſeroit obligé de s'oppoſer à l'irruption du mauvais goût, & il lui ſeroit défendu de s'oppoſer aux ravages de l'impiété ! Il devroit s'élever contre une expreſſion vicieuſe, contre un hémiſtiche dur qui bleſſe une oreille délicate, & il lui faudroit contenir ſon indignation à la vue des peintures licencieuſes qui offenſent tous les jours ſes yeux ! Il pourroit tonner contre les corrupteurs du goût, & il lui faudroit ménager les corrupteurs des mœurs ! Il ſeroit tenu de tirer une vengeance éclatante des injures faites aux légiſlateurs du Parnaſſe, & il ſeroit forcé de reſpecter les blaſphêmes que l'on

vomit ſans ceſſe contre le légiſlateur des chrétiens! *Horace*, *Boileau*, *Corneille*, *Racine*, trouveroient en lui un vengeur inexorable, & les ſeuls miniſtres de la religion ſeroient impunément outragés.

Bayle, que tous nos journaliſtes ſe vantent de prendre pour modèle, quoiqu'aucun d'eux ne l'ait lu, *Bayle* dans ſes fameuſes Nouvelles de la République des Lettres, ſe borne-t-il donc à de ſimples diſcuſſions grammaticales? Tout ce qui intéreſſe la politique, l'hiſtoire, la morale, la religion, n'eſt-il pas tour-à-tour ſoumis à la critique? En évitant ſes erreurs, je veux adopter ſa méthode. Dans un temps où les *Di*... les *d'A*... font prêcher par leurs émiſſaires, que nos pièces de theâtre même ne doivent être que de longues diſſertations de philoſophie morale, pourquoi voudroit-on que le journaliſte ſeul fût aſtreint à ne traiter que d'objets frivoles, ou qui ſont uniquement du reſſort de la littérature légère? Tous les livres aujourd'hui, depuis l'Encyclopédie juſqu'aux *Almanachs*, ſont remplis d'obſcenités

d'obſcénités & de blaſphêmes, l'irréligion ſe déguiſe ſous toute ſorte de formes, s'inſinue par tout, & l'on ne veut pas qu'il y ait un écrit, un ſeul écrit où l'on s'attache à dévoiler les artifices, à combattre les ſophiſmes de nos incrédules modernes.

Je ſuis bien éloigné d'*attacher à mes fonctions une importance ridicule*. Mais je ſuis perſuadé qu'un journaliſte qui auroit des talens ſupérieurs aux miens, & les mêmes principes, pourroit rendre à la ſociété les ſervices les plus ſignalés. Les ouvrages de pure littérature, en apparence, les *Incas*, par exemple, ſont preſque toujours ſemés de principes erronés, qui ne ſont cependant ni aſſez nombreux pour mériter une réfutation ſérieuſe, ni aſſez révoltans pour exciter la vengeance du miniſtère public. Un critique vigilant qui livreroit au ridicule ces maximes pernicieuſes rendroit & plus timides les auteurs qui les débitent, & plus circonſpects les cenſeurs qui les approuvent. Je juge du bien qu'il pourroit produire par la ſenſation qu'excitent mes foibles critiques.

Vous ne ſauriez croire quel eſt le déchaînement de la ſecte philoſophique contre cet ouvrage périodique, le ſeul déſormais qui s'oppoſe à ſes ravages. Heureuſement le zèle pour les bons principes, dont ſont animés & le chef de la juſtice & le miniſtre ſur lequel il s'eſt en partie déchargé du ſoin de la librairie, me défend aſſez contre les manœuvres de la philoſophie, & me rend preſque inutiles, pour ce moment, les protecteurs puiſſans qui s'intéreſſent au ſuccès & à la continuation d'un ouvrage qu'ils ont la bonté de juger utile.

Je vais recommencer ma carrière. Les ouvrages littéraires feront, ſans doute, l'objet principal de mes critiques : mais l'étendue de ce journal, & la ſtérilité dont notre littérature eſt frappée, me permettent de me livrer auſſi quelquefois à des diſcuſſions philoſophiques ; & puiſque nos littérateurs philoſophes, dans toutes leurs productions, outragent également le goût & la religion, on ne doit pas être ſurpris de me voir, pour venger l'une & l'autre, joindre mes

propres forces à celles de plusieurs hommes éclairés, qui sentant quelle peut être l'utilité de ce journal, exécuté sur le plan que j'adopte, s'empressent à l'envi de m'offrir le secours de leurs plumes.

Je suis, &c.

LETTRE XV.

Éloge de Philippe d'Orléans, *petit-fils de France, régent du royaume pendant la minorité de* Louis XV; *discours qui a remporté le prix de l'académie de Villefranche en* 1777, *par M. l'abbé* Talbert, *chanoine de Besançon, l'un des membres de l'académie de la même ville, &c. A Paris, chez* Mérigot *le jeune, quai des Augustins, au coin de la rue Pavée, & au grand* Corneille, *rue S. Jacques.*

J'AI entendu des personnes très-éclairées soutenir que dans un panégyrique, une oraison funèbre, un éloge académique, l'orateur peut taire les défauts qui ont terni

l'éclat des belles qualités, des hautes vertus qu'il célèbre, & qu'il ne mérite aucun reproche quand l'exagération & le mensonge n'ont point souillé sa plume. Cette idée me paroît fausse & dangereuse. Pour louer dignement il faut le faire comme l'histoire même; & ces réticences qui seroient très-répréhensibles dans un historien, ne le sont pas moins dans un orateur. Quand je lis un panégyrique, c'est pour connoître, tel qu'il étoit, l'homme qui en est l'objet. Si le mélange de ses mauvaises qualités égale ou surpasse le nombre des bonnes, si ses erreurs ou ses défauts ne peuvent ni s'excuser ni se pardonner, l'on ne doit ni proposer ni entreprendre l'éloge d'un personnage qui ne peut point servir de modèle. Il faut du moins que l'orateur, par un juste discernement, sache séparer ce qui est digne de louange ou de blâme. Si la vénération qu'inspirent le rang & les hautes qualités des personnes semblent imposer silence sur leurs défauts, le respect dû au public & à la vérité, ne permet pas de les dissimuler. M. l'abbé *Talbert* a senti

la justesse de ce principe, & il a eu, cette fois, le courage de le mettre en pratique. » Admirateur des hautes qua» lités du régent, je ne serai point, » dit-il, l'apologiste de ses défauts; » pour réfuter la calomnie, je n'em» ployerai point l'adulation; je ne » craindrai pas même de montrer dans » la conduite de ce prince, une des » sources de ses malheurs; & par une » censure équitable, je donnerai du » poids à de justes éloges ». On ne peut trop applaudir à ce zèle courageux. Voilà l'esprit dans lequel devroient être composés tous les éloges. On voit avec plaisir que, pour obtenir les suffrages de l'académie de *Villefranche*, M. l'abbé *Talbert* n'a pas eu besoin de s'abandonner aux écarts que j'ai blâmés dans son éloge de *Lospital*, présenté à l'académie françoise.

La division de ce discours est simple. Mais peut-être n'est-elle pas assez générale. L'orateur » suit *Philippe* » dans la double carrière de l'héroïsme » & de la politique. Il le peint à la » tête des armées & dans l'administra-

» tion de l'état ». Vous sentez que ce plan n'est point assez vaste, qu'il ne peut embrasser toutes les qualités du cœur & de l'esprit, les actions de la vie privée du régent. L'Orateur cependant les rappelle dans le cours de son éloge, avec beaucoup d'art. Mais ce sont autant de tours de force qui nuisent à l'effet général. Ou il faut abandonner la méthode des divisions, ou ne faire entrer dans le corps du discours que les matières & les traits qui ont un rapport direct à la division qu'on s'est formée.

Les talens de *Philippe* furent précoces, & dès son enfance il donna les espérances qu'il a depuis si bien justifiées. » Pendant le cours de son éducation » rien ne parut étranger à ce génie » dont la souplesse égaloit l'étendue ; » aucune étude n'étoit stérile pour » lui, chaque genre étoit le sien : tels » sur un arbre vigoureux & docile, » différens germes se développent » avec tant de succès, qu'ils laissent » douter de son espèce dominante.... » Bien différent de ces esprits faciles, » qui recevant toutes les impressions, » n'en conservent aucune, & res-

» semblent à la glace polie où *rien* ne » peut se peindre que les *surfaces*, le » jeune prince sondant les objets avec » l'apparence de les effleurer, eut l'a» vantage des esprits légers & le mé» rite des esprits profonds. Son re» gard, comme celui de l'aigle, étoit » perçant, vaste & rapide ». Vous remarquez dans ce début cette profusion de comparaisons qui est, comme je vous l'ai déja dit, le principal défaut du style de l'auteur. On ne peut assez l'exhorter à être plus sobre de ces ornemens frivoles qui surchargent ses productions.

A peine *Philippe d'Orléans* avoit atteint trois lustres, qu'il regrettoit la perte de ses premières années, & croyoit avoir dérobé du temps à son immortalité. Ses instances l'emportent sur la tendresse paternelle; à dix-sept ans il court partager les périls & la gloire de *Luxembourg*. Sa bouillante valeur frémit des entraves qu'on lui oppose aux champs de Leuze; mais à Steinquerke le général surpris a recours à ce même courage qu'il avoit d'abord enchaîné.

Devant *Philippe* tout se dissipe, tout est mis en déroute. « Arrêté par une » blessure, il donne à regret un ins- » tant au soin de ses jours; puis sem- » blable au lion que la vue de son » sang irrite, il revient à la charge » & acheve d'arracher au prince d'*O-* » *range* la palme dont sa main s'étoit » emparée. Tel Nervinde le vit en- » core franchir un retranchement » avec la cavalerie, renverser le pre- » mier rang des légions qui le dé- » fendent, mais bientôt céder au nom- » bre & combattre pour la vie; puis » tout à coup ralliant ses guerriers, » livrer un nouveau combat que sa » valeur change en triomphe ».

Les intrigues des courtisans, & la politique du maître arrêtèrent tout-à-coup ce torrent dans sa course. Philippe est rappellé, mais son repos n'est point stérile pour la patrie. A l'armée il avoit été observateur en ne paroissant que soldat. A la cour il perfectionnoit ses connoissances militaires, en ne paroissant dominé que par les plaisirs. De son cabinet il prévit & annonça les désastres de cette campagne trop célèbre par la déroute

de Ramillies. Louis frappé d'un événement qui justifioit le présage, oublie ses défiances pour ne consulter que son estime. C'étoit à celui qui avoit prédit nos revers, à les réparer par des victoires. Philippe seul pouvoit remplacer Vendôme; il part. A son aspect, l'armée d'Italie, que décourageoient les besoins, sent renaître sa confiance & ses forces. Des secours que le général tire de ses propres fonds lui donnent des soldats en état de combattre. Turin depuis long-temps vainement assiégée par l'élite de nos guerriers, malgré sa vaste enceinte, voit enfin toute issue fermée aux secours. L'ennemi n'ayant plus d'autre ressource, se détermine à livrer le combat. *Philippe* apprend avec transport cette résolution, se flattant de réparer la honte de nos défaites, & de triompher du vainqueur d'Hochtet. Il propose à son conseil d'abandonner des lignes qu'il étoit impossible de défendre. Son avis est généralement adopté; mais le maréchal de *Marsin* tire de sa poche un ordre du roi qui ordonnoit d'attendre l'ennemi.

M. l'abbé *Talbert*, d'après un grand nombre d'hiſtoriens, aſſigne à cet ordre ſingulier deux cauſes qui me paroiſſent peu vraiſemblables. La premiere, que la ducheſſe de Bourgogne craignant de voir détrôner ſon père, obtint des miniſtres qu'on ne pouſſeroit pas fort vivement le ſiège de Turin. Mais, comme le dit M. *de Voltaire*, *il eut été bien contradictoire qu'on eût voulu manquer Turin & prendre le duc de Savoie.* La ſeconde cauſe de cet ordre eſt encore plus incroyable. » On trembloit, dit l'auteur, que le » duc d'Orléans ne remportât quelque » victoire, il fallut lui en ôter le pou- » voir, & lui préparer une défaite ». C'eſt faire une injure bien gratuite aux miniſtres de *Louis XIV*, de penſer que la *haine & l'envie* ayent pu les porter à ſacrifier les intérêts de leur maître & du royaume, & à perdre ſans reſſource les affaires du roi en Italie, pour le plaiſir d'humilier le duc d'Orléans. N'eſt-il pas plus naturel de dire que *Chamillard*, intimidé par les défaites précédentes, connoiſſant d'ailleurs le défaut d'expérience de *Philippe*, l'impétuoſité de ſon courage, le danger

d'une action décisive, crut devoir lui ordonner d'attendre l'ennemi dans ses retranchemens ? Quoi qu'il en soit du motif qui avoit fait prendre cette résolution, elle ne pouvoit avoir un succès plus malheureux ; les ressources de l'intelligence & les prodiges de l'héroïsme ne purent prévaloir sur le vice de la situation. La déroute entière d'une armée florissante, la délivrance de Turin & du Piémont, en furent les tristes suites. Mais la gloire de *Philippe* ne reçut aucune atteinte de cette défaite. La nation persuadée qu'il devoit vaincre, l'honora comme vainqueur ; & *Louis XIV* fut assez juste pour joindre son suffrage à la voix publique, & pour confier au duc d'Orléans l'armée d'Espagne & le sort de son petit-fils. Si l'on en croit encore l'orateur, le roi d'Espagne qui avoit la plus haute idée des talens de *Philippe*, céda cependant, *au péril de sa couronne*, aux instances des envieux de ce grand homme, & ne lui permit de quitter sa cour que quand la victoire eut couronné l'heureux *Bervik*. Dès que *Philippe* fut à

la tête de son armée » il cherche à » se venger, par le gain d'une bataille, » des journées de *Turin* & *d'Almanza*. » Pour obtenir ce succès sa réputation » est son plus grand obstacle. Il cherche » un ennemi qui l'évite ; devant lui » tout est dissipé par la terreur, & ne » pouvant plus exercer sa bravoure, » il est réduit à signaler sa prudence ». Une campagne savante, où il resserre l'ennemi & le réduit à l'inaction, le met en état d'entreprendre le siège de Lérida, le redoutable écueil des plus fameux capitaines, & pour tout dire, l'écueil du grand *Condé*. La cour fut effrayée de la hardiesse de cette entreprise ; le désastre de Turin lui étoit encore présent, & *Louis XIV* pouvoit, *sans un aveuglement incroyable*, ordonner la levée d'un siège aussi hasardeux. Il le fait, en effet ; mais Lérida est déjà foudroyée, & c'est sur ses débris fumans, au sein de sa conquête, que *Philippe* reçoit l'ordre d'y renoncer. Une nouvelle campagne plus fameuse encore, plus importante que la première, donne un nouvel éclat à ses armes. La prise de Tortose étoit digne du vainqueur de Lérida.

« Ni la double enceinte de ses remparts, ni les forts qui l'environnent, ni le nombre des guerriers qui la défendent, ni les foudres qu'elle fait tonner du haut de ses tours, ne résisteront au génie de *Philippe*; ils s'écroulent sous ses efforts, ces murs orgueilleux, & Lérida humiliée se console au bruit de leur chûte ».

Ici finissent les exploits militaires de *Philippe*, & le plan que l'auteur avoit choisi demandoit qu'il y terminât aussi sa premiere partie. Cependant il raconte encore le retour du prince à Versailles, où il fut reçu comme *Agricola* après ses triomphes, *osculo brevi, nullo sermone*. Il raconte tous les efforts de la calomnie pour noircir les actions de la vie de ce Prince, & lui faire des crimes même de ses succès. Il raconte l'accusation plus ridicule encore qu'atroce, intentée contre *Philippe*, qu'on osa soupçonner d'avoir voulu sacrifier à son ambition la famille royale entiere. L'orateur réfute assez longuement cette horrible calomnie; comme si la tendre follicitude avec laquelle *Phi-*

lippe, devenu maître abſolu de la France, veilla ſur les jours du jeune *Louis*, & ſur-tout la nobleſſe des ſentimens & la franchiſe du duc d'*Orléans* n'euſſent pas ſuffi pour confondre ces bruits populaires qui déshonorent quelques-uns des mémoires qui concernent la vie du régent.

Le tour que l'auteur a choiſi pour paſſer de ces abſurdes accuſations à celles qui ont un peu plus de fondement, ne me paroît pas des plus heureux. « Ici, dit-il, l'auſtère cenſure » m'interroge ; elle me demande avec » quelle juſtice mon héros a pu ſe » plaindre, lui qui accréditoit la ca» lomnie, qui autoriſoit les ſoupçons » par ſes égaremens ? Il faut l'avouer, » le duc d'*Orléans* dût s'accuſer lui» même d'une partie de ſes malheurs ». Aſſurément les foibleſſes auxquelles *Philippe* ſuccomba n'ont rien de commun avec les horribles calomnies dont on eſſaya de noircir ſa vie, rien qui put *autoriſer* les odieux *ſoupçons* dont j'ai parlé. Au reſte, l'orateur s'eſt élevé avec trop de force contre les auteurs de ces bruits calomnieux, pour qu'on puiſſe lui reprocher au-

tre chose que le défaut d'art dans cette transition. Vous voyez que tous ces détails sur les ennemis, sur les mœurs & la religion du régent, qui terminent cette première partie, ne rentrent point dans le plan de l'auteur, qui nous avoit annoncé qu'il alloit d'abord *suivre Philippe dans la carrière de l'héroïsme* militaire.

Dans sa seconde partie, M. l'abbé *Talbert* raconte les principaux évènemens de la régence. Ils sont si récens, ils ont été si éclatans qu'il n'est aucun de mes lecteurs auquel ils ne soient très-familiers. Je ne m'y arrêterai donc pas. Mais je suis fâché que les bornes de ces feuilles & l'étendue du morceau qui concerne le fameux systême de *Law*, ne me permettent pas de le citer. Il suppose des vues très-étendues sur cette matière; c'est exactement le pendant du morceau sur la législation, qui se trouve dans l'éloge de *Lospital* par le même auteur. Je vous avois dit que le plan des loix du chancelier ne paroissoit pouvoir être aussi clairement développé que par un habile jurisconsulte; l'exposition des avantages, des inconvéniens, des abus, &

des maux qui résultèrent du systême, demandoit aussi des connoissances dans la partie de la finance qu'on ne devoit pas espérer de trouver dans un écrivain qui ne s'est pas spécialement livré à cette étude.

Un style clair, harmonieux, élégant, voilà, Monsieur, ce qui caractérise cet éloge. Mais vous n'y trouverez aucun morceau saillant, aucun qui vous frappe, qui vous étonne : cependant sans ces pensées mâles, sans ces grands traits, point de véritable éloquence ; & je suis bien éloigné de croire, avec certains critiques, que cette marche froide & réglée, soit celle qui convienne aux éloges académiques. Laissons à l'histoire cette régularité monotone. Institués pour exciter dans les cœurs l'enthousiasme des vertus, les éloges publics doivent être remplis de ces mouvemens hardis & rapides qui entraînent & subjuguent, & j'aime cent fois mieux l'orateur passionné qui rachete quelques écarts par des morceaux sublimes, que l'historien fleuri qui plaît toujours, sans jamais émouvoir.

D'ailleurs, le style de M. l'abbé

Talbert n'eſt pas toujours ſoutenu. Ce coloris brillant dont il veut revêtir ſes penſées dégénère quelquefois en afféterie. Par exemple, vous trouverez un peu précieuſe la phraſe ſuivante; *mais lui, c'eſt au milieu des revers qu'il s'élance au temple de la renommée.* Vous n'aimerez pas davantage, ni les *projets auſſi vaſtes qu'un empire;* ni *les grandes idées qui S'ÉLANCENT de deux génies*, ni *le czar & le régent, qui placés, pour ainſi dire, aux extrémités des leviers qui ébranlent l'europe, ſe ſentent faits pour lui commander*, ni *ces royaumes où un COUP DE SCEPTRE créé & détruit avec la même promptitude;* ni *ces facilités funeſtes qui ENVIRONNENT les princes.*

En parlant de la confiance aveugle des citoyens qui échangeoient leurs biens contre des poſſeſſions ſans réalité, l'auteur demande : « s'il falloit » épuiſer tout ce qu'on pouvoit en » attendre, *aiguillonner* une *confiance* » qui alloit juſqu'à l'*emportement?* Le » pilote dirigé par un vent favorable, » mais impétueux, déploie-t-il toutes » ſes voiles? » Je ne ſais ce que c'eſt *qu'aiguillonner la confiance; l'emporte-*

ment ne me paroît pas non plus une qualité de la *confiance*. Enfin la comparaison d'un homme qui profite de l'aveuglement d'un peuple confiant, avec un pilote, qui dirigé par un vent impétueux déployeroit toutes ses voiles, me paroît recherchée & peu lumineuse.

Peut-être aussi trouverez-vous obscure cette phrase, *Philippe A COUVERT DE NUAGES la face auguste de ce monarque destiné à tous les revers comme à tous les triomphes*. Je pense encore que vous regarderez comme boursoufflée celle qui suit. *Albéroni entreprend de l'accabler* (Philippe) de *RASSEMBLER sur lui TOUS LES ORAGES*, de *CREUSER DES ABYSMES SOUS LES TRÔNES*, *d'opérer le bouleversement de plusieurs empires*.

Mais que direz-vous de celle que je vais transcrire ? « Les talens parcourent des sphères séparées ; mais il se » rencontre des génies comparables à » ces astres, dont le cours singulier est » tracé à travers toutes les sphères, » & coupe tous les orbites ». Les génies *comparés aux astres qui coupent tous les orbites*, feront le pendant des *ames*

honnêtes qui ont un pôle ami par lequel elles s'attirent, phrase singulièrement ingénieuse qui se trouve dans le dernier écrit publié par M. d'*Alembert*. Et voilà ce qu'on appelle le bel esprit académique!

Si j'ai recherché avec une sorte de curiosité toutes les phrases de mauvais goût qui se rencontrent dans cet éloge, ce n'est point assurément dans le dessein d'humilier un homme d'un mérite aussi distingué que M. l'abbé *Talbert*; mais persuadé que ses écrits pourroient devenir des modèles d'un style clair, élégant & harmonieux, je voudrois l'engager à les purger de ces phrases précieuses & affectées qui les déparent quelquefois.

Quelques personnes ont fort blâmé la note qui se trouve à la page 116, où l'auteur prétend que *Louis XIV* attachoit au jansénisme une telle importance, qu'il sembloit quelquefois regarder l'irreligion comme moins dangereuse. Voici l'anecdote. Un homme devenu suspect « pour cause de jansé» nisme, craignant une lettre de ca» chet, crut devoir disparoître. Le

» duc *d'Orléans*, pour le justifier, dit
» au roi : *On vous a trompé, Sire, cet*
» *homme ne croit pas en Dieu*. Me l'as-
» surez vous, dit le roi : Oui, Sire,
» répondit le prince. Voyez donc
» quelle méchanceté, s'écria *Louis*
» *XIV*, on l'accuse positivement
» d'être janséniste. Faites-le revenir,
» il n'a rien à craindre ». Cette anec-
dote est sans conséquence. 1°. M. l'abbé
Talbert dit qu'elle n'est écrite nulle
part. Il auroit dû nous faire connoître
par quelle voie elle lui est parvenue.
2°. Le ton seul de ces sortes de
phrases en fixe le sens. Ne pourroit-
il pas se faire que ce fût ici une plai-
santerie de *Louis XIV*? 3°. Quand il
seroit vrai que le roi eût tenu très-
sérieusement ce propos, il s'ensui-
vroit seulement que les disputes sur
la bulle étant dégénérées en factions,
Louis XIV auroit cru devoir user
d'une plus grande sévérité à l'égard
de ceux qu'il regardoit comme des
sectaires rebelles à l'autorité des deux
puissances, que contre les incrédules
qui n'osoient alors paroître, qui ne
formoient pas encore une secte, &
n'avoient pas usurpé cette autorité

tyrannique dont ils ſont aujourd'hui en poſſeſſion. Du reſte, M. l'abbé *Talbert* rend par-tout trop de juſtice à *Louis-le-Grand* pour qu'on puiſſe l'accuſer d'avoir voulu, par cette note, jetter quelque ridicule ſur ſon zèle à défendre la foi, ni ſemer aucun ſoupçon ſur ſon amour pour la religion.

L'orateur a dédié ſon diſcours à S. A. S. Monſeigneur le duc *d'Orléans*, en qui l'on voit revivre l'amour des ſciences & des arts, la bravoure, toutes les hautes qualités qui caractériſoient le régent, & ſur-tout ſa bienfaiſance. Je puis vous en donner une preuve qui m'eſt perſonnelle, Monſieur, & je ſaiſis avec empreſſement cette occaſion de ſatisfaire ma vive reconnoiſſance. A la mort de mon père, M. l'abbé *de Breteuil*, digne miniſtre d'un prince auſſi bienfaiſant, lui peignit le déſaſtre de notre famille, & Monſeigneur le duc *d'Orleans*, ſans autre ſollicitation, accorda ſur ſa caſſette, une penſion à l'aînée de mes ſœurs, qui, dès ſa naiſſance, reçut avec le nom de ſon alteſſe ſéréniſſime, un garant honorable de ſes bienfaits.

Je ſuis, &c.

TABLE DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE HUITIEME VOLUME.

Fin de la Table des Matières du huitième Volume.



